



DEPUIS QUE LA
FIN DU MONDE
NOUS SÉPARE

TOME 1
Les laissés-pour-compte

D. LIBRAIS

D.LIBRALS

Depuis que la Fin du Monde nous sépare

Tome 1

Les laissés-pour-compte

CopyrightDepot.com number 00069687-1

© D. Librals, 2020

All rights reserved.

Série

Depuis que la Fin du Monde nous sépare

Tome 1 - Les laissés-pour-compte (2020)

Tome 2 - Un dernier espoir (2021)

Tome 3 - La désillusion des Élites

**Tome 4 - L'Effondrement, Partie 1*

**Tome 5 - L'Effondrement, Partie 2*

Tome 6 - Tau Ceti

Tome 7 - S'il n'en restait qu'un

Autres séries d'ouvrages à venir du même auteur :

L'Avènement d'Eliaka

Heroes Killers

Hunt in USA

“Ma vie est une saison monotone, un automne dont personne ne se souviendra.” D.B

Une histoire pour Laëtitia,

et tous ceux qui prendront plaisir à plonger dans les bribes de mon imagination

CHAPITRE 1

-Rafaël-

La pâle lueur de l'aube commençait à envelopper les maisons délabrées du quartier. C'était le milieu du mois d'août mais en ces temps, rares étaient ceux qui pouvaient encore différencier le printemps de l'été et de l'automne. Les saisons avaient disparu, au même titre que les sociétés, la technologie et la majorité des êtres vivants. La vraie vie, la vie normale, celle que l'on connaissait, n'existait plus depuis que la pandémie mondiale s'était déclarée, il y a déjà plus d'une décennie. Aujourd'hui il ne restait qu'une poignée de survivants, le gris et le froid.

Au milieu du salon, une masse difforme remuait sur le parquet humide et craquant de la vieille bâtisse. Sous la pile de couvertures, Rafaël se réveillait péniblement. Lentement il dégagea son bras, tâtonna le sol à la recherche de son sac à dos. Il était toujours là. Un courant d'air glacial traversa la pièce mal isolée et il se rendit compte que le feu allumé la veille au soir n'avait pas duré. Il se sentait déjà fatigué et pourtant sa journée n'avait pas commencé. Sans la moindre envie de se lever, la tête sur l'oreiller, il observa sa mère toujours endormie, allongée

en face de lui.

Cela faisait déjà plusieurs mois que Rafaël et Sylvia avaient élu domicile dans cette maison abandonnée située à quelques kilomètres d'un camp de réfugiés et à environ une dizaine de la Communauté de l'Espoir ; une petite cité réservée aux survivants les plus chanceux. Rafaël avait tenté à plusieurs reprises de s'y installer mais la santé fragile de sa mère avait été un frein à cette perspective. Les fondateurs de la communauté étaient très stricts sur la contribution et l'état de santé de leurs membres, il y avait beaucoup de candidats mais peu d'élus.

Rafaël se redressa puis s'étira longuement avant de se rapprocher de sa mère.

– Maman... maman, tu te lèves ? dit-il à voix basse.

Sylvia ne bougea pas. Il se pencha sur le visage de sa mère et fut soulagé d'entendre sa lente respiration. Il insista et la secoua délicatement.

– Maman, je vais sortir dans pas longtemps. Tu as faim ?

Sylvia ouvrit un œil et vit son fils au-dessus d'elle.

– Raf ? Il est quelle heure ? demanda-t-elle en toussotant.

– Aucune idée.

Cela faisait des années que Rafaël n'avait plus de montre. Le temps était devenu une notion superflue, sans importance, au beau milieu de la fin du monde. S'il avait besoin de se repérer il essayait de se référer à la luminosité extérieure. Mais cela devait bien faire un an qu'il n'avait plus aperçu clairement le soleil dans ce ciel gris, dépressif et monotone ; et cette méthode se révélait de moins en moins efficace. D'ailleurs, lui qui était à la base café au lait n'était aujourd'hui plus qu'une ombre au teint mat.

– Si tu veux manger quelque chose ce matin, il nous reste quelques gâteaux secs de la

veille, et je peux faire du thé.

– Non, non, répondit Sylvia en toussant. Mange, toi, tu as besoin de force pour aller dehors.

– Pas plus que toi maman... Ça fait des jours que tu ne manges presque rien. Tu ne peux pas continuer comme ça.

Cela faisait même plusieurs semaines que Sylvia ne s'alimentait plus correctement. Elle avait tenu bon pendant tant d'années pour soutenir son fils, le dernier rescapé de sa famille. Elle avait vu son mari, sa fille et ses petits-enfants succomber les uns après les autres, et elle ne comprenait pas pourquoi Dieu lui faisait vivre ce calvaire, elle qui n'avait toujours vécu que pour ses enfants. Il ne restait plus que Rafaël, son petit dernier, la trentaine passée. Quel intérêt de rester en vie si ce n'était pour lui ? Pendant des années, ils avaient parcouru les routes à la recherche d'abris, de sécurité, de nourriture, et surtout pour échapper à la maladie. L'exode ne s'était jamais vraiment arrêté ; ils étaient passés de camp de réfugiés en camp de réfugiés et avaient parcouru les routes toujours plus au nord à mesure que la bactérie mortelle ravageait tout sur son passage. Ils avaient cependant eu une période d'accalmie d'un peu plus de deux ans, dans un camp situé en périphérie d'une cité bunker où les Élités de l'Ancien Monde s'étaient réfugiées en attendant que la crise se résolve. C'était Rafaël qui avait insisté pour s'installer dans ce camp et y travailler. Il avait ensuite avoué à sa mère qu'il voyait en cachette une jeune femme qu'il connaissait depuis l'adolescence et qui avait la chance de vivre dans cette forteresse. Il voulait plus que tout être avec elle et avait même l'intention de l'épouser un jour. Mais tout cela n'était qu'un écran de fumée ; elle lui avait brisé le cœur, elle était partie et l'avait abandonné derrière. Les Élités s'étaient volatilisées en quelques semaines. Certains affirmaient qu'ils avaient trouvé refuge sous terre, d'autres au contraire pensaient qu'ils étaient partis loin de la Terre. La seule chose dont ils étaient sûrs, c'était que cela faisait deux ans que la cité s'était

vidée de ses résidents et que dans la région il ne restait plus que la caste inférieure ; les laissés-pour-compte, qui tentaient de survivre au jour le jour.

Rafaël termina de s'habiller, un simple changement de t-shirt suffisait. Il revint vers sa mère avec quelques biscuits et deux tasses de thé en guise de petit-déjeuner qu'il engloutit en moins de cinq minutes. Sylvia, elle, avait plus de mal et Rafaël dut insister pour qu'elle finisse. Ce repas frugal terminé, Rafaël rassembla ses affaires pour la journée ; il emporta une bouteille d'eau, un bout de pain rassis, ses gants, son lecteur mp3 et quelques chiffons qu'il glissa dans son sac. Près de la porte, il saisit son arc et son carquois contenant les trois dernières flèches qu'il lui restait. Il avait troqué, quelques années auparavant, sa montre de luxe contre cet arc et un set de 15 flèches. À défaut d'arme à feu, cet arc s'était révélé être une bonne alternative de défense dans les camps et sur les routes. Cependant Rafaël fut rapidement forcé de constater qu'il n'était pas très doué au tir ; heureusement pour lui à la seule vue de l'arc bandé la majorité des individus mal intentionnés passaient leur chemin.

Fin prêt, Rafaël retourna auprès de sa mère pour l'embrasser.

– Tiens, on dirait que tu as un peu de fièvre, lança-t-il en fronçant les sourcils.

– Ce n'est rien Raf, ne t'inquiète pas, rassura Sylvia en terminant sa phrase par une quinte de toux.

– J'essaierai de trouver des médicaments au camp. En attendant reste bien au chaud et, s'il te plaît, essaie de manger quelque chose maman. Il nous reste six boîtes de conserve, je veux que tu en manges une ce midi.

Sylvia lui répondit par un sourire figé.

Rafaël récupéra son vélo dans le hall d'entrée et ouvrit la porte. La bise fraîche lui

caressa instantanément le visage et le réveilla définitivement. Il enfourcha son vélo et s'élança sur la route.

Devant lui défilait le même paysage monotone : les maisons désertées ou brûlées, les pelouses rongées par la bactérie, l'herbe en cendre et ce bitume abîmé sur lequel son vélo souffrait. Comme le paysage, la vie avait bien changé et Rafaël avait lui aussi perdu de ses couleurs.

Si on m'avait dit que plus de dix ans après l'apocalypse je serais encore en vie et que le monde ressemblerait à ça... bon j'y aurais peut-être cru mais merde, on est bien loin de toutes ces séries apocalyptiques que j'ai pu regarder à l'époque. Ici tout est triste, gris, fade ; il n'y a pas de résistance, ni de rébellion, ni de remède secret pour lutter contre l'ennemi ; l'humanité a perdu et maintenant on se contente de fuir, d'avoir peur et de mourir de froid ou de faim. Et depuis qu'Estelle est partie je ne vois plus d'intérêt à survivre. Survivre pour quoi faire ? Sans avenir, sans espoir, la vie sur Terre est devenue un enfer. Celle que j'aime a quitté la Terre et moi je n'ai aucune chance de partir de cette maudite planète. Je ne la reverrai jamais. Je suis condamné. Condamné à mourir de cette maladie qui m'atteindra comme elle a atteint déjà des milliards d'autres personnes. Heureusement qu'il y a encore Maman, mais même elle n'a plus le cœur à s'accrocher à la vie.

En broyant du noir son œil s'humidifia et une larme coula sur sa joue mais, il en était sûr, cette larme était due au vent frais matinal qui fouettait son visage et non pas à sa mélancolie et son chagrin.

À mesure qu'il descendait les rues désertes à vélo, Rafaël apercevait au loin le camp des Lilas et en moins de dix minutes il atteignit l'entrée et ses premières tentes. Il se dirigea

directement vers celle de Marco. Celui-ci était en train de boire son café au coin du feu.

– Tiens voilà un revenant ! dit-il en voyant Rafaël.

– Comment va le Crésus du camp des Lilas ? lui répondit Rafaël en souriant.

Marco était un homme robuste et imposant qui n'avait apparemment aucun problème pour se nourrir convenablement. Lui et Rafaël s'étaient connus au début de la pandémie, dans un camp de réfugiés bien plus au sud ; ils s'étaient ensuite perdus de vue pendant des années avant que Marco et sa clique ne viennent s'installer dans la région. Marco avait réussi dans ce Nouveau Monde grâce au marché noir des batteries mais, comme cela arrivait souvent, un autre groupe l'avait délogé de son piédestal et s'était emparé de son business. Marco et sa bande avaient alors migré au nord où ils avaient fondé le camp des Lilas. Désormais ils commerçaient du bois avec la Communauté de l'Espoir et d'autres camps plus petits. Et occasionnellement Marco offrait du travail à Rafaël.

– Mon bon Rafa, toujours le mot pour rire. Qu'est-ce qui me vaut ta visite ?

– D'après toi ? dit Rafaël en souriant. C'est la dèche, toujours pas de récoltes et on crève de faim. La vie normale quoi.

– La vie normale comme tu dis. Comment va ta mère ?

– Ce n'est pas la grande forme, je crois qu'elle a attrapé froid. À propos de ça, aujourd'hui je voudrais être payé en partie avec des médicaments.

– Et moi, j'aimerais que Lia Wexler revienne d'entre les morts pour me câliner.

– Wexler ? Quoi la vieille de quatre-vingts balais ? grimaça-t-il.

– Oh mais tu l'aurais vue jeune, tu ne ferais pas cette tête, crois-moi.

Marco et Rafaël éclatèrent de rire.

– Ah mon bon Rafa, tu sais bien que les médocs sont aussi rares que les jolies femmes de nos jours. D'ailleurs, qu'est-ce qui te fait penser que j'ai du travail pour toi aujourd'hui ? Tu étais

passé où ces deux dernières semaines ? fit remarquer Marco d'un air sérieux.

Rafaël savait très bien que Marco était un homme d'affaires, peu importe s'ils se connaissaient, il privilégiait toujours les membres de son camp s'il lui fallait de la main-d'œuvre. Il avait déjà proposé à Rafaël et Sylvia de rejoindre son camp mais Rafaël en connaissait le prix et c'était au-dessus de ses moyens ; cela impliquait de payer un droit d'entrée important ou d'abandonner toute liberté pour devenir les larbins du camp. Rafaël avait poliment refusé, préférant garder la liberté et le peu de biens qu'ils leur restaient.

– Ces deux dernières semaines, j'ai travaillé dans les champs du vieux père Calvère. Il avait acheté des vieux sacs de grains à je ne sais qui, mais d'après moi, il s'est fait entuber sur ce coup-là. Alors ne me demande pas ce que c'était, parce que j'en ai aucune idée ; tout ce que je sais c'est que ça puait la mort à 100 m à la ronde. Bref, le vieux était persuadé qu'en semant cette daube sur ses 6 hectares de terrain, il aurait une récolte d'ici la fin de l'année. Du coup, c'est moi et deux autres loustics qui avons semé tout son grain pourri pendant deux semaines. En tout cas, s'il arrive à nous sortir un légume d'ici la fin de l'année, je mange mon arc !

Marco riait de bon cœur.

– Bon, bon, bon. Je crois que je peux te trouver un poste sur le transport de bois pour la semaine.

– Parfait, je savais que je pouvais compter sur toi Marco. Merci.

– Ouais, ouais, c'est ça. Prépare-toi et rejoins les autres.

– Ah oui, une dernière chose Marco. Ce serait possible que tu me fasses une avance sur salaire aujourd'hui ?

– Non mais tu m'as pris pour l'Abbé Pierre ? lança-t-il en levant les yeux au ciel. Sois déjà content d'avoir du taf, allez, dégage !

Il ne fallait pas pousser le bouchon plus loin avec Marco ou ce pouvait bien être son

dernier contrat avant un bon moment. Rafaël se contenta donc de cette réponse, déposa son vélo ainsi que son arc à la consigne du camp et prit la direction du petit bois situé au bout de l'immense champ en friche qui bordait le camp.

Le groupe de travailleurs rejoint, Rafaël débuta sa journée de labeur. Son travail était simple et consistait à porter les tronçons de bois fraîchement débités jusqu'au vieux camion garé en lisière. C'était un travail physique pénible où les pauses étaient rares. Tous savaient qu'ils ne s'arrêteraient que lorsqu'on le leur dirait.

C'est en toute fin de journée, alors que la luminosité commençait à fortement baisser, qu'Eyrine, la compagne de Marco, vint sonner la fin des hostilités. Épuisés, le corps endolori, le ventre vide, le groupe traîna sa peine à travers champ pour retourner au camp. Sur place Rafaël récupéra ses affaires puis retrouva les gars devant la tente de Marco. Ils l'attendaient pour récupérer leur ticket de paie qu'ils échangeaient contre de l'alcool, des cigarettes ou des provisions à l'épicerie du camp. Rafaël était le dernier à passer. Marco lui donna son ticket du jour et alors que Rafaël s'apprêtait à partir, ce dernier l'interpella.

– Raf ! Pas si vite. Tiens, prends ça pour ta mère.

Marco lui tendit 4 cachets d'antibiotiques que Rafaël glissa dans sa poche de pantalon.

– Merci beaucoup Marco.

– Bah, bah, ne me remercie pas ! Ce sera de toute façon retenu sur ta paie, répondit-il en rigolant.

– Je n'en attendais pas moins de toi, conclut Rafaël, un sourire en coin, avant de prendre congé.

La journée avait été harassante et Rafaël était bien content qu'elle se termine. Il ajusta son sac, enfourcha son vélo et reprit la route en direction de la maison et de sa mère qui l'attendait.

*Encore six autres journées comme celle-là et faudra que je retrouve un autre job.
Bienvenue dans ma vie... bienvenue en enfer...*

J'espère au moins que maman va mieux et qu'elle a mangé cette fichue boîte de conserve.

CHAPITRE 2

- Irène -

Irène était dans la salle de bain lorsqu'elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir.

- Cloé c'est toi ? demanda-t-elle.

- Oui c'est moi ! répondit sa fille. Tu es où maman, j'ai besoin de te demander un truc ?

- Dans la salle de bain.

Elle entendit les pas pressés de Cloé se rapprocher et s'arrêter net devant la porte fermée de la salle de bain. La poignée tourna à plusieurs reprises dans le vide et Irène devinait l'impatience caractéristique de sa fille.

- Deux minutes ! Qu'est-ce que tu veux ma chérie ?

- Je peux entrer ? Faut vraiment que je te parle parce que c'est super important ! dit-elle d'un ton très sérieux.

Irène connaissait bien sa fille. Dès qu'elle avait besoin de quelque chose cela devenait tout de suite « très important », « super important » ou « vital » en fonction de la faveur qu'elle avait à quémander. La voix de Cloé lui décrocha tout de même un sourire devant son miroir.

Elle, la mère célibataire dans ce monde aux abois, ne possédait pas de bien plus précieux que l'enfant qu'elle avait porté, protégé et élevé durant la pandémie. Tous les jours jusqu'à aujourd'hui elle se battait pour elle.

Alors que Cloé jouait avec ses nerfs en toquant à la porte, Irène répondit à sa fille qu'elle serait tout ouïe quand elle sortirait de la salle de bain mais qu'en attendant elle ferait mieux d'aller dans la cuisine pour prendre son goûter en silence, si elle voulait lui demander quoique ce soit. La réponse ne se fit pas attendre et elle entendit les pas vexés de sa fille s'éloigner bruyamment.

Irène ramassa son chemisier posé sur la chaise mais hésita à l'enfiler, elle ne pouvait pas résister au besoin d'inspecter une nouvelle fois son corps. Elle se mit de profil devant son miroir, pivota la tête et inspecta cette zone précise qui l'inquiétait depuis des mois. Sur son flanc gauche, des plaies craquelaient sa peau et des veines sombres se dessinaient tout autour. Irène le savait, elle était contaminée par la Bactoplasia ; une bactérie, une maladie incurable, qui avait décimé l'humanité et toute forme de vie en une décennie à peine.

Aux premiers symptômes, Irène n'avait pas voulu y croire, mais les traces s'étaient répandues inexorablement sur son corps au fil des semaines. Elle ne pouvait plus nier l'évidence. Elle qui faisait partie des neuf Grands Fondateurs de la Communauté de l'Espoir, elle qui avait refusé l'entrée dans la communauté à tellement de personnes potentiellement contaminées, se retrouvait au bord du gouffre, prête à basculer de l'autre côté de l'enceinte, sur les routes, là où la survie prenait tout son sens. Irène connaissait bien les signes de la contamination : les plaies et veines noires sur la peau, les troubles pulmonaires, les glaires brunes ensanglantées, les pupilles noircies, mais aussi les hallucinations et la folie pour ceux qui survivaient assez longtemps. Elle était aussi consciente que cette maladie impliquait pour elle

l'exclusion de la communauté ou la mise à mort ; mais Irène ne pouvait se résoudre à quitter cette communauté et surtout sa fille. Jusque-là, elle s'était arrangée pour dissimuler le moindre signe de sa contamination. Elle avait déjà tenu cinq mois. Mais le moment venu, il lui faudra disparaître sans trop faire de bruit et laisser sa fille entre de bonnes mains. D'ici là, personne ne devait savoir.

Irène enfila son chemisier et sortit de la salle de bain pour rejoindre Cloé dans la cuisine. Leur appartement était spacieux ; c'était l'un des nombreux avantages dont elle bénéficiait grâce à son statut de membre fondateur. Elle et Cloé avaient leur propre chambre, il y avait l'eau courante — ce qui n'était pas le cas partout dans la communauté et encore moins à l'extérieur de celle-ci — et elle subissait moins de coupures d'électricité qu'ailleurs. Une situation plus qu'enviable dans le monde actuel.

Lorsqu'elle arriva dans la cuisine elle surprit Cloé le nez fourré dans un paquet de chips.

– J'avais dit un goûter, non pas manger des cochonneries Cloé ! gronda-t-elle en se saisissant du paquet. Tu sais en plus à quel point c'est difficile d'en trouver. On est censé n'en manger que pour les grandes occasions.

– Mamaaan, steuplait ! râla Cloé. En plus je sais que tu peux en avoir d'autres. Au pire on en rachètera. Ce n'est pas comme si on était pauvres !

Irène fusilla sa fille du regard. Celle-ci ne se rendait pas compte de la chance qu'elles avaient, alors que d'autres étaient en train de mourir de faim en dehors de l'enceinte de la communauté. Irène ne pouvait cependant pas en vouloir très longtemps à sa fille de douze ans ; elle était née au tout début de la pandémie et le seul monde qu'elle connaissait était celui-là : celui où la grisaille, les privations et la mort régnaient. Jamais elle ne connaîtrait la vie, la vraie ; celle du monde qui avait précédé la fin du monde, où les petits plaisirs du quotidien résonnaient

aujourd'hui comme des privilèges réservés aux plus aisés. Sur le fond, cela valait bien de passer l'éponge sur quelques petits caprices.

– Arrête tes caprices Cloé. En tout cas, on ne peut pas dire que tu gagnes des points, quelle que soit la faveur que tu as à me demander.

Le visage de Cloé changea subitement et la jeune fille enclencha la phase de séduction.

– Oh, ma maman chérie que j'aime..., dit-elle en se rapprochant de sa mère.

– Oui ma fille ! lui répondit Irène sur le même ton.

– Est-ce que je peux aller ce soir avec Maxine et son père à l'extérieur de l'enceinte pour les aider à poser des pièges ? dit-elle de manière empressée.

Le ton d'Irène changea instantanément.

– On en a déjà parlé et il en est hors de question ! répondit-elle sèchement.

– Mais pourquoi ? râla Cloé.

– Parce que c'est trop dangereux ! Tu es trop jeune. Tu ne te rends pas compte des dangers qu'il y a en dehors de ces murs.

– Mais c'est pour ça qu'il y aura le père de Maxine et ses amis. Je ne serais pas seule maman !

– Il pourrait bien y avoir toute une escorte, il est hors de question que tu y ailles ! En plus de nuit ! Et puis quoi encore ? ajouta-t-elle, l'air effaré.

– Rhaaa, je te déteste ! On ne peut jamais rien faire ici !

Contrariée, Cloé tourna les talons et se précipita dans sa chambre.

– Moi aussi je t'aime ma chérie, lança Irène.

Elle n'allait tout de même pas laisser sa fille de douze ans risquer sa vie de nuit en dehors de l'enceinte. Elle savait que Cloé connaissait la réponse avant même de poser la question. Elle ne lui ferait pas la tête bien longtemps, au plus tard jusqu'à la prochaine faveur à

demander.

La fin d'après-midi pointait le bout de son nez et Irène était prête pour son rendez-vous hebdomadaire préféré. Toutes les semaines elle et son groupe d'amies se réunissaient pour prendre le thé et partager les derniers potins et ragots de la communauté. Ce groupe rassemblait uniquement des femmes importantes et aisées qui, comme Irène, étaient du bon côté de la nouvelle barrière sociale. Aujourd'hui le rendez-vous était fixé chez Isabelle, la femme de Bruno Rioux, l'un des grands fondateurs de la communauté. Ces derniers temps, Irène profitait aussi de ces séances pour évaluer et déterminer dans quelle famille Cloé serait la mieux accueillie, le jour où son départ viendrait.

Lorsqu'elle se dirigea vers la chambre de Cloé, elle vit la jeune fille l'espionner par l'entrebâillement de la porte.

– Tiens, tu es là ? Qu'est-ce que tu fais ? demanda Irène.

Sans attendre la réponse de la gamine, elle enchaîna.

– Bon, moi je vais retrouver mon groupe de lecture. Je serai de retour en début de soirée. Si tu as faim, tu peux grignoter quelques gâteaux dans le placard en attendant que je rentre. Par contre les chips, c'est fini, on est d'accord ? lui dit-elle en souriant.

– Maman attend. Comme je ne peux pas aller avec Maxine et son père ce soir, est-ce que je peux au moins aller dormir chez Erica ?

Cloé était intelligente et Irène le constatait tous les jours. Alors qu'elle avait essuyé un refus net sur sa première demande, la jeune fille ne perdait pas le nord et revenait à la charge avec une autre demande moins ambitieuse mais avec la quasi-certitude qu'elle soit acceptée. Effectivement cette requête était plus raisonnable et Irène n'avait pas le cœur à la lui refuser.

– Elle t'a invitée au moins ? demanda Irène.

– Oui, mais je ne lui avais pas donné de réponse. Je pense qu'elle doit être toujours

d'accord...

C'était tout Cloé ça ; elle changeait d'avis aussi vite qu'une girouette, sans se préoccuper de ce que les autres pouvaient bien en penser.

– Très bien. Je vais voir sa mère au groupe de lecture. Si elle est toujours d'accord je t'emmènerai chez elle à mon retour.

– Super ! s'écria Cloé. Je t'aime ma maman chérie d'amour.

Irène se laissa embrasser, puis alla récupérer son manteau avant de sortir de l'appartement.

Le groupe d'amies papotait depuis déjà 2 heures et la nuit commençait à tomber. Les derniers quolibets fusaient à travers le salon, accompagnés d'exclamations et de quelques noms d'oiseaux sur les intéressés dont les oreilles devaient siffler.

– ... Et donc, elle a caché à son mari que l'enfant n'était pas de lui ? s'offusqua Christine.

– Oui et attend, le pire c'est qu'elle continue de voir son amant en cachette, surenchérit Isabelle Rioux, l'hôtesse de la soirée.

– La garce ! s'exclamèrent en cœur plusieurs d'entre elles.

Elles éclatèrent toutes de rire.

– Je crois que mon gâteau est cuit, annonça Isabelle. Christine tu veux bien venir m'aider en cuisine s'il te plaît ?

– Bien sûr.

– Je vais vous donner un coup de main, ajouta Irène.

Les trois femmes se retrouvèrent seules dans la cuisine. Pendant qu'Isabelle s'affairait devant le four, Irène en profita pour glisser quelques mots à Christine, la mère d'Erica.

– Oui Christine, c'est à propos de Cloé. Elle m'a dit cet après-midi qu'Erica l'avait invité à dormir chez vous ce soir, commença-t-elle.

– Ah oui. Erica m’a dit qu’elle l’avait invité mais que Cloé préférait aller avec Maxine et son père je ne sais où.

Irène se sentit mal à l’aise. Sa fille avait snobé Erica et voilà qu’elle devait maintenant réparer les pots cassés. Elle se dit que Cloé était vraiment incorrigible. Si Erica était à présent fâchée avec elle, ce serait tant pis pour Cloé.

– Mais ça ne me dérange absolument pas si Cloé souhaite dormir à la maison, continua Christine. Je suis persuadée qu’Erica sera très contente aussi.

– Tu en es sûre ?

– Oui, ne t’inquiète pas Irène. Tu pourras venir la déposer à la maison tout à l’heure.

– C’est très gentil, merci. Encore désolée pour Cloé, elle n’en fait qu’à sa tête, répondit Irène encore quelque peu gênée.

– Ce sont les enfants.

– Oui. Bon ben très bien, alors je déposerai Cloé plus tard.

Irène était soulagée de ne pas avoir à se répandre un peu plus en excuses pour le compte de sa fille. L’affaire était réglée.

Pendant ce temps, Isabelle avait sorti du four un gros gâteau au manioc avec des pépites de chocolat. Ce dernier ingrédient les faisait déjà toutes saliver car c’était littéralement devenu un produit de luxe.

– Vous pouvez prendre les assiettes et couverts dans le buffet s’il vous plaît ? demanda Isabelle.

– Bien sûr, répondirent en cœur Irène et Christine.

Toutes deux se pressèrent pour trouver ce qu’il fallait. Christine s’occupa de trouver un plat et des assiettes tandis qu’elle se chargea des fourchettes et cuillères. Irène déposa les couverts sur le plan de travail de la cuisine, puis se retourna pour ramasser une petite cuillère tombée à terre. Alors qu’elle se penchait pour l’attraper, son chemisier accrocha le rebord du

plan.

Un instant plus tard, un cri strident retentit, suivi d'un plat bris à terre.

– Que se passe-t-il ? Tu t'es brûlée ? demanda avec inquiétude Irène en se relevant.

Le gâteau gisait au sol, Isabelle était pétrifiée, une main agrippée au dossier de la chaise derrière elle et l'autre main pointée vers Irène. Christine et Irène échangèrent un regard interloqué, puis Christine baissa les yeux et se figea à son tour en découvrant le chemisier à moitié déchiré d'Irène. Sa peau malade, couverte de plaies et de veines noires, était à nu. Irène réalisa ce qui venait de se produire ; elle paniqua quelques secondes, puis se reprit pour éteindre l'incendie.

– Ce n'est rien, ce n'est rien, je suis tombée dans l'escalier hier, s'empressa-t-elle de répondre.

Isabelle et Christine, pas du tout convaincues, se précipitèrent vers la porte de la cuisine. Les autres convives, qui étaient dans le salon, les rejoignirent inquiètes en demandant ce qu'il se passait.

– ELLE EST CONTAMINÉE !! hurla Isabelle. Elle a des traces, elle a des traces sur le ventre. Elle est contaminée !

– Elle a la Bactoplasia... Elle est infectée, balbutia Christine.

Tous les regards se tournèrent vers Irène.

Livide, paralysée par la situation, elle cacha instinctivement le trou dans son chemisier. Incapable de parler, le temps sembla se figer ; elle entendait l'hystérie de ses amies comme un murmure lointain, seuls les battements de son cœur résonnaient dans ses oreilles. Rapidement, elle sentit une bouffée de chaleur lui monter à la tête.

Non, non, non. Comment cela a-t-il pu arriver ? Pas maintenant, pas aujourd'hui.

Irène se ressaisit tant bien que mal. Les accusations fusaient à son encontre et sans qu'elle l'ait remarqué, une des femmes s'était approchée d'elle, la main tendue, pour soulever son chemisier. Dans un réflexe Irène la repoussa, mais la femme en révéla assez pour que tout le groupe comprenne que Christine et Isabelle disaient vrai. Irène attrapa la femme par la mâchoire et la plaqua contre le mur.

– Tu as vu ce que tu voulais, hein ? cria Irène au bord de la crise de nerfs.

Toutes les femmes se figèrent, sans un bruit devant la scène. Elles étaient en train de réaliser qu'Irène était sûrement contagieuse et qu'elles étaient en danger.

– Pitié, pitié... Laisse-moi Irène ! implora la femme, le regard fixé sur le chemisier, paniquée d'être aussi près des plaies d'Irène.

Irène relâcha sa prise. La femme trébucha puis se précipita vers le groupe apeuré qui reculait dans le salon. Tremblante de rage, Irène les suivit. Seul l'imposant canapé séparait Irène des autres.

– Comment as-tu pu nous faire cela ?! cria Isabelle.

– Je ne vous ai rien fait. Cette maladie, c'est mon problème, pas le vôtre.

– Tu nous mets tous en danger ! lança Christine. Tu ne peux pas rester dans la communauté en étant contaminée. Tu le sais mieux que quiconque. Cela fait combien de temps que tu nous le caches ?

– Pas longtemps. Vous ne pouvez pas..., commença Irène avant d'être interrompue.

– Et dire que tu as côtoyé mes enfants !!! cria Christine. Cloé aurait pu contaminer Erica et les autres enfants ! Vous nous avez délibérément mis en danger !

– Cloé n'a rien à voir avec ça ! Elle ne sait rien du tout ! hurla-t-elle.

Irène avait les larmes aux yeux.

– Comment peux-tu faire ça à ta propre fille, continua Christine.

Cette phrase la frappa comme un coup de poing dans le ventre.

Comment cette pimbêche ose-t-elle dire que je mets délibérément ma fille en danger ?

Pour qui se prend-elle pour me faire la leçon ?!

Enragée, Irène saisit un des verres sur la table et le jeta au visage de Christine. Cette dernière tomba à genoux, rattrapée de justesse par les autres femmes.

– HORS DE MA MAISON ! ordonna Isabelle d'un ton froid.

Irène hésita quelques secondes.

– Vous ne pouvez pas m'exclure de la communauté que j'ai fondée.

– Ça, c'est ce que l'on verra. Maintenant sors de chez moi !

Ne voyant pas de réaction d'Irène, Isabelle se tourna vers une des femmes et lui dit : « Va prévenir la milice tout de suite. »

Alors que la femme se dirigeait vers la porte d'entrée le mot « milice » sonna comme un électrochoc dans la tête d'Irène. Elle se précipita vers l'entrée où elle bouscula la femme, saisit son manteau et sortit en trombe de la maison.

C'est fini. Je ne peux plus rester ici. Dès que la milice sera prévenue ils viendront me chercher avec Cloé. Et s'ils faisaient du mal à Cloé ? Non, je ne peux pas les laisser nous arrêter. On doit fuir... fuir vite... fuir maintenant !

Irène courut à perdre haleine dans les ruelles sombres de la communauté et se retrouva rapidement au pied de son immeuble. Elle habitait le deuxième étage. Elle monta les escaliers à

toute vitesse, entra comme une furie dans l'appartement et se retrouva nez à nez avec Cloé qui la dévisagea comme une inconnue.

– On doit partir ! annonça-t-elle. Tout de suite !

– Comment ça on doit partir ?! répondit Cloé.

La jeune fille n'avait jamais vu sa mère dans cet état et ne comprenait pas ce qu'il se passait.

– Qu'est-ce qui se passe maman ?

– On doit quitter la communauté maintenant sinon ils vont nous arrêter et nous séparer !

– Nous arrêter ? Nous séparer ? Pourquoi, qu'est-ce qu'on a fait ? paniqua la gamine.

Irène ne répondit pas. Elle était déjà partie dans sa chambre pour récupérer deux grands sacs qu'elle commença à remplir de nourriture, de vêtements, de piles, d'objets de valeur. Telle une tornade, elle traversait l'appartement de long en large sous les yeux écarquillés et apeurés de Cloé.

– Maman, s'il te plaît, réponds-moi. Tu me fais peur. Pourquoi on doit partir ? Qu'est-ce qui se passe ?

Irène stoppa sa course et regarda sa fille dans les yeux. À cet instant, toutes ses forces semblèrent quitter son corps ; elle s'appuya contre le mur et se laissa glisser le long jusqu'à se retrouver au sol. Elle éclata ensuite en sanglots.

– Oh ma chérie, je suis désolée... Je suis tellement désolée. Tout est de ma faute. Je suis désolée...

Cloé n'avait jamais vu sa mère dans cet état, ce qui rajouta un peu plus à son incompréhension. Sa fille s'approcha pour la prendre dans ses bras, mais elle la repoussa en lui disant qu'elle était malade. Faisant fi de ses avertissements, Cloé insista et serra sa mère dans

ses bras en lui disant que tout irait bien et que peu importe ce qu'elle avait fait, elle l'aimait.

Mère et fille restèrent plusieurs minutes au sol, serrées l'une contre l'autre, jusqu'à ce que des bruits se fassent entendre au pied de l'immeuble. Irène se releva et ferma les deux sacs qu'elle avait préparés.

– Surtout, ne les laisse pas prendre ces sacs ma chérie. C'est tout ce qu'on a et qui a de la valeur, dit-elle.

Cloé acquiesça sans dire un mot.

Des pas lourds se firent entendre dans l'escalier puis sur le pas de la porte.

– OUVREZ ! C'est la milice, ouvrez tout de suite ! cria un homme.

Irène se dirigea vers la porte puis l'ouvrit. Des hommes armés, équipés de combinaisons et de masques entrèrent dans l'appartement et la plaquèrent au sol. Sous les cris et les plaintes de sa fille, ils l'habillèrent d'une combinaison avant de la traîner comme une criminelle hors de son appartement.

CHAPITRE 3

-Rafaël-

Voilà plusieurs heures que Rafaël était prostré dans le coin de la pièce. Le corps inerte de sa mère était là, à quelques mètres, près du foyer éteint. Elle semblait si paisible ; la peine et les souffrances traversées n'étaient plus que de lointains souvenirs. Maintenant, elle reposait en paix.

Hier, en rentrant du camp des Lilas, Rafaël l'avait retrouvée errant dans la rue déserte de leur maison, brûlante de fièvre et en plein délire. Il avait dû batailler de longues minutes avant de parvenir à la ramener à la maison. La soirée et la nuit avaient ensuite été un véritable cauchemar. La fièvre de Sylvia n'avait pas baissé et elle avait alterné convulsions et état délirant. Rafaël avait bien tenté de lui faire avaler les médicaments que Marco lui avait donnés, en vain. Alors que Sylvia avait semblé plus calme, sa respiration s'était faite de plus en plus difficile. S'ensuivirent deux dernières heures d'agonie, d'impuissance et d'angoisse, où seuls les râles sourds de sa mère avaient brisé le silence funèbre de la pièce. C'est plus tard, cette nuit-là,

dans les bras de son fils, qu'elle s'en était allée. Rafaël avait alors recouvert son corps sans vie et s'était recroquevillé dans un coin de la pièce, la tête entre les genoux, en pleurant à chaudes larmes. Le moment qu'il avait tant redouté était arrivé, il était seul, seul au monde, sans espoir.

Dehors, la pluie avait fait son apparition comme pour pleurer la mort de sa mère. Le bruit de l'averse sur le toit de la maison résonnait dans ses oreilles et accompagnait comme une bande-son le moment douloureux qu'il vivait. Il resta là, prostré, toute la journée dans le coin de la pièce, sans manger ni boire, se contentant de broyer du noir et de verser les dernières larmes qu'il lui restait. Si seulement il pouvait se réveiller et se rendre compte que ces douze dernières années n'avaient finalement été qu'un mauvais rêve. Épuisé, Rafaël s'assoupit.

Lorsqu'il se réveilla, la nuit était tombée. La pièce, plongée dans l'obscurité et le froid, le rappela à sa réalité. Le feu était éteint, le corps de sa mère était toujours là et dehors la pluie continuait de tomber. Son regard s'attarda sur la fenêtre et sur les cordes qui tombaient à l'extérieur ; sans savoir pourquoi, il se dit qu'avec ce temps, la collecte de bois avait dû être difficile et Marco très mécontent de son absence. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire ! Plus rien n'avait d'importance maintenant. Marco et tous les autres pouvaient bien aller se faire voir. Rafaël ne voulait plus en entendre parler, il ne voulait plus les revoir, il ne voulait plus de cette vie sans intérêt où le seul but était de trimer pour survivre un jour de plus.

Son regard se posa sur son sac à dos devant lui. Il tendit le bras, le tira jusqu'à lui, l'ouvrit et y plongea sa main. Il en sortit son lecteur mp3 et ses écouteurs mais ce n'était pas cela qu'il cherchait. Il continua de fouiller en tâtonnant le fond et finit par mettre la main sur l'enveloppe qu'il cherchait. Elle était marron, un peu froissée, mais contenait le bien le plus précieux qu'il lui restait. Rafaël sortit délicatement la lettre, la déplia et la retourna pour en lire les dernières lignes :

« ... Rafaël, si tu savais à quel point mon cœur se déchire à l'idée de dire au revoir à nos rêves. Je ne t'oublierai jamais. Je sais que tu comprendras ma décision parce que tu m'aimes. Je comprendrais aussi que tu me détestes d'être partie et je ne t'en voudrais pas parce que je t'aime. Je vivrai toujours dans l'espoir de te revoir un jour. Je t'en prie, n'abandonne pas après mon départ, bats-toi pour moi, bats-toi pour nous et bats-toi pour qu'un jour nous puissions nous retrouver dans ce monde ou un autre.

Estelle. »

Rafaël plaça les écouteurs dans ses oreilles et alluma son mp3. Les premières notes de piano lui firent fermer les yeux et son cœur se mit à battre au rythme de la musique. Les paroles mélancoliques de la chanson épousaient les contours de son chagrin et de sa solitude ; tous les sentiments qu'il ressentait pour elle refaisaient surface et à nouveau il l'aimait. Il n'avait jamais cessé de l'aimer, même après qu'elle l'eut abandonné. Il avait mis tant de temps à la retrouver qu'il ne pouvait se résoudre à l'oublier. À la seule pensée d'Estelle, ses mâchoires se serraient, ses yeux se gonflaient et des larmes coulaient. Si seulement elle pouvait être à ses côtés, sa vie aurait toujours un sens. Mais elle était partie, elle avait choisi son mari et une autre vie, loin de la Terre, loin de lui. Elle était son amour d'enfance, celle qui lui avait si longtemps échappé, celle qu'il avait rêvé de retrouver et qu'il avait finalement retrouvée au crépuscule de l'humanité. La fin du monde les avait réunis pour mieux les séparer et les faire souffrir.

Ils s'étaient rencontrés au collège, à l'âge de douze ans. Estelle était très populaire et faisait partie des plus jolies filles du collège - la plus belle à ses yeux - lui n'était que le petit nouveau de la classe. Rafaël était tombé amoureux d'Estelle au premier regard, au point qu'il

avait senti une petite partie de lui se détacher pour s'accrocher à son joli sourire. Estelle sortait avec l'un des garçons les plus populaires du collège ; un garçon qui avait tout pour lui, beau gosse, sportif et loin d'être idiot. Rafaël ne pouvait aimer Estelle qu'en secret ; elle pouvait avoir n'importe quel garçon, alors pourquoi se serait-elle intéressée au petit nouveau ?

De cette époque si lointaine, il ne conservait que trois souvenirs. Le premier s'était déroulé en classe durant l'un des premiers cours de l'année. Il était assis au deuxième rang, dans la rangée du milieu et elle se trouvait au troisième rang sur la rangée de gauche. Rafaël avait déjà remarqué Estelle et il ne pouvait s'empêcher de tourner la tête pour l'admirer ; il était fasciné par sa beauté, son sourire, les traits de son visage. À un moment donné, elle avait remarqué que Rafaël la regardait, il s'était figé, pris sur le fait, et lui avait souri timidement. Estelle était un peu surprise et, de la manière la plus tendre qu'il soit, elle lui avait demandé s'il avait besoin de quelque chose. Ne pouvant parler, Rafaël avait secoué la tête et balbutié un timide « non, non... merci » avant de se retourner pour faire face au tableau. La tentation était cependant trop forte et, comme aimantée, sa tête s'était tournée une nouvelle fois vers elle. À ce moment, leurs regards s'étaient croisés et Estelle lui avait offert son plus beau sourire qu'il lui rendit. Pour lui, ce moment fut suspendu dans le temps, jusqu'à ce que la voix de leur professeur lui ramène les pieds sur Terre. En repensant à ce moment, Rafaël se dit qu'il en fallait bien peu pour allumer une flamme dans le cœur d'un gamin de douze ans.

L'orage gronda et la réalité le rattrapa subitement. Il releva la tête et ressentit l'atmosphère oppressante qui régnait dans de la pièce toujours plongée dans le noir. Il replia alors la lettre et la rangea dans son sac.

Allez bon sang, reprends-toi. Tu n'as pas survécu jusque-là pour abandonner. Il faut

que je m'accroche à la vie comme Estelle me l'a demandé et si Dieu le veut, je la retrouverai un jour dans cette vie ou dans une autre.

Maintenant je ne peux pas rester ici, il faut que je parte, que je change d'air. Je vais prendre la route... Oui c'est ça. Aller au Sud ou plutôt au Nord et vivre le temps qu'il me reste sans regret. C'est décidé, je pars ce soir, une fois que maman sera enterrée.

Rafaël se releva d'un bond. Il monta à l'étage puis redescendit cinq minutes plus tard avec des draps. Il embrassa une dernière fois sa maman avant de l'envelopper soigneusement, puis de la transporter jusqu'au hall d'entrée. Il ouvrit la porte et s'avança sous le porche pour constater que le déluge continuait. Peu importe la pluie, il fallait creuser ; pour ce faire Rafaël dénicha une vieille pelle dans le garage puis alla dans le jardin sous les trombes d'eau. Il faisait nuit noire et il creusait à la lueur de sa torche électrique posée sur un pot en terre cuite. Après une heure d'effort il parvint à creuser un trou décent et assez profond. Déterminé, il rentra dans la maison, trempé jusqu'aux os, se baissa pour ramasser la dépouille de sa mère puis la transporta jusqu'au trou. Le moment était déchirant mais Rafaël ne pleura pas ; toutes ses larmes avaient coulé durant la journée et le ciel pleurait suffisamment pour deux. Une fois le corps déposé dans la tombe, il dit au revoir à sa mère et récita toutes les prières dont il se souvenait ; ce qu'elle aurait apprécié car elle était très croyante. Il lui fallut quinze bonnes minutes pour reboucher le trou et ensuite il rentra à la maison. Rafaël retourna dans le salon, se déshabilla et ralluma le feu pour faire bouillir une marmite d'eau qu'il utilisa pour prendre une bouche ; certainement la dernière avant un petit moment. Après s'être habillé et réchauffé près du feu, Rafaël alla chercher une boîte de conserve et remarqua qu'il en restait toujours six dont une avait été ouverte et entamée ; comme quoi, sa mère avait bien essayé de s'alimenter comme il le lui avait demandé. Il décida de la terminer. En même temps qu'il mangeait, Rafaël gravait

sur une demi-bûche le nom de sa mère, son année de naissance et celle de sa mort. Il bricola ensuite une croix qu'il placerait sur sa tombe.

Son repas terminé, il rassembla dans un grand sac toutes les affaires dont il aurait besoin sur la route. Il était temps de partir. Il enfila son imperméable et chargea son vélo, installant son gros sac à l'arrière, son sac à dos à l'avant tandis qu'il garderait son arc et son carquois sur le dos.

Rafaël inspira profondément, expira, puis se lança tête baissée sur la route.

« ... n'abandonne pas après mon départ, bats-toi pour moi, bats-toi pour nous et bats-toi pour qu'un jour nous puissions nous retrouver dans ce monde ou un autre. »

Ces mots résonnaient dans sa tête alors qu'il pédalait sous la pluie et s'enfonçait dans la nuit vers l'inconnu.

CHAPITRE 4

- Marina -

La pluie tombait depuis deux jours et Marina n'était pas sortie de sa cabane. Celle-ci se situait dans un bois, à l'écart des camps et de la communauté la plus proche ; un isolement volontaire pour cette survivante au fort caractère. Autour de la cabane, les arbres n'offraient qu'un modeste rempart face aux averses, la majorité n'avait plus de feuilles, était morte ou agonisait.

La forêt se meurt au même rythme que cette foutue planète.

Marina le constatait régulièrement et n'éprouvait plus aucune sympathie pour cette planète devenue hostile à la vie. Mais malgré les épreuves, elle était toujours là, elle était passée entre les gouttes pour vivre, jusqu'au bout, cette fin du monde. Elle était devenue une vraie survivante, une force de la nature malgré un physique longiligne et d'apparence frêle. Elle ne

comptait sur personne d'autre qu'elle pour avancer et elle évitait autant que possible la compagnie des autres survivants. Elle était un électron libre, solitaire et occasionnellement une mercenaire. Lorsqu'elle avait besoin de reconstituer son stock de nourriture et de cigarettes, elle rejoignait des bandits de grand chemin, qu'elle connaissait et qui sévissaient dans la région. Marina avait choisi son camp : le sien. Et si cela impliquait de braquer des convois ou des imprudents pour obtenir ce dont elle avait besoin, alors elle le faisait sans remords. C'était la loi du plus fort, la seule constante dans ce monde. Ils tendaient essentiellement des embuscades aux véhicules et camions ravitaillant les communautés. Cependant, en période de vaches maigres, ils n'hésitaient pas à s'en prendre à tous ceux qui avaient le malheur de croiser leur route. Marina était très populaire auprès des malfrats du coin ; ceux-ci appréciaient sa discrétion, son professionnalisme et surtout son habileté à manier les armes à feu. Elle ne quittait jamais ses armes ; son fusil à lunette et ses deux pistolets semi-automatiques étaient devenus au fil des ans ses plus fidèles compagnons.

Marina passa la tête au-dehors pour jeter un œil sur son stock de bois, celui-ci n'avait pas l'air d'avoir pris l'eau. Elle sortit rapidement, souleva la bâche et récupéra deux bûches pour alimenter le poêle qui réchauffait l'intérieur de sa cabane. Elle avait choisi de s'installer en forêt pour être tranquille et elle ne le regrettait pas. Rares étaient ceux qui osaient encore s'aventurer et surtout vivre dans les bois ; c'était devenu un lieu dangereux où les nombreux arbres morts menaçaient de tomber à tout moment et où les infectés en phase terminale, plus sauvages qu'humains, laissaient libre cours à leur folie et s'attaquaient à tous ceux qu'ils croisaient. Marina en avait déjà aperçu quelques-uns, mais elle était toujours parvenue à les mettre en fuite avec son fusil. Elle avait bricolé des pièges et alarmes sonores tout autour de son camp pour l'avertir de l'arrivée d'intrus et cela avait bien fonctionné jusque-là. Son camp était petit

mais fonctionnel ; elle avait sa cabane où elle vivait et gardait une partie de ses provisions, une commode extérieure qui contenait le reste, un petit cagibi pour entreposer ses outils, son stock de bois à l'arrière et une grande étagère qu'elle avait montée et dont elle était fière car elle lui servait de bibliothèque pour sa large collection de livres.

Dans le confort de sa cabane, la chaleur douce du poêle dissuadait Marina de toute sortie.

Pourquoi attraper la crève quand on peut lire un bon livre au coin du feu ?

Elle regarda sa montre. Il était déjà 13 h 30, alors elle se leva de son tabouret et se dirigea vers son stock de provisions. Le choix était maigre et cela faisait presque un mois qu'elle n'avait participé à aucun raid pour se réapprovisionner. À contrecœur, elle choisit une boîte d'épinards. Elle détestait ça, mais depuis quelque temps elle n'avait plus vraiment le choix et elle se contentait de ce qu'il y avait.

Marina assaisonnait le contenu de sa casserole lorsque l'une de ses alarmes extérieures se déclencha. Instinctivement, elle posa la main sur son pistolet. Elle tendit l'oreille et reconnut la mélodie sifflée par l'intrus ; c'était le signal de reconnaissance pour les « amis » qui osaient lui rendre visite. Elle sortit de la cabane et aperçut entre les arbres son amie Lin qui avançait prudemment jusqu'au camp. Lin faisait partie du groupe de brigands que Marina fréquentait. En général, c'était elle qui venait prendre de ses nouvelles et qui l'embarquait pour les nouvelles campagnes.

– Hé Marina ! C'est moi, ne me tire pas dessus, hein ! s'écria Lin en gesticulant entre les arbres.

– Salut, répondit-elle plus sobrement.

Lin était toujours joviale, le sourire et la bonne humeur scotchés sur son visage. Elle se montrait toujours attentionnée avec Marina, un peu trop à son goût, et toute cette énergie, cette bonne humeur, l'irritait sur la longueur. Marina appréciait Lin mais une chose était sûre, elle ne supporterait pas de vivre avec elle en permanence.

Ma tranquillité, ma priorité.

Lorsqu'elle arriva à sa hauteur, Marina l'invita à entrer.

– Ah ! Tu étais en train de cuisiner. J'arrive au bon moment alors ! s'exclama Lin.

– Tu tombes toujours à pic toi.

– Non je te taquine. Je ne vais pas t'enlever le pain de la bouche.

– Ah non, hors de question que tu restes là à me regarder manger. Au moins j'ai de la chance, tu ne dilapideras que mon stock d'épinards, glissa-t-elle en ouvrant la casserole.

Lin fit une grimace en voyant le contenu et toutes les deux rigolèrent de bon cœur.

Marina prépara les assiettes tandis que Lin lui racontait les dernières nouvelles du groupe. D'après elle, les dernières embuscades n'avaient pas été à la hauteur mais les chefs des différents groupes de brigands de la région préparaient un gros coup pour les semaines à venir.

– Bon appétit, dit Marina avec un petit sourire.

Elle tendit à son invitée une assiette bien remplie puis alla s'asseoir sur son lit.

– Alors, qu'est-ce qui me vaut ta visite ?

– Rien de spécial, je viens juste prendre des nouvelles d'une amie qui m'est très chère, répondit Lin.

– Je n'y crois pas une seule seconde. Allez, crache ta pastille. C'est Carlos qui t'envoie ?

Carlos était le chef de leur groupe ; lui et Marina ne s'entendaient pas très bien, elle lui

reprochait sa manière de traiter les femmes et il lui reprochait de n'en faire qu'à sa tête.

– J'imagine que ça ne sert à rien de te le cacher.

Marina leva les yeux au ciel.

– Carlos voudrait que tu participes au « Braquage de la décennie » qu'il prépare avec les autres factions de la région. Il dit que ce sera la plus grande embuscade jamais vue et que le butin nous permettra de vivre comme des rois pendant un bon moment.

Marina n'était pas emballée, mais cette introduction titillait tout de même sa curiosité. Elle lui demanda plus d'informations et Lin ne se priva pas pour lui révéler tout ce qu'elle savait.

– Donc en gros, tu me dis qu'ils veulent braquer un convoi de je ne sais quelle taille, qui contient on ne sait pas quoi, protégé par on ne sait combien de gardes, le tout sans date précise... ? résuma Marina.

– C'est plutôt bien résumé... Non mais, Marina, c'est vraiment un gros, gros, coup. Tu ne peux pas manquer ça ! s'enthousiasma-t-elle.

– Si tu le dis. Mais sincèrement je ne sais pas trop. Tu diras à Carlos que je n'ai pas assez d'informations pour te donner une réponse.

– Tu pourrais aussi le lui dire toi-même et lui demander plus de détails. On prévoit de faire plusieurs raids cette semaine, tu pourrais te joindre à nous !

Avant même qu'elle puisse répondre Lin enchaîna.

– Allez Marina ! Ça fait trop longtemps que tu n'es pas venue avec nous. On va bien s'amuser, implora Lin avec une voix un peu trop enfantine pour son âge.

– Non, non, non..., soupira Marina.

– S'il te plaît, pour me faire plaisir alors. Je me sens moins seule quand tu es là, dit Lin.

Les supplications ambiguës de Lin coulaient sur Marina comme l'eau sur la roche. Elle

n'aimait pas trop qu'on la prenne par les sentiments, mais en même temps elle savait que dans peu de temps elle devrait réapprovisionner son stock de nourriture.

– Et puis, ça te permettra de refaire un peu ton stock de nourriture et comme ça tu pourras manger autre chose que des épinards ! insista Lin.

Bon, sur ce point-là, elle n'a pas tort. Si je peux passer les prochains jours à manger autre chose que des épinards et des haricots verts... J'en profiterai pour en savoir plus auprès de Carlos. Si le butin est vraiment à la hauteur j'ai tout intérêt à prendre ma part.

– Allez c'est décidé tu viens ! s'écria Lin comme si l'affaire était conclue.

– Bon d'accord, mais je te préviens, je ne resterai pas longtemps, lâcha Marina en finissant son assiette d'épinards.

– Youhou ! Je suis contente. Si on part tout de suite, on pourra rejoindre le groupe avant la tombée de la nuit, ajouta-t-elle.

Dehors la pluie s'était arrêtée, une accalmie bienvenue mais qui pouvait ne pas durer. Marina se pressa pour préparer ses affaires. Elle rassembla dans un sac tout ce dont elle aurait besoin : des vêtements, sa trousse de toilette, de l'eau, de la nourriture, sa machette et quelques munitions. Elle récupéra son fusil dans un coin de la pièce, sortit et referma la porte derrière elle avec un cadenas. Puis elles s'éloignèrent ensemble du camp à travers les arbres morts du bois. Enjouée et tout heureuse, Lin s'agrippa à son bras ; Marina fit comme si de rien n'était, même si intérieurement elle bouillonnait et se disait que cette campagne allait être particulièrement longue.

Je me donne une semaine... Vivement le retour à ma tranquillité !

CHAPITRE 5

- Cloé -

Seule dans l'appartement, Cloé tournait en rond. Cela faisait un peu plus de deux jours que la milice de la communauté avait emmené sa mère et qu'elle était sans aucune nouvelle.

Le soir de leur intervention, les membres de la milice lui avaient posé beaucoup de questions. Ils lui avaient d'abord annoncé que sa mère était contaminée et qu'elle était dangereuse pour toute la communauté. Ils lui avaient demandé depuis combien de temps sa mère était malade, si elle était au courant et si elle était aussi contaminée ; ce à quoi elle avait répondu que non, qu'elle n'était pas au courant et qu'ils devaient sûrement se tromper sur sa mère. Mais ils ne voulaient pas l'entendre et ne semblaient pas la croire. Était ensuite venu un moment particulièrement humiliant pour elle : une femme de la milice et le Dr Moncoussy l'avaient emmenée dans sa chambre pour lui demander de se déshabiller. Ils avaient ensuite inspecté chaque centimètre de sa peau pour déceler la moindre trace de la maladie. Cloé se

souvenait d'avoir pleuré tout du long. Elle n'avait pas compris pourquoi ces gens accusaient sa mère, alors qu'elle était en bonne santé. Ce n'était pas possible, elle n'avait remarqué aucun signe de la maladie. Pour elle, c'était forcément un coup monté. La milice avait également voulu l'embarquer mais elle avait supplié le Dr Moncoussy qui leur avait ensuite dit qu'elle ne présentait aucun signe de contamination et que la situation était assez traumatisante comme ça pour l'envoyer dormir dans une cellule. Les miliciens avaient alors hésité, puis accepté de la laisser, à condition qu'elle reste assignée à résidence avec interdiction de sortir.

Une fois partis, Cloé avait repensé aux deux sacs que sa mère avait préparés. Elle s'était précipitée dans le salon et avait constaté que les deux sacs étaient toujours sous le canapé. Dans la confusion la milice n'avait pas pensé à ratisser la maison ; sinon ils les auraient sûrement trouvés et réalisés que mère et fille prévoyaient de s'enfuir. Cloé avait alors déplacé les sacs pour les cacher ailleurs ; elle en avait mis un dans le placard d'entrée sous une pile de couvertures et l'autre dans son coffre à jouets au milieu de ses peluches. Sur ce coup-là, elle avait été inspirée car la veille deux miliciens étaient venus vérifier qu'elle était toujours là et en avaient profité pour fouiller et voler tout ce qui leur plaisait dans l'appartement. Cloé ne connaissait pas l'homme mais elle avait reconnu la femme qui l'avait examinée avec le docteur. Les deux miliciens avaient fouillé les pièces de la maison et fait leur shopping dans le garde-manger et les effets personnels de sa mère. Cloé avait bien tenté de protester, mais ils l'avaient repoussée vigoureusement et lui avaient dit que de toute façon sa mère ne serait bientôt plus là pour en profiter. Elle leur avait demandé pourquoi ils disaient ça et l'homme lui avait répondu que sa mère serait sûrement exécutée demain à l'issue de son procès. Cette nouvelle lui avait fait l'effet d'un coup de poing au ventre et l'avait laissée abasourdie. Prise de pitié, la femme avait écourté leur razzia en chuchotant à son collègue qu'ils auraient tout le temps de finir ce qu'ils avaient

commencé après le procès. Heureusement ils n'avaient pas découvert les deux sacs que Cloé avait cachés.

Ce soir-là, le Dr Moncoussy était venu prendre de ses nouvelles et l'avertir que sa mère serait jugée à huis clos le lendemain et qu'elle pouvait y assister si elle le souhaitait. Cloé s'était empressée de dire oui et le Dr Moncoussy lui avait alors répondu qu'il viendrait la chercher en fin de matinée pour l'accompagner.

La petite aiguille de l'horloge du salon pointait sur dix et Cloé, aussi anxieuse qu'impatient, attendait l'arrivée du docteur. Elle n'avait pas réussi à fermer l'œil de la nuit.

Et s'ils tuaient maman ? Qu'est-ce que je vais devenir moi ?

Il était hors de question que cela arrive et elle ferait absolument tout pour l'aider à sortir vivante de cet affreux piège qu'on lui avait tendu. L'attente était insupportable, le regard fixé sur la pendule Cloé comptait les minutes et guettait le moindre bruit dans la cage d'escalier. Elle se dirigea vers la cuisine et chercha le paquet de chips que sa mère lui avait confisqué. *Ah, te voilà,* se dit-elle en mettant la main dessus.

Au moins toi, la milice ne te volera pas.

Cloé prit une poignée, l'engloutit, puis continua jusqu'à ce qu'il ne reste plus une miette à l'intérieur. Elle laissa ensuite le paquet vide bien en évidence sur le plan de travail de la cuisine et retourna dans le salon.

À 11 h précise, le Dr Moncoussy toqua à la porte de l'appartement. Cloé, déjà prête, ouvrit la porte dans la foulée et se retrouva nez à nez avec lui.

– Bonjour Cloé. Tu es prête ?

– Oui, oui, on peut y aller, répondit-elle en refermant la porte à clé derrière elle.

Ensemble ils parcoururent l'artère principale de la communauté ; celle-ci, boueuse et glissante, était entourée de maisons et boutiques avec pignon sur rue. En temps normal, cette rue grouillait de monde mais aujourd'hui la pluie avait sûrement refroidi les ardeurs des habitants. Ils tournèrent ensuite à gauche, en direction de la porte Ouest. Ce fut à ce moment que Cloé remarqua les gens chuchotant sur son passage. Les têtes se tournaient, elle sentait les regards hostiles et accusateurs se poser sur elle. Tant bien que mal elle les ignora jusqu'à ce que son chemin croise celui de son amie Erica.

– Bonjour Erica, salua-t-elle timidement.

– Ne me parle pas, sale pestiférée !

– Quoi ?

– Vous devriez avoir honte, ta mère et toi, vous méritez la mort pour nous avoir mis en danger.

– Ce n'est pas vrai. Tu n'es qu'une menteuse ! s'emporta Cloé.

– On se calme les filles. Continuons d'avancer Cloé, intervint le Dr Moncoussy en faisant un geste à Erica pour qu'elle les laisse tranquilles.

Cloé bouillonnait de colère.

Comment cette peste peut-elle se permettre de me parler comme ça ? Elle était toujours comme un petit chien à me supplier pour qu'on soit amies et qu'on passe du temps ensemble. Elle verra ce qui l'attend à l'école.

Cloé se demandait si elle retournerait vraiment à l'école dans le cas où sa mère était

condamnée ou expulsée. Elle deviendrait orpheline sans personne pour s'occuper d'elle ou pour payer l'école. Ce scénario l'attrista et la motiva un peu plus pour sortir sa mère de là.

Ils arrivèrent finalement au poste de garde situé juste en face de la grande porte Ouest. Le Dr Moncoussy lui annonça que le jugement de sa mère se passerait ici, et non pas au tribunal de la communauté pour éviter un attroupement. Devant la porte d'entrée, deux miliciens filtraient les entrées.

– Bonjour docteur. Je peux vous aider ? demanda l'un des miliciens.

– Nous sommes là pour la comparution de madame Delcourt. Je suis convoqué en tant que médecin et je suis accompagné de sa fille qui est elle aussi autorisée à assister à l'audience, répondit le Dr Moncoussy.

Les deux miliciens échangèrent un regard puis inspectèrent Cloé de la tête au pied avant de leur faire signe d'entrer.

La salle était sombre, pas très grande, tous les rideaux étaient tirés pour que personne ne puisse voir à travers les fenêtres ce qui se passait à l'intérieur. Quatre grandes tables étaient disposées en « U » et faisaient face à une chaise placée au centre de la pièce. Cloé et le docteur, eux, allèrent s'asseoir au fond de la salle, où des bancs étaient alignés. Ils patientèrent en silence une demi-heure, avant que les huit Grands Fondateurs apparaissent et prennent place autour de la table. Non loin de Cloé plusieurs personnes s'étaient installées pour assister au procès ; elle reconnut Madame Rioux, la femme du chef de la communauté, et la mère d'Erica. Les autres visages ne lui disaient rien.

Bruno Rioux se leva et prit la parole.

– Bonjour à tous. Aujourd'hui est un jour grave et triste pour notre communauté. Nous sommes réunis ici pour juger et statuer sur le sort d'un membre important de notre communauté. Messieurs, faites entrer Irène Delcourt, dit-il en faisant signe aux miliciens de

faire entrer Irène.

Le cœur de Cloé se serra instantanément et elle se leva pour voir sa mère entrer dans la salle. Irène était vêtue d'une combinaison blanche avec une coiffe lui recouvrant le visage, elle portait des gants et des bottes en plastique pour ne laisser aucune partie de son corps à l'air libre. Elle était escortée par des hommes habillés comme elle, à la différence que leurs combinaisons étaient noires et qu'ils portaient chacun un fusil en bandoulière.

– Maman ! cria Cloé au bord des larmes.

– Oh ma chérie, je suis désolée, je suis tellement désolée, pardonne-moi, je t'aime, je t'aime..., répondit sa mère, en larmes, en avançant jusqu'à la chaise au milieu de la salle.

Le Dr Moncoussy attrapa la main de Cloé pour qu'elle s'assye rapidement. Une fois sa mère assise face aux Grands Fondateurs, Bruno Rioux reprit la parole.

– Irène Delcourt vous êtes reconnue contaminée et vous êtes accusée de dissimulation de votre condition avec mise en danger de la santé des membres de la Communauté de l'Espoir. Le procès sera court, les deux médecins qui vous ont examiné sont arrivés à la même conclusion, Irène vous êtes porteuse de la Bactoplasia de type 2. Conformément à nos règles établies, vous ne pouvez pas demeurer plus longtemps dans la communauté. La sentence minimum pour tout contaminé est l'exclusion immédiate de la communauté. Cependant, les faits de dissimulation de votre maladie sur une période prolongée vous rendent passible de la peine de mort. De par votre statut au sein de notre communauté, nous vous accordons ce procès pour vous donner l'opportunité de vous défendre contre ces accusations. Nous sommes donc aujourd'hui réunis pour déterminer si oui ou non vous avez délibérément dissimulé votre contamination et durant quelle période. À l'issue de cette séance, les Grands Fondateurs statueront sur votre sort. Avez-vous bien compris les faits qui vous sont reprochés ?

– Oui, répondit Irène en sanglotant.

– Très bien, dis Bruno Rioux. Nous allons demander à madame Christine Chilon de se présenter pour témoigner devant les Fondateurs. Merci de vous lever et d’avancer.

Cloé tourna la tête et vit la mère d’Erica se lever et se diriger vers la table des fondateurs. Elle avait dans sa main un mouchoir qu’elle plaquait sur son visage ; elle fit un grand détour pour passer le plus loin possible d’Irène et s’arrêta à côté de la table.

– Bonjour Christine. Merci d’avoir fait l’effort de venir. Pouvez-vous raconter les circonstances de la découverte de la contamination d’Irène Delcourt ?

– Oui, Bruno. Nous avons découvert la contamination d’Irène ce jeudi, en début de soirée, durant la réunion hebdomadaire de notre groupe de lecture. Isabelle et moi-même étions avec elle dans la cuisine lorsque nous avons vu les traces sur son corps. Nous étions choquées et effrayées par cette découverte et Irène a tout de suite protesté en assurant qu’elle n’était pas contaminée. Ensuite, comme elle était démasquée, elle s’est montrée particulièrement violente envers nous. Elle nous a menacées et elle m’a même blessée en me jetant un verre au visage.

Christine retira le mouchoir de sa bouche et montra au jury un l’hématome sur son visage. Elle continua son récit en décrivant Irène comme une hystérique, une terroriste, qui n’avait qu’un objectif, entraîner toute la communauté dans sa chute. Elle accusait Irène d’avoir délibérément caché sa maladie et mis tout le monde en danger. Cloé n’en revenait pas, sa mère était donc vraiment contaminée. Elle avait gardé un mince espoir que toute cette histoire ne soit qu’un coup monté mais le témoignage qu’elle écoutait était accablant. Ses yeux quittèrent la silhouette fine de madame Chilon pour se poser une nouvelle fois sur sa mère ; celle-ci avait arrêté de pleurer et s’était reprise. Le visage impassible elle écoutait son ancienne amie témoigner contre elle et cette attitude rassura Cloé.

– ... Oui elle a délibérément caché sa contamination et mérite un châtiment exemplaire,

conclut Christine Chilon.

– Merci Christine pour votre témoignage. Vous pouvez retourner vous asseoir, dit Bruno Rioux.

Après cette intervention, trois autres femmes dont Isabelle Rioux, la femme de Bruno, prirent la parole pour continuer le procès à charge. Tous les témoignages se ressemblaient et accablaient sa mère qui était décrite comme une sorcière dont le seul but était de réduire en cendre la communauté. Une fois ces témoignages insupportables terminés, Bruno Rioux demanda à Irène de se lever et de se défendre de ces accusations. Sa mère se leva et prit la parole.

– Bonjour chers amis. Je ne vais pas nier le fait d’être contaminée. Les accusations que je viens d’entendre sur mes prétendues intentions de mettre à terre cette communauté que j’ai aidé à bâtir sont par ailleurs totalement fausses et uniquement motivées par la peur. Vous savez tous ce que j’ai apporté à cette communauté et vous ne pouvez pas renier tout le travail que j’ai fourni. Je connais aussi mieux que quiconque les règles qui régissent notre communauté car je suis celle qui les a rédigées. Tout ce que je demande c’est que vous preniez soin de ma fille Cloé quand je ne serais plus là. C’est ma seule requête et j’accepterai votre décision, quelle qu’elle soit.

Cloé ne put retenir ses larmes en entendant la voix de sa mère. Elle sentit aussi la main du Dr Moncoussy serrer la sienne en soutien.

– Sois sûre que nous prendrons soin de Cloé, répondit Bruno. Cependant nous devons encore déterminer ta sentence et pour cela nous avons besoin de connaître la durée pendant laquelle tu nous as caché ta maladie. En fonction de cela nous pourrons ajuster la sévérité de ta peine. Alors Irène nous te posons la question, depuis combien de temps sais-tu que tu es contaminée ?

– Je ne répondrais pas à cette question. Tout ce que je dirais c’est : pas suffisamment

pour être condamnée à mort. Alors prenez votre décision, ce procès n'a que trop duré, répondit Irène.

– Nous ne pouvons pas nous contenter de cette réponse, intervint un membre du jury.

Les grands fondateurs commencèrent à chuchoter, discuter entre eux et se concerter jusqu'à ce que Bruno Rioux demande le silence et se lève.

– Nous appelons à témoigner le docteur Éric Moncoussy, annonça-t-il.

À ses côtés le docteur sembla tout aussi surpris qu'elle. Mécaniquement il lâcha la main de la jeune fille et se leva pour se présenter devant les Fondateurs.

– Puisque Madame Delcourt refuse de nous révéler la vérité sur cette question, nous prendrons l'avis d'un médecin qui connaît mieux que tout le monde les symptômes et caractéristiques de la maladie. Alors docteur, pouvez-vous nous dire, en fonction des traces observées sur le corps de Madame Delcourt, depuis combien de temps elle est contaminée ? demanda Bruno Rioux.

– L'estimation est difficile..., répondit le Dr Moncoussy.

– Nous avons vraiment besoin d'une réponse avisée d'un professionnel. Combien de temps ? insista un des jurés fondateurs.

– Je... je dirais..., commença le Dr Moncoussy.

À ce moment-là, il se tourna furtivement pour regarder Irène puis son regard se posa sur Cloé, comme s'il essayait de lire la réponse sur son visage.

– Je dirais quelques semaines... Peut-être deux semaines ou trois, maximum, répondit-il en fixant les membres du jury.

– Vous en êtes sûr docteur ? Cela me paraît peu vu l'étendue des traces, non ? reprit un des jurés.

Apparemment, ils ne s'attendaient pas à un délai si court.

– Affirmatif, je maintiens ma réponse. Chaque personne réagit différemment à la bactérie et cette dernière s'adapte à son porteur. Par conséquent la propagation peut être lente comme très rapide. Je pense réellement que, dans le cas de Madame Delcourt, il s'agit d'une forme rapide de la Bactoplasia située entre le type 1 et le type 2. Madame Delcourt n'a donc dû se rendre compte que très récemment qu'elle était contaminée.

Le Dr Moncoussy semblait sûr de lui et de ce qu'il avançait.

– Très bien docteur, nous prendrons en compte votre avis, dit Bruno Rioux. Irène souhaitez-vous ajouter quelque chose avant que nous ne délibérions ?

– Non Bruno, répondit sobrement Irène.

– Sur ce, j'invite les Grands Fondateurs à se lever et me suivre pour délibérer.

Les membres du jury quittèrent la salle et Cloé en profita pour se lever et tenter de se rapprocher de sa mère. Les deux miliciens en combinaison lui firent face et l'empêchèrent d'aller plus loin. Irène l'aperçut et se retourna.

– Maman, maman ! appela Cloé. Laissez-moi passer ! ajouta-t-elle à l'adresse des deux gardes.

– Oh ma chérie, je suis désolée. Il faut que tu sois forte quoi qu'il arrive. Je t'aime, je t'aime fort. Ne m'en veux pas, j'essayais de te protéger.

– Je sais maman, ne t'inquiète pas. Je ne les laisserai pas te faire du mal. N'abandonne pas s'il te plaît.

– Ma chérie, je ferais de mon mieux. N'oublie pas que je t'aime.

À ce moment-là, les deux miliciens repoussèrent vigoureusement Cloé en arrière. Le Dr Moncoussy qui s'était levé la ramena jusqu'à sa place au fond de la salle.

Dix minutes s'écoulèrent avant que les huit Grands Fondateurs ne refassent leur

apparition dans la salle et reprennent leurs places autour de la table. Bruno Rioux, resté debout, demanda le silence.

– Les huit Grands Fondateurs sont arrivés à un verdict. Irène Delcourt est reconnue coupable de dissimulation de sa maladie et de la mise en danger involontaire de la communauté. Compte tenu de la durée de sa contamination le jury a rejeté par 5 voix contre 3 la peine de mort...

À ce moment-là, un poids terrible se retira de la poitrine de Cloé. Sa mère, soulagée, se retourna vers elle au même moment pour lui sourire.

– ... Irène Delcourt est condamnée à l'unanimité des membres du jury à quitter séance tenante la Communauté de l'Espoir. Elle ne pourra prendre avec elle aucun effet personnel et se contentera d'un sac contenant ses vêtements du jour de son arrestation, un pull supplémentaire, une bouteille d'eau et une ration de nourriture pour deux jours. Tous les biens d'Irène Delcourt lui sont immédiatement confisqués et seront redistribués au sein de la communauté. Sa fille, Cloé Delcourt, sera temporairement accueillie par la famille Chilon qui, en contrepartie, pourra récupérer 30 biens personnels de la famille Delcourt. Voilà notre décision.

Bruno Rioux demanda aux membres du jury de se lever.

– La séance est levée, merci à tous, conclut-il en faisant signe aux gardes d'emmener Irène.

Toutes les personnes présentes sortirent de la salle et Irène fut conduite aux portes de la cité qui se trouvaient en face du poste de garde. Madame Chilon se tenait derrière Cloé lorsque sa mère retira sa combinaison et se vit remettre un petit sac contenant les effets qui lui étaient accordés. Irène regarda à distance sa fille et à ce moment-là Christine Chilon posa sa main sur l'épaule de Cloé ce qui provoqua un électrochoc chez la jeune fille. Elle se retourna et lui jeta un

regard noir. Christine Chilon retira sa main et c'est au même moment que Cloé aperçut, derrière, les deux miliciens qui étaient venus chez elle la veille.

Non. Je ne laisserai pas maman seule sur les routes. Et j'irai encore moins vivre avec les Chilon et cette peste d'Erica. Sans parler de ces charognards qui n'attendent qu'une chose : piller notre appartement...

Elle jeta un dernier coup d'œil à sa mère puis, sans prévenir, elle bouscula les gens et se mit à courir dans les rues de la communauté pour rejoindre au plus vite l'appartement. Derrière elle, au loin, elle crut reconnaître la voix de sa mère crier et l'appeler par son prénom.

Pauvre maman, elle doit croire que je l'abandonne...

Après plusieurs minutes à courir, elle arriva essoufflée au pied de la petite résidence de trois étages. Leur appartement se situait au deuxième. Elle s'engouffra dans le hall et alla directement à la cave chercher son vélo. Une fois celui-ci déposé dans le hall, elle monta les marches deux par deux jusqu'au deuxième étage. Elle ouvrit la porte, entra dans l'appartement et referma derrière elle. Cloé prit quelques secondes pour retrouver son souffle puis se dirigea vers l'armoire de l'entrée où elle récupéra le premier des deux sacs qu'elle avait caché. Elle alla ensuite chercher le second dans sa chambre. Dans la cuisine elle renversa les tiroirs et les étagères des placards, elle y trouva les deux derniers paquets de chips qui restaient et les glissa dans ses sacs. Elle était prête à partir, à dire adieu à cet appartement, à cette communauté, pour accompagner sa mère. Enfin elle allait découvrir le monde au-delà des murs de l'Espoir.

Alors qu'elle s'apprêtait à quitter la cuisine, elle s'arrêta quelques secondes puis, sans trop réfléchir, elle retourna devant la gazinière et ouvrit les deux manettes. Elle retourna dans le

hall d'entrée, attrapa la lampe à huile et l'alluma. Cloé saisit ensuite les deux sacs, sortit de l'appartement et referma la porte à clé avant de se précipiter dans les escaliers. Dans le hall de l'immeuble, elle récupéra son vélo sur lequel elle attacha les sacs puis sortit de l'immeuble. En danseuse sur sa bécane elle dévala les petites rues de la communauté, celles qui étaient les moins fréquentées et, selon sa mère, les moins fréquentables. L'objectif était de rejoindre la porte Ouest le plus discrètement possible. Cloé évita soigneusement les grandes artères où patrouillait la milice et d'autres personnes susceptibles de la reconnaître. Sur son passage elle renversa sans le vouloir une jeune femme qui cria et l'interpella mais elle continua sa course folle sans se retourner. Arrivée à une centaine de mètres de la porte elle sursauta en entendant une explosion au loin derrière elle. Une épaisse fumée commença à s'élever dans le cœur de la ville et Cloé comprit que l'appartement de son enfance venait de partir en fumée. Elle descendit de son vélo, patienta et trépigna au coin d'une ruelle en attendant une ouverture pour franchir cette grande porte bien gardée. Toute la ville avait dû entendre l'explosion. Après quelques minutes d'hésitation la majorité des miliciens quittèrent leurs postes pour se diriger vers le centre-ville. C'était le moment ou jamais, elle enfourcha une nouvelle fois son vélo et fonça, tête baissée, à travers les portes ouvertes de la communauté. Un des gardes en hauteur cria pour lui dire de s'arrêter mais Cloé était déjà de l'autre côté, pédalant aussi vite que possible sans se retourner. Elle l'apercevait devant elle, à quelques centaines de mètres.

– Maman ! cria-t-elle.

– Cloé ?! Oh mon Dieu merci, ma chérie ! cria Irène en prenant sa fille dans ses bras.

– Je croyais que tu ne voulais plus me voir. Si tu savais à quel point je suis contente, continua Irène.

– Je n'allais pas t'abandonner maman. Je suis rentrée récupérer les sacs que tu avais préparés et j'ai mis le feu à l'appartement.

– Quoi ? Comment ça ? demanda Irène choquée mais tellement heureuse de retrouver sa

filles. J'espère qu'il n'y a pas de blessés, ajouta Irène en l'embrassant.

Ah mince, sur le coup je n'avais pas pensé aux voisins... J'espère qu'ils vont bien. Bon ben, après ça j' imagine que moi non plus je ne pourrais plus revenir. Mais tout ça n'a pas d'importance tant que je suis avec maman.

– Allez ! éloignons-nous vite de là, avant qu'ils ne se mettent à notre recherche, pressa sa mère en récupérant l'un des sacs.

CHAPITRE 6

- Anna -

Je hais les gosses !

Anna pesta et se releva le jean couvert de boue et le fessier trempé. Elle venait tout juste de se faire renverser par un sale gosse à vélo, qui avait déboulé de nulle part et ne s'était ni arrêté ni excusé. Toujours en pétard, elle tenta de décroter rapidement son pantalon puis reprit son chemin pour rejoindre la taverne où l'attendaient Léo et Seb. Anna avait passé une mauvaise journée jusque-là : elle avait égaré son écharpe, s'était disputée avec Léo et venait de salir son jean préféré. De ces trois mésaventures, la seconde était celle qui l'affectait le plus. Elle et Léo étaient ensemble depuis quelques années déjà, ils avaient traversé de nombreuses difficultés mais étaient restés soudés ; un vécu suffisant pour qu'elle puisse légitimement attendre de lui un engagement, une union, un mariage. Malheureusement c'était une requête apparemment inconcevable pour Léo qui refusait et considérait que le mariage n'avait plus

aucun sens dans le monde où ils vivaient.

Elle se souvenait très bien de leur rencontre. Celle-ci avait eu lieu dans un camp de réfugiés pendant le pic de la pandémie mondiale, lorsque les gens fuyaient les villes et se retrouvaient sur les routes de campagne pour échapper au fléau qui n'avait de cesse de les rattraper où qu'ils aillent. Léo, lui avait en quelque sorte sauvé la vie en insistant pour qu'elle le suive sur les routes en direction du Nord. Elle n'avait pas regretté son choix lorsqu'elle avait appris, quelques semaines plus tard, que le camp de réfugiés qu'ils avaient quitté avait été ravagé par la Bactoplasia de type 1 ; la forme la plus virulente de la bactérie, capable d'éradiquer un camp en quelques jours. Depuis, ils avaient survécu ensemble, traversant les bons et les mauvais jours, main dans la main. Léo lui avait longtemps fait la cour et elle avait fini par tomber amoureuse de lui. Il était grand, fort, et son côté un peu macho ne lui déplaisait pas. Ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était sa faculté à la rassurer lorsque les choses n'allaient pas, et avec lui elle se sentait protégée. Cela faisait déjà sept ans qu'ils partageaient leur quotidien ensemble et ils avaient été rejoints depuis trois ans par Seb, un joyeux trublion, qui était rapidement devenu le nouveau moteur de leur petit groupe. Il faut dire que Seb avait largement contribué à sauver leur binôme et leur histoire d'amour à un moment où, elle et Léo, avaient de plus en plus de mal à trouver des moyens pour survivre et surtout pour se supporter.

Seb la bonne pâte, toujours de bonne humeur, à l'affût des bons plans et des opportunités, était un survivant né qui avait surmonté toutes les difficultés qu'il avait rencontrées. Il leur avait montré toutes les ficelles de ce Nouveau Monde et expliqué les trucs, astuces et activités les plus rentables pour survivre. À commencer par leur nouveau gagne-pain, à savoir le recel de biens des valeurs qu'ils dégotaient sur les cadavres et dans les maisons abandonnées. Seb se distinguait surtout par son incroyable réseau. Même dans un monde où les

réseaux sociaux n'existaient plus, il semblait avoir des connaissances et des relations dans chaque camp et communauté qu'ils visitaient. Anna adorait Seb et à son contact, Léo était redevenu celui qu'elle avait connu au début, entreprenant, jovial et plein d'entrain. Tous les trois étaient vite devenus les meilleurs amis du monde.

Ils vivaient plutôt bien de leur activité de recel ; celle-ci les amenait à voyager constamment et à rencontrer de nouvelles personnes sur la route, dans les camps ainsi que les communautés où ils allaient régulièrement faire du troc.

Ils étaient arrivés la veille dans la Communauté de l'Espoir et celle-ci semblait en émoi depuis peu. Anna avait appris que l'une des fondatrices était contaminée par la bactérie et avait été démasquée. Selon les bruits qui couraient, elle aurait tenté de contaminer la communauté pour se venger des autres femmes qu'elle jalousait. Anna ne savait pas si c'était vrai, en tout cas ces motivations lui semblaient assez farfelues. À sa place, elle aurait aussi gardé le plus longtemps possible ce terrible secret ; elle aurait profité du confort de la vie dans la communauté puis elle se serait suicidée le jour où elle aurait été démasquée. En tout cas, les accusations de conspiration au sein d'une communauté comme celle-là étaient graves et elle ne donnait pas cher de la peau de cette pauvre femme.

Anna arriva à l'entrée de la taverne située dans une petite rue un peu glauque, loin des grandes artères pimpantes de la communauté. Elle entra dans cette grande pièce sombre où les marchands, receleurs et autres personnes extérieures à la communauté avaient l'habitude de se retrouver. Du regard elle chercha Léo et Seb, sans succès, elle s'avança et décida de s'asseoir à une table du fond. Le tenancier ne tarda pas pour venir prendre commande.

– Bonjour ma p'tite dame, qu'est-ce que je vous sers ?

– Bonjour. En fait j’attends des amis, je peux commander un peu plus tard si cela ne vous dérange pas.

– Je suis désolé ma p’tite dame mais pour rester, il faut consommer. Sinon vous pouvez les attendre dehors, répondit-il un sourire en coin.

Anna était embêtée car elle venait de dépenser ses dernières devises dans les boutiques pour acheter des produits cosmétiques et une superbe paire de chaussures à laquelle elle n’avait pu résister. Après plusieurs minutes de négociation, le tenancier accepta de prendre en gage son briquet et son bracelet en argent, ce qui lui parut quand même très cher pour un simple soda. Elle passa près d’une heure et demie seule à table avant que Léo et Seb ne débarquent dans la taverne ; entre-temps elle avait eu le temps de commander une autre boisson et un repas complet. Les deux compères, comme si de rien n’était, s’assirent à table en faisant signe au tavernier de venir prendre leur commande.

– Bon Dieu mais où est-ce que vous étiez passé ? Ça fait une plombe que je vous attends-moi, s’énerva Anna.

– On n’était pas loin, y’avait du spectacle en ville. Tu n’as pas entendu l’explosion ? répliqua Léo.

– Non, je n’ai pas entendu..., s’agaça Anna.

– Peut-être que si tu étais moins préoccupée par tes séances shopping, tu serais un peu plus au courant des évènements importants. Et surtout, tu ne t’énerverais pas à chaque fois qu’on te fait un petit peu attendre, continua Léo.

– Oh, les tourtereaux, on se calme. Je vais tout t’expliquer Anna, intervint Seb.

Elle lança un regard furieux à Léo puis se tourna vers Seb pour écouter leurs excuses.

– Léo et moi, on t’attendait sagement dans la taverne quand on a entendu une explosion dehors. Bon, déjà je ne sais pas comment tu n’as pas entendu ça mais bref, je continue. Donc on

est sorti et on a vu de la fumée qui venait du centre-ville. Là, on a décidé d'aller faire un tour pour voir ce qu'il se passait et s'il y avait matière à récupérer quelque chose dans la confusion ; on ne sait jamais. Bon, je ne vais rien te cacher, on n'a rien trouvé. En fait c'est un immeuble qui a pété, une fuite de gaz apparemment. Quand on est arrivés, le deuxième et troisième étage s'étaient écroulés et le reste du bâtiment menaçait de faire de même. D'après les témoins, c'est le deuxième étage qui a explosé. Ça grouillait de miliciens et il y avait un périmètre de sécurité. Résultat des courses, trois morts, et tout ce qui devait avoir de la valeur étaient soit sous les décombres soit partis en fumée. Et donc après, on est revenu ici pour te retrouver.

– Ce qu'on a aussi appris sur le chemin du retour, c'est que l'immeuble qui a explosé était aussi celui de la fondatrice contaminée. Son procès avait lieu aujourd'hui. Apparemment, des habitants ont vu sa fille sortir en vélo de l'immeuble avec des sacs quelques minutes auparavant et après... BOUM ! ajouta Léo.

– Une fillette à vélo ? Attends. Mais je l'ai vue cette chipie, c'est même elle qui m'a renversée ! s'exclama Anna.

– Elle et sa mère sont activement recherchées par les autorités. Apparemment, elles ont quitté la communauté. Je ne sais pas s'ils vont mettre leurs têtes à prix, mais si on arrivait à les attraper, je crois qu'il y aurait moyen de se faire un p'tit billet.

– En tout cas la petite, elle, se dirigeait vers la porte Ouest, précisa-t-elle.

– Chasseurs de prime. Ça ajoutera une ligne de plus à notre CV, s'enthousiasma Seb.

Moi je suis partant et vous ?

– Pareil, dit Léo.

– Bon, j' imagine qu'on reprend la route dès demain ? bougonna Anna.

– Yes. Et puis une connaissance m'a informé qu'un peu plus au nord, il y avait un camp qui venait d'être décimé par un type 1, donc on trouvera sûrement des objets de valeur dans le

coin. On pourrait faire d'une pierre deux coups.

À ce moment-là, le tavernier arriva à leur table pour prendre les commandes de Léo et Seb.

– Messieurs-dames, qu'est-ce que je vous sers ? demanda-t-il.

– Alors moi, j'aimerais bien récupérer mon bracelet et mon briquet pour commencer, répondit Anna avec un large sourire.

– Vous avez de quoi payer tout ce que vous avez commandé ?

– Oui. Ce sont ces deux messieurs qui s'occuperont de l'addition.

Le tavernier lui tendit les objets qu'il avait gardés dans sa poche, avant de se tourner vers Léo et Seb qui ne comprenaient pas ce qu'il se passait. Une fois ses biens récupérés, Anna se leva de table.

– Je retourne à l'hôtel, à tout à l'heure les gars, dit-elle en pressant le pas en direction de la sortie.

Seb et Léo échangèrent un regard interloqué.

– Bon alors messieurs en plus des deux sodas, du plat du jour et du dessert avec supplément de la p'tite dame, qu'est-ce que vous prendrez ? reprit le tavernier.

– QUOI ? s'écrièrent en chœur Léo et Seb.

Anna était déjà à la porte lorsqu'elle les entendit protester et râler. Elle sourit en imaginant leur tête au moment de payer l'addition, tandis qu'elle serait en train de se reposer tranquillement dans leur chambre.

Demain, retour sur les routes. Mieux vaut que je profite au maximum du bon lit douillet de l'hôtel. Les prochains jours seront une tout autre histoire.

CHAPITRE 7

-Rafaël-

Deux semaines s'étaient écoulées depuis qu'il avait dit adieu à sa mère et pris la route. Le moins que l'on puisse dire, c'était que ce nouveau départ n'avait jusque-là pas été de tout repos. Il avait pris la route vers le Nord de la région où il espérait que les choses fussent différentes, cependant au fil des kilomètres il s'était rendu compte que le malheur et la désolation n'avaient plus de frontières.

Le début de son périple l'avait conduit dans pas moins de quatre camps de réfugiés ; ceux-ci pullulaient le long de la route nationale 66 qui reliait les trois grandes communautés de la région. Rafaël se dirigeait vers celle de Sion et avait déjà épuisé son stock de vivres. Les quelques conserves qu'il avait emportées n'avaient pas tenu longtemps et dès la fin de sa première semaine de voyage il s'était retrouvé à sec. Et il avait dû se résoudre à trouver du travail dans les camps pour acheter de la nourriture. Malgré son dégoût, il avait accepté de nettoyer les latrines en compagnie des miséreux qui n'avaient que ça pour vivre. Le salaire que cela lui avait rapporté n'était pourtant pas suffisant pour reprendre durablement la route.

Cela faisait quatre jours que Rafaël était coincé dans ce camp, lorsqu'il fit la connaissance de Damien et Loïc ; deux receleurs qui opéraient dans la région. Il les rencontra au stand de provisions du camp où il leur évita de se faire empoisonner avec de la nourriture avariée. Reconnaisants, les deux hommes lui offrirent un repas chaud et ensemble ils discutèrent de leur parcours jusqu'au bout de la nuit. Au moment de se quitter, les deux receleurs proposèrent à Rafaël de les accompagner le lendemain pour une mission potentiellement dangereuse mais qui pouvait lui rapporter gros. Damien lui dit que, s'il acceptait de les accompagner, il gagnerait assez pour continuer sa route vers le Nord. Rafaël leur demanda quel type de mission était-ce, mais ils lui répondirent simplement de les retrouver devant leur tente le lendemain, qu'ils lui expliqueraient tout et qu'il serait libre ensuite de les accompagner ou pas. Rafaël accepta le rendez-vous sans trop savoir ce que les deux lascars avaient derrière la tête, mais si cela pouvait réellement le sortir de cette situation, ce serait une formidable opportunité.

Rafaël se réveilla aux aurores et se pressa pour s'habiller. Il faisait encore sombre lorsqu'il retrouva Damien et Loïc devant leur tente. Ensemble ils prirent le petit-déjeuner et ce fut à ce moment qu'ils expliquèrent à Rafaël leur plan. Damien et Loïc avaient l'intention de se rendre au camp Sinoa qui venait d'être décimé en quelques jours par la Bactoplasia, sûrement de type 1, et y dépouiller les cadavres de leurs biens de valeur avant que d'autres ne le fassent. Rafaël était circonspect ; visiter un camp contaminé comme celui-ci était suicidaire et allait à l'encontre de toutes les précautions qu'il avait prises jusque-là pour survivre à la pandémie.

– Vous n'auriez pas des tendances suicidaires par hasard les gars ? Parce que se rendre là-bas, c'est deux chances sur trois d'attraper cette saloperie et de crever sur place, fit-il

remarquer inquiet.

– Et c’est pour ça que nous serons équipés de combinaisons hermétiques. Il y a six mois, Damien et moi, on a dégoté des combinaisons de l’armée. On en a une chacun et une troisième qu’on est prêt à te filer. On aura juste à les récupérer dans notre planque, avant d’aller à Sinoa pour faire le taf.

Loïc était apparemment très enthousiaste à l’idée de risquer sa vie et Rafaël jeta un regard dubitatif à Damien.

– Bien évidemment, on ne restera sur place que le temps nécessaire. Et vraiment, si c’est trop dangereux, on se tire, tenta de rassurer Damien.

– Non mais c’est déjà trop dangereux, juste en y pensant j’en ai des frissons... Est-ce que je peux y réfléchir ?

– Désolé Rafaël, mais il nous faut une réponse maintenant, on part dans une demi-heure, répondit Damien.

Rafaël se gratta la tête, tiraillé entre le danger et l’opportunité d’avancer. En d’autres circonstances il aurait refusé sans hésiter mais là c’était différent ; il était bloqué dans ce camp, sans argent, depuis quatre jours. Avec le butin que lui faisaient miroiter Damien et Loïc il savait qu’il pourrait reprendre la route dès qu’il serait de retour.

– Tout ce que je peux te dire Raf, c’est que tu peux : soit rester ici à recurer les chiottes pendant des semaines avant de pouvoir quitter ce camp de bouseux, soit venir avec nous à l’aventure pour te faire des couilles en or et repartir sur les routes dès demain. Y’a qu’en prenant des risques qu’on avance dans ce monde, mon grand. Alors ? Qu’est-ce que t’en dis ? renchérit Loïc.

C’est sûr que présenté sous cet angle le choix est vite fait... Bon allez Rafaël, sois un

bonhomme et prends ton courage à deux mains. Tu cherchais de l'aventure, hein ? Eh ben voilà ton aventure, une bonne mission suicide qui tranche avec la monotonie.

Rafaël se couvrit le visage avec ses mains, souffla un grand coup, puis les retira pour esquisser un sourire à ses nouveaux partenaires.

– Ah ! Est-ce que je prends ce sourire pour un oui ? demanda Loïc.

– Vous êtes certains que vos combinaisons sont sûres et étanches ? interrogea Rafaël en masquant à peine son inquiétude.

– Mais oui, t'inquiète. Au pire on sera tous morts avant la fin de la semaine, ajouta Damien en rigolant.

– OK, je vous fais confiance. Laissez-moi juste le temps de déposer mes affaires à la consigne, de préparer mon sac et on se retrouve ici.

– Très bien.

Rafaël se leva et prit la direction de la tente qu'il partageait avec deux autres personnes. Une fois ses effets de valeur consignés et tout son barda chargé sur son vélo, il retrouva les deux compères devant leur tente. Ensemble ils quittèrent le camp sur les coups de huit heures et prirent la direction de l'Est où se situait le camp Sinoa. Damien et Loïc voyageaient en side-car et pour ne pas être perdre de temps avec lui, ils avaient relié son vélo à la moto à l'aide d'un câble. La petite route de campagne qui menait à Sinoa était en mauvais état, Rafaël devait rester concentré tout du long pour slalomer entre les nids-de-poule et ne pas tomber. À mi-chemin, ils s'arrêtèrent pour détacher le câble du side-car afin que Damien et Loïc puissent rejoindre seuls l'emplacement de leur cache. En les attendant, Rafaël dégourdit ses avant-bras douloureux et éprouvés par les secousses de la route. Il profita également de ce moment de répit pour boire et

grignoter quelques gâteaux secs. Alors qu'il observait la campagne environnante, Rafaël aperçut, au loin, trois silhouettes qui semblaient se diriger vers le camp Sinoa dont il pouvait deviner la forme des tentes à bonne distance. Il sortit sa lunette et la pointa dans leur direction. Il distinguait trois silhouettes jaunes qui marchaient au milieu du champ en friche ; ces personnes semblaient porter des combinaisons avec des masques, ce qui ne laissait aucun doute quant à leur destination.

De retour avec les équipements, Rafaël informa Damien et Loïc de ses observations. Ces derniers ne semblaient pas surpris. Ils lui répondirent que la compétition était féroce entre les receleurs de la région et que la contamination du camp Sinoa ne découragerait pas tout le monde. Pour rattraper leur retard, ils prirent la décision de se rapprocher au maximum du camp avant de poursuivre à pied ; mais avant ça, ils convinrent qu'il était plus prudent d'enfiler les combinaisons tout de suite. Celles-ci étaient rustiques mais robustes, de couleur kaki et ressemblaient à celles qu'utilisait l'armée durant les accidents nucléaires et chimiques, il y a cinquante ans. Rafaël préféra ne pas y penser ; il se sentait plutôt à l'aise à l'intérieur, les gants étaient à la bonne taille, ses bottes un peu grandes et seul le masque nécessitait un petit temps d'accommodation, surtout à vélo. À l'aide de ruban adhésif, ils colmatèrent le moindre espace, que ce soit au niveau du cou, des bottes et des poignets. Fin prêts, ils reprirent leurs véhicules pour se rapprocher du camp Sinoa. À environ 1 km, ils s'arrêtèrent et déposèrent vélo et side-car à l'écart du chemin avant de continuer à pied.

Arrivés au camp, le spectacle de désolation et d'horreur était total ; de nombreuses tentes avaient brûlé, les corps inertes et marqués par la maladie jonchaient les ruelles du camp. Après être resté deux bonnes minutes, immobile au milieu de ce tableau apocalyptique, Rafaël

se ressaisit et se mit au travail, bien déterminé à passer le moins de temps possible sur place. Les trois hommes se séparèrent pour couvrir le maximum de terrain et se mirent d'accord pour déposer toutes leurs trouvailles dans une tente à l'entrée du camp. Rafaël se dirigea au nord du camp. Il dénicha un vieux caddie dans lequel il pourrait mettre tous les objets qu'il récolterait. Il commença par inspecter les tentes encore intactes ; la pêche fut très surprenante et bonne ; ainsi il trouva des batteries, de l'essence, de l'alcool, quelques boîtes de conserve et des vêtements de qualité. En revenant au point de rendez-vous, il croisa Damien qui était en train de dépouiller un cadavre de ses effets personnels. En le voyant, Damien lui conseilla d'en faire de même ; les cadavres étaient de vraies mines d'or car les gens gardaient sur eux leurs biens les plus précieux. De retour dans sa zone de recherche, il s'efforça de suivre ses conseils et à chercher les objets de valeur sur les corps décharnés et en décomposition qui gisaient çà et là sur le sol. Rafaël savait qu'être en contact de contaminés de type 2 était potentiellement dangereux ; on pouvait les croiser sans forcément être infecté. Mais les contaminés de type 1, c'était une tout autre histoire : la contamination était efficace, rapide et virulente.

Ne pense pas à ça. Fais ce que tu as à faire rapidement. Après tu pourras te tirer de là.

Et effectivement, il trouva sur les cadavres de nombreux bijoux, pièces de communauté et même une arme à feu sans son chargeur. À sa gauche, il aperçut des pieds dépasser d'une tente et décida d'aller y jeter un œil. Bingo. La tente était remplie de nourriture et d'objets en bon état qu'ils pourraient revendre. Mais alors qu'il s'occupait du corps de la vieille dame morte, quelqu'un entra dans la tente et il se retrouva nez à nez avec une combinaison intégrale jaune. Il se rappela instantanément des individus dans le champ qu'il avait observé plus tôt à la lunette. Un peu paniqué, Rafaël se saisit du pistolet qu'il avait déniché et le pointa sur l'intrus.

– Ne tirez pas s’il vous plaît ! cria une voix féminine en se protégeant avec ses mains.

– Ne bouge pas, dit-il d’un ton calme. Qu’est-ce que tu veux ?

– Rien. Je croyais que la tente était vide, désolée, je m’en vais. Ne tirez pas s’il vous plaît, répéta la femme.

Lorsqu’elle retira les mains gantées de devant son masque, il parvint à distinguer rapidement les traits de son visage à travers sa visière. Il s’agissait bien d’une jeune femme mais Rafaël n’avait aucune intention de se laisser amadouer ; il avait l’avantage d’avoir une arme, même déchargée et il devait absolument lui faire peur pour éviter les ennuis.

– C’est ma zone donc tu ferais mieux de t’en trouver une autre. Et... Et préviens aussi tes petits camarades, je ne suis pas seul. On est plusieurs et on est des vrais malades mentaux, des déglingos, donc vous n’avez pas intérêt à essayer de nous la faire à l’envers. C’est compris ? balança-t-il.

– Oui, oui, c’est d’accord monsieur. Merci. Je leur dirai, balbutia-t-elle avant de disparaître.

Après quelques secondes immobile, l’oreille tendue à l’affût du moindre bruit, il relâcha la pression. De la sueur coulait abondamment de son front et il souffla un bon coup au point d’embuer son masque. Il était soulagé d’avoir évité une confrontation plus brutale.

J’ai quand même assuré sur ce coup-là. Je pense que je lui ai bien fait peur avec le coup des fous malades mentaux. Avec ça, ils ne viendront pas nous faire chier.

Après quatre heures de pillage et ratissage du camp, sans s’être arrêtés ni pour manger ni pour boire, ils se retrouvèrent tous les trois devant leur tente de stockage et conclurent qu’ils en avaient bien assez. Leur butin était plutôt impressionnant avec de nombreux bijoux, des

batteries, des piles, des chaussures, des manteaux, quelques conserves, de l'essence, deux bombonnes de gaz, un fusil et un pistolet mais pas de munitions. Ils transportèrent leur trésor dans plusieurs chariots, jusqu'à l'endroit où ils avaient déposé le side-car et le vélo. Loïc alla chercher des sacs poubelles, dans lesquels ils rangèrent tout leur butin et, une fois terminés, ils retirèrent leurs combinaisons et leurs masques pour les jeter le plus loin possible. Tous trois étaient en sueur, partagés entre l'inquiétude d'avoir été contaminés et la satisfaction du travail accompli. Pour se rassurer, ils prirent dix bonnes minutes pour s'inspecter mutuellement et déceler la moindre trace d'infection rapide sur leurs corps ; ils furent soulagés de ne rien trouver.

– Quelle journée ! s'exclama Loïc

Rafaël et Damien étaient bien d'accord.

– Bon alors c'est quoi l'étape suivante ? demanda Rafaël.

– Au choix : soit on vend tout à l'unité ce qui est plus long mais peut rapporter plus, soit on vend le tout en un seul lot, répondit Damien. Mais comme tu prévois de repartir le plus vite possible et que nous ne comptons pas nous trimbaler tous ces sacs indéfiniment, je crois que l'option est toute choisie.

– Et pour la Bactoplasia, vous n'avez pas peur que les objets soient contaminés ?

Damien et Loïc échangèrent un regard.

– C'est aussi pour ça qu'on a tout mis dans des sacs poubelles et qu'on compte bien s'en débarrasser aussi vite que possible. Ce ne sera bientôt plus notre problème mais celui d'un autre, avoua Loïc.

Rafaël trouvait cela révoltant mais il n'avait pas envie de protester. Il avait eu suffisamment d'émotions pour la journée.

Ils chargèrent le side-car avec les sacs puis reprirent la route en direction du camp qu'ils avaient quitté le matin même. Une fois arrivés, Loïc se proposa pour aller négocier tous les objets au stand de provisions du camp.

– Raf, tu es sûr de ne rien vouloir garder du butin ? demanda Loïc.

Rafaël fit non de la tête.

– Même le pistolet ? insista Loïc. Nous on va récupérer le fusil. Tu sais que c'est plutôt rare d'en trouver par ici, et puis dans la région ce ne sera pas du luxe pour te défendre. En tout cas, ce sera toujours plus dissuasif que ton arc.

– C'est pas faux mais non merci. Je ne veux pas prendre le risque de garder quoique ce soit qui vienne de là-bas. De toute façon, il n'y a pas de chargeur dans le pistolet et je n'ai pas les moyens d'acheter des munitions, donc ce sera sans regret.

– Comme tu veux, conclut Loïc en emportant les énormes sacs, aidé par Damien.

Quelques minutes plus tard, Damien revint seul.

– Tiens. Prends un biscuit, dit Rafaël en lui tendant un paquet de biscuits secs.

– Merci.

Damien s'assit à côté de lui et croqua le biscuit sans saveur mais offert de bon cœur.

– Alors tu comptes reprendre la route rapidement ? demanda Damien.

– Dès demain si j'ai assez de provisions.

– T'inquiète pas pour ça, on en aura assez pour nous trois. Je pense que tu pourras tenir quelques semaines de plus. Tu sais ce que tu vas faire au Nord ?

– Absolument pas. Tout ce que je veux, c'est avancer et après on verra sur place.

C'est vrai qu'il n'avait aucune idée de ce qu'il allait trouver plus au Nord et ce qu'il pourrait bien y faire. Il espérait juste dégoter un endroit un peu accueillant pour se poser et, peut-être avec beaucoup de chance, rejoindre la communauté de Sion.

– Si tu veux, j'ai un contact dans le Nord, dans le camp Canot, il pourra t'aider à trouver

du travail dans le coin. Il s'appelle Cédric, sa spécialité, c'est l'escorte de convois de marchandises dans la région. Donc si ça t'intéresse...

– Ce serait super. Ça pourrait vraiment m'aider à recommencer une nouvelle vie.

Franchement merci, merci beaucoup, s'enthousiasma Rafaël.

– D'accord, d'accord, rigola Damien surpris de sa réaction. Quand tu arriveras au camp Canot, qui est à la périphérie de Sion, demande Cédric à n'importe qui, ils le connaissent tous. Dès que tu l'auras trouvé, dis-lui que c'est Damien qui t'envoie pour qu'il me retourne la faveur. Donne-lui ce billet, comme ça il n'aura aucun doute que c'est bien moi.

Damien lui tendit un billet de 500 euros, violet, qui n'avait aucune valeur.

– C'est quoi l'histoire derrière ce billet ?

– Private joke, t'occupe. Donne-lui juste ce billet.

Rafaël le rangea dans la poche intérieure de son blouson. C'était la première fois qu'il avait un billet de 500 euros dans la poche ; en d'autre temps, il aurait été fier comme un coq mais depuis la pandémie ces billets ne valaient plus rien, le troc était devenu roi et seules les devises des communautés permettaient de commercer dans la région.

Loïc revint une demi-heure plus tard avec trois grands sacs remplis de provisions qu'ils se partagèrent. Avec ce qu'il récupéra, Rafaël en avait assez pour tenir aisément trois semaines à vue de nez. Son sac contenait un bon nombre de conserves, un paquet de riz, un de pâtes, des gâteaux secs, une bouteille vodka, du soda et des piles. Damien et Loïc lui annoncèrent qu'ils ne comptaient pas rester dans ce camp ce soir et qu'ils préféraient prendre tout de suite la route pour le Sud. Rafaël les remercia et ils se souhaitèrent mutuellement bonne chance, en espérant qu'un jour, leurs routes se croisent de nouveau. Une fois les deux compères partis, Rafaël récupéra ses affaires à la consigne et prit une tente individuelle pour la nuit.

Fini les toilettes, demain je reprends la route pour de nouvelles aventures.

CHAPITRE 8

- Irène -

Mère et fille avançaient difficilement. La peur, la fatigue et les ampoules pesaient sur leur moral mais l'impératif, pour elles, était de s'éloigner autant que possible de la communauté qu'elles avaient quittée il y a deux semaines de cela.

Irène tentait, tant bien que mal, de faire de cette mésaventure une leçon de survie pour sa fille. Elle savait que son temps était compté, peut-être lui restait-il un an, plusieurs mois ou quelques semaines, elle n'en avait aucune idée. Sur son corps, les plaies et les traces de la maladie se répandaient lentement mais sûrement ; elles étaient accompagnées de douleurs et parfois de montée de fièvre mais jusque-là rien d'insupportable. Cléo s'inquiétait de son état de santé et ne lui en avait pas voulu d'avoir caché sa maladie tout ce temps ; comme elle le disait « ce qui est fait est fait, maintenant il faut avancer ». De son côté, Irène prenait toutes les précautions pour limiter les contacts physiques avec sa fille et ainsi la protéger ; ce n'était pas facile mais elles s'y tenaient. Cloé était désormais sa seule raison de vivre, elle devait la protéger

d'elle mais surtout des autres. Irène, qui avait survécu cinq années sur les routes avant de fonder la communauté de l'Espoir, se souvenait de tous les dangers liés à ce mode de vie, d'autant plus pour les femmes et les enfants. Mais ces années difficiles semblaient bien loin. La sédentarité et le confort avaient fait leur œuvre en émoussant son instinct de survie, pour la rendre aussi tendre qu'un agneau au milieu des loups. La vie sur les routes avait bien changé en sept ans ; tout était désormais plus difficile, plus hostile, et elles l'avaient appris à leurs dépens durant leur première semaine de cavale.

Peu de temps après leur départ de la communauté de l'Espoir, elles avaient entendu que leurs têtes avaient été mises à prix. En conséquence, elles avaient fait profil bas et évité les camps et les survivants. Mais leurs habitudes et surtout leur style vestimentaire contrastaient terriblement avec l'environnement dans lequel elles évoluaient désormais. Si le ciel était toujours aussi gris, les camps et les survivants l'étaient aussi. La misère, la violence et les difficultés transparaissaient et rythmaient le quotidien de ces êtres humains de moins en moins civilisés. Un soir, alors qu'elles avaient établi leur bivouac non loin d'un camp, elles avaient été surprises en pleine nuit par des voleurs. Elle et Cloé dormaient dans leur sac de couchage lorsque des chuchotements l'avaient sortie de son sommeil. Trois silhouettes, devant elle, fouillaient dans leurs affaires. Elle avait eu le réflexe et, heureusement le temps, de se saisir du pistolet qu'elle gardait en permanence sur elle pour faire fuir les brigands. Elle avait tiré dans le noir, en avait peut-être touché un mais ils s'étaient tous enfuis. Après la peur et la confusion, mère et fille n'avaient pu que constater les dégâts avec la disparition d'un de leurs deux sacs. Celui-ci contenait la majeure partie de leurs provisions de nourriture dont les paquets de chips, au grand dam de Cloé. Il ne leur était resté que leur sac contenant leurs vêtements, accessoires et objets précieux.

Pour pallier leur infortune, Irène était allée le jour suivant au camp le plus proche pour

troquer tous leurs vêtements à la mode contre des habits moins tape-à-l'œil. Elle en avait aussi profité pour échanger quelques-uns de ses bijoux en or contre des conserves et nourritures. Après cette mésaventure, Irène avait remarqué que la vision de sa fille de la vie sur les routes avait changé. Elle qui avait vécu ces premiers jours en dehors de la communauté comme du camping, prenait conscience que plus rien ne serait comme avant. Le monde ici était bien différent, tout paraissait plus sombre, plus sale, plus inquiétant et tout simplement plus apocalyptique. Irène, elle, n'avait pas été surprise mais Cloé découvrait l'envers du décor. Elle espérait juste que sa fille dompte rapidement ses peurs et apprenne à survivre et se débrouiller seule. Avec de la chance, elle pourrait lui trouver une place dans une autre communauté ou dans un camp respectable ; c'était aussi l'objectif qu'elle s'était fixée, afin d'offrir un avenir à sa fille avant qu'elle ne disparaisse.

À l'heure actuelle, les priorités d'Irène étaient tout autres. Après deux semaines d'errance, elle fut contrainte de vendre le reste de ses bijoux pour acheter de la nourriture et les marchands se montraient rudes en négociation. Elle ne prenait déjà plus qu'un repas par jour pour en offrir deux à sa fille, même si celle-ci protestait contre la diète forcée qu'elle s'infligeait, elle lui fit comprendre que sans ces mesures, elles ne pourraient pas continuer à avancer. Au mieux, leur stock leur permettrait de tenir une dizaine de jours de plus. Irène n'avait plus qu'une obsession, trouver du travail pour acheter de la nourriture et subvenir à leurs besoins. C'est ainsi qu'elles décidèrent d'arrêter de marcher. Elles trouvèrent refuge dans une vieille maison abandonnée en face d'un cimetière, bordée par un champ en friche au bout duquel se trouvait la lisière de la forêt de Célian ; la plus grande de la région et dont la réputation effrayait plus d'un survivant. L'endroit était isolé et parfait pour deux fugitives ; au moins ici, elles limitaient le risque de se faire attraper ou de faire de mauvaises rencontres.

Cela faisait déjà deux jours qu'elles étaient installées. Irène avait occupé Cloé en lui donnant pour mission de nettoyer, organiser et ranger la pièce de la maison dans laquelle elles vivaient. Pendant ce temps, elle s'absentait et essayait désespérément de trouver du travail dans le camp le plus proche. Le camp Ochoa se situait à environ trente minutes à pied de la maison. Le sentier qu'elle empruntait était désert, jusqu'à la jonction avec la fréquentée RN66 qui traversait la région du Nord au Sud.

Irène arriva au camp Ochoa. Comme la veille, elle commença à démarcher maladroitement les passants en leur demandant s'ils avaient du travail à lui proposer ou s'ils pouvaient lui indiquer où en trouver. Elle essuyait échec sur échec mais continuait et persévérait ; elle devait trouver, pour elle, pour sa fille, pour ne pas mourir de faim et reprendre la route dès que possible. Après plus d'une heure de recherches, elle tomba finalement sur un jeune homme qui accepta de discuter et d'écouter ce qu'elle avait à dire. Debout devant sa tente, l'homme la dévisageait. Déterminée, Irène ne se laissait pas impressionner et elle lui fit l'étalage de toutes ses compétences.

– Vous savez, je suis capable de faire à peu près tout ce que l'on me demandera. Je suis très polyvalente, j'ai fait des études en comptabilité et gestion, je suis très à l'aise pour tenir des comptes mais je peux aussi me contenter de travaux manuels comme faire du ménage ou la cuisine...

L'homme l'interrompit en levant la main.

– Tu es bien gentille, mais tes diplômes en comptabilité ne serviront à rien ici. Les seuls qui pourraient avoir besoin d'un comptable sont tellement proches de leurs sous, qu'ils ne laisseraient à personne d'autre qu'eux le soin de les compter. Pour ce qui est du ménage et de la cuisine, c'est pareil, on a déjà assez de miséreux pour s'en occuper. Il faut dire qu'ils pourraient s'entre-tuer pour me torcher le cul tellement ils sont nombreux et affamés. En plus, vous êtes

nouvelle, ils vous boufferont avant même que vous puissiez récurer quoique ce soit.

– Oh, mais je me battrais pour avoir du travail si nécessaire, répliqua-t-elle.

Irène n'envisageait pas vraiment de se battre mais elle devait lui montrer sa volonté.

– Déjà cette attitude m'intéresse un peu plus. Vous savez manier des armes ? demanda l'homme en la fixant intensément du regard.

– Bien sûr ! Regardez, j'en ai une sur moi.

Irène releva son pull pour dévoiler son pistolet qui dépassait de son pantalon. En vérité, elle n'utilisait jamais son arme à feu. Même si la semaine dernière avait fait exception, elle détestait les armes et préférait privilégier la discussion et la diplomatie ; au final son pistolet n'avait vocation qu'à dissuader les individus menaçants. Mais bon, son interlocuteur n'avait pas besoin de connaître cela.

– Voilà mon créneau, je viens d'un camp plus au Nord, en périphérie de Sion, je recherche dans la région des personnes supplémentaires pour des missions d'escorte de convois dont une grosse dans quelques semaines.

– Je suis intéressée, s'empressa-t-elle de répondre.

– Et vous savez bien vous en servir ? interrogea l'homme. Qu'en est-il des plus gros calibres ?

– Je me débrouille déjà avec celui-là et pour les plus grosses armes à feu, j'imagine que le principe reste le même : viser et appuyer sur la gâchette. À moins que cela n'ait changé, répondit-elle en souriant.

– J'aime bien votre gouaille, on devrait bien s'entendre.

– Je suis celle qui vous faut alors.

– Pas si vite ma belle. Je voudrais d'abord voir ce dont tu es capable. Suis-moi, je vais te faire passer ton examen d'entrée au stand de tir.

Irène fut prise de court. Elle ne s'attendait pas à devoir prouver quoique ce soit dans l'immédiat. Pas vraiment en confiance, elle réfléchit et se dit qu'elle ferait mieux d'essayer de gagner du temps. Avec de la chance, elle pourrait passer le test demain et elle aurait ainsi le temps de s'entraîner un petit peu à la maison.

– Je suis désolée mais est-ce que ce serait possible de faire cet examen demain ? Ma fille est..., commença-t-elle avant d'être interrompue.

– Désolé, ta chance c'est maintenant. Demain je ne serai plus là. À moins que tu ne préfères renoncer ?

– Non, non, faisons le test maintenant, répondit-elle un peu gênée.

– Très bien. Suis-moi, on n'est pas loin du stand de l'armurier.

– D'accord... Je suis désolée mais je ne connais pas votre nom, ajouta-t-elle.

– Moi c'est Cédric, répondit-il.

Cédric et l'armurier se connaissaient bien apparemment. Ils blaguèrent quelques minutes avant qu'il ne lui emprunte un fusil d'assaut et lui achète trois cartouches. Il fit signe à Irène de le suivre et la conduisit sur un terrain vague, à l'arrière du camp, qui servait apparemment de stand de tir en plein air. Cédric s'arrêta puis lui fit face.

– Voici tes trois chances de rallier la team, dit-il solennellement en chargeant les cartouches dans le fusil.

Il le tendit ensuite à Irène qui l'attrapa un peu maladroitement puis se mit en position. À cinquante mètres devant elle se trouvait un mannequin avec une cible sur le thorax.

– Alors, les règles sont simples. Si tu touches une fois la tête, tu es prise. Si tu touches deux fois la cible sur son ventre, c'est bon aussi. Si tu touches trois fois le mannequin je ne réfléchirai à te prendre.

– D'accord.

– Ah oui. Petite précision. Avant chaque tir, je veux que tu m’annonces ce que tu vises.
Tête ou cible.

Irène sentit une bouffée de chaleur lui monter à la tête ; la pression était bien là et lui déclencha une quinte de toux qu’elle eut du mal à contenir. Elle sentait sur elle le regard circonspect et interrogateur de Cédric mais elle se reprit et se concentra. Elle se devait de réussir ce test. Elle inspira profondément, remonta le fusil contre son épaule puis visa.

– Prends ton temps, lui conseilla Cédric.

– La cible, annonça-t-elle.

Lorsqu’elle appuya sur la gâchette, le tir la fit reculer brutalement. Elle venait de manquer sa cible et n’avait pas même effleuré le mannequin. Elle se concentra pour le second tir et annonça une nouvelle fois vouloir atteindre la cible sur le thorax.

– Manqué. Dernière chance, dit Cédric..

– La tête.

Le dernier coup de fusil résonna et Irène n’arrivait pas à y croire, elle venait de rater une troisième fois l’objectif et n’avait pas réussi à toucher le mannequin sur ses trois tentatives. Elle était déçue et ne pouvait se résoudre à laisser filer une telle opportunité. Cédric saisit délicatement le fusil de ses mains.

– Je suis désolé. Ce ne sera pas pour cette fois, dit-il avec une pointe de compassion.

Irène était en train de se décomposer en face de lui.

– Pitié Cédric, laissez-moi une nouvelle chance, supplia-t-elle en lui saisissant la manche.

– On avait un accord... En plus de ça, nous n’avons plus de balle.

Irène sentait le sol se dérober sous ses pieds à mesure que Cédric s’éloignait. Elle se mit à chercher avec empressement son pistolet sous ses vêtements.

– J’ai mon pistolet Cédric ! S’il vous plaît, regardez, je peux réessayer, je peux y arriver !

cria Irène.

À ce moment-là Cédric se retourna pour la regarder. Elle s'était mise en position et commença à tirer. Une fois, deux fois, trois fois, malheureusement elle ne parvint pas à toucher le mannequin et au quatrième coup son pistolet s'enraya. La scène était triste à voir et Cédric, pris de pitié, la rejoignit pour l'aider à désenrayer son arme. Le problème réglé, elle comprit que ce n'était plus la peine d'insister. Elle avait gaspillé assez de balles comme ça et son chargeur n'en contenait plus que neuf. Sans un mot, elle regarda Cédric s'éloigner.

Idiot ! Comment as-tu pu être aussi nulle ? Tu as vraiment tout gâché.

Irène retourna dans le centre du camp où elle reprit son rituel éreintant auprès des passants. De nouveau elle quémandait un petit boulot et affrontait le désintérêt des gens ou leur refus dans le meilleur des cas. Après une nouvelle heure de recherches infructueuses, elle conclut qu'il était temps de rentrer à la maison où Cloé devait l'attendre avec impatience.

Alors qu'elle longeait la RN66 pour rattraper le petit chemin de terre, une moto s'arrêta à sa hauteur.

– Hé ma belle ? héla l'homme. C'est combien pour une heure ?

Instinctivement Irène posa discrètement sa main sur son pistolet toujours caché dans son pantalon.

– Qu'est-ce que vous me voulez ? Je n'ai rien sur moi, pas de nourriture ni d'objets de valeur, dit-elle en lui faisant face.

– Oh mais je ne cherche pas à te dépouiller ma chérie, je cherche juste à passer du bon temps avec toi. J'ai de quoi bien te payer, regarde.

L'homme sortit de sa poche quelques pièces de communauté qu'il lui présenta en essayant de l'appâter.

Irène comprenait ce qu'il voulait mais jamais elle ne se prostituerait pour de la nourriture. Elle préférerait récurer les toilettes jusqu'à sa mort plutôt que de s'abaisser à vendre son corps. Après tout, la chance lui sourirait peut-être bientôt et elle trouverait un job avant qu'il ne soit trop tard.

– Je ne suis pas intéressée, répliqua-t-elle sèchement. Partez maintenant !

– OK, ne t'énerve pas ma mignonne. En tout cas, quand tu changeras d'avis, je veux bien être le premier à me glisser entre ces cuisses. Comme t'es nouvelle dans le coin je préfère passer avant les autres tu vois, dit-il en se léchant les lèvres.

Irène s'éloigna rapidement, feignant de ne pas entendre les propos immondes que tenait l'individu. Tout ce qu'elle voulait maintenant, c'était retrouver Cloé.

CHAPITRE 9

- Léo -

« Non Anna, on repart dès cet après-midi. On s'était mis d'accord. Pourquoi faut-il toujours que tu changes d'avis en route ? » s'agaça Léo.

– Parce que je suis fatiguée. Ça fait deux semaines que l'on n'arrête pas de courir à droite à gauche et j'en ai marre.

Léo, Anna et Seb étaient repartis de la Communauté de l'Espoir avec pour objectif d'attraper les deux fugitives mais ce qui semblait être une joyeuse partie de cache-cache sur le papier se révéla être bien moins amusant sur le terrain. Tous les informateurs qui prétendaient les avoir croisées demandaient des sommes exorbitantes pour lâcher leurs indices et, au bout d'une semaine, les trois amis avaient dépensé bien plus que prévu et pour pas grand-chose. La mère et sa fille étaient introuvables. Ils avaient bien retrouvé les vêtements des fugitives chez un commerçant d'un petit camp mais cette piste, comme le reste, ne les avait menés nulle part. Après une semaine de recherches, ils décidèrent de jeter l'éponge pour se rabattre sur un autre objectif plus lucratif mais aussi plus dangereux.

– On fait comme à l’habitude, ni plus ni moins, alors s’il te plaît Anna arrête de te plaindre, dit-il.

– De toute façon, je n’ai jamais mot à dire. C’est toujours toi et Seb qui décidez des endroits où on va, de ce qu’on fait. Moi j’ai juste le droit de me taire.

– Et voilà, c’est reparti !

Léo chercha du regard Seb pour obtenir son soutien et tenter de résonner Anna.

– Bon, moi ce que je propose pour calmer tout le monde, c’est qu’on s’arrête pour la journée quand on arrivera au bivouac. Tout le monde pourra se reposer et on repartira demain matin, proposa Seb.

– Demain ou après-demain..., marmonna-t-elle.

– C’est bon n’abuse pas Anna, dit Léo.

– Deal ! Maintenant vous vous embrassez et vous la bouclez les tourtereaux, conclut Seb en les prenant tous les deux par les épaules.

Sur les coups de midi, ils arrivèrent enfin sur leur ancien bivouac. À côté du foyer éteint se trouvait une énorme bassine dans laquelle ils avaient laissé leurs combinaisons hermétiques. Celles-ci baignaient depuis trois jours dans un mélange hasardeux d’eau de javel et d’autres puissants détergents. Lorsque l’on avait affaire à la bactérie tueuse, mieux valait employer les grands moyens pour s’en débarrasser, surtout que le camp Sinoa avait été touché par la forme la plus sévère. Leur escapade en zone contaminée n’avait pas duré plus de deux heures, mais la pêche avait été très bonne. Justement, ils revenaient de leur longue tournée des camps pour échanger leur butin. Ils avaient désormais les poches et les sacs pleins, de quoi voir venir les prochaines semaines sans trop s’inquiéter.

Avec Seb, il s’occupa de frotter une dernière fois les combinaisons jaunes, puis de les

essorer et les plier tandis qu'Anna s'affairait à ranger leurs achats et à préparer la tambouille.

Au moment de manger, ils se retrouvèrent autour du feu et profitèrent d'un moment de répit qui faisait du bien à tout le monde. Finalement, s'arrêter ici pour la journée n'était pas une si mauvaise idée, mais cela Léo ne l'admettrait pas. Alors que Seb et Anna s'étaient lancés dans une discussion animée à propos de la concurrence dans la région et des individus qu'ils avaient croisés au camp Sinoa, Léo était, lui, perdu dans ses pensées. Il repensait à toutes ces années écoulées et à sa vie d'avant, aux antipodes de celle qu'il vivait maintenant.

Léo avait aujourd'hui 38 ans. Mais avant la pandémie mondiale, il se souvenait du jeune agent immobilier à succès qu'il était. Ce qui était censé être ses plus belles années s'était envolé avec le monde. Le temps était passé comme un coup de vent, sans qu'il s'en rende compte ; toutes ces années à fuir l'avaient éprouvé et avaient transformé ses souvenirs en vagues songes égarés. À l'époque, sa vie se résumait à son travail, ses sorties entre amis et les femmes. Il était un séducteur et enchaînait les conquêtes à un rythme effréné. L'amour n'était que consommation et la fin du monde n'avait rien changé à cela, bien au contraire ; lorsque la pandémie s'était déclarée nombre de gens, voyant leur fin arriver, s'étaient livrés à toutes les débauches. Il se souvenait de cette période avec nostalgie. Alors que les gens tombaient comme des mouches, lui avait profité de tous les plaisirs que la vie avait encore à offrir. Il avait été de toutes les fêtes et toutes les orgies, il avait pleinement profité de ces instants en pensant succomber comme les autres. Finalement il avait survécu à la pandémie et maintenant, il attendait patiemment son tour, celui-ci viendrait forcément et seul le « quand » restait l'inconnue dans cette équation. Après cette période de dépravation, il s'était mis au diapason des personnes qu'il voyait lutter pour survivre et, à son tour, il avait lutté pour voir le lendemain. Durant des années, il avait survécu sur les routes au gré des rencontres et s'était plutôt bien débrouillé grâce à une stratégie simple, celle du mouvement permanent. Léo partait

toujours du postulat que tous les camps tomberaient à un moment donné et que cela se passerait aujourd'hui plutôt que demain. Ainsi, il avait anticipé nombre de ces terribles chutes inéluctables ; et il préférait quitter un camp à son apogée plutôt que d'être présent le jour où celui-ci s'effondrerait à cause de la Bactoplasia ou d'un conflit.

Ce mode de vie l'avait endurci et refermé sur lui-même pendant longtemps. Mais tout cela changea lorsqu'il rencontra Anna. Ils s'étaient trouvés dans un camp beaucoup plus au sud ; elle venait d'arriver avec un groupe de réfugiés, lui était là depuis plusieurs semaines. Alors qu'il cherchait de l'aide pour un job, Anna s'était présentée à lui pour cette tâche. Ils avaient ensuite passé la journée ensemble et leur connexion était si évidente, qu'ils ne s'étaient plus lâchés les jours suivants. Léo qui avait prévu de partir lui avait proposé de le suivre sur les routes et sans hésiter elle avait abandonné ses compagnons d'infortune pour le rejoindre. Les deux années qui avaient suivi, furent probablement les plus heureuses qu'il ait vécu depuis la pandémie et c'était grâce à Anna. Elle était devenue celle qui redonnait quelques couleurs à ces paysages ternes qu'ils traversaient mais comme toutes les bonnes choses dans ce monde, elles avaient une fin. Les premières tensions étaient apparues, puis s'étaient multipliées au fil des ans, au point qu'il avait envisagé de la quitter, ce qu'elle n'aurait jamais fait. Pourtant, tout n'était pas fini ; comme un bon samaritain sur leur route, Seb les avait rejoints et avait sauvé leur couple en perdition. Seb les avait entraînés dans toutes ses aventures et les avait initiés aux pratiques les plus lucratives pour survivre sur les routes. Avec Seb à leur côté la survie avait pris un tout autre sens. Trois ans s'étaient écoulés depuis, et ils bourlinguaient toujours ensemble sur les routes, pour le meilleur et pour le pire.

– ... Tu en penses quoi ? Léo ? demanda Anna en claquant des doigts pour le réveiller.

– Quoi ?

– Tu en penses quoi ? répéta Anna.

– Je pense quoi de quoi ?

Anna se tourna vers Seb pour le prendre à témoin.

– Quand je te dis qu’il n’écoute pas quand je lui parle...

– Sur ce coup, tu pourrais faire un petit effort Léo, dit Seb.

– Oui, excusez-moi, j’étais ailleurs. Qu’est-ce que vous vouliez savoir ?

– J’étais en train de dire que vu qu’on a gagné pas mal ces derniers jours, on pourrait retourner quelques jours à la communauté de l’Espoir et profiter de bons lits douilletts.

– Pour dépenser tout ce qu’on a durement gagné, grommela Léo.

– J’ai mal au dos ! s’emporta-t-elle. Je ne suis pas comme vous, moi une fois de temps en temps j’ai besoin d’un peu de confort.

– Quand on était tous les deux, on a passé des années sur les routes, dans des camps sans confort et je ne t’ai jamais entendu te plaindre aussi souvent de ça ? ironisa Léo.

– Avant c’était y’a cinq ans ! On était fauchés et on crevait la dalle, donc je n’avais pas trop le temps de chercher un peu de confort. Mais maintenant ça va, on se débrouille bien, on a à manger tous les jours, on peut acheter des vêtements occasionnellement et s’accorder quelques plaisirs.

– Le problème, c’est que ça ne durera pas. On n’aura pas tout le temps de la nourriture ni du travail dans la région. C’est pour ça qu’il faut économiser nos ressources et faire des provisions. Le jour où ça tournera mal, il faudra être prêt.

– Tu devrais te détendre un peu Léo. Profite un peu de la vie. Et puis ça lui fera plaisir. Apparemment elle en a besoin, donc moi ça ne me dérange pas de passer quelques jours là-bas, intervint Seb.

– Comme vous voulez...

Léo capitula. Cela ne servait à rien de batailler lorsque Anna avait une idée en tête et surtout quand Seb se rangeait de son côté. Les deux s'enthousiasmaient à l'idée de retrouver un peu de confort dans la communauté de l'Espoir et lui les regardait le visage fermé. Il entendait leurs piaillements comme un bruit de fond et il préféra se replonger dans les souvenirs de ses glorieuses années.

CHAPITRE 10

- Marina -

C'était le petit matin mais il faisait encore très sombre. Marina, à peine réveillée, émergea de sa tente pour griller sa cigarette matinale. Elle ne fumait jamais autant que lorsqu'elle vivait en groupe et cela faisait déjà plus de deux semaines qu'elle avait quitté sa cabane et le calme de sa forêt. Elle se rappelait chaque jour les raisons pour lesquelles elle avait cédé à Lin : refaire ses stocks et discuter avec Carlos ; et chaque jour elle se mordait les doigts de ne voir aucun de ses objectifs atteints. Les embuscades n'avaient pas rapporté grand-chose jusque-là, et elle n'avait toujours pas réussi à mettre la main sur Carlos pour en savoir plus sur le braquage de la décennie en préparation. Elle espérait vivement que les choses se décantent rapidement pour retrouver dès que possible le calme et la solitude de son chez-soi. Lin s'était pourtant démenée tant bien que mal pour que son séjour soit agréable, mais Marina voyait clairement qu'elle essayait de la faire rester aussi longtemps que possible.

Durant les deux semaines passées en compagnie du groupe, les seuls avantages avaient

été de pouvoir s'entraîner au tir, fumer gratuitement en piquant des cigarettes à tout le monde et profiter de repas plus variés qu'à l'habitude. Mais maintenant elle sentait qu'elle atteignait son point de saturation à leur côté. La promiscuité et les conditions de vie sur les routes lui allaient un temps mais, sur la durée, ce n'était vraiment pas le style de vie qu'elle préférerait.

Assise devant sa tente, elle tira longuement sur sa cigarette. Elle était là, seule, et elle appréciait chaque seconde de ce paisible silence qui lui rappelait son quotidien dans la forêt, loin des autres et de tout ce qui lui rappelait que la fin du monde était bien là. Au cœur de la pénombre, une main sortit lentement de la tente et se glissa dans ses cheveux puis dans son cou, un deuxième bras l'enlaça par la taille et Marina sentit les lèvres de Lin se poser sur sa nuque.

– Tu ne veux pas te recoucher ? C'est encore tôt pour se lever, susurra Lin tout en serrant Marina contre elle.

– Je finis juste celle-ci et je rentre.

Elle et Lin entretenaient une relation ambiguë, enfin, elle ne l'était pas pour Marina qui la considérait comme amicale avec des « moments de flottement ». Mais ce n'était pas le cas de Lin qui lui déclarait régulièrement ses sentiments, ce qui avait le don de mettre Marina particulièrement mal à l'aise. Elle n'envisageait plus d'avoir une relation sérieuse et même si c'était le cas, elle n'était pas sûre que cela se ferait avec Lin ou une autre femme. Tout ce qu'elle faisait dans ces moments, c'était prendre le plaisir là où il était sans réfléchir ni s'engager ; elle vivait simplement au jour le jour. Et c'est ainsi qu'elle s'était laissée aller aux avances de Lin ; une première fois, puis une seconde, jusqu'à devenir récurrent lorsqu'elle rejoignait le groupe sur les routes. Lin voulait certainement qu'elle reste avec eux de manière permanente en espérant s'installer dans une relation durable, mais ce n'était pas du tout les intentions de

Marina pour qui, tout ça n'était qu'un flirt ou plutôt un échange de bons procédés entre deux femmes célibataires, au milieu d'hommes aussi machos que peu ragoûtants. Au final, elle ne pouvait pas en vouloir à Lin de chercher un peu de tendresse auprès d'elle quand les mâles du groupe, qui lui passaient occasionnellement dessus, ne cherchaient qu'à assouvir leurs pulsions bestiales.

Une bonne chose que le plus vieux métier du monde prospère encore et que de braves prostituées s'occupent de cette besogne, sinon la pauvre Lin passerait tous les jours à la casserole et sans doute que moi aussi.

Le bivouac se ranimait lentement, les hommes commençaient à émerger et s'activaient pour préparer le petit-déjeuner et ranger les affaires. Ils étaient une dizaine dans le groupe, ils se connaissaient tous et avaient partagé de nombreuses missions ensemble. La confiance régnait et c'était bien la qualité principale pour un groupe comme celui-ci qui écumait les routes et exerçait une activité aussi dangereuse.

Marina sortit de sa tente, prête à attaquer cette journée qui, elle l'espérait, serait la bonne et l'une des dernières en leur compagnie. Le plan des leaders du groupe pour la journée était simple : tenter une dernière embuscade sur la RN66 menant à la communauté de Sion, avant de retrouver Marco en fin de journée pour procéder au partage du butin accumulé de ces deux dernières semaines.

Sur la route depuis plusieurs heures en direction du Nord, les leaders du groupe décidèrent que le moment était venu de se mettre en place pour préparer une embuscade. Marina et Lin se positionnèrent dans un virage sur bas-côté de la route. Deux autres membres

furent de même face à elles tandis que le reste du groupe, hormis l'intercepteur, installait une herse plus loin sur la route au cas où certains voudraient forcer le barrage. L'intercepteur avait pour rôle d'appréhender le véhicule et son conducteur de manière douce et, au cas où celui-ci ne coopérait pas, le reste de la troupe était là, caché, pour l'arrêter en utilisant la force. C'était le plan classique, discret, qu'ils utilisaient et qui fonctionnait le plus souvent. Sur la durée, cette tactique s'était révélée bien plus efficace que celle où ils se retrouvaient tous sur la route pour faire barrage ; en effet, ils avaient remarqué que les conducteurs faisaient demi-tour en les voyant et prévenaient les milices armées des communautés pour les déloger. Depuis son retour, sur la vingtaine de tentatives, ils n'étaient parvenus qu'à intercepter cinq convois ; les autres s'étaient échappés en faisant demi-tour, en forçant leur barrage ou en étant escortés par des mercenaires qui n'avaient pas peur d'ouvrir le feu sur tout ce qui bougeait. Le groupe essayait d'éviter au maximum les fusillades ou les conflits avec les escortes, tout comme ils évitaient de tuer les transporteurs parce qu'ils n'en avaient pas le besoin. La plupart du temps, l'effet de nombre et les menaces suffisaient à parvenir à leurs fins. Mais parfois, des drames arrivaient et des gens étaient tués. Marina avait appris à mettre ses sentiments de côté durant les opérations et elle n'hésitait pas à tirer la première, avant que la situation ne bascule du mauvais côté. Ses collègues lui avaient ainsi donné le surnom de « la kickass » pour son impulsivité et sa tendance à faire taire les imprudents à l'aide d'une balle entre les deux yeux. En vérité, elle n'avait tué qu'en de rares occasions ; mais apparemment, les fois où cela s'était produit avaient été suffisamment marquantes pour lui obtenir ce sobriquet et gagner le respect des malfrats de la région.

Après une demi-heure d'attente où ils virent défiler trois voitures sans grand intérêt, l'intercepteur fit signe aux deux binômes, cachés sur les bas-côtés, qu'une camionnette était à

l'approche et tous se préparèrent à intervenir. Marina avait une vue partiellement dégagée et elle pouvait apercevoir l'intercepteur au milieu de la route faisant signe au véhicule de s'arrêter. Celui-ci ralentit, puis s'arrêta devant l'intercepteur. Ce dernier se dirigea du côté du conducteur. Arrivé à sa hauteur, il sortit son arme et commença à menacer le propriétaire du véhicule ; leur conversation semblait animée mais elle ne pouvait pas entendre ce qu'ils se disaient. C'est alors que tout s'emballa, l'intercepteur ouvrit la portière pour faire sortir le conducteur, mais à ce moment-là, deux détonations résonnèrent et Marina le vit s'écrouler au sol en se tenant le ventre. Le véhicule redémarra au quart de tour et fonça dans le virage où elle et Lin se trouvaient. Simultanément, avec les autres membres postés en face, ils se levèrent et prirent en tirs croisés la camionnette à son passage. Criblée de balles, celle-ci poursuivit sa course folle jusqu'à la herse posée au sol, ce qui acheva ses pneus et fit perdre le contrôle du véhicule à son conducteur. La camionnette s'arrêta en travers de la route, une centaine de mètres plus loin, et fut rapidement rejointe par les membres du groupe. Marina et Lin se précipitèrent dans l'autre sens pour porter secours à l'intercepteur qui était toujours au sol. Lorsqu'il les vit arriver, inquiètes, il se mit à rire compulsivement. Au moment où elles s'accroupirent pour constater ses blessures, il releva son blouson et dévoila le gilet pare-balles du groupe. Il n'y en avait qu'un seul pour tout le groupe et tous les deux jours ils tiraient au sort celui d'entre eux pouvant le porter. La chance avait voulu que Claude soit celui qui en hérite pour la journée et cela semblait l'avoir marqué. Marina et Lin l'aidèrent à se relever puis à retirer le gilet pare-balles. Sur sa peau apparaissaient deux gros hématomes, traces de l'impact des coups de feu tirés à bout portant. Après avoir félicité le miraculé, elles se dirigèrent vers la camionnette autour de laquelle tous les autres s'étaient rassemblés.

De loin, Marina se rendit compte que quelque chose clochait. Tout le monde était

immobile et observait l'intérieur du véhicule d'où elle pouvait entendre des cris et des pleurs. Arrivée à hauteur de la camionnette, Marina prit conscience de la gravité de la situation. À l'intérieur du véhicule aux pare-brise et vitres brisés, le conducteur, un vieil homme à la barbe grise, était en larme et serrait dans ses bras le corps inerte d'un enfant couvert de sang. Il s'agissait d'une petite fille qui ne devait pas avoir plus de 5 ans ; elle était criblée de balles alors que le conducteur, qui n'était autre que son grand-père, n'avait miraculeusement pas une égratignure.

– Ma chérie, non pas elle... Mon Dieu ! Pas ma petite fille..., sanglota le vieil homme. Comment avez-vous pu faire ça ? Regardez ce que vous avez fait bande d'assassins ! hurla-t-il.

Personne ne répondit, seule Lin laissa échapper un gémissement pour briser leur silence. Marina, elle, observait la terrible scène les mâchoires serrées sans savoir comment réagir.

– Répondez-moi ! Vous êtes fiers de vous ? Tout ça pour nous voler le peu qu'il nous restait ? Oh ma petite princesse, ne me laisse pas seul ici s'il te plaît... Tuez-moi maintenant ! Prenez ce que vous voulez et allez tous crever enfer !

– Nous sommes désolés pour votre perte, nous n'avions pas l'intention de faire du mal à votre petite fille, dit Jérôme, l'un des deux leaders du groupe.

À ce moment-là, le vieil homme sortit son pistolet pour lui tirer dessus. Jérôme et ceux à côté de lui eurent le réflexe de se baisser pour éviter le tir mais le pistolet était déchargé. Deux membres du groupe ouvrirent la portière et saisirent le pistolet ; Jérôme lui se releva et observa quelques secondes le vieil homme qui avait repris sa petite fille dans ses bras, puis il s'adressa aux membres du groupe.

– Ouvrez le camion et prenez ce qu'il y a, ordonna-t-il.

– Mais Jérôme..., commença Lin.

Ce dernier la fusilla du regard pour lui signifier qu'il ne tolérerait aucune contestation et Lin se tut.

– Laissez-lui juste le nécessaire pour la semaine et pour qu'il puisse rejoindre le camp le plus proche sans encombre. Toi, va chercher le jerrican et siphonne l'essence qu'il reste dans le camion. En l'état il ne roulera plus, ajouta Jérôme.

Marina resta figée un instant avant d'aider les autres à décharger les quelques provisions et objets de valeur que la camionnette contenait. Une fois terminée, elle remarqua que le vieil homme ne pleurait plus alors elle jeta un œil à l'intérieur du véhicule. Il était prostré, silencieux et continuait de serrer le corps inerte de sa petite fille. Elle alla demander au membre du groupe qui avait saisi l'arme du vieil homme de la lui redonner. Après avoir protesté, il céda face à son insistance et ses menaces. Elle possédait une arme similaire, de même calibre ; elle fouilla dans son sac et trouva sa boîte de munitions dans laquelle elle retira deux balles qu'elle glissa dans sa poche.

Le moment était venu de partir. Alors que Lin suivait, en pleurs, les autres membres du groupe le long de la route, Marina resta à côté de la portière du chauffeur. Elle déposa le pistolet sur le tableau de bord en face du vieil homme qui lui jeta un bref regard de ses yeux rouges humides. Jérôme observa la scène et interpella Marina.

– Qu'est-ce que tu fais Marina ? Reprends ce pistolet, je ne veux pas qu'il nous tire dessus, ordonna-t-il.

– Le pistolet est vide. Il ne pourra rien nous faire, répliqua-t-elle sèchement.

Jérôme soupira puis se retourna pour suivre les autres membres du groupe.

Marina avança ensuite de quelques pas puis s'arrêta devant le capot de la camionnette. Elle se retourna et fixa du regard le vieil homme qui avait perdu toute agressivité à leur

encontre, seuls le désespoir et le chagrin transparaisaient sur son visage. Il leva la tête et elle plongeait la main dans sa poche pour récupérer les deux balles de pistolet, qu'elle déposa délicatement sur le capot en ne quittant pas le regard du grand-père. Celui-ci se remit alors à sangloter et serra un peu plus fort sa petite-fille contre lui.

Marina reprit la route et marcha vers le groupe à quelques centaines de mètres devant. Arrivée à leur hauteur, une détonation résonna au loin. Ils se retournèrent tous, sauf elle. Elle avait fait ce qu'il y avait de mieux à faire et Jérôme acquiesça de la tête. La vie devait continuer pour ceux qui avaient encore la force de lutter et c'est en silence que le groupe rejoignit le bivouac de leur chef Carlos.

Ils arrivèrent au camp de Carlos en milieu d'après-midi. Les membres du groupe s'attelèrent à installer les tentes pour la nuit mais Marina n'avait aucune intention de rester. Cette parenthèse n'avait que trop duré, elle se dirigea vers le feu de camp où se trouvait Carlos. Jérôme et lui buvaient un café ensemble lorsqu'elle se présenta.

– Tiens Marina, comment ça va la kickass ? J'ai appris que vous aviez eu une dure journée. Mais bon, ce sont des choses qui arrivent dans notre métier, dit-il d'un ton faussement compatissant.

Cette dernière remarque la révolta intérieurement mais elle réussit à se contenir et se contenta de hocher la tête.

– Je suis content que tu nous aies rejoints pour nous aider à planifier le casse du siècle. Comment pourrait-on se passer de la kickass pour un tel événement, hein ? s'exclama-t-il.

– Je ne reste pas. Je pars dès que le partage sera fait.

– Dois-je comprendre que tu ne te joindras pas à nous ? demanda-t-il d'un air contrarié.

– Ce n'est pas ce que j'ai dit. Mais avant d'envisager de participer à quoi que ce soit j'ai besoin d'en savoir plus.

Carlos jeta un regard interrogateur à Jérôme qui lui répondit par un haussement d'épaules à peine perceptible.

– Très bien. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

– Tout.

– Hmm... Ce que je m'appête à te dire est confidentiel et n'est connu que des chefs de gang de la région participant à l'opération. Je compte sur ton professionnalisme et ta discrétion.

Marina acquiesça.

– Nos informateurs, qui vivent dans les trois communautés de la région, nous ont informés il y a plusieurs semaines de cela qu'un convoi exceptionnel était en préparation. Un accord a été obtenu entre la communauté Alpha, celles de Sion et de l'Espoir. Alpha a accepté de garantir la sécurité des deux autres communautés face à la multiplication des attaques dans la région. En contrepartie elles verseront une taxe à Alpha. Le versement de cette taxe se fera via un premier transfert « exceptionnel » de ressources à destination d'Alpha, puis en d'autres transferts, beaucoup plus modestes, les mois ou les années qui suivront. Il s'agira pour ce premier transfert du plus grand convoi jamais vu dans la région. On parle de cinq à dix gros camions remplis de bouffe, d'alcool, d'essence, de batteries et autres biens de valeur. Depuis que l'information a fuité, avec d'autres chefs de gangs de la région, nous planifions une embuscade de grande envergure pour nous emparer de tout ou partie de ce convoi exceptionnel.

– Et vous pensez pouvoir y arriver ? Le convoi sera très certainement escorté par un nombre incalculable de gardes, miliciens et autres mercenaires. En les attaquant de front, ce sera sûrement une boucherie.

– Qui ne tente rien n'a rien ! Et puis, c'est une occasion qui ne se représentera pas avant des années. C'est la raison pour laquelle nous n'y allons pas seuls et que nous collaborerons avec nos rivaux. Mieux vaut unir nos forces plutôt que de voir gentiment passer ce convoi sous nos

yeux. On prendra les risques nécessaires pour y arriver. Au moins, nous aurons le choix du terrain. On a eu la confirmation aujourd'hui que le convoi n'emprunterait pas les routes secondaires qui sont en trop mauvais état et qu'il passerait plutôt par la RN66.

– Et où est-ce que vous envisagez d'attaquer ?

Jérôme jeta un regard interrogateur à Carlos, il ne semblait pas vouloir partager cette information avec Marina.

– Au cœur de la grande forêt de Célian entre les kilomètres 45 et 48, là où la densité d'arbres est la plus forte, répondit Carlos.

– C'est un choix judicieux. Mais ça sera difficile de vous installer sans vous faire remarquer, d'autant plus si vous arrivez par la route. Il vous faudra arriver sur place un jour ou deux avant l'opération et la seule solution est de passer par la forêt... ce sera particulièrement dangereux.

– C'est la raison pour laquelle nous avons besoin de gens comme toi, qui sont habitués à vivre en forêt, pour guider les troupes et éviter les pièges.

– Je ne vis pas dans la forêt de Célian, elle est cent fois plus grande et dangereuse. Les arbres tombent régulièrement, le sol est instable avec des cavités qui s'ouvrent sous les pas de ceux qui s'y aventurent ; sans compter que tous les infectés en phase terminale de la région y ont élu domicile. Bonne chance pour vous occuper de ces dégénérés si vous-y tombez dessus. Bref, ce ne sera pas une sinécure pour vous.

– Est-ce qu'on peut compter sur toi pour nous aider à préparer cette partie du plan ?
demanda Carlos.

– Non, désolée. Je rentre chez moi, répondit-elle.

Marina tourna les talons mais Carlos l'interpella.

– Est-ce que je dois comprendre que tu ne te joindras pas à nous sur ce coup ?

– Ce n'est pas ce que j'ai dit.

Marina était satisfaite de ce qu'elle avait entendu et elle ne prendrait aucune décision aujourd'hui. Carlos et Jérôme restèrent circonspects face à sa désinvolture.

– Tu vas où ? demanda Jérôme.

– Je l'ai dit, chercher ma part, et après, je rentre chez moi. On se reverra peut-être sur ce gros coup ou pas, dit-elle en disparaissant au milieu des tentes.

Elle retrouva le groupe qui n'attendait plus qu'elle et Jérôme pour commencer le partage. Après de longues tractations, elle récupéra sa part du butin et raccompagna Lin à sa tente. En chemin, Lin insista pour récupérer ses deux boîtes d'épinards en échange de haricots et d'un paquet de riz ; l'échange n'était pas équitable mais elle accepta le geste de Lin. Cette dernière ne savait pas qu'elle repartait aujourd'hui et lorsqu'elle le lui annonça, Lin la supplia de rester encore un peu.

– S'il te plaît Marina, ne me laisse pas seule après une journée comme celle-ci, implora Lin en lui prenant la main.

– Je suis désolée Lin, je pars tout de suite, répondit-elle un peu froidement.

Lin semblait désespérée mais Marina n'avait aucunement l'intention de céder. Elle avait déjà passé assez de temps avec eux et cette journée était la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Pour sa santé mentale et surtout pour ne pas devenir exécration avec ses collègues, il valait mieux pour tout le monde que la parenthèse se referme maintenant. Il était temps de rentrer à la maison.

– Mais le soleil va bientôt se coucher. Tu ne vas pas marcher de nuit quand même. Et puis ta cabane est beaucoup trop loin.

– Un des gars m'a proposé de me déposer en moto au camp le plus proche de mon bois. Je dormirai là-bas et reprendrai la route demain. Je serai chez moi au plus tard demain midi

donc ne t'inquiète pas.

– S'il te plaît...

– Non, répondit Marina.

Lin comprit qu'elle ne la ferait pas changer d'avis et pour lui dire au revoir elle se jeta dans ses bras. Marina se laissa embrasser puis elle lui confia qu'elles se reverraient bientôt.

Sous ses pieds, la route défilait, la moto avalait les kilomètres. Elle ne put s'empêcher de repenser à cette fillette et à son grand-père.

*J'espère qu'ils sont de nouveau réunis dans un autre monde, loin de cet enfer sur Terre.
Paix à leurs âmes.*

CHAPITRE 11

-Rafaël-

Rafaël pédalait au rythme des grands tubes des années 90, écouteurs vissés dans les oreilles. Devant lui, une énième côte qu'il s'apprêtait à gravir sur la route le menant au camp Canot. La tête dans le guidon, il poussa fort sur ses cuisses pour prendre un maximum de vitesse et tenter cette montée d'une seule traite. Au milieu de la côte il se mit en danseuse, se motivant et s'imaginant sur une étape de montagne du feu Tour de France, mais alors qu'il ne lui restait qu'une cinquantaine de mètres et qu'il zigzaguait dangereusement, ses forces l'abandonnèrent ; il cala complètement et mit pied à terre.

– Aaaaah la putain de sa mère. Bordel, j'y étais presque ! jura-t-il au milieu de la route.

Personne n'était autour de lui pour apprécier son langage de charretier ; l'endroit était désert et il n'avait croisé en tout et pour tout que quatre voitures depuis le début de la journée. Péniblement, il poussa son vélo jusqu'au sommet de la côte. Celui-ci était devenu plus encombrant à cause du petit chariot qu'il traînait et qu'il avait dû acheter pour transporter les

boîtes de conserve en plus de ses affaires. Ce chariot l'avait également poussé à éviter les camps ; la peur de se faire dépouiller de son chargement pendant son sommeil le hantait et il avait préféré dormir à la belle étoile plutôt que de courir le moindre risque. Ainsi, depuis quatre jours, il campait en lisière de la forêt de Célian. Celle-ci avait mauvaise réputation et était assez effrayante pour éloigner les voleurs ; ainsi il ne dérangeait personne et n'était dérangé par personne.

Du haut de la côte, Rafaël avait une vue dégagée du reste de l'immense forêt de Célian que la RN66 traversait. Le long de la route, il distinguait quelques fumées çà et là qui trahissaient la présence de camps ou de bivouacs et, au loin, sur une bifurcation de la route principale vers l'Est, se trouvait la communauté de Sion. C'était sa destination. Comme Damien le lui avait indiqué, le camp Canot se trouvait en périphérie de celle-ci, et à vue d'œil, il devrait y être vers le milieu de l'après-midi. Motivé à la vue de son objectif, il remonta sur son vélo et dévala la pente jusqu'au replat. À partir de là, la forêt de Célian se faisait plus dense, plus oppressante, même si la route était large. Rafaël avait cette étrange impression que les arbres étaient prêts à engloutir le bitume. Il avait pu observer d'en haut qu'un peu plus de la moitié des arbres de cette forêt étaient morts ; elle ressemblait à une marrée grise cendrée et parsemée d'îlots de vert pâle, derniers bastions de la nature vivante face à la bactérie impitoyable. Ce spectacle désolant n'était cependant rien en comparaison de ce qu'il avait vu dans le sud du pays. Là-bas le gris et la mort l'avaient emporté ; la Bactoplasia ne s'en prenait pas qu'aux hommes ou aux animaux, elle réduisait aussi la nature en cendre. C'est la raison pour laquelle les survivants se ruaient vers le Nord et surtout le froid, qui semblait ralentir la propagation de la bactérie. Mais cette échappatoire ne pouvait être que temporaire ; peu importe où les gens fuyaient, ils finissaient toujours par être rattrapés par ce fléau.

Sur la RN66, au cœur de la forêt de Célian, il devait lui rester environ dix kilomètres avant d'atteindre la bifurcation qui le conduirait à la communauté de Sion. À la sortie d'un virage, il ralentit car il crut apercevoir au bout de la grande ligne droite un groupe d'individus au milieu de la route. Il s'arrêta et sortit la lunette de son sac à dos. Le groupe suspect était situé à environ 800 mètres. Il y avait deux véhicules : un pick-up sur le bas-côté et une voiture au milieu de la route autour de laquelle trois hommes armés rôdaient. L'un d'eux était penché à la fenêtre du conducteur et semblait avoir une conversation animée avec celui-ci. Après deux minutes d'échanges, le conducteur sortit de sa voiture et alla ouvrir son coffre ; accompagné des trois hommes, il enleva une caisse qu'il déposa à leurs pieds. Les hommes armés inspectèrent rapidement le contenu puis firent signe au conducteur de remonter dans sa voiture. Ce dernier s'exécuta puis la voiture redémarra. Rafaël comprit qu'il s'agissait de bandits de grand chemin et, à ce moment-là, il regretta de ne pas avoir gardé le pistolet du camp Sinoa. Avec son pauvre arc, comment pouvait-il dissuader des individus armés comme ça ?

Rafaël continua de les observer mais rapidement un des hommes sortit ses jumelles puis se tourna dans sa direction. Rafaël se figea instantanément lorsque celui-ci pointa son doigt et que les trois autres se tournèrent pour lui faire face.

Putain il m'a vu ce con. Bordel, c'est pas possible ! Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je fais ? J'y vais et je tente de négocier mon passage ou je... je... Je sais pas. À moins que je fasse demi-tour pour me taper un grand détour de plusieurs jours pour arriver à Sion ? Mais c'est sans compter qu'il y a certainement d'autres brigands sur l'autre route aussi... Bordel de merde ! Pourquoi ça n'arrive qu'à moi ces trucs-là ? Oh, non, non, non. Qu'est-ce qu'ils font ?

Ils viennent vers moi !

Rafaël voyait les hommes jeter leurs affaires à l'arrière de leur pick-up, monter, et pointer leurs armes dans sa direction. Il paniqua complètement et réagit instinctivement. Il détacha la remorque de son vélo, celle-ci bascula en arrière et une partie de ses affaires se retrouvèrent sur le bitume. Il saisit un grand sac poubelle, jeta à l'intérieur toute la nourriture et les objets qui lui tombait sous la main, puis il le referma. Il attrapa ensuite son sac à dos et son sac de couchage avant de redresser son vélo et poser le sac poubelle sur le cadre. À ce moment-là, il entendit le bruit du moteur du pick-up rugir, il releva la tête et constata que celui-ci était lancé à toute vitesse sur la route. Rafaël se mit à pédaler dans leur direction et tourna brutalement à droite pour quitter la route et s'enfoncer dans la forêt de Célian. Tête baissée, il fonça à travers les arbres en évitant autant que possible les troncs, les trous et les branches. Derrière lui, des coups de feu retentirent. Rafaël ne savait pas si les brigands le visaient réellement ou s'ils essayaient juste de l'effrayer un peu plus.

Après dix minutes d'efforts, il s'arrêta pour reprendre son souffle. Il était au milieu de nulle part, au milieu des arbres, avec la désagréable sensation d'être écrasé et oppressé par tous ces arbres morts. D'où il était, il ne pouvait plus distinguer la route. Il inspira profondément et expira, tenta de se calmer et de se rassurer comme il le pouvait, puis il enleva son sac à dos et sortit sa boussole. Il était orienté vers l'Est et il savait qu'il lui faudrait aller en direction du Nord-Nord-Est pour rattraper la bifurcation sans avoir à retourner sur la RN66. Rassuré de savoir qu'il n'était pas totalement perdu, et surtout d'avoir échappé à ces malfrats, il décida, avant de se remettre en route, de faire l'inventaire de ce qu'il avait pu sauver. Dans son grand sac poubelle il était parvenu à emporter : deux boîtes de soupe au poulet, une de petit-pois, une de lentilles, deux de haricots verts, un bocal de pêches confites, une dizaine de piles, quelques

vêtements et une machette. Il s'en était plutôt bien sorti mais il réalisa rapidement que toutes les bouteilles d'eau étaient restées dans le chariot ; celle qu'il lui restait dans son sac à dos était au trois-quarts vide.

Bon, je n'ai pas intérêt à traîner si je ne veux pas crever de soif dans cette maudite forêt.

Cela faisait déjà plusieurs heures que Rafaël marchait dans la forêt ; il avait abandonné son vélo contre un arbre après être tombé à cinq reprises et s'être écorché les avant-bras. Le terrain était particulièrement accidenté et le vélo le ralentissait plus qu'autre chose ; maintenant il était à pied, chargé comme une mule, sans une goutte d'eau. Il était en sueur, avait la gorge sèche, il se montrait de plus en plus maladroit à cause de la déshydratation ; il était même passé tout près de la mort lorsqu'un arbre immense s'était effondré à quelques mètres de lui. Avancer dans cette forêt était pire que ce qu'il avait pu imaginer. Il alternait les passages dans des zones mortes où tout semblait s'effriter sous ses pieds et se réduire en cendres, et d'autres zones où la verdure et la vie persistaient désespérément pour ne pas se faire engloutir par cette marée grise. La forêt était surtout silencieuse, pas de cris d'oiseau ni d'animaux ; seuls le sifflement du vent et les bruissements rauques des arbres qui tombaient au loin rappelaient à Rafaël que ce n'était pas un cauchemar mais bien la réalité.

N'en pouvant plus, il ouvrit, à contrecœur, le bocal de pêches confites pour en boire le sirop ; mais rapidement le sucre le dégoûta et produisit l'effet inverse en lui donnant un peu plus soif. Finalement, alors qu'il commençait à désespérer et se voir mourir au milieu des arbres, il aperçut la route à quelques centaines de mètres. Il était si heureux, qu'il embrassa le bitume avant de continuer sa route le long de l'asphalte menant à la communauté de Sion qui

n'était plus très loin.

Rafaël arriva exténué en début de soirée au camp Canot. Autant Sion était simple à trouver, autant le camp Canot était lui plus compliqué à situer ; celui-ci faisait partie d'une multitude de camps, plus ou moins grands, qui gravitaient autour de la communauté. Il s'était aussi emmêlé dans les indications, parfois contradictoires, que lui donnaient les gens. Mais tout ça n'était rien en comparaison de ce qu'il venait de vivre, un peu plus tôt, dans la terrible forêt de Célian. Finalement il trouva le dénommé camp Canot mais il n'avait plus la force de chercher le fameux Cédric. Il préféra louer une tente pour se reposer et ne pas avoir à dormir dehors. Le reste pouvait bien attendre le lendemain.

Rafaël se réveilla en fin de matinée. La fatigue l'avait fait dormir comme un bébé mais au réveil, il se sentait comme un vieillard avec des courbatures un peu partout dans le corps. Affamé, il finit le bocal de pêches qu'il avait ouvert la veille et ne perdit pas davantage de temps pour se mettre à la recherche de Cédric. À sa plus grande satisfaction, celui-ci était très connu ; il tenait le stand d'armurerie du camp et dirigeait aussi un groupe d'escorte de convois. Rafaël se rendit donc à l'emplacement du stand. Derrière le comptoir se tenait un homme barbu, grand et bien en chair, ses cheveux noirs hirsutes lui tombaient devant les yeux et les traits de son visage lui donnaient un air bourru.

– Bonjour monsieur, je cherche un dénommé Cédric.

L'homme l'avait bien entendu mais ne répondit pas. Il se contenta de lever les yeux un bref instant, avant de porter à nouveau son attention sur l'arme à feu qu'il était en train de nettoyer.

– Est-ce que c'est vous ? demanda Rafaël.

– Peut-être. Ça dépend qui le demande ? Vous êtes qui vous ? répondit l'homme.

– Je suis Rafaël..., commença-t-il.

– Connais pas, l'interrompit l'homme.

Rafaël ne se laissa pas déstabiliser et poursuivit comme si de rien n'était.

– Je suis un ami de Damien, c'est lui qui m'a parlé de vous. Il m'a dit que vous pourriez me donner du travail.

L'homme déposa son arme, s'essuya les mains et se rapprocha du comptoir pour observer de plus près Rafaël.

– Alors comme ça tu connais Damien ?

Rafaël hocha la tête.

– Eh bien tu diras à cette petite frappe, que la montre qu'il m'a vendue ne fonctionne déjà plus et qu'il ferait mieux de me rembourser s'il veut que l'on fasse toujours affaire ensemble. Pour le travail, désolé mon gars je ne peux rien faire pour toi.

– Mais il m'a dit que vous m'aideriez, insista Rafaël.

– Écoute, je ne sais pas ce qu'il t'a raconté ou ce qu'il t'a promis, mais moi, ça ne me concerne pas. Je ne peux pas t'aider.

Rafaël sentait monter en lui de la frustration et, avant d'exploser, il se souvint du billet que lui avait donné Damien.

– Attendez, attendez, j'ai quelque chose pour vous, s'empressa-t-il de dire.

Cédric, intrigué, l'observait pendant qu'il se débattait avec son sac poubelle et son sac à dos à la recherche du billet de 500 euros.

Merde ! Où est-ce que j'ai mis ce foutu billet ? Non, pas là... Pas là non plus... Oh non, si ça se trouve, je l'ai laissé dans le chariot sur la route avec le reste de mes affaires. Je suis foutu. Punaise, c'est pas possible d'être aussi con, j'ai réussi à tout foutre en l'air.

Rafaël se releva, dépité, sous le regard interrogateur de Cédric. À ce moment-là, il se souvint où il avait rangé le billet. Cette fois-ci, il fouilla dans les poches intérieures de son blouson et finit par mettre la main dessus. Il tendit le billet de 500 euros à Cédric, qui s'étonna de le voir en possession de cet objet. Il manipula longuement le billet, puis lui adressa de nouveau la parole.

– S'il t'a donné ça, c'est qu'il voulait vraiment te filer un coup de main. Bon, je crois que je peux te donner du travail ; mais avant ça, il faut que tu me montres ce dont tu es capable. Est-ce que tu connais mon activité principale ?

– Je crois. Vous escortez des convois sur les routes de la région, c'est ça ?

– Exact. Ça va du convoi de marchandises ou d'essence en passant par l'escorte de véhicules de particuliers et de personnes de haut rang. C'est un métier sérieux et exigeant ; donc je ne peux pas me permettre d'avoir des bras cassés dans mon équipe. C'est pour ça qu'il faut que tu passes un test relativement simple, sur tes aptitudes à manier une arme à feu. Je vois que tu as un arc, alors je suppose que tu sais viser. Ce test sera une formalité pour toi. Par contre oublie ton équipement d'indien, nous on travaille avec de vraies armes.

Cédric saisit un fusil d'assaut et le lui tendit. Rafaël, surpris, ne s'attendait pas à devoir passer un quelconque examen pour rejoindre l'équipe ; dans sa tête le billet aurait dû suffire.

– Je t'explique. Trois cartouches, trois tirs, une cible à 50 mètres. Il te faudra la toucher au moins deux fois pour faire partie de la team. T'as pigé ?

– D'accord..., répondit-il, hésitant.

Cédric appela sa femme pour tenir le stand pendant son absence ; puis il conduisit Rafaël à quelques mètres de là, sur un terrain vague aménagé en stand de tir. Trois personnes

étaient en train de s'exercer quand ils arrivèrent. Cédric chargea le fusil et le lui donna. Rafaël manipula maladroitement l'arme ; celle-ci était lourde et c'était la première fois qu'il avait un tel calibre entre les mains. Tant bien que mal, il réussit à se mettre en position de tir.

– C'est quand tu veux mon gars, lui indiqua Cédric.

Allez, concentration. Ne te foire pas surtout.

Rafaël prit le temps d'inspirer puis d'expirer ; il se concentra, ferma l'œil droit pour viser et appuya fermement sur la gâchette. Sans le faire exprès, il ne pensa pas à relâcher et les trois coups partirent en rafale.

Oh putain ! Miracle ! Oh la chatte, je l'ai touchée !

Rafaël venait de réussir à atteindre la cible trois fois sur cette rafale accidentelle. Intérieurement il exultait mais il se força pour cacher ses émotions, afficher un visage fermé et un air très sérieux. Il se tourna vers Cédric.

– Satisfait ? dit-il en lui tendant le fusil.

– Impressionnant..., répondit Cédric. J'ai quand même eu la légère impression que tu étais surpris par la rafale, ajouta-t-il suspicieusement.

– La rafale ? Non, c'était voulu. C'est juste que ça fait longtemps que je n'avais pas tiré avec un fusil d'assaut, répondit-il d'un air décontracté.

Cédric resta silencieux quelques secondes et le jaugea du regard.

– Très bien. Bienvenue dans la team, le félicita sobrement Cédric.

– Merci, c'est vraiment un plaisir.

– Ta première mission sera normalement dans deux jours. Demain, je te présenterai le reste de l'équipe. Et pour ton salaire, on en discutera à ce moment-là. C'est bon pour toi ?

– Parfait.

– Tu ne voudrais pas me faire une petite démonstration avec ton arc avant de rentrer ?
demanda Cédric.

– Mon arc ? Euh, non désolé, ma corde est abîmée... il faut que je la change. Peut-être un autre jour.

Ce mensonge sortit de sa bouche instinctivement, ce qui le surprit lui-même. Il n'allait quand même pas tout gâcher en lui montrant à quel point il était un médiocre archer.

Faut pas déconner non plus. Je ne vais pas rejouer au loto alors que je viens tout juste de gagner le gros lot quand même.

Rafaël avait du mal à contenir son excitation. Lorsque Cédric et lui se séparèrent, il laissa éclater sa joie. Pour avoir passé le test de la sorte, il devait sûrement y avoir une bonne étoile au-dessus de sa tête. Pour fêter ça, ce midi ce sera double ration !

CHAPITRE 12

- Irène -

Assise à table, Irène observait sa fille paisiblement endormie dans son lit. Pour sa part, elle n'avait pas réussi à fermer l'œil de la nuit ; trop préoccupée par sa recherche de travail, les problèmes d'argent et de nourriture pour lesquels elle n'avait toujours pas trouvé de solution.

Irène se leva sans faire de bruit et alla remettre une bûche au feu pour garder cette douce chaleur qui enveloppait la pièce dans laquelle elles vivaient. Cette vieille maison abandonnée était un vrai courant d'air ; raison pour laquelle, elle et Cloé, s'étaient concentrées à ne réhabiliter que le salon dans lequel elles avaient installé deux matelas près de la cheminée qui leur permettait de rendre cette pièce vivable. Le reste de la maison leur était presque étranger. Elles n'y allaient que pour les toilettes et la salle de bain sans eau courante ; Cloé s'y évadait aussi quelquefois lorsqu'elle s'ennuyait. Cette vieille maison n'avait plus rien d'accueillant ; elle était remplie de poussières et moisissures que les courants d'air transportaient de pièce en pièce ; et ce froid, désagréable, de plus en plus mordant les faisait

frissonner à chaque fois qu'elles quittaient le salon. Il faut dire que le mois de septembre était bien entamé et que l'été avait fait ses valises. Celui-ci n'était plus ce qu'il était, la chaleur étouffante et les jours de canicule étaient portés disparus ; ils avaient laissé place à une tiédeur moite qui disparaissait elle aussi à l'approche de l'automne. Maintenant c'étaient la fraîcheur et la brume qui dominaient les débuts de journée avant que le ciel gris, que le soleil ne parvenait pas à percer, ne reprenne son rôle principal.

Irène se rendait compte avec amertume de la charge de travail que représentait la découpe de bois pour la cheminée ; son état de santé se dégradait chaque jour et les symptômes de la maladie se faisaient de plus en plus présents. Bientôt, elle ne pourrait plus faire autant d'efforts et serait contrainte d'acheter du bois au camp Ochoa en plus de la nourriture. Ses finances, déjà dans le rouge, passeraient alors de catastrophiques à désespérées.

Irène se sentait nauséuse. Les deux derniers jours avaient été particulièrement difficiles car elle était restée clouée au lit avec de la fièvre et des douleurs dans tout le corps. Elle ne s'était que rarement sentie aussi mal et Cloé avait été obligée de s'occuper d'elle. La jeune fille avait préparé à manger, alimenté le feu et l'avait même aidée à aller aux toilettes. À cause de ces crises, Irène n'avait toujours pas réussi à trouver un emploi stable et les rares petits boulots qu'elle dénichait lui permettaient à peine de subvenir aux besoins de sa fille. Cela faisait un moment qu'elle ne mangeait plus qu'un seul repas par jour ; sans compter le jour de jeûne qu'elle s'imposait chaque semaine. Irène qui n'était avant tout ça pas en surpoids, était devenue vraiment maigre ; et elle évitait désormais soigneusement les miroirs dans la maison pour ne pas faire face à ce reflet qu'elle ne reconnaîtrait pas. Sur sa peau, les plaies et veines noires ne s'étaient étonnement pas répandues plus que ça durant le mois écoulé, mais ses problèmes pulmonaires et les fièvres passagères s'étaient eux multipliés. Elle limitait au maximum les

contacts physiques avec sa fille même si elles vivaient dans un espace restreint ; et dès qu'elle était prise d'une quinte de toux, elle s'isolait au-dehors pour ne pas partager ses germes. Ainsi elle espérait réduire les risques de transmission de la maladie.

Irène alla chercher le sac de provisions pour faire l'inventaire de ce qu'il leur restait. Celui-ci était très inquiétant ; c'était même pire que cela, le sac était quasiment vide et il ne restait plus qu'une boîte de soupe et un demi-sachet de riz. Le moment qu'elle redoutait tant était là ; elles étaient sans nourriture, sans solution. Pourtant Irène pensait avoir plus de marge que cela. Comment avaient-elles pu dilapider ce qu'il leur restait si rapidement ? La réponse était pourtant là devant ses yeux, allongée et dormant paisiblement sur le lit. Cloé avait sûrement eu la main lourde sur les repas ces deux derniers jours ; elle ne pouvait pas lui en vouloir, sa fille avait tout fait pour qu'elle reprenne des forces, quitte à épuiser leurs dernières réserves. Irène se dit que tout cela était de sa faute, c'était elle qui était malade et qui avait entraîné sa fille sur les routes et dans cette misère. C'était donc à elle de l'en sortir pour qu'elle ait la meilleure vie possible après sa mort. Mais comment pourrait-elle sortir de cette situation ?

À moins que...

Et à la seule pensée de la décision qu'il lui restait à prendre, des larmes coulèrent sur ses joues. C'est à ce moment-là que Cloé se réveilla. En voyant pleurer sa mère, la jeune fille se redressa sur son lit.

– Maman ça va ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu pleures ?

– Oui ça va chérie. Non, non, je ne pleure pas, c'est juste la fumée de la cheminée qui m'a irrité les yeux. Je viens juste de remettre une bûche, répondit-elle en souriant et s'essuyant

les yeux.

– Tu ne devrais pas en faire trop maman, tu avais de la fièvre hier soir. Tu devrais encore te reposer aujourd’hui.

– Je me suis déjà trop reposée ma chérie. Aujourd’hui je vais sortir faire quelques courses.

– On a encore assez d’argent pour ça ? Enfin je veux dire des trucs à échanger contre de la nourriture, demanda Cloé, préoccupée.

– Oui ne t’inquiète surtout pas pour ça ma chérie, j’ai encore quelques bijoux à échanger, mentit-elle.

Ses derniers bijoux y étaient déjà passés, elle espérait simplement que Cloé ne l’ait pas encore remarqué.

– Tu as faim ? demanda Irène.

– Toujours ! Quelle question ! s’exclama Cloé.

Mère et fille rirent de bon cœur jusqu’à ce que Cloé reprenne la parole.

– Maman tu sais, quand tu étais au lit avec de la fièvre, j’ai regardé un peu ce qu’il nous restait comme provisions... Et... On n’a plus rien maman, dit la jeune fille d’un ton grave.

Elle voyait la pointe de détresse dans les yeux de sa fille. Irène se leva, alla la rejoindre et s’agenouilla à côté d’elle.

– Je ne vais pas te mentir ma puce ; en ce moment c’est un peu délicat au niveau de nos provisions mais sois sûre d’une chose, c’est que je ne nous laisserai pas mourir de faim. Je vais aller travailler au camp et je reviendrai avec de quoi manger, c’est promis. Alors ne t’inquiète plus d’accord ?

– Tu sais, moi aussi je peux travailler. Je pourrais venir t’aider au camp.

– On en a déjà parlé Cloé. Le travail là-bas n’est pas adapté aux enfants.

– Mais j’ai vu des enfants travailler au camp. Et certains étaient même plus jeunes que

moi.

– Je sais, mais tu en fais déjà assez à la maison pour ne pas avoir à travailler avec moi.

Crois-moi, nettoyer des toilettes ou trier des ordures toute la journée, ce n'est pas marrant.

À l'évocation de ces tâches peu ragoûtantes, Cloé essaya au mieux de cacher son dégoût.

– Mais j'en ai marre de rester à la maison, de ranger des meubles que j'ai déjà rangés cent fois et de ne sortir que pour aller chercher du petit bois. Je veux t'aider et travailler au camp avec toi, répéta la jeune fille avec conviction.

Elle comprenait sa fille ; celle-ci était habituée à sortir dans les rues de la communauté, à courir et à jouer en toute insouciance avec ses amis, et voilà que maintenant elle ne pouvait plus sortir seule et restait recluse dans cette maison moisie et glauque, avec pour seule compagnie son doudou Paluche, lorsqu'elle s'absentait toute la journée. Toutes ces précautions étaient pourtant nécessaires. Elles étaient toujours des fugitives et la vie sur les routes ou dans les camps était dangereuse, d'autant plus pour une jeune fille de 12 ans. Elle devait encore la protéger. Après un mois sur les routes, elle estimait que Cloé n'était pas prête à affronter toutes les réalités de ce monde et c'était son rôle de mère que de l'en préserver.

– Je te propose quelque chose. Si je n'arrive pas à ramener assez de nourriture aujourd'hui et demain, alors tu pourras m'accompagner au camp pour y trouver un petit job. Mais en attendant, je veux que tu continues de bien t'occuper de la maison et de veiller sur nos affaires. Cela te convient ?

– D'accord, répondit Cloé, à peu près satisfaite.

Mère et fille partagèrent la dernière boîte de soupe qu'il leur restait puis Irène se prépara pour sortir.

Je n'ai plus le choix, il faut que je le fasse.

Elle arriva jusqu'à la route principale, la RN66, puis continua de marcher en direction du camp Ochoa. Elle connaissait ce trajet par cœur mais aujourd'hui, elle n'irait pas jusqu'au bout. À mi-chemin, elle s'arrêta. Elle n'avait aucune idée de comment s'y prendre ; jamais elle n'aurait imaginé se retrouver dans une telle situation ; elle était pourtant là, dos au mur et contrainte de vendre son corps. Elle se rapprocha hasardeusement du bitume et patienta, en attendant que des véhicules passent.

Après plus de deux heures d'attente dans la fraîcheur, une voiture s'arrêta. À son bord deux hommes : un jeune qui devait avoir à peine seize ans et le conducteur beaucoup plus vieux qui avait probablement dépassé la cinquantaine. Le plus âgé des deux abaissa sa vitre pour s'adresser à elle.

– T'es nouvelle ? lança-t-il.

– Euh... Oui, répondit-elle un peu confuse.

– Tu prends combien ?

Irène n'avait absolument aucune idée des tarifs de la prostitution dans la région. Elle ne voulait surtout pas se faire arnaquer pour sa première passe et l'homme paraissait, lui, être un habitué de ce type de service. Elle tenta de réprimer sa nervosité et entama la négociation très sérieusement.

– Cher, annonça-t-elle.

– Qu'est-ce que c'est « cher » pour toi ma belle ? Tu prends uniquement des pièces de communauté ou tu prends aussi le reste, l'alcool, la bouffe... ?

– Je suis plus chère que celles que tu côtoies d'habitude. Sinon, je prends les pièces et la

nourriture. Tu n'as qu'à me dire ce que tu as sur toi, et je te dirais si c'est suffisant.

L'homme avait l'air amusé par son discours. Il jeta un regard furtif à son compagnon, puis se tourna pour inspecter rapidement le contenu des cartons qu'il transportait sur les sièges arrière de sa voiture.

– Je te propose deux conserves et une pièce de communauté de l'Espoir. Deal ? dit-il en la pressant.

– Hors de question, répondit-elle sèchement. Ce sera quatre conserves et trois pièces de communauté de Sion ou d'Alpha, sinon rien.

L'homme éclata de rire ce qui la déstabilisa un peu, mais elle était déterminée à retirer le maximum de cette transaction sans se laisser intimider.

– Tu es très gourmande, voire un peu trop à mon goût. Tu apprendras que dans ce métier, les putes ont rarement le dernier mot. Mais tu as la chance que je sois de bonne humeur aujourd'hui, en plus, je vois bien que peu de monde t'est passé dessus avant nous, donc je veux bien dépenser un peu plus que prévu pour ça.

– On a un deal alors ? demanda Irène.

– On a un deal... Mais pour ce prix-là, tu fais aussi le jeune à côté, ajouta-t-il en ébouriffant la tignasse de l'adolescent côté passager.

– Ce n'était pas prévu ça, répliqua-t-elle.

– C'est ça ou rien. T'inquiète, c'est un jeunot, il ne sera pas long, dit-il en rigolant et en tapotant le visage gêné du jeune homme.

Irène avait quarante-deux ans et ce gamin était en âge d'être son fils. Moralement cela la bloquait et elle n'envisageait aucunement de faire quoique ce soit avec cet adolescent.

– Non pas le garçon. Pour toi oui, mais pas pour lui.

– Quoi ? T'aimes pas mon protégé ?

– Je... Euh... Il est trop jeune.

– Écoute-moi, je suis le client et je décide. Alors sois une bonne pute et fais ton taf ou on se barre.

Irène était tétanisée. L'homme redémarra sa voiture et commença à partir. Elle paniqua et s'accrocha à la portière de la voiture pour les retenir. Pendant un instant elle pensa à Cloé, seule à la maison, et à leur sac de provisions vide. Elle ne pouvait pas se permettre de renoncer à ces quatre conserves et aux pièces qui lui permettraient d'acheter encore plus de nourriture.

– Attendez ! C'est d'accord pour vous deux, s'empressa-t-elle de dire.

L'homme éteignit le moteur de sa voiture et présenta à Irène un large sourire teinté de satisfaction. Il était apparemment content de l'entendre le supplier et elle pouvait lire dans ses yeux la perversion d'un esprit dérangé. Elle se reteint pour ne pas le gifler et le laisser repartir. Elle devait faire ce qu'elle devait faire. L'homme reprit alors la parole.

– Alors on est d'accord pour quatre boîtes de conserve et une pièce Alpha.

– Quoi ? Non c'est quatre conserves et trois pièces ! protesta-t-elle.

– Ahaha, je plaisante. C'était pour voir si tu suivais toujours. D'accord pour les trois pièces.

L'homme sortit de la voiture et dit à l'adolescent d'attendre sagement son tour. Il se tourna vers elle et lui demanda si elle avait une tente ou un endroit pour s'isoler ; elle répondit que non, ce qui lui valut quelques remarques acerbes sur son inexpérience et manque de professionnalisme. Irène lui proposa de faire ce qu'ils avaient à faire derrière un muret à moitié écroulé, qui se trouvait à une cinquantaine de mètres. L'homme la suivait de près et le trajet lui parut interminable ; ses mains tremblaient et ses jambes, fébriles, se transformaient en coton à chaque pas. Elle était terrifiée. Sur le chemin elle réalisa qu'il fallait à tout prix qu'elle garde son pull au risque qu'il découvre les traces sur son ventre.

Arrivés derrière le muret, à l'abri des regards, l'homme ne perdit pas de temps pour se jeter sur elle. Son haleine immonde lui fit fermer les yeux et retenir sa respiration alors qu'il l'embrassait dans le cou. Irène était paralysée, la main de l'homme pressa son sein jusqu'à lui faire mal. Cette main rêche glissa ensuite dans son pantalon puis dans sa culotte. Elle ressentit alors une douleur comme un électrochoc qui la fit réaliser qu'elle ne voulait pas de ça, qu'elle voulait que ça s'arrête là, maintenant. Elle saisit la main de l'homme pour lui faire lâcher prise, elle tenta de le repousser, mais l'homme la colla contre le muret et avec sa main libre la saisit au cou.

– Alors, ça ne te plaît pas ma belle ? dit-il dans un souffle. Tu fais moins la maligne maintenant. Allez, c'est l'heure de gagner ta croûte.

L'homme la retourna brutalement, lui plaqua le visage contre les pierres humides et glacées, avant de lui baisser son pantalon et sa culotte d'une seule traite. Irène sentit une douleur aiguë se propager dans son corps au moment où il se forçait en elle, et puis plus rien. Détachés de son corps, son esprit et son regard se perdirent dans le vide ; à cet instant elle n'était plus qu'une poupée de chiffon qui se laissait manipuler sans pouvoir réagir. Elle était devenue la simple spectatrice d'une scène immonde qui se déroulait devant elle, qui ne semblait pas avoir de fin, et qui se conclut par le râle sonore de celui qui n'aurait jamais pu la toucher dans une autre vie. Cette vie heureuse avait disparu, balayée par la fin du monde ; ce n'était plus qu'un songe, lointain murmure de sa vie passée et de la femme épanouie qu'elle était. Cette ancienne vie, n'était-elle pas finalement qu'un pur produit de son imagination ?

Irène fut surprise de se retrouver au sol à moitié nue. L'homme lui, était en train d'agrafer les boutons de son pantalon, satisfait du moment qu'il venait de passer. Il jaugea Irène du regard puis lui dit :

– Ça fait du bien. Je suis sûr que t’as pris autant de plaisir que moi, non ? dit-il en rigolant. Et puis on s’en fout, de toute façon tu vas être payée, donc d’une manière ou d’une autre tu seras contente. Bon, tu ne bouges pas de là, je vais t’envoyer le petit. Surtout sois gentille avec lui, c’est sa première avec une pute.

Le vieil homme disparut et Irène resta assise par terre, encore sous le choc, jusqu’à ce que la tête juvénile de son deuxième client apparaisse au coin du muret. En le voyant, elle se releva précipitamment tout en essuyant les larmes sur son visage. Dans son malheur, elle fut soulagée de voir que l’adolescent était plus doux et surtout plus expéditif que son acolyte. Ils se rhabillèrent ensuite en vitesse, pour retourner auprès de l’homme qui les attendait dans la voiture.

À quelques mètres du véhicule, Irène remarqua que le moteur était déjà en train de tourner. Le vieil homme sortit la tête par la fenêtre et regarda dans leur direction.

– Allez, monte vite petit ! On a assez perdu de temps comme ça !

L’adolescent ne répondit pas et pressa le pas pour monter du côté passager.

– Les conserves et l’argent ! exigea Irène en approchant de la porte arrière de la voiture.

– Tiens voilà !

L’homme jeta par la fenêtre trois boîtes de conserve et une pièce.

– Ce n’est pas ce qu’on avait conclu ! Donnez-moi le reste !

– C’est tout ce que tu auras sale pute. Lâche ma voiture maintenant.

Le jeune homme côté passager tenta d’intervenir en sa faveur mais le vieil homme se tourna vers lui brusquement.

– Toi tu la fermes, c’est compris ? Ou je te laisse ici avec elle, menaçait-il.

Elle se mit à crier et insulter l’homme en tentant d’ouvrir la porte arrière du véhicule où

se trouvaient des cartons remplis de provisions qu'elle voyait sur la banquette. La voiture démarra soudainement et Irène s'accrocha à la poignée de la portière sur quelques mètres avant de tomber par terre. Se relevant péniblement, la main égratignée, elle leva la tête et vit la voiture s'éloigner. Elle se releva et retourna ramasser les conserves et la pièce de la communauté de l'Espoir pour les mettre dans son sac. Elle réalisa qu'elle avait toujours son pistolet sur elle, caché dans son manteau, et se fustigea pour ne pas l'avoir utilisé pour se faire payer. Elle avait tellement été perturbée que sur le moment cette initiative, qui aurait dû être un réflexe, ne lui ait pas traversé l'esprit.

Seuls ses vêtements étaient tachés par la boue, et pourtant, elle se sentait sale de l'intérieur, souillée par ces hommes qu'elle ne connaissait pas.

Plus jamais ça !

C'est ce qu'elle se répéta pendant de longues minutes avant de se rendre à l'évidence qu'aucun travail trouvé dans les camps ne lui avait rapporté autant et en aussi peu de temps.

Elle hésita longuement, son esprit était tourmenté, sa conscience lui disait d'arrêter mais elle resta malgré tout sur le bord de route à attendre. Quand midi sonna, elle venait de terminer sa cinquième passe. Elle avait trouvé deux nouveaux clients et, ces fois-ci, elle avait veillé à se faire payer d'avance pour ne plus revivre sa première mésaventure.

Elle se sentait vidée, épuisée, autant par les émotions que par la douleur diffuse dans son corps. Elle décida de faire l'inventaire de ce qu'elle avait durement gagné durant cette matinée qui lui avait semblé aussi longue qu'une vie entière. Elle compta : quatre boîtes de conserve, un paquet de riz, deux pièces de communauté, des piles et une bouteille de vodka qu'elle avait entamée pour supporter ce qu'elle avait enduré. Elle n'avait envie que d'une chose,

prendre une douche pour tenter d'enlever l'odeur de ces hommes sur son corps. Cette sensation était insupportable et la répugnait plus que les traces de la maladie sur son corps. Il était temps de rentrer, elle en avait assez récolté pour ne pas avoir à rester là toute la journée.

Sur le trajet retour elle pensa à Cloé qui l'attendait, celle-ci ne devrait jamais savoir ce qu'elle avait fait pour ramener cette nourriture. La jeune fille ne pourrait jamais l'accompagner, elle resterait coûte que coûte à la maison pour ne pas savoir ce à quoi sa mère s'était abaissée à faire. Tout ce qu'il fallait, c'était rapporter autant de nourriture que possible ; rapidement, afin de constituer un stock pour l'hiver et peut-être reprendre la route pour aller plus au nord, à proximité de la communauté de Sion ou d'Alpha. Là-bas, sans doute trouveraient-elles des opportunités pour une meilleure vie.

CHAPITRE 13

- Seb -

Seb était seul, face à ce champ en friche qui n'avait pas vu de récoltes depuis des années et qui s'étendait à perte de vue ; là, il ne dérangeait personne et n'était dérangé par personne. C'était son plaisir quotidien, une des rares choses qu'il appréciait dans cette vie post-apocalyptique, pouvoir uriner peinard, de bon matin, sans se préoccuper de ce que penseraient les gens en le voyant.

Ses compagnons étaient toujours en train de dormir. Lui était matinal, une habitude qu'il n'avait pas perdue malgré la fin du monde. Si dans une autre vie l'avenir appartenait à ceux qui se levaient tôt, alors la survie répondait à ce même principe. Seb était un survivant intelligent, un vrai débrouillard qui avait toujours réussi à se sortir d'une manière ou d'une autre des situations les plus compliquées. Lui, avait compris les règles du jeu avant les autres ; tout était affaire de système D et de réseaux ; une toile qu'il avait tissée dès les premiers jours de la pandémie et qui lui avait permis de se retrouver, douze ans plus tard, toujours sur l'échiquier

de cette planète à l'agonie. Malheureusement, tous ses contacts et relations n'avaient pas suffi pour trouver une place parmi les Élités et leurs fusées. Il était resté, malgré lui, derrière avec les malchanceux, les miséreux, les gens normaux ; bref, les laissés-pour-compte. Seb se disait que tous ces privilégiés devaient en ce moment même les observer de là-haut et assister au dernier acte du spectacle de la fin du monde, sans broncher, une coupe de champagne à la main. À cette simple pensée, il se mit en pilotage automatique et leva les bras en l'air pour présenter deux doigts d'honneur accompagnés d'un « Fuck you » bien audible.

Soulagé dans tous les sens du terme, il retourna au bivouac où Anna et Léo continuaient sûrement à jouer les marmottes. Il s'assit près du feu autour duquel leurs deux tentes frémissaient avec la bise fraîche d'automne. Seb se préparait un café lorsque Léo émergea de sa tente.

– Tiens une marmotte qui se lève, dit-il en tendant sa tasse de café à Léo. Je pensais que tu dormirais encore un peu tu vois.

– Merci à qui ? Se mettre à gueuler comme ça, forcément ça réveille les voisins. Franchement t'en as pas marre de ce rituel ?

– C'est le propre d'un rituel, mon Léo, il n'y a pas de raison à ce que cela s'arrête. Et puis c'est toujours bien de le leur rappeler là-haut, qu'on est toujours là et qu'on les emmerde.

Léo esquissa un sourire.

– Je veux bien, mais ce serait cool de faire ça un peu plus loin et de laisser faire la grasse matinée aux petits camarades.

– Je ferai de mon mieux à l'avenir pour contenir ma reconnaissance envers nos Élités. Au moins, je n'ai pas réveillé la belle au bois dormant, ironisa Seb.

– Ah tu connais Anna, on pourrait être sous une pluie de bombes qu'elle ne se rendrait compte de rien.

– C’est pas faux. Bon, au final, ce n’était pas une si mauvaise idée de passer un peu de temps dans une communauté pour se reposer. L’ambiance est redevenue plus détendue et vous roucoulez de nouveau comme deux tourtereaux.

Léo haussa les épaules faisant mine de ne pas comprendre ce à quoi Seb faisait allusion.

Les trois compères étaient de retour sur les routes. Mais avant cela, ils avaient passé plusieurs jours dans la communauté de l’Espoir sur l’insistance d’Anna et la complaisance de Seb. Léo, lui, s’était résigné et avait boudé tout du long, avant de profiter comme tout le monde du confort et du lit douillet de l’hôtel dans lequel ils avaient logé. Le trajet n’avait pourtant pas été de tout repos pour Seb, qui avait dû supporter les chamailleries du couple pendant trois jours, jusqu’à l’apothéose aux portes de la communauté. Anna s’était rendu compte qu’elle avait perdu sa carte de commerçante ; le seul laissez-passer pour entrer dans l’enceinte lorsque l’on n’était pas résident permanent. Léo était alors entré dans une colère noire ; et il avait fallu que Seb fasse des miracles avec ses contacts au sein de la communauté, pour qu’ils lui délivrent une nouvelle carte. Anna, à bout de nerfs, n’était pas sortie de la chambre d’hôtel les deux premiers jours. Seb avait fait la morale à Léo et finalement ce dernier s’était répandu en excuses et avait fait le nécessaire pour recoller, une fois de plus, les morceaux avec sa belle. Il les avait ensuite laissés tranquilles et avait trouvé de la compagnie auprès des femmes de petite vertu qui travaillaient en périphérie de la communauté. Lorsqu’il était revenu le lendemain, les deux tourtereaux s’étaient rabibochés et ne se lâchaient plus. Bien sûr, il ne s’était pas privé de les taquiner en les voyant ainsi et il s’était dit que c’était une nouvelle fois reparti pour un tour.

Il se souvenait du jour où il les avait rencontrés, les deux amants étaient alors au bord de la rupture. Léo était sur le point de quitter Anna et ce fut lui qui le fit changer d’avis et renoncer

à cette idée. Durant l'Effondrement, période où la pandémie mettait à genoux les hommes et leurs sociétés, Seb avait pris l'habitude de s'intégrer à différents groupes de personnes qu'il rencontrait. Il restait assez longtemps pour nouer des liens d'amitié, puis il reprenait la route, seul, jusqu'à la prochaine rencontre. En général, il ne restait pas plus de six mois dans un groupe mais avec Anna et Léo ce fut différent ; il avait développé une profonde amitié avec Léo et il appréciait sincèrement la gentillesse d'Anna. Il ne pouvait pas laisser ces deux-là se séparer ; ce qu'ils partageaient était spécial ; ils s'étaient trouvés, mais avaient perdu de vue qu'ils étaient faits l'un pour l'autre et Seb s'était donné pour mission de ne pas les laisser tout gâcher sur un coup de tête. Cela faisait maintenant trois ans qu'ils bourlinguaient ensemble. Il était devenu un peu la figure patriarcale de leur petit groupe, bien qu'il fût dans la même tranche d'âge que Léo ; Anna étant de presque 10 ans leur cadette. Et comme avec les enfants, il s'était employé à les garder occupés, il les avait entraînés dans toutes sortes d'aventures aux quatre coins du pays, et avait partagé ses secrets pour survivre convenablement dans ce Nouveau Monde.

Anna s'était réveillée de bonne humeur et les avait rejoints autour du feu, pour partager un petit-déjeuner frugal fait de café et de pain de la veille. Une fois terminés, les trois amis préparèrent leurs affaires, démontèrent leurs tentes et prirent la route pour se rendre dans une de leurs caches dans le coin. Il était très courant que les receleurs, ou même les commerçants de la région, disposent d'une ou plusieurs planques dans lesquelles, ils entreposaient certaines de leurs affaires en cas de déplacement, mais surtout au cas où les choses viendraient à tourner au vinaigre. Ce soir, ils dormiraient au camp Ochoa, raison pour laquelle ils n'avaient plus besoin de leur équipement de camping : « pour voyager loin voyagez léger ». Voilà une des nombreuses règles que Seb avait inculquée à ses deux amis.

Une longue journée de marche s'annonçait et en chemin ils trouveraient sûrement des opportunités ; c'était là leur activité principale, les « soldes » comme il les appelait, et qui consistaient à dépouiller les cadavres de leurs biens de valeur pour les revendre.

Seb menait le trio et choisissait l'itinéraire à suivre. Faisant parler son expérience, il décida d'emprunter les routes annexes à la RN66 ; c'était en général loin des grands axes qu'ils trouvaient les meilleures opportunités et les cadavres les plus frais. Après une heure de marche, son intuition se montra payante car ils tombèrent sur les corps de deux personnes dans un fossé. Pour prendre les précautions nécessaires, Seb s'équipa de son masque et enfila des gants pour manipuler les corps. Il fallait vérifier rapidement la cause du décès et éviter de rester trop longtemps si la Bactoplasia en était à l'origine. Anna et Léo restèrent quelques mètres derrière pour observer. Il retourna le premier corps, lui retira son manteau puis sa chemise et vérifia si celui-ci portait des traces de la maladie. Il fit de même avec le second corps, puis il enleva son masque et fit signe à Anna et Léo de le rejoindre. Aucun des corps ne portait de traces mais ils étaient particulièrement maigres ; il s'agissait de deux vieillards probablement morts de faim hier ou le jour d'avant. De toute façon, il n'y avait pas cent-cinquante manières de mourir désormais : c'était soit de la Bactoplasia, soit de faim, soit de froid, soit au cours de rixes quelconques pour de la nourriture ou des biens de valeur.

Il n'y avait pas grand-chose à récupérer sur les deux vieillards mis à part leurs manteaux, deux couteaux, une machette, une lampe torche et des piles. L'odeur avait déjà fait fuir Anna, et Léo s'apprêtait à la rejoindre. Cependant, avant de repartir, Seb inspecta de plus près les corps des deux hommes ; il ouvrit la bouche du premier puis celle du second et s'écria « jackpot ! ». Anna et Léo se retournèrent, le virent sortir de sa poche une pince qu'il enfourna dans la bouche du cadavre ; il trifouilla quelques secondes puis en ressortit une dent en or. Ne

jamais sous-estimer sa capacité à rentabiliser au maximum ses recherches. Forts de ce succès inespéré, ils reprirent la route en direction du camp Ochoa. En chemin, ils trouvèrent quatre autres cadavres et récoltèrent assez de biens pour se payer plusieurs nuits dans une tente du camp, de même qu'à boire et à manger.

Ils atteignirent au camp Ochoa en fin d'après-midi. Seb alla réserver une tente, pendant que Léo et Anna allèrent troquer une partie de leur butin. Il alluma ensuite un feu à l'entrée de leur tente et fit bouillir de l'eau jusqu'à l'arrivée de ses deux compères, main dans la main, en train de se susurrer des mots doux à l'oreille et de glousser comme deux adolescents. Seb comprit que la parade des amoureux avait débuté et qu'il lui faudrait trouver une occupation pour les deux prochaines heures.

– N'en dites pas plus, j'ai compris, s'exclama Seb.

– De quoi ? répondit Anna en lui tendant un sac de provisions.

Léo, lui, avait parfaitement compris et lui fit un clin d'œil discret.

– Je vais aller faire un tour dans le coin, vous pourrez en profiter pour faire toutes les cochonneries que vous voudrez. Par contre, je vous préviens, quand je reviens, c'est chacun son lit et sages comme des images, plaisanta-t-il.

Anna était toute rouge, gênée par la gouaille de Seb tandis que Léo, au contraire, trouvait la remarque de Seb bien amusante.

– Merci chef ! s'écria Léo en faisant le salut militaire.

Seb ouvrit le sac de provisions pour récupérer deux grosses boîtes de conserve, puis se leva pour prendre congé des amoureux.

– Pourquoi tu prends deux boîtes ? s'étonna Anna.

– Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien, répliqua-t-il du tac au tac en

provoquant l'hilarité de Léo.

Il s'éloigna des amoureux avec son objectif en tête, trouver lui aussi un peu d'amour dans ce monde de brutes.

Non le sexe suffira amplement.

Il n'avait jamais été jaloux de la relation que partageaient Léo et Anna. La seule chose qui le dérangeait vraiment, c'était d'entendre leurs ébats, ce qui arrivait parfois même lorsqu'ils étaient tous les trois sous la tente et que ses deux amis pensaient qu'il dormait.

Lui préférait voir des prostituées avec lesquelles aucune implication sentimentale n'était requise. Il les fréquentait régulièrement et avait même ses préférées dans chaque coin de la région ; pour celle du camp Ochoa il ne se souvenait plus exactement de son nom, simplement que celui-ci commençait par un « C ». Il décida de s'arrêter au stand d'un ami qui était un habitué des filles du coin.

– Tiens Sébastien, comment vas-tu ? demanda le commerçant, un homme petit et trapu.

– Salut Michel, ça va bien merci. Je ne vais pas te déranger longtemps, je voudrais savoir de quel côté je peux trouver Cass... Cassia... ou Cassandra... Je ne me souviens plus de son nom ! dit-il.

– Cassia... Cassia... Ah ! Tu parles de Carla ? s'exclama Michel.

– Oui Carla, c'est ça ! Alors tu as une idée d'où elle se trouve ?

– Elle est morte. Il y a un mois environ, d'une pneumonie je crois.

– Ah mince, lâcha Seb sans trop s'émouvoir de la nouvelle.

– Si tu cherches un petit cul, j'ai peut-être un tuyau pour toi...

– Je t’écoute.

– Il y a une petite nouvelle qui travaille plus haut sur la route nationale, ça doit faire un peu plus d’une semaine qu’elle est là. Je l’ai vu avant-hier et hier aussi, et je pense qu’elle vaut bien le détour. Il n’y en a pas beaucoup qui lui sont passés dessus pour le moment, donc elle mérite bien le prix qu’elle demande, enfin pour le moment.

– Intéressant, et comment elle s’appelle ? demanda Seb.

– Elle m’a dit qu’elle s’appelait Lola.

– Lola... Et bien on va aller lui rendre une petite visite à cette Lola.

Seb s’apprêtait à prendre congé de son ami Michel lorsque celui-ci l’interpella.

– Hé Seb ! Surtout tu y vas mollo, tu ne me l’abîmes pas !

– Tu me connais ! plaisanta Seb.

– C’est justement pour ça que je te le dis ! conclut le commerçant.

Seb était déjà en route pour aller à la rencontre de cette fameuse Lola. C’est vrai qu’il avait la caresse un peu ferme et que plusieurs putes et macs le lui avaient reproché, mais il ne voyait aucun mal à se lâcher dès lors qu’il y mettait le prix.

*Avec cette boîte de conserve et une dent en or, je verrai bien ce que je peux en tirer.
Après tout ce n’est qu’une pute comme une autre.*

CHAPITRE 14

- Marina -

Le terrain était plus accidenté que prévu et Marina se faufilait entre les crevasses, les arbres, les branches, les troncs qui jonchaient le sol de l'interminable forêt de Célian. Derrière elle, deux chefs de gangs et trois autres membres la suivaient de près. Ensemble, ils effectuaient la reconnaissance des lieux et marquaient l'itinéraire à suivre à travers la forêt pour rejoindre la zone où aurait lieu le braquage du convoi de la décennie. La marche était pénible, éprouvante ; la forêt, plus hostile que jamais, était truffée de pièges naturels aussi mortels qu'imprévisibles. Ils avaient déjà dû laisser derrière eux quatre membres de l'expédition. Deux avaient été blessés par des chutes d'arbres, un autre s'était brisé la jambe dans une crevasse et le dernier, qui était parti uriner, n'était jamais revenu. Ils avaient perdu une journée à le rechercher, mais l'imprudent était resté introuvable. Cet incident avait affecté les autres membres qui craignaient désormais de disparaître comme leur camarade. Tous savaient ce qui rôdait dans cette maudite forêt et plus personne n'osait s'éloigner du groupe pour quelque raison que ce soit.

La forêt de Célian était cependant le passage obligé pour rejoindre le site de l'embuscade sans se faire repérer et, vu le parcours du combattant que cela représentait, Marina savait désormais qu'il leur faudrait arriver sur site plusieurs jours en amont, en veillant bien à se faire aussi discrets que possible pour ne pas faire capoter l'opération. Mais bon, toutes ces décisions ne lui appartenaient pas. Cela revenait aux chefs des gangs de la région de se mettre d'accord. Elle n'était là que pour apporter sa pierre à l'édifice et réclamer sa part du butin une fois l'opération terminée. Elle ne pouvait pas dire qu'elle participait à tout ça de gaieté de cœur ; si l'hiver n'avait été aussi proche et ses réserves aussi basses, elle serait restée tranquillement dans sa cabane.

Presque un mois s'était écoulé depuis qu'elle avait quitté Lin et le groupe pour retourner vivre seule dans son bois. Ce retour discret faisait écho à la dramatique dernière journée qu'ils avaient passée ensemble et elle s'était arrangée pour que personne du groupe, mis à part Carlos, ne soit au courant de sa participation aux préparatifs de l'opération. Le souvenir de l'enfant et de son grand-père l'avait marquée, mais comme toute chose dans ce vil monde, il était passé et tombé dans l'oubli. Marina avait profité de ce mois de retraite pour réfléchir à la suite des événements et envisager sérieusement de participer aux préparatifs du grand braquage de Carlos. Après tout, c'était elle qui connaissait le mieux la vie en forêt. Sans elle, la plupart de ces loustics se perdraient, ralentiraient les préparatifs, et leurs chances de succès seraient moins élevées. Elle le savait, Carlos le savait, et ils étaient prêts à payer le prix fort pour qu'elle participe à l'opération.

Sur leur passage, Marina et la troupe veillèrent à bien marquer les arbres et baliser le terrain, afin de retrouver leur chemin le jour venu. Elle ne comptait plus les marques et balises

qu'ils avaient laissées : deux cents, quatre cents, peut-être cinq cents ; tout ce qu'elle savait, c'était que cette expédition était interminable. Finalement, la délivrance arriva au quatrième jour de marche lorsqu'ils atteignirent la lisière, en bordure de route, précisément à l'endroit où se tiendrait la grande embuscade. Après s'être félicités du travail accompli, les chefs de gangs sortirent leurs talkies-walkies, pour contacter les véhicules chargés de tous les récupérer et les ramener au quartier général. Celui-ci était temporaire ; sur décision des principaux chefs, tous vivaient ensemble jusqu'au jour de l'opération, une cohabitation pour le meilleur, mais surtout pour le pire. Sur place, les conflits étaient quotidiens et tournaient systématiquement autour des mêmes sujets : la nourriture, les vols et les femmes, le tout agrémenté d'une bonne dose d'alcoolémie pour échauffer rapidement les esprits. Malgré tout, l'ensemble parvenait à tenir et la perspective de toucher le jackpot n'y était pas étrangère.

Marina, elle, redoutait ce retour au camp pour une tout autre raison ; elle était parvenue à éviter Lin durant les deux jours qui avaient précédé l'expédition, et maintenant elle devait à nouveau faire preuve de prudence et d'une bonne dose de filouterie pour parvenir à quitter ce camp sans la croiser.

Le trajet dura une demi-heure et les deux pick-up les déposèrent tous devant la tente de commandement où se trouvait Carlos et les autres leaders. Marina et les deux chefs qui l'avaient accompagnée furent invités à les rejoindre dans la tente de commandement, pour faire un débriefing complet de l'opération. La tente était spacieuse. Dans le coin gauche, se trouvait une première table avec de la nourriture à foison et toute une panoplie de boissons alcoolisées. Au centre, il y avait une grande table autour de laquelle les chefs enchaînaient réunions et beuveries. Et dans l'autre coin de la tente, deux femmes à moitié dénudées étaient assises sur un matelas et se droguaient à l'aide d'une pipe à crack, sans que personne ne leur prête

attention. Marina se dirigea directement vers la table pleine de nourriture alors que les deux autres saluaient leurs camarades. Elle remplit sa bouche de chips et se versa un verre de soda. Sans se préoccuper des chefs, elle ouvrit son sac à dos dans lequel elle glissa un paquet de chips à moitié entamé, quelques pommes et des morceaux de viande séchée. Elle ne fut interrompue dans sa razzia que lorsque Carlos lui adressa la parole.

– C'est bientôt fini les courses là-bas ? Tu viens nous faire ton rapport sur la mission s'il te plaît ? dit-il en la regardant se bâfrer.

– Ouais, ouais... répondit-elle la bouche pleine.

Marina avala une gorgée de soda pour faire descendre le tout, puis s'essuya la bouche d'un revers de la manche.

– Ça s'est bien passé, mis à part le gars qu'on a perdu dans la forêt ; je ne me souviens plus de son nom. Mais oui, on a réussi à baliser tout le parcours du camp jusqu'au site, répondit-elle en se rapprochant de la table où les chefs prenaient place.

– D'accord. Combien de temps faudra-t-il pour nous y rendre avec les hommes et le matériel ?

– Il faudra partir au moins trois jours avant le jour J. Le terrain est difficile et dangereux par endroit, mais ça reste faisable. Il faudra bien deux jours de marche, ce qui permettra d'arriver la veille de l'attaque. On a repéré un site en retrait, susceptible d'accueillir tout le monde. Après, il faudra faire gaffe avec les feux des bivouacs pour qu'ils ne soient pas aperçus depuis la route, mais ça devrait le faire. Le jour J, je conseille de partir de nuit, pour se mettre en place le plus discrètement possible sur site avant le lever du jour.

– Très bien. Vous êtes d'accord avec cette analyse ? demanda Carlos en se tournant vers les deux chefs de gang qui avaient accompagné Marina.

Les deux hommes exposèrent leur point de vue en finissant par rejoindre le sien.

Les discussions reprirent sur la suite des préparatifs, mais Marina n'avait aucune envie de rester plus longtemps en leur compagnie. Elle se leva en plein milieu de la conversation.

– Elle nous quitte déjà celle-là ? pesta l'un des chefs.

– Hein, moi ? Euh oui.

– Tu es sûre de ne pas vouloir rester pour discuter du reste des opérations ? Ton avis nous serait utile tu sais ! insista Carlos.

– Oui, mais non, ça me saoule en fait. On va dire que je vous fais confiance pour le reste hein, répondit-elle en se dirigeant vers le buffet.

– Tu rentres chez toi ? ajouta-t-il.

– Ouais, j'en ai assez de vos tronches.

Carlos la connaissait bien et était habitué à sa désinvolture et son insolence ce qui n'était pas le cas de tous les chefs autour de la table. Carlos leur fit signe de se calmer et de ne pas en faire tout un plat. Marina, elle, était affairée au buffet, remplissant son sac à dos avec tout ce qui lui tombait sous la main et qui ne ressemblait pas à des légumes en boîte.

– D'accord. J'enverrai Lin te chercher avant notre départ.

Elle ne répondit pas, trop occupée à dévaliser le buffet.

– N'abuse pas non plus de notre patience et éloigne-toi de ce buffet ! Tu en as pris assez comme ça ! s'emporta Carlos.

Marina enfourna une dernière poignée de chips dans sa bouche avant de quitter la tente de commandement en étant conspuée par les chefs. Elle n'en avait que faire, car ils auraient encore besoin de son aide. L'objectif pour elle était maintenant de quitter le camp sur la pointe des pieds, sans se retrouver nez à nez avec Lin ou les membres de son groupe. Le camp improvisé était constitué d'environ deux cents tentes, plus ou moins grandes, regroupées sur un

vaste terrain vague en lisière de la forêt de Célian. Il était situé à l'écart de la RN66 et il fallait emprunter un long sentier de terre pour y accéder. Elle se faufila à travers les petites allées de terre et de boue qui traversaient le camp, puis pressa le pas, pour profiter le moins longtemps possible de l'odeur nauséabonde qui régnait dans cette partie du camp. L'hygiène douteuse qui y régnait était une raison suffisante pour ne pas s'éterniser ici ; mais alors qu'elle s'apprêtait à rattraper l'allée principale menant à la sortie officielle du camp, elle entendit des cris étouffés émanant de la tente à sa droite.

Marina s'immobilisa un instant, tendit l'oreille, puis se rapprocha doucement de l'entrée de la tente en dégainant son pistolet. Elle entrebâilla la toile pour y jeter un œil : la scène qui se déroulait à l'intérieur était sordide ; deux hommes tenaient une femme au sol, certainement une prostituée, pour avoir un rapport sexuel avec elle. En voyant les gesticulations de la pauvre femme, celui-ci n'avait pas l'air consenti. L'un des deux hommes était à moitié nu et se forçait en elle tandis que l'autre, agenouillé, la tenait par les bras et essayait de lui retirer son bustier. La femme se débattait de toutes ses forces contre celui qui voulait la déshabiller ; elle le suppliait et le frappait dans une lutte qui était perdue d'avance. Marina retira sa tête de l'embrasure et regarda rapidement autour d'elle ; un seau rempli d'eau se trouvait devant la tente d'en face, elle déposa son sac puis saisit l'anse du seau, avant de faire irruption sous la tente. Sans sommation, elle jeta le seau d'eau glacée sur l'homme nu, qui sursauta et se roula par terre. Son acolyte relâcha sa prise et se mit instantanément debout alors que la femme se recroquevilla sur son manteau.

– Putain ! C'est quoi ce bordel ? s'écria l'homme à moitié nu.

– T'es qui toi, salope ! cria l'autre homme en tendant la main pour ramasser son pistolet au sol.

– Ne bougez pas ! avertit Marina en les pointant avec son arme.

L'homme se figea quelques secondes puis se précipita pour saisir son arme. Il n'en fallait pas plus à Marina pour tirer. L'homme s'effondra au sol en hurlant ; elle venait de lui tirer dans la main et de faire sauter par la même occasion deux de ses doigts.

– La salope ! Elle m'a niqué la main ! Mes doigts... Putain, mes doigts ! hurla l'homme au sol.

– Si tu tentes quoique ce soit, tu finiras dans le même état que ton collègue sauf que ce sera ta saucisse cocktail que tu perdras. Compris ? dit-elle d'un ton ferme.

L'homme qui remontait son pantalon fit un signe affirmatif de la tête.

– Tu peux te lever ? demanda-t-elle à la femme qui se rhabillait précipitamment.

– Oui, répondit-elle timidement.

La femme se releva et prit son sac.

– Prends ça aussi tant que tu y es, ajouta Marina en pointant les deux conserves qui se trouvaient au coin de la tente.

La femme s'exécuta et au passage elle donna un violent coup de pied à l'homme le plus proche d'elle qui n'osa pas répliquer sous le regard de Marina. La femme sortit la première de la tente, Marina la suivit ; en silence, elles accélérèrent le pas pour s'éloigner le plus loin possible de la zone. La femme ne semblait pas plus traumatisée que ça et Marina en déduit qu'elle ne devait pas en être à sa première mésaventure de la sorte. Une fois éloignées, Marina brisa le silence.

– Ça va ? Tu n'es pas blessée ? demanda-t-elle.

– Non, ça va... Merci de m'avoir sortie de ce traquenard.

– De rien, c'est normal. D'autres auraient fait la même chose que moi.

– Je n'en suis pas sûre. Avant toi, deux personnes ont passé la tête pour voir ce qui se

passait et aucune n'est intervenue. Faut croire que ce sont les risques du métier. Avec le temps on s'adapte. En fait, mon seul malheur a été d'oublier mon pistolet chez moi. Même si je n'ai plus que deux balles dedans, ça reste toujours dissuasif, dit-elle en finissant par une quinte de toux prononcée.

– Je suis désolée, l'essentiel c'est que ça soit terminé. Ça doit être difficile de mener cette vie..., dit Marina un peu gênée.

– Si je fais ça, c'est parce que je n'ai pas d'autre choix ! s'énerva brusquement la femme. J'ai une fille à nourrir. Ce n'est pas faute d'avoir cherché d'autres jobs, mais la prostitution est tout ce qu'il me restait pour m'en sortir. Alors, je n'ai pas besoin d'être jugée par qui que ce soit.

Marina ne savait plus quoi répondre, sans doute parce qu'il n'y avait pas de réponse adéquate. Elles continuèrent de marcher en silence jusqu'à la sortie du camp où leurs chemins allaient se séparer.

– Attends, dit Marina.

Elle s'arrêta et sortit de son sac le paquet de chips qu'elle avait pris dans la tente de commandement et quelques morceaux de viande séchée.

– Prends ça pour toi et ta fille.

La femme fut surprise et elle s'émerveilla à la vue du paquet de chips.

– Merci. C'est ma fille qui va être contente, elle adore les chips.

– Ça me fait plaisir.

– Désolée de m'être énervée comme ça.

– Ce n'est pas grave. La vie n'est pas simple tous les jours et encore moins maintenant.

Pardon mais c'est quoi ton prénom ?

– Moi c'est Lola, répondit la femme en hésitant un peu.

– Moi c'est Marina. J'espère que toi et ta fille vous vous en sortirez mieux à l'avenir. En tout cas je te souhaite bon courage pour la suite. Peut-être que l'on se recroisera un jour.

– Merci pour tout Marina.

Au moment où elles se séparèrent, Marina se tourna vers le camp et aperçut Lin au bout qui regardait dans sa direction. Instinctivement, elle se retourna, sans la saluer, et fonça tête baissée sur le chemin menant à la RN66. Elle n'était pas sûre que Lin l'ait reconnue, mais peu importe, cela n'avait pas d'importance. Après quatre journées harassantes dans la forêt de Célian, elle ne pensait qu'à une chose : retrouver son lit et le calme de sa cabane.

CHAPITRE 15

- Cloé -

Les secondes paraissaient des minutes et les minutes des heures. Allongée sur le dos, les pieds contre le mur, elle restait les yeux rivés sur cette vieille horloge qui ne fonctionnait plus. Elle n'avait rien à faire, mise à part s'ennuyer dans des positions aussi inconfortables qu'improbables. Depuis leur installation dans cette maison, Cloé n'avait pas beaucoup eu l'occasion de sortir ; elle restait cloîtrée comme une nonne et se contentait de ranger, déranger puis réarranger la seule pièce qu'elle occupait avec sa mère. Lorsqu'elle n'était pas clouée au lit, cette dernière passait ses journées à l'extérieur pour travailler et ramener à manger. Cloé se désespérait de ne pouvoir l'accompagner car elle aussi voulait travailler, mais sa mère était catégorique. Cette dernière prétextait que son travail de femme de ménage était trop pénible et dangereux, qu'elle n'avait pas le temps de la surveiller et que tant qu'elle ramenait assez de nourriture à la maison, il n'y avait aucune raison pour qu'elle l'accompagne.

Comme si j'avais besoin d'être surveillée ! Je ne suis plus un bébé, j'ai douze ans. C'est vraiment n'importe quoi ! Et puis en quoi être femme de ménage c'est dangereux ? Au point que je ne puisse pas l'accompagner ne serait-ce qu'une seule journée ? À un moment donné faut qu'on m'explique.

Les seules fois où elle avait pu l'accompagner loin de la maison, ce qui n'était arrivé que trois fois en plus d'un mois, c'était pour aller acheter du bois et de l'alcool auprès de vendeurs ambulants sur la grande route ; mais jamais au camp Ochoa. Cloé avait constaté que sa mère buvait désormais régulièrement ; elle ne revenait jamais des courses sans ramener au moins une bouteille d'alcool. Elle lui disait que cela l'aidait à soulager ses migraines et les douleurs liées à la maladie. Cloé voulait bien la croire, mais certains jours, sa mère ne pouvait plus mettre un pied devant l'autre, terrassée par des fièvres foudroyantes ou des quintes de toux inextinguibles. Durant ces moments-là, Cloé se sentait inutile, sans solution, car elle n'avait rien pour soulager sa mère. Si seulement elle pouvait trouver des médicaments, ou quoique ce soit, elle le ferait. Mais enfermée dans cette maison, elle n'avait aucune chance d'y arriver.

Cloé se redressa pour s'asseoir sur son lit, fouilla dans les emballages vides qui gisaient autour de son lit. Elle mit la main sur le paquet de chips que sa mère lui avait ramené il y a quelques jours ; celui-ci était bien évidemment vide mais elle plongea quand même son nez à l'intérieur, pour humer l'odeur de paprika qu'il y restait. Cette seule odeur la fit saliver, et son ventre n'en demanda pas plus pour se réveiller brusquement et lui réclamer à manger. Elle se leva d'un bond pour aller jeter un œil dans leur garde-manger. Elle ne se faisait pas d'illusion sur le choix qu'elle aurait, elle était prête à manger n'importe quoi, tant que ce n'importe quoi n'était pas vert. Y'en avait marre des légumes en boîte, haricots verts, épinards, petits pois, et

puis re-haricots verts, ce qu'elle voulait, c'était de la viande, un bon steak ou quelque chose qui y ressemble. Elle ouvrit le buffet près de la fenêtre barricadée et y trouva leur superbe collection de conserves, de riz et d'alcool.

– Haricots verts, épinards, flageolets, petits pois... Non, non, non et non. Tiens c'est quoi ça ? Une boîte de ragoût de langue de bœuf... Ouais... Faut pas déconner non plus, j'ai faim mais pas à ce point.

Elle mit finalement la main sur la dernière boîte de soupe de poulet qu'elle vida dans une casserole avant de la mettre sur le feu. Il était à peine dix heures du matin et manger du poulet, des épinards ou des haricots verts n'avait plus rien d'extraordinaire maintenant. Les petits-déjeuners sucrés et les caprices culinaires c'étaient finis ; il fallait se contenter de manger ce qu'il y avait et ce qu'il y avait, c'était ça.

Alors qu'elle finissait son assiette, elle se demanda ce qu'elle pourrait bien faire ensuite pour s'occuper. Après de longues minutes de réflexion, elle se rendit compte que rien dans cette maison ne l'enthousiasmait. Elle l'avait déjà exploré vingt, trente fois, de fond en comble ; elle avait même visité les fondations de la maison sans trouver quoique ce soit d'intéressant. Son regard s'attarda sur une bouteille de vodka à moitié vide et elle repensa à sa mère, à sa santé ; si seulement elle pouvait trouver autre chose que de l'alcool pour la soulager. Cela lui trotta dans la tête jusqu'aux douze coups de midi.

Après tout si je sors, personne ne le saura... Maman ne rentre en général pas avant 16 h, ça me laissera environ 3 h pour peut-être faire un tour dehors et voir si je peux trouver des médicaments ou autres choses. Et puis, si elle rentre plus tôt et que je ne suis pas là, je pourrais toujours lui dire que je suis allée chercher du petit bois à la lisière de forêt...

Bon allez, j'y vais !

C'était décidé, elle sortirait de la maison pour rejoindre la grande route et voir ce qu'elle pourrait trouver. Au moins, c'était pour la bonne cause. Tout excitée, elle enfila son sweat-shirt, ses chaussures, puis attrapa son sac à dos pour y glisser une bouteille d'eau, un peu de pain rassis — au cas où -, son imperméable et une des deux machettes qu'elles avaient. Devant le porche d'entrée, elle remarqua que le ciel était très sombre et se félicita d'avoir pensé à prendre son imperméable ; elle referma la porte, puis se lança sur le seul sentier qui menait à la RN66.

Après une demi-heure de marche, elle atteignit la route nationale. Sur sa droite se trouvait, à quelques kilomètres quand même, le camp Ochoa où travaillait sa mère, et sur sa gauche la route s'étendait à perte de vue à travers champs et forêt. D'un côté, l'aventure et l'inconnu, de l'autre, le camp, sa mère et sûrement une punition à la clé. Le choix fut vite fait.

Elle marcha sur le bas-côté et longea la route nationale pendant un bon moment. Celle-ci serpentait entre les champs en friche et les bosquets. Au loin, elle apercevait une vaste étendue verte et grise dans laquelle la route disparaissait ; c'était une forêt, immense, intimidante, et Cloé se demanda si ce n'était pas la célèbre forêt de Célian. Peu de voitures empruntaient la grande route, l'essence était devenue un produit rare et cher que les gens se disputaient ; seules quelques voitures électriques encore en état de fonctionner pouvaient arpenter ces routes régulièrement. Cloé regardait compulsivement les aiguilles de sa montre pour gérer son temps et veiller à rentrer à l'heure prévue.

Après plus d'une heure et demie de marche, sans trouver âme qui vive, elle décida de rebrousser chemin, par crainte d'arriver en retard. Elle était déçue mais tout de même contente de pouvoir se balader en toute liberté, loin de la maison. Alors qu'elle repassait à l'intersection

d'un petit chemin qui se dessinait à travers champ, et qu'elle avait ignoré à l'aller, elle se demanda si l'emprunter ne lui ferait pas gagner de précieuses minutes. Confiante, elle bifurqua à droite, sur le chemin de terre, et s'éloigna de la route nationale. À vue de nez, Cloé estima le cap à tenir pour ne pas trop dévier de la direction de sa maison ; elle marcha deux kilomètres sans trouver âme qui vive avant de tomber sur un spectacle intrigant à une centaine de mètres. Elle voyait une grande tente dressée au milieu du champ, à côté de celle-ci étaient garées deux motos ; mais le plus étonnant était cette file indienne à l'entrée de la tente. Cloé s'approcha avec prudence et rejoignit la queue sans savoir ce que tous ces gens attendaient. Une fois en ligne elle tapota le dos de l'homme devant elle qui se retourna.

– Excusez-moi monsieur, mais vous pouvez me dire ce qui se passe là-dedans ? demanda-t-elle en pointant du doigt la tente.

– C'est le docteur, répondit l'homme.

– Ah bon ? Il y a un docteur qui vit ici ? Je pensais qu'il n'y en avait que dans les communautés.

– Il vient ici une fois par mois, mais je crois qu'il habite dans une communauté. C'est le seul de la région à offrir des consultations aux plus miséreux comme nous.

– Ah, un médecin au grand cœur... J'ai de la chance d'être passée par ici.

S'il y avait bien une chose à laquelle elle ne s'attendait pas, c'était à trouver un médecin ici, au milieu de nulle part, et cette rencontre inespérée ne pouvait pas mieux tomber. Cloé était tout excitée, le docteur pourrait certainement l'aider ; il connaissait peut-être même un remède pour arrêter la propagation de la maladie. Elle regarda sa montre, il lui restait à peu près une heure pour rentrer, et devant elle, une dizaine de personnes attendaient leur tour.

L'homme, peu loquace, se retourna. À l'image des autres patients, tous attendaient leur

tour en silence, en évitant le moindre contact avec les autres personnes de la file d'attente. Cloé pensa à sa mère, peut-être que le médecin pourrait lui donner des médicaments pour la soulager, à défaut de la guérir. Les gens qui patientaient étaient tous en piteux état, boitant, toussant ; ils semblaient tous aussi souffrir de sous-nutrition et Cloé se demandait avec quels moyens le médecin pouvait bien les soigner. Les patients qui ressortaient ne semblaient pas mieux se porter, mais tous étaient reconnaissants envers le médecin qui les avait consultés. Elle l'avait aperçu à chacune des sorties, sans toutefois pouvoir distinguer son visage, caché derrière un masque. Aussi courageux soit-il pour venir dans ce trou paumé, il prenait toutes ses précautions pour ne pas entrer en contact direct avec les patients et potentiellement la bactérie mortelle.

Lorsque son tour arriva, Cloé leva la tête. Au-dessus d'elle, le ciel gris menaçant grondait ; au loin la pluie gagnait du terrain et le vent se renforçait. L'homme à l'entrée de la tente, en combinaison et armé, lui fit signe d'entrer. Elle pénétra prudemment dans la grande tente. Il y faisait sombre, seules deux lampes à pétrole offraient un peu de lumière et projetaient l'ombre du médecin sur la toile. Il était dos à elle, occupé à nettoyer ses instruments dans une bassine. Cloé resta debout près de l'entrée, sans faire de bruit, en attendant qu'il lui adresse la parole.

– Êtes-vous contaminée par le virus ? demanda-t-il sans se retourner.

– Euh, non.

– Avez-vous remarqué l'apparition de tâches ou plaies suspectes sur votre peau ? Avez-vous des problèmes pulmonaires entraînant des toux incontrôlables avec expulsion de mucus ou glaires de couleur sombre ?

– Euh... non, non, balbutia Cloé, surprise par cette entrée en matière.

– Bien, si c’était le cas je ne pourrais rien pour vous et je vous demanderais de quitter les lieux.

– D’accord.

– Pour en être sûr, je vous demande de bien vouloir vous soumettre au test de détection de la Bactoplasia. En cas de mensonge délibéré, le garde dehors n’hésitera pas à vous abattre. Voulez-vous révéler quelque chose que vous m’auriez caché ? C’est le moment, ajouta-t-il en se retournant pour lui faire face.

Le médecin semblait un peu étonné de voir une enfant devant lui. Il tenait un tube à essai avec un coton-tige à la main et la regardait d’un air interrogateur, attendant une réponse.

– Non je ne suis pas malade monsieur, enfin pas que je sache..., répondit-elle avec hésitation.

– Nous allons vérifier ça tout de suite. Peux-tu ouvrir la bouche afin que je procède à un prélèvement ?

Le médecin s’approcha de Cloé qui ouvrit la bouche en grand. Il frotta délicatement le coton-tige contre les parois de sa bouche puis plaça celui-ci dans le tube à essai avant de retourner sur sa petite table. À ce moment-là, elle réalisa que la cohabitation avec sa mère l’avait peut-être contaminée. Que se passerait-il si le médecin l’informait qu’elle l’était ? Est-ce qu’il la tuerait ? Elle se mit à paniquer et recula doucement vers l’entrée de la tente.

– Très bien. Je te confirme que tu n’es pas contaminée. Alors, qu’est-ce que je peux faire pour toi mademoiselle ? dit-il en se retournant.

Cloé se figea. Après un instant, elle réalisa que le médecin venait de lui annoncer une bonne nouvelle. Elle se redressa et s’éclaircit la voix.

– Je m’appelle Cloé et en fait je viens vous voir pour ma mère, elle est malade.

– Ah. Pourquoi ne t’a-t-elle pas accompagnée ? demanda le médecin.

– Elle ne pouvait pas. Elle est... trop malade pour venir.

– D'accord. Est-ce que tu peux me décrire ses symptômes ?

– Elle a... En fait elle est... Elle est atteinte de la maladie, de la bactérie.

– Je suis désolé pour elle. Comme tu dois le savoir, il n'y a malheureusement aucun remède ou médicament contre l'agent pathogène. La Bactoplasia est incurable. Je ne peux rien faire pour ta maman.

– Je sais docteur, mais il doit bien exister des médicaments qui peuvent la soulager ? Elle tousse beaucoup, elle a souvent de la fièvre et mal un peu partout. Il y a sûrement quelque chose pour l'aider, même un petit peu, non ? S'il vous plaît, implora-t-elle.

Le médecin la fixa de longues secondes en silence puis reprit la parole.

– Oui, il y a certains médicaments qui peuvent soulager les symptômes de ta mère, mais ils coûtent très cher et sont rares. Je peux, si tu le souhaites, noter leurs noms sur un papier.

– Oh oui, s'il vous plaît !

Le docteur sortit un calepin et un stylo de sa poche pour noter le nom des médicaments et les posologies, puis il tendit la liste à Cloé. Elle parcourut rapidement des yeux le bout de papier sur lequel étaient écrits sept noms imprononçables de médicaments.

– Ces médicaments ne la guériront pas, mais ils l'aideront contre la fièvre, les problèmes pulmonaires et les crises de démence. Je le répète, aucun d'eux n'est curatif. Tu pourras en trouver certains dans les pharmacies des communautés ou dans des camps bien approvisionnés. Mais bon, ne compte pas trop sur la deuxième solution.

– D'accord. Merci beaucoup docteur ! dit-elle, très reconnaissante. Est-ce que vous savez combien de temps on peut vivre avec la maladie ? ajouta-t-elle.

– Cela dépend des personnes et des mutations de la bactérie. S'il s'agit du T-1, les personnes peuvent succomber en quelques heures ou quelques jours. Pour le type 2, cela prend

en général beaucoup plus de temps, ça varie entre plusieurs semaines et plusieurs mois. Mais comme je l'ai dit, cela dépend des individus et aussi de leurs conditions de vie. Un patient est parvenu à vivre un peu plus de 2 ans avec la maladie, mais ce cas est exceptionnel. Sais-tu depuis combien de temps ta mère est contaminée ?

– Je crois que cela fait 6 ou 7 mois, je n'en suis pas sûre.

– Je vois...

Le médecin alla dans le coin de la tente où se trouvait une pile de serviettes. Il s'agenouilla, souleva la pile, et récupéra un sac dans lequel il fouilla et sortit des comprimés. Il glissa ceux-ci dans une petite boîte, se releva, puis tendit la boîte à Cloé.

– J'ai mis dans cette boîte quatre comprimés, tous différents. Ces comprimés font partie de la liste que je t'ai donnée. Je ne pourrai pas t'en donner plus mais cela te permettra, à toi et à ta mère, de ne pas vous faire arnaquer par les escrocs de la région au moment d'en acheter d'autres.

– Je ne sais pas comment vous remercier. Je n'ai rien à vous donner, je suis désolée.

– Ce n'est pas grave, tout ce que je te demande, c'est de ne pas ébruiter le fait que je t'ai donné ces médicaments. Je n'ai pas envie que tous les contaminés de la région fassent la queue devant ma tente ou de me faire attaquer par des brigands.

– Bien sûr je ne dirais rien docteur. Merci beaucoup. C'est quoi votre nom ?

– Moi c'est Henry, dit-il en rigolant.

– Je ne vais pas vous déranger plus longtemps docteur Henry. Encore merci pour tout !
s'exclama-t-elle.

Le médecin la salua et lui souhaita bonne chance. Cloé se dirigea vers la sortie et remarqua tout juste que la pluie tombait dru sur la toile. Avant de mettre un pied à l'extérieur, elle sortit de son sac l'imperméable et l'enfila.

La pluie était glacée, elle avait de la peine à voir à plus de 100 mètres devant ; derrière, la file devant la tente du docteur était toujours bien garnie et ce malgré les trombes d'eau qui s'abattaient. Même si le temps était exécrable, elle ne pouvait s'empêcher d'apprécier ce moment comme si le soleil brillait, ces sentiments de liberté et de satisfaction suffisaient pour la réchauffer. Son objectif était en partie rempli, maintenant il ne lui restait plus qu'à acheter ces médicaments pour soulager sa maman. C'était une victoire, une petite, mais une victoire quand même qui lui ouvrait la perspective de nouvelles escapades extérieures avec pour objectif : obtenir coûte que coûte les médicaments de cette liste.

Une heure de marche sous le déluge, c'était ce qu'elle avait enduré pour arriver devant le porche d'entrée de la maison. Il était 16 h 20 et par miracle sa mère n'était pas encore rentrée. Trempée jusqu'aux os, la première chose qu'elle fit en rentrant fut de rallumer le feu de la cheminée puis d'enlever tous ses vêtements pour en mettre des secs. Elle s'assit sur le bord de son lit, au plus près du feu, sortit la liste du docteur Henry et répéta, mémorisa, chacun des noms de la liste, jusqu'au retour de sa mère.

CHAPITRE 16

- Anna -

« Alors toi mon petit père, tu ne vas pas t'en sortir comme ça ! », grommela Anna dans un énième effort.

Cela faisait plusieurs minutes qu'elle se débattait avec le bras du cadavre qui semblait tout faire pour ne pas qu'elle le dépouille de son énorme manteau de fourrure. La pluie n'aidant pas, elle faillit tomber une nouvelle fois en arrière mais parvint à se rattraper au dernier moment. Le cadavre de cette femme était raide comme un bout de bois et la fourrure, détremmée, rendait l'opération d'autant plus difficile. Anna décida d'employer les grands moyens ; elle attrapa le bras droit à deux mains, plaça son pied sur la poitrine du cadavre et tira de toutes ses forces, jusqu'à entendre un « crac ». Elle fit de même avec l'autre bras et fut soulagée de pouvoir enfin récupérer ce splendide manteau, parfait pour les hivers précoces et rugueux de la région. Après s'être éloignée du corps, elle retira son masque tout embué et déposa le manteau dans son caddie avec les autres affaires qu'elle avait dégoté en chemin.

Anna était frigorifiée et aurait bien aimé échanger la moitié de son caddie contre un bol de chocolat chaud au coin d'un feu. Il était 14 h et sa journée de travail n'était pas encore terminée. Elle, Léo et Seb s'étaient séparés pour la journée afin de couvrir le plus de terrain possible, avant que d'autres pilleurs et receleurs ne s'accaparent les meilleures parts du butin de la zone. L'automne et l'hiver étaient toujours des périodes chargées dans leur profession, propices aux bonnes affaires. Les plus faibles tombaient comme des mouches, ne résistaient pas à la disette et aux rudes conditions climatiques qui s'abattaient sur la région ; et eux n'avaient plus qu'à faire la voiture-balai pour récupérer ce qu'il restait. Ce mode de vie passionnait Léo et Seb ; beaucoup moins Anna, qui luttait avec sa conscience lui disant que ce qu'ils faisaient était mal. Malgré tout, elle s'était habituée à ce nouveau mode de vie, qui contrastait avec les derniers mois de famine et de misère qu'elle avait vécu avec Léo, avant de rencontrer Seb, il y a trois ans de cela. Au final, tout ce qui comptait, c'était de pouvoir manger à sa faim, même si elle ne crachait pas sur les petits extras occasionnels qu'elle pouvait désormais se permettre : comme faire du shopping ou des soins du corps, durant leurs étapes dans les camps et communautés.

Vivre dans une communauté était tout ce dont Anna rêvait. Une vie sédentaire, loin du froid et de la misère sur les routes, que demander de plus dans ce monde ? Même s'ils étaient tous destinés à mourir de la Bactoplasia, elle voulait au moins profiter du peu de confort que ce monde avait encore à offrir. Tout ce qu'il fallait pour réaliser ce projet était de convaincre Léo et Seb ; une mission qu'elle avait entreprise depuis un an déjà, sans succès. Mais elle n'avait pas pour habitude de baisser les bras face à ses deux compagnons, et elle comptait bien obtenir gain de cause un jour ou l'autre.

La récolte de fin d'après-midi fut bien maigre, et sur les coups de 17 h, Anna décida qu'il était grand temps de se rendre au point de rendez-vous qu'ils s'étaient donné. Le caddie qu'elle

poussait était lourd, difficile à manœuvrer sur les sentiers rocailleux, et elle ne se priva pas pour rouspéter et jurer à chaque fois que les roues de ce dernier se bloquaient ou s'embourbaient. Après une heure de galère, elle atteignit le point de rendez-vous. Elle fut cependant déçue de n'y trouver personne. La pluie tombait et le vent soufflait alors que le crépuscule engloutissait la toile grise du paysage déprimant des vastes champs stériles qui s'étendaient devant elle. Anna grelottait sous la bâche qui la recouvrait elle et son caddie, en n'espérant qu'une chose : que Léo ou Seb se pointe rapidement pour lui tenir compagnie. Alors qu'elle commençait à s'inquiéter, elle distingua à travers les cordes qui tombaient, deux silhouettes avançant dans sa direction.

Arrivés à sa hauteur, Léo releva la bâche pour voir ce qu'elle faisait.

– Ça va ma chérie ? Ça fait longtemps que tu nous attends ? demanda-t-il.

– « Ça va ma chérie ? Ça fait longtemps que tu nous attends ? » répéta puérilement Anna. Oui, ça fait des plombes que je vous attends, dans le noir et sous la pluie ! Où est-ce que vous étiez passés ? Et où sont vos caddies ?

– On a déposé tout ce qu'on a trouvé dans la cache du petit bois avant de venir, répondit Léo.

– Et vous ne vous êtes pas dit à un moment donné que j'étais peut-être toute seule dans ce temps pourri à vous attendre ? Non, c'est trop demander que de penser à la seule nana du groupe dans ces circonstances ! Je vous déteste !

– Je t'avais prévenu Léo qu'on aurait dû venir ici d'abord, dit Seb.

– Oui ben, on est là maintenant, c'est ce qui compte. On va t'aider avec ton chariot.

– Il ne manquerait plus que je doive le pousser moi-même. Vous avez de la chance que je sois en quasi hypothermie, sinon je vous étranglerais.

– Ne t'inquiète pas ma petite Anna, on va bien prendre soin de toi ce soir. Léo et moi on s'occupe de tout, pendant que toi, tu te reposes. Qu'est-ce que tu en dis ?

– C’est un bon début, répondit-elle en se relevant.

Léo tenta de l’embrasser pour se faire pardonner mais elle le repoussa sans ménagement.

– Allez, on y va. Maintenant ! dit-elle, en prenant la tête de la troupe.

Le trajet se fit en silence. Tous les trois étaient vraiment pressés de se mettre à l’abri et d’établir leur campement pour la nuit. Compte tenu des conditions climatiques, la lisière du petit bois était l’endroit idéal pour s’installer. Anna s’assit contre un arbre, emmitouflée dans son manteau et sa couverture de survie, elle observa ses deux compagnons monter les deux tentes puis allumer le feu sous le vent et la pluie. Les voir galérer et se démener de la sorte, lui redonna le sourire ; elle tenait sa vengeance. Une fois l’opération terminée, elle se précipita dans sa tente, sans un mot pour eux, afin de changer de vêtements et se reposer.

Anna était bien au chaud dans son sac de couchage, quand Seb ouvrit la toile de sa tente pour lui annoncer que le dîner était prêt. Elle était affamée, mais la douce chaleur de son duvet rendait toute sortie extérieure pénible. Elle pensa furtivement à sauter le dîner, mais le gargouillement de son ventre qui suivit, la fit renoncer à cette pensée. Lorsqu’elle émergea de la tente, emmitouflée dans tout ce qui lui était tombé sous la main, Seb lui tendit un parapluie. La pluie avait baissé en intensité et les quelques arbres avec encore des feuilles les protégeraient bien assez le temps de souper. Le dîner commun était devenu, au fil des ans, un rituel auxquels ils ne dérogeaient pas ou presque : qu’il pleuve, qu’il vente ou qu’ils n’aient plus grand-chose à manger, les trois amis tenaient à se retrouver au moins une fois dans la journée. Tous les soirs, ils avaient droit aux blagues salaces de Seb, aux anecdotes barbantes de Léo ; ou à ses chansons approximatives, qu’elle prenait plaisir à fredonner, le tout dans une ambiance qui leur faisait

oublier un quotidien pas toujours facile.

Au menu du soir : riz, lentilles, morceaux de viande séchée et fruits confits ; un véritable festin. Les garçons s'étaient sûrement concertés pour lui faire plaisir et ce fut suffisant pour qu'elle leur pardonne leur indélicatesse de la journée. La viande, hors boîte de conserve, était devenue un produit haut de gamme qu'ils ne pouvaient s'offrir qu'une à deux fois par mois. Tous les élevages avaient été décimés par la Bactoplasia ; peu d'animaux vivaient encore, mais on ne sait comment, la région produisait tout de même un peu de viande de porc vu l'aspect et la texture. Celle-ci était uniquement vendue émiettée ou en petits bouts séchés, donc on ne pouvait jamais identifier quel morceau de l'animal on mangeait. Au final, tout ce qui comptait, c'était d'avoir de la viande et des protéines dans l'assiette, peu importe l'animal.

Dans leur objectif de lui faire plaisir, les garçons avaient eu la main lourde sur les doses de riz et de lentilles. Ils se servirent de grosses portions et eurent même droit à du rab, au point d'être ballonnés et d'avoir du mal à bouger. Il fallait dire que leurs estomacs n'étaient plus habitués à de telles quantités. Anna rigola intérieurement en se disant que, si les garçons étaient en charge du stock de provisions et du rationnement, ils ne tiendraient pas longtemps. L'ambiance était joviale, détendue, et elle se dit que c'était le moment idéal de remettre sur le tapis le sujet de l'installation définitive dans une des communautés de la région.

– Vous n'en avez pas un peu marre de dormir dans le froid et l'humidité ? demanda-t-elle.

Léo et Seb échangèrent un regard suspicieux, comme s'ils voyaient venir Anna à des kilomètres avec ses gros sabots.

– C'est notre mode de vie, celui qui nous permet d'avoir le ventre plein tous les jours ; donc s'il faut avoir un peu froid pour survivre décemment moi ça ne me dérange pas, répondit Léo.

– C’est vrai qu’il commence à faire froid et que ça ne va pas aller en s’améliorant. Mais Léo n’a pas tort, notre activité nous amène à voyager sur les routes régulièrement, ajouta Seb.

– Ça va bientôt être l’hiver et je ne sais pas si vous vous souvenez de l’hiver dernier, mais moi oui, et j’aimerais bien ne pas réitérer l’expérience, si vous voyez ce que je veux dire.

– Putain, c’est vrai qu’on en a chié l’année dernière, dit Seb en rigolant.

– On sait très bien où tu veux en venir Anna et on en a discuté des centaines de fois..., annonça Léo.

– Et on n’a toujours pas pris de décision claire, donc je relance le sujet. Pourquoi on n’essaierait pas de s’installer dans une des communautés de la région ?

– Parce que, déjà un, ce n’est pas compatible avec notre travail actuel, et de deux, parce que c’est quasi mission impossible de se faire accepter..., s’agaça Léo avant d’être interrompu par Seb.

– Comme le dirait Karadoc : « C’est pas que c’est difficile d’y entrer, c’est que c’est sa mère difficile d’y rentrer, la race de sa grand-mère ! », dit Seb en provoquant un bide presque attendu. Ah pardon mec, tu peux continuer, ajouta-t-il.

Anna voyait que Seb essayait de détendre l’atmosphère pour désamorcer la bombe qui tictaquait lentement.

– Merci pour cette intervention utile. Bon, et de trois, qu’est-ce que tu veux qu’on fasse dans une communauté ? On n’a pas de travail là-bas et crois-moi, je n’ai aucunement l’intention de devenir le larbin de qui que ce soit.

– Tout d’abord, vivre dans une communauté n’est pas forcément incompatible avec notre activité. On peut très bien y habiter et partir deux ou trois jours dans la semaine pour travailler sur les routes. Sinon, vous pouvez partir tous les deux plus longtemps et moi je trouverai bien du travail dans la communauté. On peut aussi monter un petit commerce de

recel sur place ?

– OK, donc en gros, tu veux bien rester au chaud pendant que nous deux on se les gèle sur les routes. Au passage, je te rappelle que les commerces de recel qui existent déjà dans les communautés sont ceux avec qui on travaille actuellement, et je ne pense pas qu'ils verraient d'un bon œil qu'on s'installe pour les concurrencer.

Le ton sarcastique de Léo avait le don d'énerver Anna et elle se contenait pour ne pas exploser.

– Continue Anna. C'est toujours intéressant d'entendre de nouvelles idées de business, encouragea Seb.

– Merci. En ce qui concerne l'adhésion à une communauté, on peut faire valoir notre expérience, notre état de santé irréprochable et nos aptitudes à la survie sur les routes. Et puis, avec tous les contacts que tu as Seb, on va bien trouver un moyen de rentrer.

À ce moment-là, Seb manqua de s'étouffer avec une gorgée d'eau. Il toussa longuement puis se tourna vers elle.

– Ma grande, je crois que tu surestimes l'influence de mes contacts. Pour la plupart, ce sont des rapports basés sur le commerce, mais quand ça touche à des choses aussi sérieuses que ça, crois-moi que les faveurs n'existent plus, à moins d'aligner un gros paquet de biftons. Et tout ça, sans garantie de résultat. Alors je suis désolé de te décevoir Anna, mais ne mise pas trop d'espoirs sur moi.

– Tu as entendu Seb. Cela ne sert à rien de postuler dans une communauté. Ils n'ont pas besoin de nous et on n'a pas les moyens, surenchérit Léo.

– Techniquement, je n'ai pas dit ça. Je dis juste que c'est beaucoup de ressources engagées, sans garantie de succès, surtout pour trois personnes.

– De toute façon, les communautés c'est comme les camps, un jour ou l'autre ça s'effondre ou ça part en fumée. Perso, ça me ferait mal au cul de dilapider tout ce que l'on a,

pour que dans un an ou deux on perde tout en prenant la fuite. Je sais que tu as besoin de meilleures conditions de vie avec l'hiver qui arrive Anna mais crois-moi : on fera notre possible pour que cet hiver ne ressemble pas au précédent. De toute façon, si le temps est vraiment impossible, on prendra une chambre d'hôtel dans une communauté pour ne pas prendre de risques. Ça te rassure ? demanda Léo.

Anna ne dit pas un mot. Elle avait écouté religieusement les arguments des deux amis de collusion, bien décidés à ne pas changer leur mode vie. C'est vrai que leurs arguments se tenaient, mais elle voulait au moins essayer et tenter sa chance. Néanmoins, pour elle, ce projet était loin d'être enterré. Il n'était pas nécessaire de partir au conflit avec eux ce soir, et elle décida de poursuivre cette discussion une prochaine fois. Au moins, elle avait obtenu la garantie de dormir au chaud dans une communauté, en cas de conditions climatiques trop rudes.

– Tu ne veux pas nous chanter un petit quelque chose pour bien finir la soirée ? demanda Seb avec un grand sourire.

– Non je n'ai pas envie. Il fait trop froid, répondit-elle.

– Toi tu n'as pas une blague plutôt ? demanda Léo.

– Heureusement que tu es là pour me lancer mon Léo, s'enthousiasma Seb.

– Toujours.

– Et bien, j'en ai une que mon pote Marco m'a raconté y'a quelques jours. Elle va te plaire parce que c'est sur un mec de chez toi, un Corse. Vous êtes prêts ? Bon alors, c'est un couple de Corses, Doumé et Felicia, avec leur âne, ils vont vendre leurs jambons au marché du village qui se trouve en haut de la montagne. Alors ils marchent, ils marchent, et au bout de cinq kilomètres, l'âne s'arrête pour se reposer. Là, t'as Doumé qui regarde l'animal et qui dit : « Une fois ! ». Bon tu vois, l'âne il est un peu effrayé alors il repart, mais un kilomètre plus loin il s'arrête encore une fois, essoufflé. Là, Doumé il fixe l'animal et il dit : « Deux fois ! ». L'âne il est

apeuré, tu vois, alors il décide de repartir mais deux kilomètres plus loin, il s'arrête, épuisé. Alors à ce moment-là, t'as Doumé qui sort son fusil et « BAM ! BAM ! », putain, il tire deux balles dans la tête de l'âne. Alors tu as Felicia, sa femme, qui fait une tête comme ça, qui s'énerve contre son mari et qui lui dit : « Imbécile, qui est-ce qui va porter les jambons maintenant ? ». Et là, t'as Doumé qui la regarde et qui dit : « Une fois ! ».

Léo était mort de rire, ce qui n'était pas le cas de Anna.

– Bon sur ce, bonne nuit, dit-elle en se levant pour rejoindre sa tente.

– Quoi elle n'est pas bonne ? interrogea Seb en la suivant des yeux.

– Si, si, elle est excellente, répondit Léo, toujours plié en deux.

– Heureusement que t'es là pour me soutenir dans ma carrière d'humoriste en herbe mon Léo !

– Toujours.

Anna avait eu sa dose pour la journée et tout ce qu'elle voulait c'était un peu de chaleur sous sa couverture de survie et dans son sac de couchage.

CHAPITRE 17

-Rafaël-

Les trois motos slalomaient dans les allées boueuses, en évitant piétons et chariots, pour rejoindre la cantine du camp. Rafaël, à l'arrière de l'une d'entre elles, était fasciné par la dextérité et le sens de l'équilibre de sa conductrice, Alice, qui semblait bien décidée à ne pas poser pied à terre jusqu'à destination. Chacune des motos transportait un conducteur et un tireur armé d'un fusil d'assaut. Deux des motos, dont celle de Rafaël, faisaient partie de la compagnie d'escorte de Cédric ; l'autre appartenait à une compagnie concurrente, et toutes les trois venaient de terminer leur mission de la matinée. Celle-ci avait consisté à accompagner et sécuriser un petit convoi entre la communauté de Sion et celle de l'Espoir, puis d'escorter une camionnette faisant le tour de plusieurs camps pour des livraisons sur le chemin retour. Il était midi passé et la camionnette venait de terminer sa tournée au camp Laoc. La troupe avait environ 45 min devant elle pour se restaurer, avant de reprendre la route pour la dernière mission de la journée qui les ramènerait du côté de Sion.

Rafaël en était à sa quatorzième mission et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il adorait ce job. Il adorait partir à l'aventure, il adorait manger à sa faim, être payé convenablement et faire partie de ce groupe respecté de tous. Lui, qui pensait que ce job était dangereux, s'était finalement rendu compte que ce n'était pas le cas et, au fond, c'était ce qu'il appréciait le plus. Sur l'ensemble des missions auxquelles il avait participé il n'avait pas utilisé une seule fois son arme ce qui, d'après ses collègues, était miraculeux. Tous admettaient que le mois qui s'était écoulé avait été anormalement calme et que cela ne présageait rien de bon. Rafaël voulait bien les croire, mais mission après mission, rien ne se passait et il commençait à penser que ces derniers essayaient de dramatiser à l'excès les risques du métier.

Alice mit finalement pied à terre et les motos s'arrêtèrent à l'entrée de l'immense tente qui abritait la cantine du camp Laoc. Elle n'avait de cantine que le nom, car il s'agissait davantage d'un restaurant grand format que d'un lieu où l'on pouvait manger bon marché. Tous les prix étaient horriblement élevés dans ce camp et ils dépensèrent deux pièces de communauté chacun pour avoir droit au repas du jour. Au menu du midi : pain, ragoût de légumes, fruits confits et boisson au choix. Le chef qui avait cuisiné le repas semblait avoir un don pour rendre tous les aliments plus insipides les uns que les autres, et Rafaël se força à finir son assiette de ragoût. Heureusement, les fruits confits apportaient une touche sucrée à ce menu fade et décevant.

La pause repas passa à toute vitesse ; et voilà qu'ils étaient déjà en train d'enfourcher leurs bécanes pour rallier le point de rendez-vous de la dernière mission de la journée. La camionnette, qu'ils avaient accompagnée jusqu'ici, était désormais remplie de provisions et prête à rejoindre sa destination finale : la communauté de Sion. Pour l'escorter, une des trois motos se positionna trois cents mètres devant pour prévenir de tout obstacle ou danger sur la route, tandis que les deux autres se tenaient de part et d'autre du véhicule pour le protéger. La

route était détremée et en mauvais état ; la pluie qui était tombée de manière ininterrompue pendant plusieurs jours avait provoqué des inondations un peu partout dans la région, et nombre de routes s'en retrouvaient difficilement praticables. La RN66, elle, avait plutôt bien supporté les intempéries et la troupe pensait que cela augmenterait la probabilité d'attaque sur celle-ci. Rafaël ne partageait pas cet avis. Il sentait que sa bonne étoile brillait au-dessus de lui, et une fois de plus, son intuition lui donna raison car le trajet se passa sans encombre.

C'était maintenant l'heure de la paie. Lui, Alice et les deux autres membres de l'équipe de Cédric rentrèrent au camp Canot.

Cédric les accueillit comme à son habitude, avec une bouteille d'alcool à la main. Ils prirent tous place autour de la table pour faire le debrief de la journée.

– Alors la team ? Tout s'est bien passé à ce que je vois ? commença Cédric en remplissant un verre pour chacun des membres.

– Oui, les routes sont toujours aussi calmes et nos trois missions de la journée ont été accomplies sans difficulté, répondit Alice qui officiait comme responsable du groupe sur le terrain.

– Bien. Pourvu que cela dure. Mais ne nous faisons pas trop d'illusions, quelque chose de louche se prépare et j'ai ma petite idée là-dessus.

– Ah bon ? Qu'est-ce que c'est ? demanda Rafaël, soudainement stressé à l'idée que ce travail paisible puisse se transformer en véritable enfer pour on ne sait quelle raison.

– Disons qu'aujourd'hui, je viens de signer le plus gros contrat de l'histoire de notre compagnie. Et je crois que toutes les compagnies de sécurité et d'escorte de la région sont aussi de la partie. Je n'ai eu que peu d'informations sur la nature du convoi, mais je sais que ce sera du très lourd. Du jamais vu sur les routes de la région...

– Ce sera pour quand ? interrompit Alice.

– Et bien, je ne sais pas encore. Toutes les compagnies seront prévenues deux ou trois jours avant la date d'opération ; c'est la raison pour laquelle il faudra se montrer flexibles sur notre calendrier. Comme j'allais le dire, le calme actuel n'est peut-être pas étranger à ce convoi exceptionnel, et cela ne m'étonnerait pas que l'on rencontre quelques remous le jour J.

– Ça se tient. Toute la racaille de la région doit baver sur ce convoi si ça s'est ébruité, dit Alice.

– Oui, c'est ce que je pense aussi, confirma Cédric.

Rafaël écouta religieusement la discussion animée qui s'ensuivit entre Cédric et Alice sur les précautions à prendre, les capacités de chacun, les meilleurs binômes à former ; ils envisagèrent même de recruter de nouveaux membres spécifiquement pour cette mission. Le point sur lequel ils étaient tous les deux d'accord était d'investir dans de nouveaux équipements, comme des gilets pare-balles et beaucoup de munitions. C'est ce qu'il appréciait chez Cédric ; bien qu'il soit près de ses sous, dès qu'il s'agissait de protéger ses hommes, il ne comptait plus à la dépense. Le sujet de la mystérieuse opération semblait être épuisé pour le moment et il fut soulagé qu'ils en vinsent finalement à la paie du jour. Cela faisait deux jours que Rafaël n'avait pas travaillé ; les missions étaient irrégulières et un turnover s'opérait entre les membres de la compagnie pour que chacun puisse travailler et gagner sa vie. Rafaël était pressé et un peu sur la paille en ce moment. Il avait investi ses premiers salaires dans l'achat d'une tente, d'un matelas, de couvertures, d'une lampe, de piles, mais aussi dans un équipement pour les missions, et tout ça, c'était sans compter la nourriture. Bref, il était dans le rouge.

Cédric se leva de table pour aller chercher leur paie. Il revint quelques minutes plus tard avec un sac de sport, dont il déversa le contenu sur la table, avant de faire le partage entre les

quatre membres du groupe. La part de chacun dépendait de plusieurs critères comme l'ancienneté, le grade ou les faits d'armes accomplis durant la mission ; et malheureusement pour Rafaël, il était toujours un bleu, au bas de l'échelle, et devait se contenter de la part du pauvre. Il acceptait cette situation et ne se plaignait pas, car même ce salaire minimum lui permettait de vivre correctement et d'acheter ce dont il avait besoin.

Il s'en sortit avec deux pièces de la communauté de Sion, des piles, quatre boîtes de conserve, des fruits séchés, deux sachets de riz et deux bières qu'il échangea dans la foulée avec un collègue contre une autre boîte de conserve. La réunion terminée, tous vaquèrent librement à leurs occupations mais avant de partir, Cédric rappela à chacun la prochaine date de mission sur laquelle ils étaient mobilisés. Rafaël était content qu'il lui fût confirmé que sa prochaine opération aurait lieu dès le lendemain, ce qui lui permettrait de garnir un peu plus son stock de provisions.

À l'extérieur de la tente, Alice lui proposa de le conduire à la consigne du camp, où tous les deux avaient des affaires à récupérer. Rafaël y laissait toujours ses biens les plus précieux comme son arc, ses pièces ou son vieux sac qui contenait la lettre d'Estelle. Il accepta volontiers et tous deux rejoignirent la consigne à moto. Cette dernière était tenue par « Gros Joe », surnom qui lui avait été donné en raison de sa stature imposante, un homme très respecté dans le camp, qui veillait sur les biens qui lui étaient confiés comme s'il s'agissait des siens. Personne ne volait le Gros Joe impunément. Rafaël avait entendu qu'un jour, son meilleur ami s'était aventuré à vouloir subtiliser des biens consignés et le Gros Joe l'avait pris la main dans le sac. En représailles, il lui avait collé une balle entre les deux yeux puis avait exhibé son corps devant son stand, pendant près d'un an, pour dissuader quiconque de s'essayer à vouloir en faire de même. Aujourd'hui, il ne restait plus que le crâne de ce pauvre homme, qui trônait sur l'étagère du stand, pour rappeler à tout le monde cette histoire. Rafaël entretenait de bons rapports avec

le Gros Joe qui lui avait donné pas mal de conseils à son arrivée : comme les bonnes adresses du camp, les personnes de confiance ou celles à éviter, il lui avait même fait un prix d'ami lorsqu'il était un peu à sec.

Après avoir récupéré ses affaires, Rafaël aborda avec Alice le sujet qui commençait à le turlupiner.

– Tu crois vraiment que ça risque de péter durant cette mystérieuse grande opération ? demanda-t-il en tentant de masquer son inquiétude.

Alice le toisa du regard comme pour déceler en lui le moindre signe de faiblesse. C'était une femme stricte en apparence mais très amicale avec ceux et celles qui la connaissaient. Elle adorait plus que tout son job et en faisait sa priorité ; elle avait gravi tous les échelons de la hiérarchie pour devenir le bras droit de Cédric. Elle mettait tout en œuvre pour s'assurer de la réussite de ses missions ; elle était par conséquent très exigeante avec les autres membres de l'équipe. Pour elle, la peur était un ennemi à combattre, un danger pour sa sécurité et la réussite des missions ; la peur transformait les gens et c'était une composante qu'il fallait absolument éliminer car un coéquipier apeuré était un coéquipier sur lequel elle ne pourrait pas compter lorsque les choses se gâteraient. Alice était capable de retirer un membre d'une mission si elle estimait que celui-ci n'était pas à la hauteur.

Au final, ça pouvait être un mal pour un bien. Si elle me retirait de cette grosse mission, je ne m'en porterais sûrement pas plus mal. Mieux vaut faire dix petites missions sans grand danger, mal payées, qu'une grosse très bien payée mais au cours de laquelle je risque de me faire canarder.

– Comme nous en avons discuté lors du débriefing, oui, c’est une éventualité à laquelle tu dois te préparer, répondit Alice.

– Mais genre, on a beaucoup de chance d’y passer ? Déjà ça ressemble à quoi une embuscade type dans la région ? C’est juste quelques coups de fusil échangés ou c’est l’apocalypse ?

Alice éclata de rire ce qui le déstabilisa un peu plus.

– Si tu ne l’as pas encore remarqué, ça fait déjà plus de dix ans que c’est l’apocalypse Rafaël.

– Franchement toutes les missions auxquelles j’ai participé jusque-là étaient, disons, plutôt calmes. En fait je n’ai pas utilisé une seule fois mon arme et j’ai peur d’être rouillé le moment venu.

Le sourire d’Alice s’effaça de son visage.

– Rafaël, on s’entraîne au tir toutes les semaines, dit-elle d’un ton accusateur. Et même si j’ai remarqué que tes aptitudes au tir étaient, comment dire, « limitées », rien ne pourra te préparer à une véritable embuscade. Il faudra que tu prennes sur toi et que tu fasses preuve d’un peu de sang-froid, c’est tout ce que l’on te demande. Dans ta situation, je peux comprendre une légère angoisse mais je te conseille de ne plus paniquer de la sorte, surtout pas devant les collègues ou Cédric.

– Oui, excuse-moi, c’est juste que je me pose des questions à propos de cette histoire de convoi exceptionnel.

– C’est notre métier, faudra t’y faire ou quitter le job.

– Hors de question, ce boulot est la meilleure chose qui me soit arrivée depuis un moment, je ne compte pas le lâcher comme ça !

– Je préfère déjà davantage cette attitude. Tu seras en binôme avec moi si cela peut te

rassurer, répondit-elle en lui souriant.

– Si je suis avec la grande capitaine Alice, alors je n’ai aucune raison de m’inquiéter, dit-il en souriant.

– Tout se passera bien, t’inquiète.

Après cette conversation, Alice prit congé et remonta sur sa moto. Rafaël, lui, se dirigea à pied vers sa tente. Il était soulagé d’apprendre qu’il ferait équipe avec Alice lors de cette opération.

Au moins elle saura comment réagir en cas de problème.

Cependant, Rafaël ne pouvait s’empêcher d’envisager les pires scénarios et son imagination n’avait pas de limite. Il savait que le stress ne ferait que monter jusqu’au jour J et qu’il ne dormirait pas beaucoup d’ici là.

CHAPITRE 18

- Cloé -

Cloé guettait le départ de sa mère et trépignait d'impatience. À travers les épais rideaux et les planches clouées à la fenêtre, elle la voyait s'éloigner et vaciller un peu sur le chemin. Était-ce dû au vent, aux courbatures liées à son travail au camp ou à l'alcool qu'elle buvait maintenant en quantité, Cloé ne saurait le dire. Tout ce qu'elle souhaitait, c'était obtenir les médicaments pour la soulager et lui éviter de plonger un peu plus dans la boisson. Concentrée, déterminée, elle n'avait plus que cet objectif en tête et le moins que l'on puisse dire, c'était qu'elle s'était démenée pour préparer l'expédition du jour. Une semaine s'était écoulée depuis sa rencontre avec le docteur Henry ; elle avait utilisé ces précieux jours pour sortir et récolter des objets de valeur qu'elle pourrait échanger contre les fameux médicaments. Elle avait fait le tour des lieux louches et des maisons abandonnées du coin ; celles-ci avaient bien été visitées une dizaine de fois avant elle, mais Cloé était parvenue à récupérer quelques vêtements d'hiver, une demi-bouteille d'essence, une machette, des livres, des lunettes de vue et la cerise sur le gâteau :

deux boîtes d'antibiotiques périmés. Cependant, le plus intrigant avait été les six petits pochons, contenant chacun un caillou brun. Elle avait présenté un de ces sachets à sa mère qui lui avait dit qu'il s'agissait probablement d'une dose d'héroïne, et elle lui avait confisqué dans la foulée. S'en était suivi un long interrogatoire pour savoir où elle l'avait trouvé et si elle en avait d'autres. Cloé avait menti et répondu que c'était le seul, la vérité étant que le reste était resté dissimulé dans sa cachette, située dans le cimetière en face de la maison.

Sa mère hors de vue, Cloé s'activa pour rassembler ses affaires. Son programme du jour était chargé et perdre du temps n'était pas une option au vu des quelques quatre-vingts kilomètres qui la séparaient de la communauté de Sion. Elle y avait pensé toute la semaine, et Sion était l'endroit où elle aurait le plus de chance de trouver les médicaments de la liste. Les communautés de la région concentraient la large majorité des médicaments encore viables ; celle de l'Espoir n'était plus une option pour elle quant à Alpha, elle se trouvait bien plus au nord à une distance aller-retour inenvisageable. Cloé avait aussi envisagé de faire le tour des camps, mais le problème était que les plus proches se situaient au sud de leur maison, le premier étant celui où travaillait sa mère ; tandis qu'au nord, il y avait bien un ou deux camps isolés avant la forêt de Célian mais elle savait qu'elle n'y trouverait pas grand-chose.

La veille, Cloé avait effectué sa première tentative pour rejoindre la communauté de Sion en stop. Celle-ci ne s'était cependant pas révélée fructueuse, entre les conducteurs bizarres qui s'arrêtaient, ceux qui ne s'arrêtaient pas et ceux qui lui demandaient une somme exorbitante pour la prendre, elle avait poireauté une demi-journée pour rien. Finalement, en début d'après-midi, une âme charitable avait accepté de l'emmener. Cloé était montée, mais après quelques kilomètres, elle s'était rendu compte qu'elle n'aurait jamais le temps de faire ce qu'elle avait à faire et de retourner à la maison avant que sa mère ne rentre. Elle était descendue

du véhicule en remerciant le chauffeur puis était retournée à pied à la maison en priant sa bonne étoile pour que la chance lui sourie un peu plus tôt le lendemain.

Aujourd'hui était le jour de sa deuxième tentative. Cloé abandonna la douce moiteur du salon de la vieille maison pour plonger dans la fraîcheur de ce mois d'octobre. Direction le cimetière et le passage qu'elle s'était aménagée pour y accéder. Comme les grilles rouillées étaient cadenassées, Cloé avait déplacé la petite benne communale le long du mur, où un caveau un peu plus grand que les autres dépassait et lui permettait de faire le pont jusqu'à l'intérieur de l'enceinte. Elle escalada le muret puis se dirigea vers la pierre tombale du dénommé Louis Quatrome. Derrière celle-ci, elle récupéra un sac poubelle contenant toutes ses trouvailles ; elle le mit sur son épaule et retourna sur le chemin.

Ses pas rapides dépoussiéraient le bitume abîmé. Tête baissée, les mains sur les anses de son sac, elle voulait rejoindre au plus vite la route nationale. Un compte à rebours avait débuté et la jeune fille était bien décidée à réussir sa mission aujourd'hui. Elle atteignit la RN66 en un temps record ; le souffle court après cet effort, elle prit le temps d'attraper la bouteille d'eau dans son sac pour se réhydrater. À l'arrêt, le froid la saisit soudainement et un frisson parcourut son dos en sueur. Elle se pressa de réajuster son sac à dos et resserra l'écharpe autour de son cou. La RN66 était lugubre en ce matin ; le brouillard matinal l'habillait d'un manteau blanc digne des films d'épouvante. Elle ne voyait pas grand-chose et décida de marcher le long de la route autant pour se réchauffer que pour trouver un meilleur spot pour faire du stop.

Le brouillard se dissipa dans l'heure, et Cloé attendait patiemment que des véhicules passent en direction Nord. L'attente fut longue, très longue, trop longue pour la jeune fille de douze ans, et après deux heures trente d'attente, elle était toujours là, dans le froid, en train de poireauter au bord de la route. Elle voyait le scénario de la veille se répéter. Pour éviter cela elle

prit la décision d'accepter de monter dans la première voiture qui s'arrêterait, peu importe le degré de folie du chauffeur sur l'échelle de la chair de poule.

Il était 11 h lorsqu'une voiture s'arrêta à sa hauteur. Le conducteur, un jeune homme d'une vingtaine d'années, mince, crâne rasé et lunettes de soleil sur le nez, abaissa sa vitre.

– Qu'est-ce qu'une blondinette comme toi fait toute seule ? Tu t'es perdue petite ? demanda l'homme.

– Bonjour monsieur. Non, non, je ne suis pas perdue, j'ai juste besoin d'aller à la communauté de Sion. Vous pouvez m'y conduire ?

– Ça dépend. T'as de quoi payer ?

– Euh oui. Ma mère a de l'argent, beaucoup.

– Mouais... Et elle est où ?

– À Sion.

– Tu vis là-bas toi aussi ? Comment ça se fait que tu sois toute seule ?

– Oui ma mère vit là-bas. J'ai passé deux semaines avec mon père à la communauté de l'Espoir et sur le trajet retour le conducteur qui devait me ramener à Sion est mort d'une crise cardiaque. D'autres personnes sont arrivées et ont volé la voiture, j'ai juste eu le temps de m'échapper. Je veux juste rentrer chez moi, vous pouvez m'aider s'il vous plaît ?

Les mensonges sortaient de sa bouche de manière si naturelle qu'elle se surprenait elle-même.

Maintenant faut que mon histoire tienne la route jusqu'au bout. Surtout ne te contredis pas.

– Quelle histoire ! Je ne savais pas que les gardes alternées existaient encore de nos

jours, répondit l'homme en la regardant d'un air suspicieux.

– Je vous jure que c'est la vérité ! Ma mère a un restaurant à Sion et mon père a un poste très important dans la communauté de l'Espoir. Bruno Riou, vous connaissez ?

– Non, ça ne me dit rien, répondit le jeune homme de plus en plus suspicieux.

Cloé se sentait coincée mais elle eut un éclair de génie et se mit à fouiller frénétiquement dans son sac à dos pour finalement en sortir un bracelet.

– Regardez, regardez ! J'ai mon bracelet de la communauté de l'Espoir, s'empressa-t-elle de dire en l'agitant devant les yeux du chauffeur.

Chaque communauté donnait un bracelet ou un objet distinctif à leurs membres. Cela leur permettait d'entrer et sortir de l'enceinte quand ils le souhaitaient et de prouver qu'ils étaient bien des membres permanents de la communauté. Pour celle de l'Espoir, il s'agissait d'un bracelet gravé avec nom, prénom et numéro d'identification. Pour les autres communautés, elle n'en avait aucune idée. Cloé avait conservé son bracelet comme une relique, même si elle ne le portait plus ; il était le dernier souvenir de sa vie d'avant, du bon vieux temps, loin de la réalité des routes et des camps.

Le jeune homme examina le bracelet mais Cloé refusa de le lui donner de peur qu'il ne parte avec sans l'emmener.

– OK, ok. J'imagine que j'aurai droit à une jolie récompense si je ramène le petit chaperon rouge au bercail sans qu'elle ne se fasse manger par le loup, n'est-ce pas ?

– Bien sûr. Vous aurez une jolie récompense, j'en suis sûre.

– Alors dans ce cas tu peux monter.

Il ouvrit la portière du passager et fit de la place pour qu'elle puisse s'asseoir. La voiture redémarra et avala les kilomètres en direction de Sion. Le trajet se fit en silence pour sa majeure

partie. Cloé apprit tout de même que le jeune homme s'appelait Colin, vivait dans un camp en périphérie de la communauté Alpha et qu'il était cuistot, mais il ne développa pas trop le sujet. À mi-chemin, il s'arrêta pour uriner près d'un camp isolé en lisière de forêt. Celui-ci était habité par des marginaux, des hommes et des femmes plus pauvres que les pauvres et qui mendiaient au bord de la route. Colin avait discuté avec eux un moment et pendant ce temps, Cloé en avait profité pour ratisser discrètement le véhicule. Ce qu'elle y avait trouvé lui avait procuré une soudaine montée d'adrénaline. À l'arrière de la voiture, sous le siège conducteur, elle avait déniché une sacoche remplie de petits pochons identiques à ceux qu'elle avait trouvés il y a quelques jours de cela. Le prétendu cuistot était en fait un dealer de drogue. À vue de nez, sa sacoche contenait une cinquantaine de ces pochons. Après avoir hésité un moment, Cloé avait pris la totalité du contenu qu'elle avait glissé dans la poche intérieure de son manteau, puis elle s'était rassise sur son siège comme si de rien était. Colin était revenu dans la voiture, n'avait rien remarqué, et ils avaient repris la route. Cet épisode l'avait travaillé sur le reste du trajet, mais à mesure qu'ils se rapprochaient de la destination, Cloé sentait son mensonge du départ se resserrer lentement sur elle.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui dire quand on sera arrivé ? Il va sûrement s'énerver quand il découvrira que toute mon histoire était fausse. Va falloir que j'improvise... La meilleure solution pour m'en sortir c'est de m'enfuir, sortir de la voiture quand j'en aurai l'occasion et courir aussi vite que possible. Je n'ai pas trop le choix, c'est ça que je dois faire.

Ce moment délicat ne tarda pas à arriver. En effet, la voiture avait quitté la RN66 et bifurqué vers l'est jusqu'à atteindre les premiers camps périphériques de la communauté de Sion. Cette dernière se dessinait au loin, imposante, intimidante, avec ses grands remparts qui dominaient l'activité grouillante des camps à ses pieds. Cloé en était persuadée, elle trouverait

ce dont elle avait besoin derrière ces murs. Son ventre se serra brutalement lorsque la voiture s'arrêta au dernier check-point, situé à huit cents mètres à peine de la grande porte de la communauté.

Deux miliciens avancèrent vers le véhicule. L'un d'eux se présenta à la fenêtre pour questionner Colin, le second était posté devant la voiture et fixait Cloé du regard. Son ventre se serra un peu plus et elle ressentit une bouffée de chaleur. Au-delà de ce check-point elle serait fichue, son mensonge éclaterait et Colin aurait tous les droits de la punir. Elle devait agir la première, prendre l'initiative, il fallait absolument que Colin reste de ce côté de la barrière.

Allez, maintenant... Fais quelque chose maintenant !

Elle jeta un regard à Colin, toujours en train de discuter avec le milicien. C'était le moment. Elle saisit ses sacs et ouvrit brusquement la portière. Colin tourna la tête et, dans un réflexe, il attrapa in extremis le sac poubelle noir de Cloé. La jeune fille avait les deux pieds dehors et luttait avec acharnement pour lui faire lâcher prise sous les yeux hébétés des deux miliciens. Subitement le sac poubelle se déchira et tout son contenu se déversa sur le siège passager, Cloé tomba en arrière sur les fesses et se releva d'un bond pour tenter de ramasser ses effets sur le siège. Mais c'était sans compter sur Colin qui sortit de son pantalon un revolver. Elle eut le temps de récupérer une paire de gants et surtout le sachet contenant les antibiotiques périmés et l'héroïne. À la vue du pistolet qu'il s'apprêtait à pointer vers elle, Cloé se jeta sur le côté du véhicule.

– À l'aide ! Aidez-moi, s'il vous plaît ! cria-t-elle.

Les miliciens reculèrent et mirent en joue Colin, toujours dans sa voiture.

– Par ici petite ! appela le milicien le plus proche.

– Toi ne bouge pas ! aboya le second en pointant Colin avec sa carabine.

Cloé ne se fit pas prier, contourna le véhicule par l'avant et se précipita derrière les miliciens.

– Reviens ici petite peste ! cria Colin.

L'accrochage attira de nombreux curieux qui ne voulaient pas manquer une miette de la scène qui se déroulait au check-point.

– On se calme et on baisse nos armes. Qu'est-ce qui s'est passé entre vous deux ? demanda un des miliciens.

– Elle ne m'a pas payé, voilà ce qui se passe ! commença Colin très énervé. Je l'ai recueillie sur le bord de la route et j'ai accepté de la conduire ici contre rémunération pour qu'elle rejoigne sa mère qui travaille dans la communauté. Apparemment elle s'est foutue de moi et ne compte pas me payer. Je ne suis pas bénévole et l'essence coûte cher, je ne partirais pas tant qu'elle ne m'aura pas donné mon dû.

Le milicien se tourna vers elle et Cloé sentit également tous les regards des spectateurs se poser sur elle.

– C'est vrai ce qu'il dit petite ? demanda le second milicien.

– C'est un menteur ! répliqua Cloé. J'ai perdu mon papa et ma maman, hier, dans un accident. C'est vrai que j'ai fait du stop et qu'il s'est arrêté pour me prendre mais il ne m'a jamais parlé de payer pour m'emmener. Durant le trajet, il a essayé de me toucher, il a mis sa main sur ma cuisse et m'a fait un bisou dans le cou, ça m'a fait peur. Je ne sais pas ce qu'il voulait faire, je me suis débattue et il a arrêté. Ensuite... Ensuite on est arrivés ici et comme la voiture était arrêtée j'ai voulu partir pour ne pas rester avec lui. Je ne veux pas qu'il recommence ! dit-elle les larmes aux yeux.

– Quoi ? C'est quoi ces conneries ? Je ne t'ai jamais touchée ! protesta Colin.

– Pourquoi vous mentez ? Menteur, menteur, menteur ! cria-t-elle.

La tension monta d'un cran. Les miliciens et la foule venaient d'entendre le récit de la jeune fille et s'il y avait bien une chose qui n'avait pas changé depuis l'Ancien Monde c'était l'aversion pour les violeurs d'enfants et les pédophiles. Cloé avait visé juste et venait de gagner la bataille de l'opinion publique. Colin, lui, sentit rapidement le vent tourner et la vindicte populaire monter à son encontre. Révolté par les propos de la gamine et cette situation, il n'abaissa pas son arme et se tint prêt à tirer sur le premier qui approcherait.

– Ne bouge pas ordure, lança un des miliciens.

Une volée d'insultes fut lancée par la foule, accompagnée de quelques jets de pierres sur le véhicule.

– Il a encore mes affaires dans la voiture, je dois les récupérer, ajouta Cloé.

– Tu peux faire un trait dessus, sale peste ! Je te retrouverais pour te faire la peau, crois-moi ! aboya-t-il en faisant ronfler son moteur.

Colin enclencha la marche arrière et mit les gaz pour prendre la fuite. Dans sa manœuvre il s'arrangea pour sortir son arme par la vitre et tirer deux coups de feu en direction de Cloé. Un cri s'éleva dans la foule. Derrière elle, une femme s'effondra au sol tandis que les miliciens répliquaient avec leurs fusils. Colin prit la fuite pendant que la panique gagnait la foule.

C'était le chaos, des gens courraient dans toutes les directions et Cloé réalisa qu'il s'agissait du moment idéal pour passer le check-point et filer vers la grande porte d'entrée de l'enceinte de la communauté. Accroupie, sac à dos sur l'épaule, elle courut à toute vitesse, traversa les barrières, continua de courir puis se mêla aussi discrètement que possible aux passants. Bientôt, ils chercheraient à mettre la main sur elle mais, entre-temps, elle comptait bien passer la porte d'entrée et trouver une pharmacie.

Étonnamment, entrer dans l'enceinte fut une partie de plaisir en comparaison de la

péripétie précédente. En toute discrétion, elle se glissa au milieu d'un groupe de marchands qui venaient commercer et elle parvint à franchir les portes de Sion. Sa mère aurait sûrement eu quelques remarques à faire aux responsables de la communauté à propos de leurs contrôles aux portes, mais pour le moment, leur laxisme aidait grandement la jeune fille à avancer dans sa mission.

La communauté de Sion était plus grande que celle de l'Espoir. Les ruelles étaient sombres, étroites et sales, tout le contraire des standards de la communauté de son enfance. La population était dense, tout le monde semblait occupé, pressé à ses affaires, personne ne daigna répondre à ses sollicitations. Il lui fallut un bon quart d'heure avant que quelqu'un ne lui indique la direction de l'officine pharmaceutique. Celle-ci se trouvait dans une ruelle un peu plus large que les autres qui regorgeait de commerces en tout genre. Il y avait des quincaillers, des réparateurs, des bars et petits restaurants. L'entrée de l'officine ne payait pas de mine, le bâtiment était vieillot et biscornu ; si personne ne lui avait confirmé qu'il s'agissait bien de la pharmacie, elle aurait pu passer devant sans s'en rendre compte. Lorsqu'elle poussa la porte d'entrée, une sonnette retentit. L'homme au comptoir, qui devait l'observer à travers la vitrine fumée pendant qu'elle tergiversait, l'attendait de pied ferme et la dévisageait ostensiblement à mesure qu'elle avançait. L'homme était vieux, presque canonique. Cloé esquissa un sourire poli mais n'eût en retour, que la froideur d'un visage ridé qui avait connu beaucoup plus d'hivers qu'elle et sa mère réunies. L'expression faciale du vieil homme ne bougeait pas et sa grimace figée le rendait tout sauf amical.

– Bonjour monsieur.

Le vieux ne répondit pas, il se contentait de la fixer en grimaçant.

– Je voudrais acheter des médicaments... J'ai une liste sur moi de ceux dont j'ai besoin,

regardez dit-elle, en tendant la liste du docteur Henry.

Le vieux se saisit du papier, ajusta ses lunettes et parcourut la liste aussi lentement que possible, en faisant des allers-retours entre les noms des médicaments et elle.

– Ces médicaments sont pour toi ? croassât-il, en fronçant les sourcils.

Il a l'air de savoir ce que c'est... Si je lui dis que c'est pour moi, il va penser que je suis contaminée. Autant dire la vérité.

– Non, c'est pour ma mère. Elle est malade et le docteur m'a dit que ces médicaments peuvent l'aider.

– Je vois. Toi et ta mère vivez dans l'enceinte ?

Là, c'est certain qu'il sait qu'elle est atteinte par la Bactoplasia. Vu sa tête, je suis sûre que ça lui ferait plaisir que je lui dise « oui » pour qu'il puisse nous dénoncer.

– Non, on habite loin de cette communauté, dans un coin isolé, de l'autre côté de la forêt de Célian, répondit-elle.

– Hmm, je vois. Ces médicaments sont particulièrement onéreux, tu dois t'en douter. Qu'est-ce que tu as pour les acheter ? Des pièces de communauté ? Beaucoup j'espère.

Outre son aspect canonique, le vieil homme avait l'œil vif et véhiculait à travers celui-ci un appétit certain pour l'argent.

– Je n'ai pas de pièces de communauté. Mais j'ai des objets de valeurs à échanger, s'empressa-t-elle d'ajouter.

Le vieux semblait contrarié.

– Voyons ce que tu as à proposer, dit-il en tapotant l'ongle de son index sur le comptoir.

Cloé vida son sac et ses poches pour étaler son maigre butin.

Tout ce qu'elle avait pu sauver était là : la paire de gants, sa lampe de poche personnelle, deux paires de lunettes cassées, deux barres céréales et les antibiotiques périmés. Elle se garda par contre de dévoiler la drogue. Face au regard dédaigneux du vieil homme, elle se résolut à ajouter son bracelet de communauté et le médaillon en or qu'elle avait autour du cou ; un cadeau de sa mère, le seul objet de valeur qui lui restait de son ancienne vie.

Le vieil homme occulta le médaillon et le reste des objets pour finalement s'intéresser au bracelet de communauté qui semblait avoir le plus de valeur à ses yeux.

– Hmm... Tu n'auras pas grand-chose avec ça. La plupart de ces objets ne valent rien. J'imagine que je pourrai fondre ce médaillon et revendre le bracelet au marché noir. Où l'as-tu dégoté ?

– Je ne l'ai pas volé et c'est un vrai. Voilà tout ce que vous avez besoin de savoir, répliqua-t-elle énervée après avoir entendu le sort qu'il réservait à son médaillon.

Le vieux la fusilla une nouvelle fois du regard. La situation semblait l'amuser et il voyait sûrement en elle une proie facile à manipuler et arnaquer.

– Je te donne une demi-boîte de skenan, trois comprimés de sevedrol et deux d'amoxicilline pour le tout. Marché conclu ?

Il lui présenta sa main cadavérique pour conclure l'affaire. Elle n'avait absolument aucune idée de la valeur des cachets, tout comme des objets qu'elle avait à échanger. Mais son médaillon seul, tout comme le bracelet de communauté devait bien valoir plus que ces quelques comprimés. De plus sa mère n'irait pas bien loin avec ça, elle devait absolument en obtenir plus.

– Non c'est trop peu. J'ai besoin de plus que ça.

– Désolé petite. C'est tout ce que tu pourras obtenir ici. Si cela ne te convient pas, tu peux toujours essayer de trouver ces médicaments ailleurs, mais je préfère te prévenir qu'il te

faudra chercher longtemps et qu'ils te coûteront sûrement plus cher qu'ici, dit-il calmement en grimaçant.

Cloé se sentait dos au mur. Elle ne pouvait pas rentrer les mains vides. Même si elle se faisait arnaquer, elle ne pouvait pas se permettre de refuser et passer les semaines à venir à vadrouiller dans toute la région, sans que sa mère ne le sache, et surtout sans garantie de résultat.

– Je vous en supplie. Donnez-m'en un tout petit peu plus !

– Non. Ce sera ma seule offre, à prendre ou à laisser... Avons-nous un deal demoiselle ? insista-t-il.

– D'accord, mais j'ai peut-être autre chose qui pourrait vous intéresser.

Elle fouilla dans la poche intérieure de son manteau et mit la main sur le sachet contenant ses cinq pochons d'héroïne et la cinquantaine d'autres qu'elle avait piqué dans la voiture de Colin. Elle en déposa quatre sur le comptoir. Le vieil homme, intrigué, semblait deviner ce qu'ils contenaient. Il en ouvrit un, frotta son petit doigt sur le caillou brun, renifla puis mit son doigt à la bouche.

– Hmm... Tu es pleine de surprises, petite. Et cela, où est-ce que tu l'as trouvé ? demanda-t-il en esquissant un sourire malsain.

– Peu importe, on s'en fiche. Vous les prenez ou pas ? s'agaça-t-elle.

Le vieux se retourna et attrapa deux boîtes de médicaments dans son bazar.

– Je rajoute une boîte de zanamivir et d'amoxicilline pour le sachet complet que tu caches dans ton manteau.

– Il n'en est pas question ! Ces deux boîtes seront uniquement pour les quatre sachets sur le comptoir. Si vous en voulez plus, il faudra me donner plus de médicaments, répondit-elle fermement.

Cloé sentait qu'elle avait retrouvé un peu de poids dans la négociation et elle était bien décidée à en retirer le maximum. Cependant, elle ne s'attendait pas à la réaction du vieil homme qui repoussa les sachets d'héroïne et se saisit des autres biens sur le comptoir.

– Qu'est-ce que vous faites ? Rendez-moi mes affaires ! s'écria-t-elle.

– Tu m'as donné ton « accord » pour ce lot. Un deal est un deal. Prends tes cachets et va-t'en ou j'appelle la milice.

– Je ne vous ai pas donné mon accord. Rendez-moi mes affaires ! protesta-t-elle.

Cloé était dans tous ses états ; elle était en train de se faire flouer par ce vieux débris qui ne voyait en elle qu'une petite fille, facile à pigeonner. Elle se dit qu'il n'avait aucune idée de qui il avait affaire, s'il fallait employer la force, elle le ferait, car il était hors de question de lui laisser embarquer son médaillon contre ces pauvres cachets. Elle glissa la main dans la poche de son manteau et caressa des doigts son canif, mais alors qu'elle s'apprêtait à lui sortir ce nouvel argument, le tintement de la sonnette d'entrée résonna et une personne entra dans le magasin. Les deux se turent et Cloé se retourna pour voir un homme s'avancer, jovial, sourire aux lèvres, comme s'il paradait. L'homme, trapu au ventre bedonnant, arborait une barbe extravagante à laquelle s'ajoutait un accoutrement qui l'était tout autant. Apparemment, il aimait afficher sa réussite et le fait qu'il appartenait à la catégorie des gens importants. Cela se confirma lorsqu'il s'adressa au vieil homme.

– Alors vieille branche, comment se portent mes affaires ? s'exclama-t-il en regardant le vieux. Bonjour mademoiselle, ajouta-t-il à l'adresse de Cloé.

Elle balbutia un bonjour et fut surprise de la tête du vieil homme ; sa grimace s'était transformée en un sourire disgracieux qui oscillait entre gêne et politesse.

– C'est toujours un plaisir d'avoir des clients chez soi, ça signifie que les affaires

marchent. Alors, êtes-vous satisfaite du service ? Votre nom ? continua l'homme.

– Euh... Je m'appelle Cloé, bégaya-t-elle.

– Enchanter mademoiselle Cloé. Je me présente, je m'appelle Ollerg et je suis le propriétaire de cette magnifique boutique.

– D'accord... Et non, je ne suis pas satisfaite du service. Ce monsieur m'a volé mes affaires ! se reprit-elle.

– Volé ? Le vol est quelque chose de très grave. Je serais étonné d'apprendre que notre bon vieux Jacques vous ait fait les poches. Il a perdu un peu de sa vivacité ces dernières années. Comment aurait-il pu vous voler ?

– Nous avons conclu un accord. Qui dit accord, dit engagement et pas de remboursement, dit le vieux Jacques.

– Je n'ai pas donné mon accord du tout. Il s'est empressé de prendre mes affaires sur le comptoir alors qu'on était toujours en train de négocier. Il me laisse avec des médicaments qui n'ont pas la moitié de la valeur de ce que j'ai déposé.

– Et qu'offrais-tu donc ma grande ? demanda Ollerg.

– Une paire de gants, des lunettes, une lampe de poche avec ses piles, deux barres de céréales, une boîte d'antibiotique, un bracelet de communauté et mon médaillon en or.

– Un bracelet de communauté ?

– Oui, authentique, de la communauté de l'Espoir.

– Intéressant. Et tout ça contre ? interrogea-t-il.

Cloé pointa du doigt les médicaments toujours sur le comptoir et Ollerg regarda les comprimés.

– Je vois, je vois. Effectivement mon bon vieux Jacques s'est montré dur en affaires avec toi.

– Oui ! dit-elle.

– Bien. De quoi avez-vous besoin mademoiselle Cloé ?

Elle tendit la liste du docteur Henry. Ollerg la parcourut rapidement des yeux puis il rejoignit le vieux Jacques derrière le comptoir pour fouiller dans les tiroirs de la pharmacie. Il en ressortit avec plusieurs boîtes.

– Voilà notre nouvelle proposition, annonça-t-il en remplaçant les cinq comprimés individuels par deux boîtes. Avons-nous un deal maintenant ?

Cloé ouvrit les boîtes et fit mine de ne pas être satisfaite.

– Non. Vous pouvez faire mieux, j’en suis persuadée.

Ollerg jeta un regard amusé au vieux Jacques qui ne bougea pas d’un pouce.

– Vous êtes dure en affaires, mais n’abusez pas de notre gentillesse. Nous ne faisons pas de charité et à moins que vous n’ayez autre chose à offrir, chère enfant, nous ne modifierons pas notre offre, dit Ollerg calmement.

Cloé sortit de son manteau le sachet et étala sur le comptoir la cinquantaine de pochons de drogue.

– Ah voilà ! Apparemment nous pouvons reprendre les négociations, s’exclama Ollerg en examinant le contenu des pochons.

– C’est de l’héroïne, informa le vieux Jacques.

– Non, celui-là c’est de la cocaïne et celui-là ressemble plus à du crack, dit Ollerg en présentant au vieil homme les différents cailloux.

– Il y en a cinq d’héroïne et le reste ça doit être ce que vous venez de dire, indiqua Cloé.

– Bien sûr, je ne te demanderai pas d’où sort ce trésor. Après tout, « business is business ».

Ollerg se retourna pour prendre un sachet plastique vert qu’il remplit de boîtes de médicaments, en plus de celles qui étaient sur le comptoir, puis le tendit à Cloé.

– Je prends le tout. Voici tous les médicaments de ta liste. Il y en a bien plus que nécessaire pour accompagner les derniers jours de celui à qui ils sont destinés, dit Ollerg.

Cette remarque lui fit l'effet d'un coup de poing. Cette réalité à laquelle elle s'était fermée prenait un peu plus de sens maintenant ; sa mère allait mourir, elle ne savait ni quand ni exactement comment, mais c'était la vérité, une vérité inéluctable, incurable, la maladie qui la rongerait l'entraînerait bientôt dans sa tombe et elle se retrouverait toute seule. L'émotion était trop forte et des larmes commencèrent à couler sur ses joues. Ollerg et Jacques assistèrent interloqués à cette scène.

– Bon je sais qu'on est coriaces en négociation mais ce n'est pas une raison pour pleurer comme ça ma grande, dit Ollerg.

– Donnez-moi ça, répondit-elle en arrachant les médicaments d'une main et en s'essuyant le visage de l'autre.

Elle examina rapidement le contenu du sachet vert, celui-ci contenait neuf boîtes, toutes avec un nom qui était sur la liste du docteur. Cloé avait momentanément perdu toute volonté d'en obtenir plus ; elle voulait simplement rentrer à la maison et retrouver sa maman. Sans dire un mot, elle rangea le tout dans son sac à dos, tourna les talons et quitta l'officine.

Elle marcha un moment dans les ruelles sales de la communauté avant de retrouver la grande porte d'entrée. Elle avait les médicaments mais plus d'argent pour rentrer ; elle était coincée ici et devait chercher un moyen de reprendre la route. Alors qu'elle s'apprêtait à franchir la grande porte de la communauté une main se posa sur son épaule et la fit sursauter. Il s'agissait d'un garçon, un peu plus jeune qu'elle. Ce dernier lui prit la main et y glissa deux pièces d'argent de la communauté de Sion, avant de lui dire : « Monsieur Ollerg m'a demandé de vous donner ces pièces et de vous dire que si vous avez d'autres marchandises en sachet, n'hésitez pas à revenir le voir en priorité ». Avant même que Cloé n'ait pu répondre quoique ce

soit, l'enfant avait disparu en courant. Elle resta plantée au milieu de la grande porte les yeux rivés sur les deux pièces d'argent, jusqu'à ce qu'un garde s'approche un peu trop près d'elle. Elle mit les pièces dans sa poche et s'enfuit en courant à l'extérieur de l'enceinte de la communauté.

Il était 15 h passé et elle errait dans un des camps de la périphérie de Sion à la recherche d'un moyen de transport. Au moins, elle avait désormais les moyens de rentrer, fallait-il encore trouver un chauffeur. Elle fut soulagée de tomber sur un stand de moto taxi à la sortie du camp, et négocia le trajet jusqu'au camp Ochoa contre les deux pièces d'argent de la communauté de Sion.

Cloé, fatiguée, s'assoupit durant la majeure partie du trajet. Elle se réveilla au bon moment pour dire au conducteur de la déposer bien avant le camp Ochoa, cinq-cents mètres avant le chemin menant à sa maison. Elle finit le trajet à pied et rentra épuisée. La maison était toujours aussi sombre, vide et froide. Cloé s'attendait à trouver sa mère déjà rentrée à cette heure-ci, prête à lui faire des remontrances sur son absence mais, inhabituellement, elle n'était pas encore rentrée, il était 17 h. En attendant son retour, elle s'affaira à allumer le feu dans la cheminée et préparer à manger, tout en se refaisant le film de cette journée forte en émotions.

Il était 18 h 30, sa mère n'était toujours pas rentrée. Cloé alla à la fenêtre pour épier son retour.

Ce n'est pas normal. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

CHAPITRE 19

- Irène -

Le froid mordant de ce matin brumeux la faisait grelotter, devant elle, une nouvelle journée de douleurs et d'humiliations l'attendait. À peine sortie de la maison, sous le porche d'entrée, elle plongea la main dans son épais manteau et sortit sa flasque métallique qui contenait l'élixir le plus efficace pour faire face à ses maux : un mélange de vodka, de sirop de menthe et d'un peu d'eau. Elle en avait besoin pour se réchauffer, pour se reconforter et oublier son quotidien. Après avoir réajusté son manteau, elle débuta sa marche, ou plutôt son chemin de croix, pour rejoindre la RN66 où elle racolait. Ses jambes flageolaient, elle se sentait faible, elle se sentait frêle ; la faim, le froid, mais surtout les symptômes de la maladie, la mettaient à genoux un peu plus chaque jour et elle n'était déjà plus que l'ombre de la femme forte qu'elle était. Titubant sur quelques mètres, redressant la barre sur le reste du trajet, elle avançait tête baissée, le regard perdu le long des fissures de l'asphalte usée et domptée par la végétation mourante. Elle atteignit la RN66 et tourna mécaniquement sur sa droite. Les deux derniers kilomètres étaient toujours les plus difficiles. À mesure qu'elle longeait la route nationale vers le

sud, son ventre se nouait, ses migraines resurgissaient et elle était prise de nausées. Ce supplice dura jusqu'à ce qu'elle atteigne son spot ; le lieu où la torture de son corps s'opérait et où la honte et le dégoût de soi, des hommes et du monde prospéraient. Irène avait pris l'habitude de travailler où ses clients réguliers savaient qu'ils pouvaient la trouver. Elle avait aménagé un coin derrière un muret et y avait installé une tente, un foyer éteint qu'elle allait rallumer chaque jour et un point d'eau de fortune. À l'intérieur de la tente se trouvaient un futon, une table de chevet, un sac de draps et vêtements, et un oreiller dans lequel elle cachait son pistolet. Irène prenait ses précautions pour se défendre contre ses clients ; certains étaient dérangés, d'autres violents, mais le point sur lequel elle ne pouvait transiger était sa maladie. Elle faisait tout pour ne pas la dévoiler. Les traces sur son corps étaient ce qu'il y avait de plus compliqué à cacher ; pour cela, elle prenait soin de bien s'habiller en ne dévoilant que le strict nécessaire et elle faisait preuve de fermeté lorsque les clients essayaient de la déshabiller.

Irène retira ses vêtements pour enfiler sa tenue de travail. Elle commença par enfiler ses deux paires de collants qui cachaient les traces de la Bactoplasia sur son mollet droit ; elle les avait découpés à l'endroit stratégique qui intéressait ses clients pour ne pas avoir à les enlever. Puis elle enfila sa jupe, ses talons, avant de terminer par le bustier. Celui-ci était ouvert à l'avant, il dévoilait ses seins tout en dissimulant les traces et plaies sur son flanc. Elle n'aimait pas exhiber sa poitrine de la sorte, mais à de trop nombreuses reprises ses clients avaient tenté de la déshabiller pour voir ses seins, et le bustier ouvert s'était révélé être la parfaite parade pour ne dévoiler que ce qu'il fallait. Après avoir mis son manteau, elle sortit de la tente, ajouta une bûche au feu, puis rejoignit le bord de la route où elle commença sa dure journée de labeur.

La matinée fut maigre et ne lui ramena qu'un seul client. À midi, elle retourna à son bivouac pour relancer le feu et manger une boîte de thon avec un peu de pain rassis. Le début

d'après-midi se révéla plus productif. Elle retrouva tout d'abord un de ses clients réguliers, Oscar, puis un autre, Sébastien, qu'elle détestait à cause de ses tendances perverses et violentes. Elle enchaîna ensuite avec deux inconnus, avant de terminer avec un homme, qui l'escroqua en lui refilant deux fausses pièces de communauté.

Il était 16 h 30 à sa montre lorsqu'elle décida de rentrer à la maison. Elle retourna d'abord sur son bivouac, fit rapidement les comptes de la journée, éteignit le feu, ramassa ses affaires, plia le futon et ferma sa tente avant de partir.

En marchant le long de la route nationale, Irène se rendit compte qu'elle avait oublié de changer ses vêtements. Elle ne pouvait pas rentrer à la maison dans cet accoutrement, jamais sa fille ne devait la voir comme ça. Elle regarda autour d'elle sans voir d'arbres ou murets pour être à l'abri des regards. Il ne lui restait que 250 mètres avant de quitter la RN66 et rattraper le chemin qui menait à la maison ; elle se dit qu'elle serait plus tranquille là-bas, et elle reprit la marche. À ce moment-là un klaxon, dans son dos, la fit sursauter. Le temps de se retourner, la voiture était déjà à sa hauteur.

– Alors Lola ! T'as déjà fini ta journée ? dit l'homme accoudé à sa vitre.

Lola était le pseudonyme que prenait Irène lorsqu'elle exerçait. Cela l'aidait à se dissocier de ce travail qui l'écoeurait et lui permettait de préserver sa réelle identité. L'homme dans la voiture s'appelait Jim, c'était un client régulier, un autre détraqué violent comme Sébastien, à la différence que lui était particulièrement intimidant et taillé comme une armoire à glace. Jusque-là, Irène s'était toujours arrangée pour ne pas le contrarier ; elle ne savait pas de quoi était capable une brute comme lui. La seule qualité qu'elle lui trouvait était qu'il la payait très bien.

– Salut Jim, répondit poliment Irène.

– Tu vas où comme ça ?

– Je rentre chez moi.

– T’aurais pas un petit moment pour moi ? J’aurais besoin de me détendre.

– Ah... écoute ce serait avec plaisir, mais là je dois vraiment rentrer. Une prochaine fois ?

– Allez, on fera en sorte que ça ne soit pas trop long. Regarde ce que j’ai pour toi.

Jim sortit une petite bouteille de rhum et deux pièces de communauté qu’il lui présenta à la fenêtre. La bouche d’Irène s’assécha instantanément à la vue de la bouteille. Sa flasque était vide depuis midi et elle n’avait pas trouvé une seule goutte d’alcool parmi les cadavres de bouteilles de son bivouac. Elle hésita.

Au moins avec lui je sais que ces pièces ne sont pas des fausses. Et puis j’ai toujours mon bustier. Allez, ça sera rapide.

– D’accord mais on fait ça vite, dit-elle.

– T’inquiète moi aussi je suis pressé. On va faire ça à l’arrière de la voiture.

Jim descendit de la voiture, ouvrit la porte arrière, abaissa les sièges et poussa ses cartons au fond pour faire de la place. Irène s’avança vers lui et tendit la main pour récupérer sa paie.

– Oui, je sais. Je paye d’avance, rouspéta-t-il en lui donnant la bouteille et les deux pièces d’argent.

Irène rangea le tout dans son sac qu’elle déposa ensuite au pied de la voiture. Elle ouvrit son manteau et s’engouffra à l’arrière du véhicule. L’espace était restreint, la banquette inconfortable, son épais manteau ne l’aidait pas dans ses mouvements mais elle parvint à s’allonger. Jim, lui, ne perdit pas de temps. Il la plaqua sans retenue, lui enleva brutalement sa jupe, puis abaissa son pantalon pour sortir ce membre dont il était si fier. Il l’embrassa dans le

cou, renifla ses cheveux, lui souffla bruyamment dans l'oreille puis lui mordit les seins comme un animal. Irène détourna le regard et se conditionna pour se transformer une nouvelle fois en poupée de chiffon, loin de toute sensation et émotion.

– Retire ton manteau, urgea Jim.

Il tira sur la manche du manteau et Irène se contorsionna pour l'enlever. Jim se montra à son habitude brusque, sans considération pour elle, la tournant et la retournant comme il en avait envie. Irène se laissait faire, n'attendant qu'une chose, que cela se termine. Alors qu'ils étaient en cuillère, la main de Jim serra sa gorge. Il se mit à l'insulter, à la traiter de salope et de putain en s'imaginant qu'elle devait aimer ça ; mais Irène était déjà loin, très loin de cette voiture et de ce spectacle pitoyable. Brutalement, il la retourna pour la prendre par-derrière, sa main rêche et charnue l'attrapa par l'épaule, glissa le long de son dos, saisit sa taille, puis remonta pour agripper son sein gauche.

– Enlève-moi ça, dit-il en tirant violemment sur son bustier.

Irène, absente jusque-là, prit quelques secondes pour revenir à elle et réaliser ce qui était en train de se passer. Dans un réflexe, elle agrippa le haut de son bustier pour l'empêcher de descendre plus bas ; mais le combat était perdu d'avance, Jim lui planqua la tête sur la banquette et s'attaqua aux lacets de son bustier. Elle se débattit, en vain. Pour Jim cela n'était qu'un jeu et la pression sur la tête d'Irène augmentait à chaque mouvement qu'elle faisait. Elle entendait les lacets glisser, siffler dans les œillets, elle sentait le bustier se détendre et la panique la gagner et la submerger.

– Non ! Pas mon bustier, arrête s'il te plaît ! s'égosilla-t-elle, impuissante.

– Je ne vais pas te l'abîmer ! Arrête de crier, grogna Jim.

D'un geste brusque il fit sauter les deux derniers œillets du bustier. Irène sentit son dos à nu, le bustier glisser sur ses reins, et il ne fallut pas plus de quelques secondes pour qu'un

hurlement résonne dans la voiture.

– OH PUTAIN ! C'est quoi ce bordel ! s'écria Jim en se retirant immédiatement d'elle.

Dans son emportement il se cogna la tête sur le haut de la portière, bascula en arrière et tomba en dehors du véhicule, les fesses à terre. Il recula, paniqué, tout en essayant de remonter son pantalon. Puis il pointa son doigt vers elle.

Irène, libérée de son emprise, regarda son corps exposé et comprit qu'il était trop tard. D'un geste vif, elle attrapa son manteau puis s'extirpa de la voiture aussi vite que possible. Toujours sous le choc, Jim la dévisageait comme une inconnue qui l'aurait agressée sans raison. Son visage s'était décomposé et affichait une totale incompréhension qui ne dura pas très longtemps. Progressivement les traits de son visage changèrent. L'incompréhension laissa place à la colère, ses mâchoires se resserrèrent et ses sourcils se froncèrent. Irène pouvait lire dans ses yeux la haine, le désir de la châtier, de la punir et de mettre un terme à son existence.

– Calme-toi, ce n'est rien, c'est... C'est juste un rash, balbutia-t-elle.

Irène mit les mains en avant pour prévenir toute attaque.

– Comment... oses... tu... ? Sale pute ! Tu es contaminée par la bactérie ! hurla Jim fou de rage.

– Arrête... s'il te plaît, ce n'est pas ce que tu penses. Pitié. Ne me fais pas de mal, j'ai une fille..., implora-t-elle.

– Je vais te crever salope !

Jim se jeta sur elle et la plaqua contre la voiture. Ses mains essayaient d'atteindre son cou mais elle se débattait de toutes ses forces, criant, griffant, donnant des coups de genou et de poing frénétiquement. Une lutte féroce s'engagea mais la bataille était inégale, Jim faisait deux têtes de plus et sa force était sans commune mesure avec la sienne. Il l'attrapa par l'épaule et lui asséna un violent coup de poing au visage qui lui cassa deux dents, remplit sa bouche de sang et

la sonna. Les jambes d'Irène flageolèrent un instant et la pression de Jim se fit plus importante. Il la secoua contre la carrosserie, sa tête se cogna sur l'embrasure de la porte arrière toujours ouverte, et tous les deux plongèrent sur la banquette. Irène était sur le dos, Jim au-dessus d'elle avec ses mains rugueuses sur son cou. Le goût métallique du sang dans sa bouche, le visage rougi par les coups, elle se voyait mourir ici. Alors que sa main gauche luttait pour diminuer la pression sur sa trachée, la droite griffa le visage et l'œil gauche de Jim qui relâcha momentanément sa prise. En représailles, il lui asséna de violents coups de poing dans le ventre. Irène sentit plusieurs de ses côtes se briser ce qui lui arracha un cri de douleur. Fier du résultat, Jim répéta la séquence puis replaça ses deux mains sur son cou pour en finir. La bouche d'Irène était remplie de sang, comme elle n'avait plus de solution pour se libérer de l'étreinte mortelle de son bourreau, elle lui cracha au visage tout le sang qu'elle gargarisait. La mixture visqueuse rouge était teintée de taches sombres qui trahissaient la présence de la maladie. Le visage de Jim en était couvert et une petite quantité était même entrée dans sa bouche. Cela produisit un effet auquel elle ne s'attendait pas. Jim, qui avait dû sentir le goût de ce sang souillé et voir l'aspect de celui-ci au coin de la bouche d'Irène, relâcha subitement sa prise, porta les mains à son visage, s'essuya et cracha tout ce qu'il avait. Ce moment de répit permit à Irène de reprendre son souffle. Elle savait que cela ne durerait pas ; il lui fallait trouver une solution pour se dégager de là et sortir de cette voiture. Elle tâtonna la banquette, sa main glissa le long des sièges puis sur le plancher. Derrière la place du conducteur, elle sentit l'arrête d'une boîte en carton ouverte ; à l'intérieur, des objets lisses en verre. Irène se contorsionna et vit qu'il s'agissait d'un carton rempli de bouteilles d'alcool. Alors qu'elle saisissait discrètement une bouteille de vin, une douleur au ventre lui coupa le souffle. Jim venait de lui asséner un nouveau coup de poing dans les côtes. Dans un ultime effort, elle surpassa la douleur et asséna

un violent coup de bouteille à la tête de ce dernier qui jura et recula. Irène se redressa, puis lui asséna un nouveau coup à la tête ; cette fois, la bouteille de vin éclata en répandant son contenu sur sa poitrine dénudée. Le tesson de bouteille toujours en main, elle le planta à deux reprises dans le ventre de Jim qui hurla de douleur. Momentanément aveuglé par le vin, il lança ses poings de manière désordonnée en direction du visage d'Irène. Il la manqua à plusieurs reprises mais finit par l'atteindre et lui briser le nez. En réponse, Irène multiplia les coups de tesson, jusqu'à ce que Jim roule sur le côté pour éviter davantage de dégâts. Libérée du poids de son agresseur, elle se redressa et s'extirpa à toute vitesse de la voiture, Jim sur ses talons. Genoux à terre, elle mit la main sur son manteau et son sac ; puis elle se releva péniblement et elle clopina sur quelques mètres avant de trébucher. Jim, le visage entaillé, le t-shirt ensanglanté, venait de lui attraper la cheville et la faire tomber. La bête blessée était toujours prête à se battre et bien décidée à terminer ce qu'elle avait entrepris. Irène donna des coups de pied pour le faire lâcher prise, mais il rampait et remontait inexorablement vers elle. Tout à coup, le visage tuméfié d'Irène s'illumina. Elle plongea la main dans son sac à dos, fouilla désespérément et finit par en sortir le pistolet qu'elle pointa immédiatement sur Jim. À la vue de l'arme à feu, ce dernier lâcha prise et, instinctivement, roula sur le côté en se protégeant la tête avec ses bras. Irène se releva et tira trois coups de feu à bout portant. Jim gémit de douleur. Elle l'avait touché à l'avant-bras droit et à la jambe mais, paniquée et apeurée, elle ne l'acheva pas et se contenta de courir, courir aussi vite que possible, à moitié nue, vers le chemin de la maison. À la hauteur de la croisée, elle osa se retourner. À quelques centaines de mètres derrière elle, Jim se relevait péniblement en pointant un doigt rageur vers elle.

– On va venir te faire la peau salope ! À toi et ta fille ! Tu m'entends ? Tu vas me le payer sale pute ! hurla-t-il en rejoignant sa voiture.

Irène poursuivit son chemin, boitant, pleurant et crachant du sang, dans l'obscurité qui s'installait. Elle était mal en point, son visage était tuméfié, sa bouche ensanglantée, son nez cassé, des hématomes recouvraient son ventre et des traces de strangulation étaient visibles autour de son cou. Toujours à moitié nue, elle s'arrêta un instant pour enfiler le pull et le pantalon qui étaient restés dans son sac. Qu'allait-elle dire à Cloé ? Elle n'en avait aucune idée. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elles n'étaient plus en sécurité. Elles devaient quitter au plus vite la maison et fuir, car Jim et ses acolytes allaient sûrement revenir pour la chercher et les tuer toutes les deux.

Le trajet paraissait interminable, elle n'avancait pas assez vite mais faisait de son mieux pour ne pas s'effondrer au milieu du chemin.

Il était 18 h 30, Cloé devait se faire un sang d'encre en ne la voyant pas rentrer.

Plus que trois-cents mètres. Elle apercevait le cimetière et la maison perdus au milieu de nulle part, avec le champ en friche et la lisière sombre du bois en toile de fond.

Encore quelques mètres. Elle distinguait la faible lueur du feu qui s'échappait des interstices des fenêtres barricadées. Le rideau s'entrebâilla, Cloé était là.

Une poignée de secondes plus tard, c'est la porte d'entrée de la maison qui s'ouvrit.

– Maman ? cria Cloé en se précipitant vers elle.

CHAPITRE 20

- Cloé -

Cloé se précipita vers sa mère. Celle-ci était méconnaissable, pliée en deux, le visage couvert d'hématomes et de sang.

Que s'est-il passé ? C'est quoi tout ce sang... Elle a eu un accident au travail ? Ou peut-être qu'elle s'est fait agresser ? Qu'est-ce qu'il faut faire ?

Cloé n'en avait pas la moindre idée. Elle se contenta de soutenir sa mère par le bras pour l'aider à rentrer dans la maison. Elle l'emmena jusqu'à son lit pour l'allonger, mais une fois assise Irène lutta immédiatement pour se relever.

– On doit partir toute de suite Cloé... maintenant, vite, il faut partir ! urgea-t-elle en toussant et crachant du sang.

– Comment ça partir ? Qu'est-ce qui t'est arrivée maman ? paniqua Cloé.

– J'ai été attaquée, et celui qui m'a fait ça va revenir avec d'autres personnes. On doit

préparer nos affaires et partir !

– Attends, attends. Je vais d’abord chercher de l’eau et des serviettes pour enlever tout ce sang, ensuite tu pourras tout m’expliquer.

Le temps qu’elle revienne, Irène était déjà debout, la main sur une chaise pour ne pas tomber. Elle prit une des serviettes, l’humidifia et s’essuya le visage. Cloé distingua une large coupure sur son nez qui avait l’air cassé, des hématomes sur ses joues, une entaille sur sa lèvre inférieure, sans compter son cou tout violacé. Sa mère prit ensuite une gorgée d’eau, n’avalait pas, et recracha une mixture rouge et noire. À ce moment-là, Cloé remarqua qu’il lui manquait plusieurs dents et que certaines étaient cassées. Sa mère qui était si jolie d’ordinaire, si apprêtée, la quarantaine pimpante, avait pris vingt ans d’un coup et n’était plus que l’ombre de celle qu’elle était ; une version d’elle torturée et misérable, qui déchira le cœur de Cloé.

Prise de panique, terrifiée, la jeune fille se sentait impuissante. Cloé, qui était si fière d’avoir accompli aujourd’hui un exploit en trouvant les fameux médicaments, était désormais désemparée face à cette situation qu’elle ne contrôlait pas ni ne comprenait. Sa mère se saisit d’une bouteille d’alcool qui traînait sur la table et en avala une gorgée. Dans un premier temps elle grimaça, mais comme revigorée par l’alcool fort, elle se redressa et se tourna vers Cloé.

– Écoute ma chérie, on doit partir maintenant. La situation est très grave. C’est une question de vie ou mort. Les hommes qui vont venir ici viendront pour nous tuer, dit-elle d’un ton étonnamment calme.

– Nous tuer ? Comment ça ? Pourquoi ? Qu’est-ce qu’on a fait ? s’exclama Cloé.

– Ils ont découvert que j’étais malade. C’est comme à la communauté, ils pensent que je les ai mis en danger en travaillant avec eux. Et c’est la raison pour laquelle ils vont venir se venger, tu comprends ?

– Mais ils t’ont attaquée au camp ? Ils étaient combien ?

– Cloé ! Je n’ai pas le temps de tout t’expliquer ! On ne peut pas rester ici, tu m’entends, ils ne tarderont pas à trouver où l’on habite. Prends tes affaires et aide-moi à remplir les sacs, ordonna-t-elle.

Cloé obéit. Elle mit dans son sac à dos ses objets les plus précieux et utiles, dont les nombreuses boîtes de médicaments qu’elle avait achetées. Elle s’attaqua ensuite au sac de provisions. Sa mère fit de même à une allure plus lente ; son visage trahissait sa souffrance mais elle ne se plaignait pas. Son pull était mouillé, taché de sang, et elle décida quand même de changer ses vêtements. Irène essaya de lever les bras pour enlever son pull, mais la douleur la freina dans son mouvement. Cloé se précipita pour l’aider. Lorsqu’elles parvinrent à retirer le pull, la jeune fille tétanisa en voyant le corps meurtri de sa mère. Outre les veines noires de la maladie qui s’étendaient sur sa peau, elle remarqua immédiatement un énorme hématome violacé qui partait du bas de son sein droit jusqu’au nombril.

– Maman... ton ventre...

– Je sais. Ne t’inquiète pas, ça va aller. Aide-moi plutôt à mettre ce t-shirt et le pull là-bas s’il te plaît, répondit sa mère qui tentait de minimiser la gravité de son état de santé.

L’opération fut délicate pour ne pas lui faire mal, mais après cinq minutes d’efforts, Irène finit par être habillée. Mère et fille s’apprêtaient à terminer leurs bagages quand soudain elles se figèrent. Leurs regards remplis de peur et de panique se croisèrent. Le temps sembla ralentir. Dans le silence, aucun bruit ne pouvait alors tromper leur ouïe.

– Maman..., balbutia Cloé.

– Chut ! Attends...

Il n’y avait plus de doute, il s’agissait bien d’un bruit de moteur. Un véhicule approchait, peut-être plusieurs. Irène se précipita sur son sac et en sortit le pistolet. Elle enleva le chargeur

qu'elle remplit avec les dernières cartouches qu'il lui restait, le réinséra, puis arma le pistolet.

– Cloé, éteins le feu de la cheminée et cache-toi.

Cloé vida deux bouteilles d'eau sur le foyer. Le feu s'éteint dans un crépitement aigu qui ne couvrit pas celui des voitures se rapprochant à toute vitesse. La pièce fut plongée dans l'obscurité et la fumée l'embauma en quelques secondes. Cloé regroupa leurs sacs et s'accroupit dans un coin de la pièce. De là, elle pouvait voir sa mère s'avancer vers la fenêtre et tirer discrètement le rideau pour observer ce qui se passait au-dehors.

– Qu'est-ce que tu vois ? chuchota Cloé.

– C'est eux. Ils arrivent. Reste bien cachée.

Les véhicules s'arrêtèrent devant la maison. Irène distinguait trois voitures et quatre motos, dont les moteurs et klaxons déchiraient le silence nocturne. Cloé ferma les yeux quelques secondes et se demanda comment elles avaient bien pu en arriver là ; en l'espace de deux mois, leur vie était devenue un enfer. La vie en dehors de la communauté n'en était pas une. Elles ne vivaient pas mais survivaient, et Cloé regrettait presque d'être partie sur les routes avec sa mère. Qu'il semblait loin le temps de l'école, des amis, des jeux, de la sécurité et du confort ; désormais elles se battaient simplement pour ne pas mourir.

– On sait que t'es là Lola ! cria une voix d'homme à l'extérieur.

Lola ?

– C'est qui Lola ? chuchota-t-elle.

Sa mère lui répondit en lui faisant signe de se taire.

– Sors de là, sale pute ! On va s'occuper de ton cas, dit une autre voix.

Cloé, effrayée, regardait sa mère sans comprendre.

– C’est qui Lola, maman ? insista-t-elle.

– C’est le nom que j’utilise pour travailler, pour qu’ils ne sachent pas réellement qui je suis. Chut maintenant.

Des bruits de portières se firent entendre, suivis par le son reconnaissable d’armes chargées. Cloé ne voyait rien, mais sa mère, à la fenêtre, distinguait deux hommes qui s’approchaient de la maison. Malgré l’obscurité, Irène reconnut deux de ses clients réguliers : Xavier et Sébastien, avançant avec des fusils à la main.

– Arrêtez-vous ! Ne faites pas un pas de plus ! somma Irène.

Cloé sursauta. Elle tendit l’oreille et parvint à distinguer la réponse des personnes à l’extérieur.

– Ah ! Je savais bien que tu étais là ! Et qu’est-ce que tu comptes faire pour nous arrêter ? dit Xavier.

Cloé vit sa mère reculer d’un pas et pointer son pistolet entre les planches, à quelques centimètres de la vitre.

Les deux hommes continuaient d’avancer, leurs armes pointées sur la fenêtre d’Irène.

– Je vous ai dit de ne pas avancer ! hurla Irène.

Faisant fi des menaces, les deux hommes entrèrent dans le jardin. Sans sommations supplémentaires, Irène appuya sur la gâchette. Le coup de feu brisa le carreau pour s’évanouir dans l’obscurité. Il ne fallut qu’une poignée de secondes pour que la riposte s’enclenche. Une salve de balles déchira la nuit et arrosa la façade de la maison. Cloé vit sa mère plonger au sol et lui crier de se protéger. Les balles fusèrent dans la pièce, traversant le canapé, déchiquetant les meubles, éventrant les oreillers, et pendant un temps qui parut une éternité, Cloé crut que c’était la fin.

Le déluge de feu et de plomb cessa pour laisser place au silence. Un silence angoissant,

durant lequel elle releva la tête pour voir où sa maman se trouvait. Cette dernière était là, à quelques mètres, elle rampait dans sa direction. Miraculeusement, mère et fille étaient indemnes.

– Ça va ma chérie ? Tu n’es pas blessée ? s’inquiéta Irène en la tripotant pour vérifier qu’elle n’avait rien.

– Non je n’ai rien, et toi ?

– Oui moi ça va.

– Qu’est-ce qu’on va faire maman ?

– Ne t’inquiète pas ma chérie, on va s’en sortir. D’accord ?

Elle hocha la tête et essaya de faire bonne figure, même si intérieurement elle était terrifiée. À cet instant, elles entendirent des pas dans l’escalier du porche d’entrée. Sa mère se leva d’un bond, grimaça, puis lui dit de ne pas bouger.

Pistolet en main, Irène se dirigea vers l’entrée. Elle vit à travers les carreaux latéraux à la porte une ombre s’avancer. Sans attendre de distinguer de qui il s’agissait, elle tira deux coups de feu à travers la porte.

– Putain ! Elle est pas morte cette salope ! cria une voix d’homme qui s’éloignait.

Irène s’approcha de la porte et s’assura que personne d’autre n’était de l’autre côté.

Cloé, soulagée, la vit revenir dans le salon. Sa mère se plaça dos au mur, à quelques centimètres de la fenêtre. Doucement elle écarta le rideau en lambeaux et jeta un coup d’œil à l’extérieur.

Irène voyait, devant les phares des véhicules, les silhouettes des hommes alignés qui pointaient leurs armes en direction de la maison.

– Lola ! Ça suffit. T’es foutue. Fais-nous le plaisir de sortir de cette baraque, qu’on en finisse ! cria une voix reconnaissable entre toutes, celle de Jim.

Irène sentit la colère monter en elle.

– Hors de question, sale monstre ! répliqua-t-elle.

Cloé, spectatrice, regardait avec angoisse sa mère avancer et reculer à la fenêtre.

Irène, elle, distinguait toute la bande en demi-cercle. Les hommes s'étaient regroupés et semblaient avoir une discussion animée. Cela dura cinq minutes avant que Jim ne s'avance en boitant.

– Très bien ! Puisque tu ne veux pas sortir pour faire face aux conséquences de tes actes, on va te laisser tranquille dans ta baraque. Mais comme c'est bientôt l'hiver, on va t'aider à te réchauffer, toi et ta fille. Allez en position !

À ce moment-là, Irène vit les hommes se disperser autour de la maison avec des jerricans et ce qui ressemblait à des cocktails molotov. Tout de suite elle comprit ce qu'il se passait : ils allaient mettre le feu à la maison et les brûler vives.

– Debout Cloé ! Il faut qu'on sorte de la maison !

Cloé ne chercha pas à comprendre et se leva d'un bond. Elle saisit son sac à dos ainsi qu'un des sacs de provisions.

– Laisse ce sac-là, ça va nous ralentir. Il va falloir courir ma chérie, lui dit sa mère en la débarrassant du sac de vivres.

Elle la prit par la main et l'entraîna avec elle à travers la maison. Elles se ruèrent vers la véranda, à l'arrière de la maison, mais elles y furent accueillies par des tirs. Elles allèrent ensuite dans la salle de bain pour tenter de s'échapper par la fenêtre, puis dans la cuisine ; mais où qu'elles aillent, des hommes les attendaient à l'extérieur. Elles étaient piégées. Toutes les issues étaient bloquées et elles se résignèrent à retourner dans le salon. Cloé ne comprenait pas ce qui se tramait, mais voyait sa mère perdre tous ses moyens face à cette situation qui la dépassait. Quelques minutes plus tard, des bruits de bouteilles éclatées résonnèrent sur la façade de la maison, et des vitres se brisèrent. Rapidement, une odeur d'essence atteignit leurs

narines et Cloé comprit ce qui était en train de se passer.

Il ne fallut que quelques minutes pour que la vieille bâtisse en bois s'enflamme. La fumée envahit rapidement toutes les pièces de la maison et elles se mirent accroupies pour éviter les épais panaches noirs.

Cloé se dit qu'elle était encore trop jeune pour mourir, surtout comme ça ; elle ne voulait pas brûler comme Jeanne d'Arc sur un bûcher, elle avait encore tant de choses à vivre, même dans un monde. Elle regarda sa mère désemparée, qui semblait avoir abandonné et qui tentait de la protéger avec ses bras. Irène pleurait, l'embrassait et lui demandait pardon. La fumée avait envahi le salon et la chaleur devenait de moins en moins supportable. Cloé fixa le sol. Elle qui avait arpenté cette maison de fond en comble pendant des journées entières pensa qu'il devait bien avoir un moyen d'échapper à ce piège. Énervée, elle tapa son poing sur le plancher.

Le plancher... Oui le plancher ! La maison est surélevée, on peut accéder aux fondations ! La trappe de la buanderie !

Elle toussa et tenta de prendre une bouffée d'air sain. Puis elle secoua ensuite sa mère et prit son visage entre ses mains.

– Maman ! Je sais comment on peut sortir de la maison ! Les fondations ! cria Cloé.

Autour d'elles, les flammes faisaient leur apparition et tapissaient le plafond

– Quoi ?

– Les fondations ! On peut sortir par les fondations ! Il y a une trappe dans la buanderie.

On peut sortir par-là, allez vite !

– Elle est où la buanderie ?

– À l’arrière de la maison. Maman, prends un des sacs de provisions et suis-moi !

Mère et fille se faufilèrent à travers la maison pour rejoindre la buanderie. Les flammes dévoraient les escaliers, les murs et le plafond du bâtiment dont le premier étage pouvait désormais s’écrouler à tout moment. Les yeux de Cloé piquaient à cause de la fumée, elle toussait et cherchait de l’air, mais il fallait continuer d’avancer, la porte n’était plus qu’à quelques mètres. Elles parvinrent à s’engouffrer dans la minuscule buanderie ; Cloé chercha à tâtons la poignée de la trappe et la trouva rapidement. Elle tira d’un coup sec et la trappe s’ouvrit. Cloé se glissa la première dans le trou, attrapa les sacs, puis aida sa mère à descendre. L’air était bien plus respirable sous la maison mais cela ne durerait pas. Entre la terre humide et le plancher de la maison au-dessus de leurs têtes, il y avait environ un petit mètre de hauteur, ce qui les obligeait à ramper ou marcher à quatre pattes. Le noir était presque total et seules les lueurs des flammes à travers les interstices du parquet leur rappelaient qu’elles n’avaient pas perdu la vue. Cloé se tourna et se retourna pour se repérer ; finalement elle aperçut la grille donnant sur l’extérieur.

– Là-bas ! dit-elle en pointant son doigt.

Péniblement, elles rejoignirent à quatre pattes la grille qui donnait sur le jardin de l’arrière-cour. Cloé et sa mère se tassèrent dans un coin, à côté de la grille. La chaleur devenait, ici aussi, insupportable et il fallait absolument sortir de là. Cloé passa la tête pour voir à travers la grille si la voie était libre au-dehors. À son grand désarroi, la jeune fille aperçut, à une trentaine de mètres, un homme qui admirait le spectacle des flammes dansant sur la maison. Tant qu’il serait là, elles ne pourraient pas sortir sans se faire repérer. Irène se rapprocha à son tour pour observer et respirer un peu d’air frais.

Après trois interminables minutes, un grand « CRAC ! » retentit et le plancher au milieu

de la fondation s'écroula, enfumant tout l'espace ainsi que l'endroit où elles s'étaient recroquevillées. Elles se couvrirent la tête et plaquèrent leurs visages contre la grille pour respirer, tout en résistant à l'envie de l'ouvrir et de se jeter dans la gueule du loup. Miraculeusement, après une minute dans cette position intenable, l'homme qui faisait le piquet devant la maison s'éloigna, puis disparut rejoindre ses acolytes près des véhicules. Cloé qui était sur le point de perdre connaissance vit sa mère prendre une bouffée d'air, puis retenir son souffle, se retourner et donner ensuite de grands coups de pied pour faire sauter la grille. Celle-ci céda, Cloé s'extirpa des fondations la première puis aida sa mère à sortir avec les sacs. Dans leurs dos, la maison en flamme était partiellement écroulée et il ne resterait bientôt qu'un tas de cendre. Elles devaient profiter de ce spectacle pour s'enfuir et atteindre le bois situé à trois-cents mètres de là. Sur leurs gardes, elles avancèrent prudemment pour ne pas attirer l'attention. Arrivées à l'entrée du terrain en friche les séparant du bois, elles se mirent à courir à grandes enjambées sans se retourner jusqu'à la lisière du bois.

Saines et sauvées dans la nuit noire et froide, entre soulagement et désespoir, elles étaient vivantes et ensemble. Il ne restait plus qu'à fuir la zone et marcher toujours plus au nord, toujours plus loin, pour tout recommencer à zéro.

CHAPITRE 21

- Seb -

Il n'était pas loin de 4 h du matin quand Seb retourna à sa tente. À cette heure-ci, les allées du camp Ochoa étaient désertes. Tous les stands étaient fermés, les gens dormaient, même les travailleuses de nuit. Seuls quelques ivrognes avachis sur le sol rappelaient que ce camp était toujours en vie. Seb, absent, n'entra pas sous la tente. Anna et Léo dormaient encore, alors il préféra s'asseoir dehors sur un petit banc en face du foyer éteint. Son regard se perdait dans la cendre blanche soufflée par la bise matinale, il était seul face au silence et à l'angoisse qui le traversait. Il repensait à la nuit mouvementée qu'il venait de passer. Un sentiment d'inquiétude mais surtout de colère dominait. Lui qui avait toujours pris ses précautions, s'était fait rouler dans la farine par cette putain.

Peut-être que cette histoire n'était qu'une connerie inventée par Jim. Il devait être encore bourré, il a dû se tromper... Et pourtant je me suis laissé embarquer dans cette vendetta. Fais chier ! Je ne peux pas être contaminé, si c'était le cas, je le saurais déjà, non ?

Seb s'était laissé embarquer par les autres. Jim s'était montré si convaincant, que lui aussi, avait perdu son sang-froid et s'était joint la meute. Il s'était même réjoui de la mort de Lola et de sa fille. Mais ce sentiment d'euphorie n'avait pas duré bien longtemps, et l'angoisse, partagée avec ses compagnons, était revenue rapidement. Ils avaient ensuite décidé de noyer leurs inquiétudes dans l'alcool jusqu'au petit matin devant le gigantesque brasier qu'ils avaient allumé. Tous avaient félicité Seb pour son idée : celle de brûler vives mère et fille dans leur maison ; et même s'ils avaient été déçus de ne pas leur avoir mis la main dessus avant cela, ses comparses étaient satisfaits du résultat.

Seb imagina Lola avec sa fille au milieu des flammes ; certainement les fumées toxiques les avaient asphyxiées avant même que les flammes ne les atteignent. Il ne ressentait aucune fierté pour ça car il appréciait Lola. Au fil des semaines, elle était devenue sa préférée parmi les travailleuses qu'il fréquentait, mais le coup de poignard qu'il avait reçu en apprenant sa possible contamination lui avait fait oublier ces bons moments passés.

Tout avait basculé lorsque son pote Jim était revenu au camp Ochoa en piteux état. Il s'était fait poignarder et tirer dessus mais il en fallait plus pour mettre à terre « La Carcasse » comme l'appelaient ses amis. Seb, lui, avait tout juste terminé sa journée et s'apprêtait à faire un tour pour dégoter une fille lorsqu'il était tombé sur Jim, Xavier et d'autres gars du camp, rassemblés dans un coin, au milieu d'une discussion houleuse. Lorsque Xavier l'avait aperçu, il l'avait alpagué pour qu'il entende ce que Jim avait découvert sur Lola. Seb avait écouté religieusement le récit de Jim, qui assurait que Lola était contaminée par la Bactoplasia, que son corps était recouvert de traces et de plaies, qu'elle les avait dissimulées sous son bustier et qu'elle crachait du sang noirci par la maladie. Il avait continué en racontant qu'il avait essayé de

la tuer, qu'ils s'étaient battus, qu'elle lui avait tiré dessus puis s'était enfui par le chemin menant au cimetière. Les haranguant, montrant ses blessures comme preuves, Jim disait qu'ils devaient se regrouper pour traquer et tuer cette pute qui les avait peut-être tous contaminés. À partir de là, ils avaient tous basculé dans un état second où seuls la vengeance et le sang avaient de l'importance. Seb avait tout de même fait remarquer au groupe que cette affaire devait rester confidentielle, car les soupçons de contamination pouvaient vite les transformer en parias. Le pacte établi, le groupe s'était mis en branle pour retrouver Lola et sa fille afin de leur régler leur compte. Ils avaient commencé par récupérer des armes, des munitions et ensuite des véhicules, avant de se lancer à la poursuite de leur proie.

La traque avait été courte et ils avaient retrouvé la piste de Lola facilement. En approchant le cimetière, ils avaient aperçu de la fumée s'échappant de la vieille cheminée de la maison située juste en face. Une fois devant la bâtisse, malgré les réticences de ses collègues, il avait voulu se rendre compte par lui-même de la contamination de Lola. Avec Xavier, ils étaient entrés dans le jardin puis s'étaient approchés de la maison en faisant fi des menaces de son occupante. Résultat de la tentative, ils furent accueillis par des coups de feu tirés depuis la fenêtre. Il n'en avait pas fallu plus à Seb pour comprendre que Jim disait vrai et que Lola était piégée dans son mensonge, comme dans sa maison. En chœur, ils avaient tiré sur la façade de la maison, épuisant une bonne partie de leurs munitions. Après le silence, Michel s'était avancé fusil à la main, pour aller voir à l'intérieur si le travail était terminé ; mais, à leur grande surprise, ce dernier avait été de nouveau accueilli par des coups de feu. Seb se souvenait qu'après cet échec, Jim avait ordonné de continuer à mitrailler la maison et d'entrer ensuite par la force. Mais Seb lui avait suggéré une tout autre idée. Plutôt que de gâcher de précieuses munitions, et puisque la demoiselle ne voulait pas sortir, pourquoi ne pas mettre le feu à la

maison en s'assurant qu'elle et sa fille ne puissent s'échapper, avait-il suggéré. Cette idée avait emballé ses camarades. Ils s'étaient ensuite dispersés autour de la maison avec des jerricans d'essence et des cocktails molotov pour exécuter le plan. En moins de vingt minutes, la maison en bois s'était écroulée dans les flammes, scellant le sort de celle qui avait placé une épée de Damoclès au-dessus de leurs têtes.

Seb sursauta lorsque Léo lui posa la main sur l'épaule. Il se rendit compte qu'il était frigorifié. Il était perdu dans ses pensées et ses angoisses depuis près d'une heure et revenait brutalement à la réalité des choses. Il tenta tout de même de faire bonne figure devant son meilleur ami.

– La nuit a été longue ? On ne t'a pas entendu rentrer avec Anna. Tu as joué au Don Juan toute la nuit ? dit Léo, un sourire complice aux lèvres.

– Ouais si on veut. J'ai passé la soirée à m'enfiler des canons et là, j'ai la tête comme une pastèque.

– Ah ça, la bibine, j'avais presque oublié que c'est ton autre vice, taquina Léo.

– Ça veut dire quoi ? Quel vice ? Celui de voir des putes, c'est ça ? Excuse-moi de ne pas avoir une Anna à ma disposition, s'énerva-t-il.

Sa réaction surprit Léo qui n'avait pas l'habitude de le voir s'emporter de la sorte.

– Désolé mec, je ne voulais pas te vexer. Je ne pensais pas que cela te pesait de la sorte.

– Ne dis pas de connerie, ça n'a rien à voir. Vous ne m'avez rien fait, j'ai juste un peu abusé sur l'alcool, désolé.

– T'inquiète. Pour me faire pardonner je vais te préparer un bon café et le petit-déj.

Qu'est-ce que t'en dis ?

– Ma foi, ce n'est pas une mauvaise idée.

Alors que Léo s'affairait à préparer le petit-déjeuner, Seb replongea dans ses pensées, toujours aussi angoissantes. Il le savait, les prochaines semaines seraient longues et il lui faudrait guetter le moindre signe de la maladie.

Et si ces abrutis se mettent à jacter et raconter qu'on a tué Lola parce qu'elle était infectée, alors ma réputation dans le coin sera morte... Fais chier.

Peut-être même que Léo et Anna le laisseraient tomber se dit-il. Même si en son for intérieur il savait qu'ils avaient davantage besoin de lui que lui d'eux, la perspective de retourner à une vie solitaire sur les routes ne l'enthousiasmait pas plus que ça. Peut-être fallait-il anticiper tout ça et partir, quitter cette zone et aller plus au Nord, pour éviter d'être là si les langues venaient à se délier. Seb décida de se laisser quelques jours de réflexion avant de prendre sa décision et d'en faire part à ses deux compagnons de route.

L'odeur du café réveilla Anna qui émergea de la tente à moitié dénudée, avec son seul plaid sur les épaules. En la voyant si légèrement habillée, Léo le regarda furtivement puis fit les gros yeux à Anna en lui demandant de se couvrir un peu plus pour ne pas attraper froid. Cette dernière rouspéta, balança son couplet féministe puis s'exécuta.

Le petit-déjeuner se passa tout de même dans la bonne humeur. Anna raconta les rêves étranges qu'elle avait faits, Léo agrémenta la conversation de quelques anecdotes barbantes et Seb se contenta de les écouter et de désamorcer, comme à son habitude, tous les débuts de conversations houleuses. La routine quoi.

– Et si on faisait une journée « off » aujourd'hui ? suggéra Léo.

– Tiens, c'est nouveau ça. Tu réclames des journées « off » maintenant ? s'étonna Anna.

– Alors toi, ce serait bien la première fois que tu ne serais pas partante pour une journée à glander, répliqua sèchement Léo.

– Super l’ambiance..., dit Anna en détournant le regard.

– Non on va bosser, ça me fera de bien. Ça me changera les idées, soupira Seb.

– Pourquoi ? Qu’est-ce qui se passe ? J’ai raté un épisode ? s’empressa de demander Anna.

– Mais non, tu n’as rien raté d’intéressant. J’ai juste pris une murge hier soir et j’ai encore un peu la tête dans le cul, répondit Seb avant que Léo n’eût le temps d’ouvrir la bouche.

Anna et Léo rigolèrent.

– Si c’est que ça, alors ça ne change pas beaucoup du quotidien, taquina-t-elle.

– Ne dis pas de bêtises, il ne boit quasiment pas Seb ! s’insurgea Léo.

– Tu rigoles ? Entre lui et toi, je vis avec deux pochtrons ! Est-ce qu’il faut que je vous rappelle comment je vous ai retrouvé avant-hier ? Vous étiez affalés au bar, incapables de retrouver le chemin de la tente.

– Ah, ça n’a rien à voir, on a fini une bouteille de Ricard pour pas gâcher, répondit Léo.

– Et la deuxième pour ne pas boiter, précisa Seb, ce qui provoqua un fou rire général.

Ça fait du bien de rire, ça aide à oublier... Aujourd’hui tout irait bien et c’est tout ce qui comptait.

CHAPITRE 22

-Léo-

Léo tenait Anna par le bras et ensemble ils luttèrent pour garder l'équilibre. Les pluies verglaçantes du matin avaient rendu la chaussée difficilement praticable. Une mauvaise chute pouvait entraîner au mieux quelques bleus, souvent une vilaine blessure ou au pire, condamner une personne à mort. Sans hôpitaux, et avec le peu de médecins encore en vie et en exercice, toutes les maladies ou blessures autrefois considérées comme bénignes, prenaient aujourd'hui une ampleur démesurée. Léo avait vu des gens mourir après s'être cassé une jambe ou le bassin ; d'autres étaient morts à cause de simples coupures qui s'étaient infectées. Sinon, la grippe, les pneumonies et les allergies faisaient aussi des ravages. Bref, c'était le retour au Moyen-Âge et Léo savait que l'on pouvait désormais mourir de tout et de n'importe quoi.

Anna serrait son bras comme un boa constrictor serrait sa proie. Leurs pas étaient prudents, ils avançaient aussi lentement que possible, parvenaient à se rattraper à chaque déséquilibre et gardaient en point de mire le champ, deux-cents mètres plus loin, où Seb les

attendait et s'impatientait. Toujours aussi prévoyant, ce dernier était équipé de crampons qui lui permettaient d'arpenter les bords de route verglacés sans aucun souci. Anna et lui n'y avaient pas pensé, et avaient laissé les crampons dans la dernière cache pour ne pas alourdir leurs sacs. Sur ce coup-là, ils étaient totalement fautifs et Seb ne s'était pas fait prier pour le leur rappeler. De mauvaise humeur, ce dernier avait passé la matinée à leur crier dessus en pointant leur manque de jugeote, de professionnalisme et d'instinct de survie. Ils en étaient restés bouche bée. Ils n'avaient pas l'habitude de voir Seb si mal luné et c'était bien la première fois qu'ils se prenaient une soufflante pareille de la part de leur ami, d'habitude si calme et pédagogue. Léo avait remarqué depuis une semaine un changement dans son comportement ; Seb était devenu plus irritable, plus susceptible et discret, tout semblait l'énerver et être prétexte à rouspéter. Avec Anna, ils en avaient parlé et avaient décidé d'être aux petits soins avec lui. Après tout, Seb avait toujours été là pour eux mais, malgré leurs efforts, rien ne semblait apaiser son humeur écrasante.

Arrivés à sa hauteur, il leur jeta un regard noir, puis leur fit signe de le suivre à travers le champ qui les séparait des premiers arbres de la forêt de Célian. Seb leur avait annoncé, un peu plus tôt, qu'il y avait découvert une cabane encore intacte. À partir de la lisière, ils empruntèrent un petit sentier qui se perdait dans la forêt. Ils enjambèrent plusieurs arbres couchés, abîmèrent leurs vêtements dans les ronces, et après trente minutes de marche, ils atteignirent la fameuse cabane qui ressemblait presque à un petit chalet. Cette maisonnette à étage devait, à l'époque, être un petit coin de paradis pour des vacances d'été. Maintenant, encerclée par la végétation agonisante, elle ressemblait davantage à une maison de films d'horreur. En général, la suite voulait que quelques adolescents idiots se fassent tracter, les uns après les autres, par un psychopathe sans que personne ne leur vienne en aide.

En tout cas, ce n'est pas là que je passerai mes prochaines vacances. Franchement, il n'y a que Seb pour trouver des baraques comme ça.

– Comment t'as dégoté cette baraque ? demanda-t-il.

– Avec de la réussite. J'ai trouvé le sentier hier et je l'ai suivi jusqu'à trouver cette maison. Mais comme il allait faire nuit, j'ai fait demi-tour avant de pouvoir l'inspecter.

Seb semblait s'être calmé et esquissa même un sourire à Anna.

– Oh là là, j'espère qu'on va y trouver de beaux vêtements d'hiver ou à manger, s'enthousiasma-t-elle.

Il faut dire que la semaine avait été compliquée et c'était peu dire. En vérité, ils n'avaient fait aucune prise, que ce soit avec la fouille des cadavres ou avec l'exploration de lieux abandonnés. À l'approche de l'hiver, la compétition faisait rage chez les pilleurs et receleurs de la région ; et eux avaient eu un temps de retard sur tous leurs concurrents. Pour briser cette mauvaise fortune, hier, ils avaient décidé de prendre une journée de repos afin de repartir et remettre les bouchées doubles le lendemain. Si avec Anna ils avaient passé la journée à dormir dans la tente, Seb, lui, avait fait le choix de se balader et partir à la pêche aux infos. Et une fois de plus, il leur avait prouvé que la chance ne tombait pas du ciel mais se provoquait.

Léo arriva devant la porte d'entrée de la maison et tenta de l'ouvrir. Malgré tous ses efforts et de nombreux coups de pied, celle-ci ne bougeait pas. Seb essaya à son tour, sans succès. Puis ils entendirent un bruit de verre cassé et Anna qui les appelait. Elle venait de briser une vitre sur le côté de la maison et essayait désespérément de se hisser par la fenêtre. Avec Seb, ils lui firent la courte échelle et elle parvint à se glisser à l'intérieur de la maison. Anna

atterrit dans ce qui semblait être la cuisine. Elle leur confirma ensuite que la porte d'entrée était scellée avec des planches et un muret de parpaings jusqu'au niveau de la poignée. Léo et Seb la rejoignirent pour découvrir une maison barricadée de l'intérieur. Le propriétaire, ou plutôt ce qu'il en restait, était toujours présent et gisait dans un coin du salon. Seuls son crâne et quelques os jonchaient le sol dans des vêtements rongés par les mites. Cela devait bien faire des années que le bougre était mort, peut-être de la bactérie, mais plus probablement d'une balle dans la tête comme en témoignait le trou dans son crâne et le fusil de chasse posé à côté. Les trois amis ne s'attardèrent pas autour de lui et partirent sans plus attendre explorer la maison.

Une heure plus tard, tout leur butin était rassemblé dans la cuisine, et le moins que l'on puisse dire, était que celui-ci compensait largement leur semaine de disette. Ils étaient tous surexcités au moment de l'inventaire car ils venaient de mettre la main sur un véritable magot : nourriture, alcool, armes, munitions, deux bouteilles de gaz, de l'essence, des outils, des piles et de nombreux vêtements d'hiver. Le propriétaire devait sûrement vivre seul, en autarcie, dans cette cabane à l'écart du monde ravagé par la pandémie. Il espérait peut-être que les choses se seraient arrangées le jour où il sortirait, mais voilà, ce jour n'est jamais arrivé — et n'arriverait sans doute jamais — finalement, il semblait avoir préféré et choisi une autre échappatoire.

Il fallait maintenant s'organiser pour sortir tout ça de la maison et en dissimuler peut-être une partie, afin d'éviter que des curieux ne s'emparent de ce qu'ils ne pourraient pas emporter tout de suite avec eux. Ils ne prendraient certainement pas le risque de laisser ici les restes de leur butin ; d'autres pilleurs les avaient peut-être pistés plus tôt, et s'ils les voyaient revenir les bras chargés, ils ne manqueraient pas de suivre leurs traces et découvrir à leur tour cette caverne d'Alibaba. Seb et lui avaient la flemme de dégager la porte d'entrée, et ils optèrent pour tout faire passer par la fenêtre de la cuisine. L'opération dura une demi-heure. Une fois terminée, Léo prévint ses deux compagnons qu'il allait quand même faire le tour de la

propriété, pour voir s'il n'y avait pas d'autres choses à récupérer dehors. L'idéal serait une brouette ou un caddie comme moyen de transport. Mais ce qu'il découvrit à l'arrière de la maison dépassa toutes ses espérances. À une cinquantaine de mètres se trouvait un cabanon recouvert de végétation. Pour y accéder Léo utilisa sa machette, dégageant branches et mauvaises herbes qui défendaient farouchement l'accès à l'édifice entièrement en PVC. Il fit ensuite sauter les deux cadenas des portes battantes pour ouvrir le cabanon. À l'intérieur il découvrit un quad en parfait état de marche et sa remorque. Léo se crut au jour de Noël. La chance leur souriait à pleines dents. Ce type de véhicule était très prisé dans la région, et désormais ils n'avaient plus besoin de cacher leur magot dans le coin ; tout serait chargé dans la remorque et mis à l'abri dans une de leurs planques sécurisées. Lorsqu'il présenta sa trouvaille à ses compagnons, ces derniers éclatèrent de joie. Le moral et la bonne ambiance étaient définitivement de retour ; et Anna et Léo ne manquèrent pas de féliciter le vrai héros du jour, celui qui les avait menés jusque-là, j'ai nommé : Seb.

La remorque du quad chargée, le plein d'essence effectué, Léo s'installa aux commandes de l'engin. Anna monta à l'arrière et s'agrippa à sa taille. Il ne restait plus qu'à Seb à monter dans la remorque. Ce dernier marqua cependant une pause avant de s'adresser à eux.

– Attendez, avant qu'on ne parte, je voudrais vous dire quelque chose.

Léo coupa le moteur. Avec Anna ils se tournèrent ensuite vers lui.

– J'ai bien réfléchi à la situation actuelle dans la zone et je crois qu'il est temps qu'on parte, annonça-t-il l'air grave.

Anna et Léo ne s'attendaient pas à cette annonce et le dévisagèrent quelques secondes.

– Comment ça ? demanda Léo.

– Pour aller où ? ajouta Anna.

– J’ai repensé à la proposition d’Anna de vivre dans une communauté.

À ce moment-là, un large sourire apparut sur le visage de la jeune femme.

– Ne te fais pas de film par contre, je ne pense pas que devenir résidents permanents soit une solution viable dans l’immédiat. Mais on pourrait envisager de s’installer en périphérie d’une communauté pour commencer. On a un peu écumé la zone, celle au sud de la forêt de Célian, et même si l’hiver nous apportera son lot de cadavres pour faire notre shopping, ce serait une bonne idée que de changer d’air et de saisir de nouvelles opportunités ailleurs. Je sais que les camps en périphérie de Sion et d’Alpha sont assez actifs, il y a donc moyen pour qu’on se fasse une petite place. Et puis, c’est le bon moment pour changer d’air. Avec tout ce qu’on a trouvé ici, on aura largement assez de temps et de réserves pour s’installer et prospecter le coin.

– T’es sûr ? On a toutes nos planques dans cette partie de la région et du côté de la communauté de l’Espoir. Si c’est pour se taper cent bornes à chaque fois qu’on a besoin d’y retourner, ça ne vaut pas la peine, fit remarquer Léo.

– On a le quad et une remorque, intervint Anna.

– Oui, avec le quad, la remorque et peut-être une autre, on pourra tout transporter. Je ne m’inquiète pas pour ça. On n’ira pas forcément très vite, mais c’est faisable. On peut aussi se payer une escorte légère pour rejoindre Sion et éviter les ennuis sur la route. Sinon, pour les planques, on les videra avant de partir et on en gardera peut-être une au cas où.

Léo restait dubitatif. Anna, elle, était plus motivée que jamais et prête à faire ses valises sur le champ.

Quelle mouche a bien pu piquer Seb pour prendre cette décision ? Surtout sans me consulter avant.

Anna ne le savait pas, mais avec Seb, ils s’étaient mis d’accord pour repousser gentiment

et surtout indéfiniment ses rêves d'émigration dans une communauté. Ils étaient parvenus à la raisonner en jouant de la carotte et du bâton, avec une bonne dose de pédagogie de la part de Seb, mais apparemment, ce pacte tacite n'avait plus lieu d'être puisque son meilleur ami avait décidé, dans son coin, de donner raison à Anna. La majorité avait basculé en la défaveur de Léo et il serait contraint de suivre le troupeau.

– Je ne suis pas trop d'accord pour tout changer juste avant l'hiver. On devrait attendre et prendre une décision plus tard, suggéra-t-il.

– Au contraire ! C'est le bon moment pour partir. On a un véhicule à nous, des provisions, des armes et un peu de sous. Allez, on vote ! s'exclama Anna.

– On vote, dit Seb.

– Je suis pour ! dit Anna.

– Ouais on avait compris, grommela Léo.

– Moi aussi je vote pour un nouveau départ, dit Seb.

– Bon, ben c'est décidé, je vais voter comme vous pour ne pas être la brebis galeuse, conclut Léo.

– Génial ! Mais au fait, on part quand Seb ? demanda Anna.

– Le temps de tout récupérer et de s'organiser pour le voyage, je dirais environ une semaine.

– Let's go ! s'enthousiasma Anna.

Léo, spectateur, jeta les armes. Après tout, l'aventure c'était ce qu'il aimait vraiment et si cela passait par une installation durable près d'une communauté, alors soit. De toute façon, un jour ou l'autre, ils seraient bien contraints de repartir sur les routes, vers le nord, toujours plus au nord.

CHAPITRE 23

- Rafaël -

« Dans le mille ! » s'exclama-t-il.

Il venait d'atteindre sa cible pour la quatrième fois d'affilée sous le regard impartial d'Alice, devenue son amie et plus proche soutien. En prévision de la grande mission qui pourrait se déclencher d'un jour à l'autre, elle l'avait pris sous son aile pour dissiper ses doutes et s'assurer qu'il serait fin prêt le moment venu. Pour cela, ils s'entraînaient régulièrement ensemble au tir et au maniement des armes blanches ; Alice finançait même l'achat des munitions pour leurs séances. En contrepartie, Rafaël l'invitait souvent à manger dans sa tente et lui faisait démonstration de ses piètres qualités de cuisinier, ce qui l'amusait beaucoup.

– C'est bien, tu t'améliores Rafa. Tu pourrais presque nous être utile maintenant, taquina Alice.

– N'empêche que sans moi et ma bonne étoile, je suis persuadé que vous vous seriez fait canarder plus d'une fois sur les routes.

– Si tu le dis. En tout cas, j'espère que ton étoile sera là le jour J.

– Il n’y a pas de raison pour qu’elle s’en aille. Et puis maintenant que je suis une fine gâchette, me voilà devenu presque invincible. Allez, amenez-moi ces brigands, ils ne feront pas le poids, plaisanta-t-il.

– T’emballes pas non plus Lucky Luke, je te rappelle qu’avant ta jolie série, tu n’étais qu’à deux sur cinq...

– C’est pas faux. D’ailleurs tu as des informations sur la date de cette fameuse mission ? J’ai l’impression que ça fait des siècles qu’on attend.

– Non. Mais Cédric m’a dit que ça ne devrait plus tarder et qu’il serait judicieux d’intensifier notre préparation.

Rafaël remit le cran de sécurité sur son arme. Sa séance de tir était terminée, enfin, il venait de décider qu’elle l’était. Pour le moral, mieux valait arrêter sur une bonne série plutôt que de mettre à mal la confiance accumulée.

– Déjà terminé ? l’interrogea Alice, surprise.

– Mouais. On va rester sur une bonne note et puis j’ai faim. Pas toi ?

– Il est 16 h... Ce n’est pas un peu trop tôt pour le souper ?

– Je ne sais pas, je n’ai pas de montre. Ça doit bien faire cinq ou six ans que je n’ai plus la notion exacte du temps.

– Ah oui. Et pourtant tu es toujours à l’heure aux rendez-vous, tu fais comment sans montre ?

– J’arrive à me repérer, à peu près bien, avec la luminosité. Ça doit être biologique. Sinon je demande l’heure aux gens. Avant, je prenais une collation tous les jours à 16 h, peut-être que ce sont les habitudes de ma vie préapocalyptique qui refont surface.

– Une collation ? Quoi comme les enfants ? questionna Alice au bord du fou rire.

– J’avais mon petit-déj le matin, ma collation de 10 h, mon repas de midi, mon goûter à 16 h et le souper du soir, avec quelques grignotages entre chaque. Bref, j’étais un vrai Karadoc.

– Un Karadoc, c’est quoi ça encore ?

– C’était un personnage de la géniale série Kaamelott. C’est une vieille série, d’au moins cinquante ou soixante ans. En fait, dedans il y avait un mec qui prenait genre sept repas par jour, quatre collations la nuit et qui disait « le gras c’est la vie ! », répondit-il en souriant et repensant à cette série.

– Euh, d’accord....

– Bref. Alors, tu viens manger à la maison ? Je vais nous improviser un petit frichti.

– Pourquoi pas ? Par contre j’espère que ce sera mangeable, pas comme la dernière fois, prévint-elle.

– T’inquiète. La dernière fois, ce n’était qu’une erreur dans le dosage.

Ils remballèrent tout leur attirail. Armes à la main, sacs sur le dos, ils prirent ensuite la direction du stand de Cédric pour y déposer les fusils d’assaut empruntés. En route, ils blaguèrent sur les plats les plus étranges que Rafaël avait cuisinés en les classant du moins bon au plus immangeable.

Le chemin pour rejoindre le stand de Cédric les fit traverser le camp Canot. À travers les allées boueuses, on pouvait distinguer les différentes castes qui s’étaient créées naturellement et qui segmentaient le camp. Les plus pauvres, qui représentaient la moitié des habitants, s’entassaient dans de petites tentes rafistolées ou déchirées à proximité de la décharge sauvage et des sanitaires publics dont l’odeur pouvait rebuter, en fonction de l’heure de la journée, les plus téméraires. La plupart de ces personnes survivaient en mendiant, en volant, en se prostituant ou en effectuant les tâches dont personne ne voulait, comme le nettoyage des latrines publiques ou l’inhumation des malades. Venait ensuite la « classe moyenne », qui comptait pour un quart et qui survivait à peine mieux. Eux, logeaient dans des abris un peu plus

solides et confortables, qu'ils partageaient à plusieurs, pour ne pas finir chez les miséreux. Ils travaillaient pour la plupart dans les champs, les scieries ou servaient de main d'œuvre dans la construction et l'entretien des murs de la communauté. Le dernier quart était la caste « aisée », même si c'était un bien grand mot, disons plutôt qu'il s'agissait de ceux qui s'en sortaient mieux que les autres : les commerçants, les receleurs ou les services de sécurité dont Rafaël faisait désormais partie. Ils avaient les moyens de se payer un peu de confort, une tente individuelle, un mobil-home ou de bricoler leur propre baraque. Mais tout ça n'était rien en comparaison de la vie que menaient les résidents permanents des communautés ; eux, étaient les vrais et les derniers chanceux de ce monde. Dans leurs enceintes tout était plus propre, plus facile, plus accessible. La moindre chose dont ils bénéficiaient était source de batailles quotidiennes pour ceux qui vivaient sur la route et dans les camps. Ils vivaient comme des privilégiés, qui n'avaient que faire des êtres humains qui souffraient et mouraient aux pieds de leurs remparts. La communauté de Sion, comme celles de l'Espoir et d'Alpha, avait fermé ses admissions depuis un moment, et à moins d'avoir des contacts hauts placés et énormément de biens de valeur, vous n'aviez que peu de chance de pouvoir y habiter. Rafaël s'était fait à cette idée et il ne se plaignait pas. Sa situation était, après tout, meilleure que la majorité des gens qui vivaient ici ; et il remerciait chaque jour sa bonne étoile de n'être pas tombé plus bas.

Lorsqu'ils arrivèrent au stand de Cédric, ils furent surpris de voir toute la bande réunie. Cédric les aperçut. Il avait l'air stressé et s'agitait dans tous les sens.

- Ah, vous voilà enfin ! Je vous ai fait chercher pendant une heure, s'exclama-t-il.
- Qu'est-ce qui se passe ? demanda Alice.
- Réunion d'urgence. Suivez-moi.

Les huit membres de l'équipe le suivirent à l'arrière de son stand, lieu où se tenaient les

réunions, briefings et débriefes des missions. L'endroit était plutôt chaleureux, le poêle à bois au milieu de la pièce n'y était pas étranger. À côté se dressait la grande table autour de laquelle ils s'assirent. Cédric se positionna debout, devant l'immense tableau noir qu'il avait récupéré dans une école primaire du coin et qui faisait face à la table. Installés, ils attendaient avec impatience l'annonce que leur chef avait à leur faire, même s'ils se doutaient tous de la nature de celle-ci.

– Ça y est, la date est fixée et ce sera dans deux jours, annonça Cédric.

Rafaël pouvait sentir la tension dans la salle, lui-même avait un nœud au ventre. Le moment qu'il redoutait tant était venu.

– C'est le convoi le plus important de la décennie dans la région. On aura une réunion demain matin, à 9 h, pour les détails de l'opération. Toutes les autres missions de la semaine sont annulées ou reportées. Demain, après le briefing du matin, on aura rendez-vous avec d'autres brigades de sécurité de la région pour coordonner nos opérations. Ça nous prendra la majeure partie de l'après-midi et on finira la journée par une reconnaissance du parcours.

– On peut avoir quelques détails supplémentaires sur la mission ? demanda un des membres de l'équipe.

– Brièvement. Cinq camions arriveront ce soir à Sion. Demain matin, deux de ces camions partiront pour la communauté de l'Espoir, les trois autres resteront ici. Le jour J, on sécurisera les deux camions revenant de l'Espoir sur la moitié du parcours total, donc jusqu'à Sion. Ensuite les cinq camions, regroupés, seront convoyés jusqu'à Alpha. En ce qui nous concerne, on rattrapera les deux camions de l'Espoir au niveau du camp Ochoa, à une centaine de kilomètres au sud, avant l'entrée dans la forêt de Célian.

– Les points chauds ? interrogea un autre membre.

– Les points chauds seront, d'après nos sources, au niveau de la forêt de Célian qu'on traversera dans son entièreté pour rallier Alpha. On n'a pas de localisation précise, mais il

faudra s'attendre à quelques échauffourées en route. Je compte sur vous pour vous montrer à la hauteur de notre réputation ; on fait face, on ne brise pas la formation et on ne s'échappe pas si ça chauffe. On s'est entraîné pour ça les gars ! Oui ou non ? harangua Cédric.

– Oui Chef ! répondit la troupe en chœur.

Tous se mirent à applaudir et se motiver les uns les autres. Rafaël était un peu plus dubitatif en se joignant à l'engouement général. Alice lui jeta un regard et un clin d'œil, comme pour lui dire qu'il était prêt et que tout se passerait bien.

– Bon, je ne veux pas que cette réunion dure trop longtemps. Profitez de cette soirée pour vous reposer parce que demain, et après-demain, faudra être en forme. Vous pouvez disposer. Alice, tu restes. J'ai besoin de toi pour les préparatifs, conclut Cédric.

Elle se tourna vers lui, le prit par l'épaule et lui donna une bise. Rafaël fut surpris par ce geste.

– C'est mort pour le dîner, désolée. On fera ça après la mission pour fêter ça, dit-elle en se levant pour rejoindre Cédric.

Rafaël marchait dans les allées sombres du camp en direction de sa tente, il était perdu dans ses pensées, s'imaginant tous les scénarios possibles et bien évidemment les pires. Lorsqu'il rentra, il se rendit compte qu'il avait perdu l'appétit ; son nœud au ventre, toujours là, ne lui permettrait pas d'avaler grand-chose ce soir.

Dans sa tente, il tournait en rond, il n'avait pas faim, il n'avait pas sommeil ; ce qui le tourmentait, c'était ce temps qui fuyait et le séparait de ce jour, si important, et à l'issue qui lui paraissait de plus en plus incertaine. Il tenta de se convaincre que tout irait bien, et que même si cela tournait mal, Alice serait là pour l'aider et assurer ses arrières. Chaque dose de courage qu'il s'insufflait grâce à des arguments positifs était irrémédiablement submergée par une vague

de doutes et d'angoisses. Il pensa à Estelle. S'il mourait, il ne la reverrait jamais. Aussi loin et inaccessible qu'elle soit, il rêvait toujours de la retrouver, et entretenait ce fol espoir comme on entretenait un feu sous le déluge. Il s'imaginait fauché par une balle ou un engin explosif, capturé et torturé par des brigands, ou simplement tétanisé par les évènements. Il avait pourtant survécu à la fin du monde, s'était battu comme un lion pour subvenir à ses besoins et ceux de sa mère, il s'était défendu contre des gens hostiles, avait surmonté mille et une difficultés, mais étrangement, cette mission rendait la perspective de la mort bien plus réelle.

Épuisé mentalement, Rafaël s'allongea sur son lit de camp. Il mit ses écouteurs et ferma ses yeux. Comme souvent, la musique était son ultime rempart contre la réalité de ce monde, le seul moyen d'évasion qu'il avait encore à disposition.

CHAPITRE 24

- Marina -

Les premières neiges étaient tombées avant-hier, une fine pellicule blanche avait tapissé le paysage gris et stérile, prélude d'un nouvel hiver rude et glacial. C'était là, la dernière vision que Marina avait eue avant de s'enfoncer dans l'obscur et étouffante forêt.

Aujourd'hui, un froid humide enveloppait le camp ; les arbres de la forêt de Célian se dressaient au milieu des hommes et des tentes tels des gardes silencieux, et la brume donnait un côté irréel à la scène que Marina prenait plaisir à contempler. Les trois quarts de la garnison dormaient encore ; le reste montait la garde ou errait dans le camp pour ne pas être transi par le froid. Les précautions prises par les chefs étaient claires : interdiction d'allumer des feux individuels devant les tentes, seuls trois braseros étaient autorisés pour offrir un peu de chaleur à toute la racaille de la région, fédérée et rassemblée au cœur de la forêt de Célian. Ils étaient presque au complet et les derniers renforts devaient arriver dans l'après-midi.

Deux jours les séparaient du casse du siècle. Tous étaient excités et avides de mettre un

terme à cette attente insupportable, qui mettait les nerfs de tout ce petit monde à rude épreuve. Les embrouilles et les bagarres en tout genre étaient quotidiennes dans ce camp provisoire. Mais désormais, enfoncés dans l'ancre de la forêt de Célian, tous n'avaient plus qu'une envie : en ressortir aussi vite que possible, vivants et les poches pleines. Aussi courageux fussent-ils, les hommes redoutaient cette forêt, ses dangers, mais par-dessus tout, craignaient les infectés en phase terminale qui y rôdaient. Bien qu'aucune attaque n'ait été recensée depuis leur installation, Marina comme tous les autres, avaient entendu les râles, les grognements et les plaintes de ces êtres, plus tout à fait humains, qui déchiraient le silence nocturne. Elle n'avait aucun doute, ils les observaient, tapis dans l'ombre, épiaient leurs faits et gestes, évaluant leurs forces et guettant la moindre faille pour choisir le bon moment pour passer à l'action. Marina avait prévenu Carlos du risque de se faire attaquer pendant l'assaut, ou sur le chemin du retour mais, à ce stade, lui comme les autres, n'avaient d'yeux que pour le convoi et son butin ; peu importe la menace qui pesait sur leur dos.

Après sa cigarette matinale, elle décida de préparer le petit-déjeuner pour Lin. Les deux amies s'étaient réconciliées ces derniers jours. En réalité, c'était surtout Lin qui avait passé l'éponge sur le comportement distant et parfois exécrable de Marina. Il y a quatre jours, Lin était venue la chercher dans sa cabane, pour lui annoncer que c'était le moment de rejoindre le groupe en partance pour le poste avancé dans la forêt de Célian. À son habitude, Lin s'était montrée adorable, ignorant que Marina l'avait évitée pendant des semaines. Aucune allusion, aucun reproche n'avait fusé, elles avaient fait comme si de rien était, et elles étaient redevenues aussi complices qu'avant. Marina éprouva quand même un désagréable sentiment de culpabilité sur le trajet. Il est vrai qu'elle l'avait traitée comme une inconnue, ou plutôt comme une sangsue, qui lui avait pompé son temps, son énergie, ses sentiments, et dont elle avait cherché

désespérément à se débarrasser. Mais Lin restait Lin, une personne adorable en toutes circonstances. Et finalement, Marina s'était excusée à demi-mot pour son manque de considération, et cela avait suffi à solder les comptes entre les deux jeunes femmes. Lin avait aussi gardé ses distances durant les nuits qui suivirent, se contentant de serrer Marina dans ses bras, sans aller plus loin, pour le plus grand plaisir de cette dernière.

La matinée passa à toute vitesse. Comme dans une fourmilière, chacun vaqua à ses occupations : sécuriser le secteur, aller chercher de l'eau, inspecter les armes, préparer la tambouille ou, pour les plus fainéants, rester à proximité d'un des braseros en faisant semblant de travailler.

En début de soirée, alors qu'on ne les attendait plus, les derniers renforts arrivèrent au camp en piteux état. Exténués, ils racontèrent qu'ils avaient évité une confrontation avec un groupe d'une dizaine d'infectés de type 2 en phase terminale. Terrorisés à l'idée d'un corps à corps, ces idiots avaient épuisé toutes leurs munitions, en tirant n'importe où et n'importe comment au milieu des arbres. Voyant alors que la menace était toujours présente, ils avaient pris la fuite, abandonnant eau, provisions et matériels encombrants sur place. Égarés au beau milieu de la forêt, il leur avait fallu pas moins de trois heures pour retrouver une balise et le chemin du camp. Bien évidemment, ils se prirent une soufflante de la part des chefs pour leur manque de sang-froid, et de discrétion, car les tirs auraient pu compromettre l'opération tout entière.

La réaction de ces hommes face aux infectés terminaux avait amusé Marina, qui en avait déjà croisé un ou deux près de la cabane où elle vivait et, à part une montée d'adrénaline, elle n'avait éprouvé aucun mal à les faire fuir. Mais paraît-il, ceux qui vivaient dans la forêt de Célian étaient les pires car ils étaient tous plus téméraires, plus féroces et plus désespérés que les autres. Elle demandait cependant à voir cela.

Marina passa la soirée au calme en compagnie de Lin et d'autres membres du groupe de Carlos. Ce dernier leur avait donné, un peu plus tôt, le plan détaillé des opérations du jour J : leurs positions sur le terrain, l'horaire présumé du convoi et une estimation sur les factions assurant sa sécurité. Ensemble, ils discutèrent de la bonne marche à suivre en fonction des scénarios, bons comme mauvais. Le passage du convoi à leur hauteur était prévu aux alentours de 11 h 15 ; les informateurs avaient indiqué qu'un leurre de deux camions vides passerait 10 min avant le vrai convoi. Le vrai convoi lui, serait composé de cinq grands camions, escortés par de nombreux hommes lourdement armés à moto et à bord de pick-up. Les camions devraient être espacés d'environ cinq-cents mètres les uns des autres. Cette distance était beaucoup trop grande pour la réussite d'une embuscade. Les chefs avaient donc prévu d'envoyer plusieurs véhicules à leur trousse quelques kilomètres avant d'atteindre la zone, afin de mettre la pression sur les derniers camions, casser les distances de sécurité et regrouper le convoi. Après avoir laissé passer les leurres, une charge explosive installée sous le bitume serait déclenchée après le passage du premier camion, ce qui stopperait la course des autres et congestionnerait la route. Tandis que le premier camion serait appréhendé par un petit groupe posté en aval, le reste du convoi serait lui pris sous un véritable déluge de plombs et d'explosifs. Les différents groupes seraient postés de part et d'autre de la route, en lisière de forêt, et arroseraient tout ce qui bougerait par des tirs croisés. La lisière Ouest serait l'aile forte, la plus fournie en hommes ; c'était de ce côté que se trouverait le point de retraite, à savoir le camp dans la forêt. Marina, Lin et les autres membres du groupe de Carlos seraient tous de ce côté-là. Ceux de la lisière Est auraient pour objectif de faire un maximum de dégâts, avant de prendre la fuite et se mettre à l'abri dans la forêt. Une fois les défenses du convoi neutralisées, le shopping serait ouvert et ils auraient, d'après Carlos, entre 15 et 20 min pour accaparer tout ce qu'ils

pourraient avant que les renforts ne puissent arriver. Chaque membre du groupe de Carlos évoluerait en binôme, et sans surprise Marina ferait équipe avec Lin.

Après une courte nuit de sommeil Marina se réveilla la première, à son habitude. La brume matinale recouvrait une nouvelle fois le camp, comme un air de déjà-vu. Cigarette à la main, à peine réveillée mais l'esprit déjà aiguisé, elle observait les allées et venues de ses collègues. Pas de neige aujourd'hui ; pourtant les artificiers, qui avaient travaillé toute la nuit sur la RN66 pour y installer les charges explosives, avaient constaté une couche de verglas sur le bitume. Elle se dit que si le verglas était toujours de la partie demain, alors cela pourrait jouer certainement en leur faveur, car cela obligerait le convoi à rouler plus prudemment et plus lentement.

C'était la dernière journée de repos et de préparation avant le grand jour. Toutes les garnisons partiraient de nuit pour prendre position en lisière de forêt et là ils patienteraient, tapis dans l'ombre et la végétation morte, jusqu'à l'arrivée du convoi. De longues heures d'attente en perspective, dans l'humidité et le froid, autant de facteurs propices à une lente montée en pression qui se terminerait par un déluge de feu et de sang jamais vu dans la région. L'objectif de Marina était simple : sortir en vie de cet épisode. Pour cela, elle avait décidé de ne pas s'exposer plus que nécessaire et de se reposer sur sa qualité première, la précision de son tir. Cela devrait suffire pour mériter sa part du butin. In fine, elle devrait avoir accumulé assez de provisions afin de tenir tout l'hiver dans sa cabane, et ne plus avoir à revenir sur les routes pour y travailler. La perspective d'une tranquillité, bien au chaud, à l'abri dans sa cabane, dans son lit, au milieu de ses livres préférés, la faisait presque rêver.

Le camp se mit progressivement en mouvement, comme une vieille turbine trouvant péniblement son rythme de croisière. Tout s'accéléra en début d'après-midi, lorsque les éclaireurs partirent prendre position sur le site de l'embuscade. Le reste des troupes

rassemblèrent leurs affaires et rangèrent le camp, pour laisser le strict minimum, à savoir les tentes et les lits de camp. Tout ce qui était devenu inutile et encombrant pour la suite reprendrait la route en fin de journée, à destination du camp situé à l'extérieur de la forêt. Les chefs avaient débauché une quinzaine de miséreux disposés à risquer leur vie, de nuit, à travers la forêt de Célian, pour ramener tout ce barda.

Marina et Lin venaient de terminer de ranger leurs affaires. Elles décidèrent avec les autres membres du groupe de s'accorder un moment de détente plutôt que de ressasser une nouvelle fois le plan de Carlos. L'ambiance était joviale mais Marina pouvait voir, derrière ces sourires de façade, que l'angoisse et la peur étaient bien présentes chez certains. Lorsque la nuit tomba, ils se retrouvèrent autour d'un brasero pour le souper. Ils continuèrent de plaisanter, rire et tout faire pour détourner l'attention de leurs montres qui égrenaient les heures, les minutes et les secondes qui les séparaient du départ. Celui-ci arriva quelques heures plus tard. À 2 h 30 du matin, Marina et Lin émergèrent de leur tente. Elles, comme les autres, s'étaient grimé le visage de peinture et portaient des vêtements sombres ou des treillis militaires. La grande transhumance des bandits de la région débuta une demi-heure plus tard. Les silhouettes sombres, haletantes, au souffle vaporeux, avançaient en silence dans le froid et l'obscurité. Telles des ombres entre les arbres morts, elles marchaient lentement, pour rejoindre le lieu de leur futur exploit, qui serait raconté et chanté ces prochaines années.

Emmitouflée dans une couverture qu'elle avait mise par-dessus son blouson fourré, Marina avançait aux côtés de ses compagnons. Les silhouettes et les arbres qui l'entouraient lui rappelèrent ce vieux film, « la Marche de l'empereur » ; comme les manchots, ils progressaient groupés, avec l'illusion d'être en parfaite sécurité. Au terme d'une pénible heure de marche dans le noir, le contingent arriva à la lisière de la forêt où les éclaireurs, déjà installés et dissimulés de part et d'autre de la route, les attendaient. Marina et son binôme, Lin, s'installèrent sur une

petite butte surplombant la route, à l'abri du vent. Il était 4 h 35 à leurs montres ; encore sept heures d'attente avant que les choses sérieuses ne commencent. Collée contre Lin, les yeux lourds, elle sombra dans un sommeil léger, rêvant à sa cabane et à son lit douillet.

CHAPITRE 25

- Irène -

Tout était sombre et pourtant elle était persuadée que c'était le milieu de la journée. Un voile noir s'était posé sur le paysage et les visages, elle ne distinguait plus que des formes inquiétantes et menaçantes. Mais où pouvait bien être sa fille ? Son nom lui échappait. Elle avait une fille, c'était un fait, mais elle commençait à douter, douter de ce qu'elle voyait, douter de ce qu'elle savait. Était-ce le produit de son imagination ? Était-elle encore en vie ? Elle n'était plus sûre de rien. La peur l'envahit et la colère aussi. Cette ombre menaçante la suivait, tournait autour d'elle, essayait de l'attraper et de la maintenir au sol contre sa volonté. Elle luttait avec cette ombre, dont le bras tentaculaire serrait ses joues et tentait de lui ouvrir de force la bouche pour y verser un liquide au goût de cendre. Une chaleur caniculaire régnait et l'étouffait, sa peau brûlait sous ce ciel sans soleil, comment cela pouvait-il être possible ? Elle connaissait le froid de cette région, y était habituée, mais la chaleur, non, ça lui était totalement étranger. Elle avait besoin d'air, besoin de respirer, de soulager ce corps qui se consumait de l'intérieur. Ne pas

céder à la panique et à la folie ; sa respiration était rapide, son cœur battait plus fort, toujours plus fort, un tambour dans sa poitrine qui rythmait son agonie. Ses sens, exaltés, prenaient possession de son corps. L'odeur du soufre remplissait ses poumons à chaque inspiration, le goût du fer et de la cendre imbibait sa bouche, le son strident de l'ombre qui rôdait autour d'elle lui perçait les tympans. Les couleurs avaient disparu, et seules les nuances de gris restaient sur un fond désespérément noir. Dans cette cacophonie des sens, le plus aiguë restait celui du toucher. Elle ressentait chaque gravier, racine et galet se planter dans son dos malgré son manteau ; les tentacules de l'ombre se posaient sur sa peau et la brûlaient à chaque contact, comme un marquage au fer rouge. Elle devait bouger, s'échapper à tout prix pour survivre et rester le plus loin possible de cette ombre démoniaque. Elle redoubla d'efforts et se débattit de toutes ses forces ; dans cette frénésie de mouvements, elle asséna un coup de poing à l'ombre qui lâcha prise. Enfin libre, elle se releva d'un bond, tenta de courir mais ses jambes, comme du coton, ne la portaient plus. Après une dizaine de mètres, elle sentit son corps basculer, irrémédiablement attiré par la gravité. Elle parvint malgré tout à s'accrocher à une forme abstraite, posée juste à côté d'elle, avant de heurter le sol. Une colère irrépressible la submergea et se traduisit par un cri profond, aigu, étranger à ce qu'elle connaissait. Sa tête tourna et des éclairs déchirèrent le ciel noir. Un silence sourd s'installa, les nuances de gris s'effacèrent et se fondirent dans le noir absolu et froid. Tout était fini.

Irène émergea de son sommeil en sueur et fatiguée, malgré l'impression qu'elle avait d'avoir dormi plusieurs jours d'affilée. Il lui fallut quelques secondes pour reprendre ses esprits et chercher du regard sa fille. Cloé était là, en face d'elle. Un bâton à la main, la jeune fille bougeait les braises ardentes du feu qu'elle entretenait assidûment. Elle semblait triste, pensive et préoccupée par quelque chose. Irène ne pouvait s'empêcher de ressentir de la culpabilité pour

l'avoir entraînée dans cette vie si misérable, et si éloignée des standards qu'elles avaient connus. Elle tenta de se redresser et Cloé se précipita immédiatement vers elle pour l'aider. Sa tête tournait, son ventre criait, elle n'avait aucune idée de l'heure qu'il était.

– Ça va ma chérie ? Quelle heure est-il, s'il te plaît ? demanda-t-elle.

– Il est... 16 h 10, répondit Cloé en jetant un œil à sa montre.

– Déjà... Combien de temps ai-je dormi ? Oh mon Dieu, qu'est-il arrivé à ton œil ma chérie ? s'inquiéta-t-elle en tendant la main pour inspecter le coquard qu'affichait sa fille à l'œil gauche.

Cloé eut un mouvement de recul. La jeune fille était effrayée par quelque chose qu'elle venait d'apercevoir. Irène regarda sa main et se rendit compte que des traces de la maladie apparaissaient désormais sur son avant-bras et sa main. Elle cacha immédiatement celle-ci dans sa manche avec un sourire gêné. Cloé semblait hésiter à lui répondre mais ce coquard semblait tout récent. Après quelques secondes de silence elle lui répondit.

– Ça fait presque trois jours maman.

– Trois jours ? Que je dors ? Tu es sûre ? s'étonna-t-elle.

– Oui... Tu as eu plusieurs crises, de la fièvre et des hallucinations. J'ai dû te donner des médicaments pour te calmer et te faire dormir. Pour mon œil, c'est sans faire exprès que tu m'as donné un coup. Mais ce n'est pas grave ! Ça ne fait pas si mal que ça.

– Je suis vraiment désolée ma chérie..., dit Irène les larmes aux yeux.

– Je t'ai dit que ce n'était pas grave. L'important c'est que toi tu ailles mieux.

– Merci ma puce, mais ce n'est pas normal. Comment ai-je pu te faire ça ? Je ne m'en souviens vraiment pas...

– C'est sûrement à cause de la fièvre.

– Heureusement que tu es là. Dis-moi, on a encore de quoi manger ? demanda-t-elle,

alors que des crampes d'estomac lui rappelaient qu'elle n'avait probablement pas dû avaler grand-chose durant ces trois jours.

Cela faisait 11 jours au total que mère et fille avaient été contraintes de quitter leur vieille maison pour fuir dans la forêt, loin de ceux qui avaient tenté de les brûler vives. À partir de là, elles avaient vécu les pires moments de leurs vies. Elles avaient dû affronter le froid, la peur, la faim et se cacher dans un environnement des plus hostiles. Irène était alors en piteux état, blessée dans sa chair, elle avait bien cru les premiers jours ne pas tenir. Mais c'était sans compter sur Cloé qui s'était démenée pour l'aider et lui trouver des médicaments pour lutter contre les douleurs et certains symptômes de la maladie. Cloé lui avait raconté avoir trouvé, cachée dans la maison, une boîte remplie de médicaments qui appartenaient sûrement aux anciens propriétaires. Grâce à eux, Irène avait pu supporter ces premiers jours difficiles, puis reprendre du poil de la bête. Ensemble, elles avaient passé des jours à marcher à travers les champs et les bois, loin des routes. Elles s'étaient perdues, puis étaient parvenues à retrouver leur chemin et la RN66 qui s'enfonçait dans la forêt de Célian. Et elles avaient ensuite continué d'avancer, en longeant la route, dissimulées à l'abri des arbres pour ne pas se faire remarquer.

Elles avaient épuisé leurs maigres réserves en moins d'une semaine, et avaient ensuite jeûné deux jours d'affilée avant que la chance ne leur sourie enfin. Après une épuisante journée de marche, elles étaient tombées sur une voiture accidentée, dont les traces sur le bitume témoignaient d'une embardée qui s'était terminée au beau milieu des arbres. Lorsqu'elles l'avaient découverte, la porte du conducteur était arrachée. Prudentes, elles avaient observé et fait le tour du véhicule, sans trouver trace du propriétaire, mis à part une longue traînée de sang qui disparaissait dans la forêt. Irène savait que d'immondes créatures contaminées vivaient leurs derniers jours dans la forêt de Célian. Sûrement désespérées par le manque de nourriture,

l'anthropophagie était la dernière barrière qu'avaient franchi ces êtres pour survivre ; mieux valait ne pas s'aventurer plus profondément dans la forêt pour les rencontrer. Si ces créatures avaient emporté le chauffeur, elles avaient aussi pris toute la nourriture qu'il pouvait transporter. Sur le coup, mère et fille avaient été déçues, mais à y regarder de plus près, le véhicule renfermait encore quelques biens de valeur. À l'arrière de la voiture, aménagé en couchette, elles avaient récupéré des vêtements, duvets, ustensiles, ainsi qu'un sac renfermant un petit trésor : quelques pièces de communauté et des bijoux. Elles avaient récupéré tout ce qu'elles pouvaient et elles étaient par la suite parvenues à échanger les pièces et les bijoux contre un peu de nourriture avec des chauffeurs sur la RN66.

Cloé déballa le contenu du sac de provisions. Il ne restait plus grand-chose, juste assez pour tenir trois ou quatre jours, maximum. Ensuite il leur faudrait retrouver de nouveau rapidement de quoi manger. Irène s'inquiétait autant de la nourriture que de trouver un abri pour l'hiver qui s'annonçait. Elle savait qu'elles ne trouveraient pas de maison dans la forêt de Célian, la plupart des zones résidentielles se trouvaient avant celle-ci ou à proximité des communautés. Se rapprocher d'une communauté n'était, à l'heure actuelle, plus une option. Elle et sa fille étaient censées avoir péri dans les flammes de leur maison et pour cette raison, elles devaient impérativement faire profil bas, rester autant que possible à l'écart des personnes qui pourraient les reconnaître.

Continuer de marcher vers le nord. Se rapprocher d'un lieu de vie. Rester avec les plus pauvres et se fondre dans la masse de ceux qu'on appelle « les invisibles ». Trouver un abri. Gagner un peu d'argent pour se nourrir. Protéger Cloé. Voilà autant d'objectifs à réaliser avant l'arrivée de l'hiver. Mais tout de suite, Irène avait besoin de reprendre des forces. Ensemble, elles convinrent de manger une conserve de petits pois tout de suite et ce soir elles se

contenteraient de quelques galettes de blé.

Irène trouvait sa fille très silencieuse durant le dîner. Cloé semblait mal à l'aise à ses côtés, presque apeurée. Ces derniers jours avaient dû être particulièrement difficiles pour sa fille, mais Irène n'avait aucun souvenir de ces épisodes et ne savait pas ce qu'elle lui avait réellement fait endurer. Alors qu'elles allaient s'endormir autour du feu, elle remarqua que Cloé ne portait plus le joli médaillon qu'elle lui avait offert il y a quelques années de cela. Irène trouva ça étrange, car c'était la seule chose qu'elle lui avait donnée et qui appartenait au père de la jeune fille. Son père était mort pendant la pandémie, Cloé n'était encore qu'un nourrisson. Plus jeune, la gamine lui avait posé de nombreuses questions sur son père et elle avait été plus qu'heureuse de recevoir le seul souvenir qu'il restait de lui. Cloé gardait toujours ce médaillon avec elle et ne s'en séparait jamais.

– Où est passé ton médaillon ? Je ne le vois pas à ton cou, demanda-t-elle.

Cloé venait de remonter sa couverture jusqu'au cou. La tête posée sur son sac, elle fixait le feu de ses yeux bleus, presque absente. Elle répondit tout de même d'un air détaché.

– Je l'ai perdu.

– Quand ça ?

– La nuit de l'incendie. Quand on s'est enfuies.

– Je suis désolée ma chérie.

– Ce n'est pas grave, ce n'était qu'un bijou. Et puis si je l'avais encore, je l'aurais échangé contre de la nourriture de toute façon. On a d'autres priorités maintenant.

La réponse de sa fille lui fendit le cœur. Les récentes épreuves l'avaient endurcie et fait grandir. Irène s'en voulait, mais d'un autre côté, cela était un mal nécessaire afin qu'elle apprenne à se débrouiller et se prépare au jour où elle devrait vivre seule.

Irène se contenta de cette réponse et laissa place au silence et au crépitement du feu.

CHAPITRE 26

- Cloé -

Cloé, méfiante, marchait en retrait de sa mère. Après tout, une crise était si vite arrivée et mieux valait garder une distance de sécurité pour détecter les premiers signes et intervenir. La première de ce genre avait eu lieu trois jours plus tôt. Elle n'avait rien à voir avec les quintes de toux, les épisodes de fatigue ou de fièvre auxquelles elle était habituée et qui clouaient sa mère au lit. Non, là, cette dernière crise avait été différente, subite, effrayante et violente.

La crise s'était déclarée alors qu'elles marchaient, comme aujourd'hui, à l'ombre des arbres de la forêt de Célian. Ça avait débuté par des spasmes, suivis de perte d'équilibre ainsi que de difficultés à respirer. Le bruit profond et rauque qu'avait fait sa mère l'avait effrayé. Elle se rappelait lui avoir demandé si elle se sentait mal, si elle voulait faire une pause, mais sa mère n'avait pas semblé l'entendre. Irène avait continué d'avancer d'un pas mécanique, en titubant, jusqu'à s'écrouler au sol cinquante mètres plus loin. Cloé s'était alors précipitée auprès d'elle, mais était restée paralysée en la voyant parler toute seule, hystérique. Irène avait ensuite enlevé un à un ses vêtements, avant de gratter les plaies et veines noires qui se dessinaient sur sa peau

et qui s'étendaient à une vitesse affolante. De son flanc déjà marqué, les traces avaient progressé sur son ventre, sa poitrine et son cou pour finalement s'arrêter au niveau de la mâchoire. Quelques secondes plus tard, le corps de sa mère s'était tétanisé. Étendue sur le sol, raide comme un bout de bois, elle était restée là ; et Cloé, spectatrice démunie, s'était approchée prudemment pour l'aider. Mais lorsqu'elle l'avait touchée, sa mère avait poussé un hurlement aigu qu'elle n'avait jamais entendu auparavant et qui n'avait surtout rien d'humain. Effrayée, Cloé se souvenait d'avoir reculé de plusieurs pas. Le corps de sa mère s'était ensuite détendu, sa respiration restant cependant haletante et rapide, ses yeux étaient ouverts tout comme sa bouche. L'expression de son visage était un mélange de souffrances et d'extase. Cloé n'avait jamais vu sa mère dans cet état. Sur le moment, elle n'avait pas su quoi faire et était restée spectatrice de la scène. Après plusieurs minutes, ne voyant pas la situation s'améliorer, elle avait décidé d'agir. Équipée de ses gants, le visage couvert par son écharpe, elle s'était approchée de sa mère pour la calmer et lui faire avaler quelques-uns des médicaments qu'elle s'était procurés. C'est à ce moment-là que tout avait dégénéré, et qu'une lutte acharnée avec sa mère avait débuté. Celle-ci s'était débattue comme si elle avait le diable au corps, mais Cloé était finalement parvenue à lui faire avaler de force les médicaments. Une fois sa mère endormie, elle avait pu constater que la majorité des veines noires sur son corps avaient disparu. Par contre, les traces et les plaies étaient, elles, plus nombreuses et plus étendues. Après cette première crise violente, sa mère en avait eu trois autres au cours des deux jours qui avaient suivi. Plus réactive ces fois-ci, Cloé était parvenue à lui faire avaler les médicaments avant qu'elle ne devienne incontrôlable ; ce qui ne l'avait pas empêchée de recevoir un coup de poing dans l'œil la veille. À chaque crise les symptômes variaient, c'était une combinaison de fièvre, de spasmes, d'hallucinations, de léthargie et d'épisodes violents. La seule constante était ces traces qui se

propageaient un peu plus sur le pauvre corps de sa mère après chaque crise.

Cela faisait maintenant quatre heures qu'elles marchaient et elles avaient parcouru un peu plus de 8 km le long de la RN66. Telles des lanières acérées, le vent glacial fouettait leurs visages et les forçait à bifurquer de temps à autre dans la forêt pour se protéger.

Finalement, après une heure supplémentaire de marche, elles arrivèrent aux abords d'un camp. Celui-ci ressemblait davantage à un bidonville, où toute la misère restante de ce pauvre monde semblait s'être donné rendez-vous. Les tentes et autres baraquements de fortune étaient agglutinés et enclavés entre la route nationale et la forêt de Célian que des bûcherons déboisaient. Des barricades en tôle entouraient le bidonville et le séparaient de la lisière, ce qui offrait une bien maigre protection pour les habitants. Cloé s'étonna de ne pas avoir remarqué cet endroit le jour où elle s'était rendue à Sion. Pourtant, elle avait effectué le trajet à travers la forêt de Célian dans les deux sens. Le surnom des « invisibles » devait venir de là. Personne ne se préoccupait du sort des plus faibles, le règne du chacun pour soi prévalait, et ces miséreux étaient vus comme des causes désespérées plus proche des morts que des vivants. Après réflexion, Cloé se rappela que Colin s'était arrêté en route pour vendre sa drogue à des miséreux qui habitaient le long de la route nationale. Maintenant qu'elle avançait à pied, Cloé remarquait ces invisibles et toute la misère qui pullulait le long de la route. Elle se rendait compte que, toute sa vie elle avait vécu sous cloche, loin des malheurs du monde, mais que désormais elle voyait ce qu'était réellement ce monde.

Aucune milice ou organisation ne contrôlait les allées et venues des personnes du camp. Les chemins de boue, qui traversaient le bidonville de manière désordonnée, étaient jonchés de détritrus. Les tentes, en piteux états, luttaient contre le vent pour rester debout. La plupart

semblaient abandonnées et une odeur pestilentielle, mélange d'urine, de déjections et pourriture flottait dans l'air. Cloé avait envie de vomir. Elle se couvrit le visage avec son écharpe, et la simple idée de séjourner dans ce dépotoir la rebutait. Mais avaient-elles le choix ? Sa mère était épuisée et traînait péniblement les pieds pour avancer. En s'enfonçant un peu plus dans le camp, elles assistèrent à des scènes plus sordides les unes que les autres. Des gens ivres ou drogués gisaient au sol ; des prostituées de misère satisfaisaient, sans pudeur, leurs clients dans des tentes ouvertes ou à l'extérieur ; et des parties de cartes se jouaient à couteaux tirés et machettes à proximité. Mais le plus surprenant étaient ces mendiants, aux visages couverts, qui crachaient leurs poumons, ou étaient pris de spasmes et qui semblaient clairement atteints par la même maladie que sa mère.

Elles errèrent une heure dans le camp, ne sachant comment trouver une tente libre ou un endroit pour passer la nuit. Finalement, elles se résolurent à demander de l'aide à la prochaine personne qu'elles croiseraient, encore en état de tenir une conversation. Elles tombèrent rapidement sur un homme qui faisait la manche. Il était assis contre la barricade en tôle, à proximité du grand portail qui séparait le bidonville de la forêt de Célian où les travailleurs débitaient du bois qu'ils transformaient ensuite en charbon, afin de le revendre plus tard en bord de route. L'homme d'une trentaine d'années était maigre, il avait les traits du visage tirés, une barbe mal entretenue et des vêtements aussi sales que l'endroit sur lequel il était assis. La misère transpirait de cet homme, mais il semblait quand même lutter pour faire bonne figure. Irène s'approcha de l'homme.

– Bonjour monsieur, dit-elle en esquissant un sourire.

L'homme leva la tête pour la regarder. Cloé remarqua immédiatement qu'il avait l'œil gauche voilé. Son œil droit était lui vif et d'un noir profond. Il sourit à son tour et tendit une gamelle devant sa mère, laquelle y glissa une barre de céréale.

– Merci beaucoup mesdames, dit-il avec courtoisie.

– Nous venons juste d’arriver, ma fille et moi, et nous souhaiterions passer quelques jours ici. Cependant, nous n’avons aucune idée à qui nous adresser pour louer une tente, continua sa mère.

Quelques jours ? Jamais de la vie ! Moi je ne passerai pas quelques jours dans cette porcherie. Je préfère encore camper près de la route ou dans la forêt.

– Vous n’avez besoin de vous adresser à personne pour vivre ici mesdames.

– Ah bon ?

– Vous pouvez vous installer dans la première tente vide que vous trouverez. Par contre, je vous conseille d’attendre la fin de la journée pour être sûres qu’elle ne soit occupée par personne d’autre. Les bûcherons rentrent du travail vers 18 h et, croyez-moi, vous n’avez pas envie d’entrer en conflit avec un de ces dégénérés.

L’homme fut soudainement pris d’une quinte de toux, familière aux oreilles de Cloé et de sa mère. Une fois la quinte passée, il essuya d’un revers de manche, un liquide visqueux qui avait coulé sur sa barbe, puis il reprit la parole.

– Vous êtes à Araf, ça veut dire « purgatoire » en turc. Et dans ce camp, c’est la loi de la jungle. Ici la frontière est mince entre les hommes et les animaux.

Tu m’étonnes...

– Est-ce qu’il y a des coins moins dangereux que d’autres dans le camp ? demanda sa mère.

Cloé sentait dans sa voix qu’elle n’était pas rassurée à l’idée de passer la nuit ici.

– Pas vraiment. Essayez d’éviter les tentes près de la barricade. On ne sait jamais ce qui peut entrer dans le camp la nuit...

– C’est noté, merci. Euh... j’aurais une autre question. Est-ce qu’il y a moyen de trouver du travail ici ?

Ou d’acheter une résidence secondaire tant qu’on y est... Maman, tu as perdu la tête ?

L’homme rigola et laissa entrevoir sa dentition, cassée et usée par des années de privation de soins.

– C’est possible, mais je ne sais pas si les jobs disponibles vous conviendront.

– Dites toujours.

– Si vous voulez gagner de quoi vivre correctement vous pourrez travailler à la scierie ou faire du charbon. Mais pour cela, il vous faudra convaincre le propriétaire, Otis, et je préfère vous prévenir, les places sont chères.

– D’accord. Et où est-ce que je peux trouver cet Otis ?

– Là-bas, à la scierie. Mais sans vous manquer de respect, dans votre condition madame, autant vous dire que c’est peine perdue. Par contre votre fille, qui sait, elle pourrait aider au charbon. Sinon vous pourrez vendre de la coke et de l’héro, mais pour ça, vous devrez vous faire connaître des dealers du coin. C’est un travail rentable mais dangereux. Si vous n’êtes pas armées, ce n’est même pas la peine d’y penser. Après, il reste la prostitution, ou faire comme moi, la manche.

La réponse de l’homme ne surprit pas Cloé, sa mère ne pouvait espérer mieux dans un endroit comme celui-ci. De toute façon, il était hors de question qu’elles restent là bien longtemps. Tout au plus deux à trois jours. Cloé ne pourrait en supporter davantage.

– Pourquoi dites-vous que ma condition m’empêchera de travailler à la scierie ? C’est

parce que je suis une femme ? demanda sa mère.

– Oh non. Plusieurs femmes travaillent à la scierie. Par contre, aucun malade comme vous et moi, répondit-il avec ironie.

Irène tentait de cacher sa surprise et Cloé lui jeta des regards inquiets pour la supplier de partir.

Comment avait-il pu savoir qu'elle était malade ?

Sa mère inspecta furtivement ses mains, ses manches et son pull. Elle était couverte de la tête aux pieds et portait des gants, aucune trace de la maladie n'était visible.

– Je... je ne suis pas contaminée ! répliqua Irène.

– Elle n'est pas malade, surenchérit Cloé.

– Balivernes ! Je le sens sur toi. L'odeur de la cendre et celle de la mort qui coule dans tes veines, qui ronge ta peau. Ce n'est pas la peine de vous inquiéter, je suis aussi malade.

À ce moment-là, l'homme releva le bas de son pantalon et dévoila sa jambe vérolée par la Bactoplasia.

– Tu vois, je suis comme toi, condamné. Je suis sûrement à un stade plus avancé. Il ne me reste sûrement plus très longtemps, je le sens. Les crises sont plus fréquentes. J'espère partir à cause de la fièvre ou d'une infection pulmonaire. Ce que je ne veux pas, c'est perdre la tête et finir mes jours avec les autres monstruosité qui hantent la forêt. Je préfère me pendre plutôt que de devenir comme ça. Bref, tout ça pour dire que tu n'as pas à t'inquiéter. Tu n'es pas la seule ici.

Cloé comme sa mère était choquée de voir que l'homme puisse prendre le risque d'exhiber sa maladie en public. Que ce soit dans les communautés ou dans les camps, les contaminés étaient systématiquement expulsés ou tués. Mais les lois et la raison ne semblaient

pas s'appliquer dans le bidonville d'Araf.

– Comment avez-vous su ? demanda Cloé.

Sa mère lui jeta un regard accusateur. L'homme se pencha sur le côté pour lui faire face.

– Disons que plus on avance dans la maladie et plus on ressent les choses avec intensité.

Mes sens se sont aiguisés et j'arrive à sentir mes congénères. Rassure-toi petite, je n'ai pas senti la maladie sur toi.

– Comment le propriétaire pourra-t-il savoir que je suis malade ? Si je cache les signes de la maladie, il ne remarquera rien.

– Avant l'embauche, Otis inspecte les corps des postulants et, sans vouloir vous faire peur, les femmes ont aussi droit à un traitement supplémentaire, si vous voyez ce que je veux dire.

Cloé ne comprit pas l'allusion, mais sa mère sembla avoir très bien compris. Cloé tenta de lui jeter des regards interrogateurs pour qu'elle lui dise à quel traitement supplémentaire il faisait allusion, mais sa mère fit mine de ne pas comprendre.

– Et comment se fait-il que vous ne vous soyez pas fait exclure vu votre... (elle hésita sur le terme) votre condition ? demanda Irène.

– Vous êtes à Araf, et les lois d'ailleurs ne s'appliquent pas ici. Regardez autour de vous, toute la misère et la pauvreté se sont donné rendez-vous dans ce camp. Les pauvres, les marginaux, les criminels et les malades sont là pour mourir dans l'indifférence générale. Où pourraient vivre les contaminés, si ce n'est ici ?

L'homme fut pris de quelques spasmes. Il sortit immédiatement de sa poche une pipe dans laquelle il y déposa un petit caillou que Cloé reconnaissait. À l'aide d'un briquet, il alluma sa pipe et tira longuement dessus avant d'expulser par la bouche et les narines des panaches de

fumée blanche. Même à bonne distance l'odeur était désagréable et Cloé réajusta son écharpe sur son nez. L'homme prit une nouvelle bouffée puis ferma les yeux. Après quelques secondes son corps, qui était jusque-là raide à cause des spasmes, se relâcha. Libéré de la douleur, qui marquait un peu plus les rides de son visage, l'homme se redressa et reprit la parole.

– Les contaminés sont tolérés dans une certaine mesure. Il y a quelques règles tacites. Nous devons tenir nos distances et ne pas entrer en contact avec les personnes saines. Il n'y a pas de juge ou de milice pour faire respecter cette règle. Les gens se font justice eux-mêmes, donc ne soyez pas trop téméraires. Ensuite, à un certain stade de la maladie, vous devez contrôler vos crises. Moi c'est avec du crack ou de l'héroïne que j'y arrive.

– Et c'est efficace ? demanda spontanément Cloé.

– Oui et non. Disons qu'avec une dose suffisante, je suis tellement shooté, que je suis presque incapable de me lever, donc ça aide pour les crises. Mais c'est aussi une arme à double tranchant. Je me flingue la santé avec cette merde. Je suis vite devenu accroc, et même sans crise j'ai besoin de ma dose. C'est un cercle vicieux.

– Et si on n'arrive pas à se contrôler. Qu'est-ce qui se passe ? demanda sa mère.

– Vous serez tuée. Au mieux d'une balle dans la tête, au pire à coups de machette. Après, la plupart des malades en phase terminale encore en vie partent d'eux-mêmes dans la forêt ou sont mis dehors de force.

– Je vois, soupira Irène.

Les pensées se bousculaient dans la tête d'Irène. Ce camp ne pouvait pas être une solution durable pour elles, mais reprendre la route, c'était aussi prendre le risque de ne rien trouver de mieux pour l'hiver. Qui accepterait d'accueillir une contaminée et sa fille si ce n'était le camp Araf ? Sans doute pouvaient-elles aller plus au nord, trouver un camp plus respectable du côté de Sion ou d'Alpha. Peut-être qu'une personne charitable pourrait s'occuper de Cloé, la

faire travailler, pendant qu'elle vivrait à l'écart. Mais Irène savait que Cloé n'accepterait pas cette solution. Elle ne la laisserait pas repartir seule. Une fois de plus, elle se répéta que tout cela était de sa faute et qu'il lui appartenait de trouver une solution.

Cloé regarda sa montre. Il était 17 h 30. Dans une demi-heure, les bûcherons seraient de retour au camp, et elles pourraient enfin choisir une tente pour la nuit. Même si cette idée rebutait Cloé, elle comprit que ce soir, ce serait dans ce bidonville qu'elles passeraient la nuit. Cloé tira la manche de sa mère pour lui faire signe qu'il était temps de partir. Irène tourna la tête et acquiesça.

– Merci pour toutes ces informations, nous allons y aller. Je vous souhaite bon courage pour la suite, dit-elle en souriant.

– Merci beaucoup monsieur, ajouta Cloé avant de s'éloigner de quelques pas.

– Bon courage à vous aussi, répondit l'homme.

Avant qu'Irène ne s'éloigne, l'homme lui fit signe d'attendre.

– Prenez soin de votre fille tant que vous le pourrez. Donnez-lui aussi de quoi se défendre tant que vous resterez ici. Il y a des gens mal intentionnés dans ce camp et une jeune fille comme elle sera une proie de choix pour tous ces prédateurs, ajouta-t-il.

– Je le ferai. Merci pour vos conseils... Je suis désolée, je ne vous ai pas demandé votre prénom.

– Victor.

– Merci Victor, moi c'est Irène.

– Ce fut un plaisir. Bon courage, conclut Victor.

Cloé s'arrêta pour attendre sa mère. Celle-ci la rattrapa mais se refusa à lui dire ce que Victor venait de lui dire. De son côté, Irène n'était pas étonnée par ce conseil au vu de l'endroit.

C'était décidé, à partir de demain, Cloé garderait le pistolet sur elle et elle lui apprendrait à s'en servir afin de se défendre.

Non, non, non et non ! Hors de question de vivre dans cet endroit ! Deux jours maximums. Deux jours pas plus !

Cloé, contrariée, se répéta en boucle cet ultimatum. Elle et sa mère venaient tout juste de s'installer dans une tente miteuse et ouverte aux quatre vents, qu'elles venaient de trouver près de la sortie du camp Araf.

CHAPITRE 27

-Rafaël-

Alice roulait à vive allure pour rattraper le reste de la troupe. Contrairement à eux, elle s'était déjà arrêtée deux fois en bord de route pour à permettre Rafaël de soulager sa vessie. En état de stress, il avait du mal à juguler ses envies pressantes, au grand dam de sa conductrice.

Une main sur la selle, l'autre sur son fusil, il luttait à l'arrière de la moto pour ne pas tomber. Pourtant il s'était habitué à cet exercice d'équilibriste, mais aujourd'hui le stress lui faisait perdre ses moyens. De plus, ils étaient plus chargés que d'habitude et cela ne l'aidait pas. Il était 9 h 15 lorsque le groupe, composé de cinq motos et deux pick-up, arriva au point de rendez-vous. Les deux camions en provenance de la communauté de l'Espoir devaient arriver à 9 h 45 ; et d'après Alice, qui gardait contact avec les autres brigades via son talkie-walkie, le convoi serait à l'heure. En cette fin octobre le temps était hivernal. Le froid avait pris possession des lieux et la route souffrait du verglas qui tapissait plusieurs portions. Le vent n'arrangeait rien et soufflait par bourrasques, ce qui amplifiait la sensation de froid sur les visages et autres

parties du corps exposées. L'attente devenait pénible.

Alors qu'ils étaient au bord de l'engourdissement, un concert de moteurs s'éleva doucement dans les airs. À mesure que le convoi se rapprochait, la mélodie chaotique se faisait de plus en plus sonore. Ils aperçurent au loin l'impressionnant convoi qui, tel un serpent mécanique, se mouvait dans la plaine grise et morose. Celui-ci avalait la distance qui les séparait à allure modérée, crachant au-dessus de lui un panache sombre qui seyait parfaitement avec le paysage. Rafaël distinguait bien les deux camions 33 tonnes entre lesquels, un autre camion plus petit, s'était intercalé. Autour du convoi, une nuée de motos et quelques pick-up assuraient sa protection. Ils n'étaient plus très loin.

Deux motos précédant le convoi arrivèrent à leur niveau.

– Vous êtes au complet ? demanda l'un des éclaireurs en relevant la visière de son casque.

– Oui nous sommes au complet et prêts. Vous avez eu des soucis sur la route ? demanda Alice.

– Non c'était calme jusqu'ici.

– Très bien. Je préviens Sion que le convoi arrive au point de rencontre.

– Ok. Prenez place à l'avant du convoi. Y'a déjà assez de monde à l'arrière, prévint l'éclaireur.

– D'accord, conclut Alice.

Les deux motos éclaireuses firent vrombir leurs moteurs et reprirent la route. Les camions ne tardèrent pas se présenter en bout de ligne droite. Avant d'arriver à leur hauteur, les deux pick-up de la brigade se placèrent devant le premier camion. Les motos laissèrent passer le premier camion avant de se positionner entre celui-ci et le plus petit. Puis elles se répartirent

équitablement sur la colonne du convoi.

Rafaël sentait la tension monter au fil des kilomètres ; la température hivernale contrastait avec la chaleur qui régnait sous son casque. Son corps entier était en état d'alerte. Chaque mouvement, chaque bruit suspect en bord de route provoquaient des écarts chez les conducteurs ou des gestes parasites chez les passagers. Ce manège intense dura pendant près de soixante kilomètres sur la route menant à la communauté de Sion.

Rafaël voyait peu à peu les regards aiguisés être remplacés par des mines émoussées. Comme ils ne rencontraient aucun danger, ses collègues semblaient se décontracter. Ils étaient de moins en moins alertes, de plus en plus confiants, se laissaient aller à blaguer, rigoler et même somnoler. Cette confiance était apparemment contagieuse. À mesure que le convoi se rapprochait de Sion, le stress de Rafaël s'effaçait et son nœud au ventre se desserrait. Finalement, la tempête annoncée n'était peut-être qu'un feu de paille inventé pour garder les brigades en alerte. À moins que ce ne soit qu'une accalmie avant la tempête. Lui espérait que non. Pourtant Alice avait été claire : les bandits de la région tenteraient forcément leur chance ; une certitude partagée par tous les décideurs.

Jusque-là tout allait bien et c'était ce qui comptait. Rafaël se rassurait en se disant que sa bonne étoile brillait au-dessus lui encore aujourd'hui et qu'il ne lui arriverait rien. Il sentait aussi Alice toujours très concentrée. Elle avait enfilé son costume de cheffe et les responsabilités qui allaient avec ; et ça le rassurait.

Par-dessus l'épaule d'Alice, Rafaël aperçut le check-point de Sion et les derniers camions 33t. Ceux-ci, garés le long de la route, attendaient patiemment leur arrivée. Il était 11 h et ils étaient désormais au complet.

Rafaël fut cependant surpris de voir arriver un sixième puis un septième camion 33t. Il

ne comprenait pas. Cédric et Alice avaient bien expliqué que seulement 5 camions de provisions seraient escortés jusqu'à Alpha. Cette dernière, le voyant interloqué, lui expliqua que les deux camions supplémentaires étaient en fait des leurres. Un changement de dernière heure était aussi intervenu sur l'un des camions. Le premier serait vide et roulerait en tête du convoi, non loin des éclaireurs. Le second camion, celui aux bâches bleues, avait vu son intérieur réaménagé avec quatre mitrailleuses lourdes et une dizaine d'hommes armés qui étaient prêts à intervenir en cas de problème. Il serait, quant à lui, placé entre le deuxième et le troisième camion de provisions. En voyant ce deuxième camion équipé comme une machine de guerre, Rafaël se sentit un peu plus en confiance. Finalement, les décideurs n'avaient pas lésiné sur les moyens pour mener à bien cette opération et si brigands il y avait, ils n'avaient qu'à bien se tenir.

L'opération avait pris du retard. La route verglacée pour venir jusqu'à Sion avait obligé le convoi à rouler plus lentement que prévu. Les hommes s'affairaient autour des camions. Ils bouclaient les dernières sangles, vérifiaient l'état des véhicules, faisaient le plein d'essence et se chamaillaient. Il était 11 h 20 lorsque les moteurs rugirent à nouveau de concert. Le convoi était prêt à reprendre la route. Rafaël reprit sa place à l'arrière de la moto. Alice ne lui prêtait pas attention. Elle était bien trop occupée à donner des ordres à droite à gauche et à houspiller les retardataires. S'il avait bien compris, leur moto serait positionnée entre le deuxième camion et le leurre dopé à la testostérone. Il vérifia une dernière fois son fusil, ajusta son pistolet à sa ceinture, remit son casque moto et remonta son foulard sur son nez. Le serpent mécanique commença à avancer. L'impressionnant convoi, plus long et sonore que jamais, était prêt à avaler les cinquante derniers kilomètres qui le séparait de sa destination finale, la communauté Alpha.

Les éclaireurs et le leurre étaient déjà à bonne distance. Rafaël l'apercevait à peine dans les longues lignes droites. Tout semblait en place. Le convoi principal avançait à allure modérée

et chaque camion maintenait la distance de sécurité prévue entre eux.

Au bout de quelques kilomètres, ils rattrapèrent la RN66 et la forêt de Célian. Ce fut à ce moment-là que tout s'accéléra et que les choses s'emballèrent. L'attaque tant redoutée débuta à l'arrière du convoi. Des détonations lointaines résonnèrent sur la mélodie vrombissante des moteurs. Rafaël pensa tout d'abord à des pétards, mais en tendant l'oreille, il se rendit à l'évidence : il s'agissait bien de coups de feu. Dans un premier temps les tirs étaient sporadiques. Puis rapidement il entendit des rafales d'armes automatiques. L'escarmouche en cours, comme une rumeur, remonta inexorablement la colonne du convoi. Quelque chose de grave était en train de se passer à l'arrière. Alice, une main sur le guidon, dégaina de l'autre son talkie-walkie pour en savoir plus. Rafaël se colla contre elle pour entendre ce qu'elle disait. Le vent fouettait son casque et il distinguait à peine les sons provenant du talkie-walkie. Tout ce qu'il comprenait était : « attaque », « pick-up », « ces connards », « aide », « blessés », « accélérer », « vite », « plus vite ». Alice tourna la tête juste après avoir rangé son appareil.

– Tiens-toi prêt ! Les choses sérieuses commencent, lui cria-t-elle.

– OK ! répondit Rafaël.

Son nœud au ventre décupla instantanément. Il pouvait sentir l'adrénaline monter en même temps que la peur. La menace viendra-t-elle de l'arrière de l'avant ou sur les côtés, il n'en avait aucune idée. Tout ce qu'il savait, c'était que la mort rôdait sur cette route et qu'il n'était pas prêt à l'affronter.

Alice se redressa et chercha du regard les autres membres de son groupe. Elle attira leur attention par des gestes de la main. Les quatre autres motos de la compagnie de Cédric ralentirent et se positionnèrent à leur hauteur.

– Un groupe de brigands attaque l'arrière du convoi ! Trois véhicules armés ! Le convoi

va accélérer ! Ça risque de bouchonner un peu ! s'époumona Alice.

– On fait quoi ? demanda Stan qui était à l'arrière de la moto la plus proche.

– Georges et Tom, descendez pour donner un coup de main à l'arrière. Les autres, on se remet en formation autour de ce camion. Allez, go ! ordonna-t-elle.

La moto de Georges et Tom ralentit puis se rangea sur le bas-côté pour laisser passer le reste du convoi. Les autres se répartirent à nouveau autour du camion de provisions. Alice et Rafaël se placèrent à l'arrière du camion.

Les bruits de l'échauffourée continuèrent. Ils se firent plus proches et plus sonores, à mesure que les camions de l'arrière accéléraient et réduisaient les écarts qui les séparaient les uns des autres. La congestion annoncée par Alice était en train de se produire. La tension montait crescendo au sein des brigades de protection. Les éclaireurs n'avaient plus donné de signe de vie depuis de longues minutes quand le talkie-walkie d'Alice reprit vie. L'un d'entre eux annonça qu'il n'y avait aucun obstacle à l'avant du convoi. Cette information rassura Rafaël.

Si l'attaque se fait uniquement par l'arrière du convoi, j'ai des chances de m'en sortir.

Deux minutes plus tard, alors qu'ils étaient toujours en plein cœur de la forêt de Célian, un sentiment étrange le submergea. Une peur soudaine, indescriptible. Une main invisible semblait plonger dans ses entrailles pour le retenir. Dans un numéro d'équilibriste, Rafaël lâcha la poignée de la selle et plongea sa main tremblante dans son blouson. Il en sortit sa chaîne en argent à laquelle était attachée une médaille de la Sainte Vierge. Mécaniquement, il l'embrassa puis la rangea. Sans aucune explication, il se voyait mourir aujourd'hui. Il avait perdu tout contrôle sur son corps et cette main invisible continuait de le tirer inexorablement en arrière. Il lâcha la crosse de son fusil et agrippa l'épaule d'Alice. Il avait quelque chose de très important à

lui dire mais il ne savait pas quoi. Alice tourna brièvement la tête vers lui pour voir ce qu'il se passait.

– Quoi ? s'écria-t-elle.

Le temps se figea. Alice le fixa du coin de l'œil. Étrangement elle semblait apaisée et heureuse. S'ensuivit une terrible secousse. Le noir complet. Le silence.

Alors, c'est comme ça que tout se termine... ?

CHAPITRE 28

- Anna -

Le moins que l'on puisse dire, c'était que leur arrivée aux portes de la communauté de Sion fut animée. Montés sur leur quad, trimbalant toutes leurs affaires dans la remorque surchargée, ils débarquèrent en plein milieu des préparatifs de ce qui s'apparentait être un convoi exceptionnel. Seb leur avait parlé d'un convoi de la sorte qui se préparait dans la région. Mais ils n'avaient pu vérifier la véracité de cette rumeur jusqu'à aujourd'hui.

À la périphérie de la communauté, ils s'étaient déjà soumis à une batterie de contrôles et de fouilles. Ils en étaient à leur troisième check-point. Ceux-ci filtraient les allées et venues sur la route bifurquant de la RN66 vers Sion. Les miliciens, sur les nerfs, n'avaient pas hésité à ouvrir et saccager leurs affaires personnelles en prétextant un contexte de sécurité exceptionnel. Anna avait surtout constaté qu'ils en profitaient pour s'en mettre plein les poches. Ils exigeaient des voyageurs un droit de passage et se permettaient de choisir ce qui leur faisait plaisir dans les biens de ceux qu'ils contrôlaient. Ce racket organisé l'avait exaspérée, elle et les garçons, car ils y eurent droit à chacun des check-points.

Au dernier contrôle, avant les portes de Sion, Anna ne manqua pas une seule miette du spectacle qui se déroulait sous ses yeux. L'impressionnant convoi était composé de pas moins sept camions 33 tonnes. En les voyant, elle ne put s'empêcher de fantasmer sur leur contenu. Ils étaient probablement remplis de nourriture, de boissons, de médicaments et peut-être même, de centaines de plaques de chocolat. Autour, une nuée de motos et pick-up avec des hommes et des femmes, armés jusqu'aux dents, en assuraient la protection. L'envergure de ce convoi était exceptionnelle et ne manqua pas de les impressionner.

Intérieurement, Anna était toujours sur son nuage. Elle avait finalement réussi à obtenir de Seb et Léo qu'ils s'établissent à proximité d'une communauté. La prochaine étape serait de les emmener à s'installer définitivement à l'intérieur de la communauté. Ce ne serait pas une chose facile, mais elle aurait tout le temps de se pencher sur la question plus tard. Elle avait également obtenu qu'ils passent une semaine dans une auberge à Sion. Cela leur laisserait assez de temps, pour trouver le meilleur emplacement possible dans un des camps périphériques. Pour elle, cette escale était surtout synonyme de confort, de shopping et d'un semblant de vie normale. En plus de cela l'hiver était tout proche. Et comme chaque année, il serait encore plus froid, plus dur et plus meurtrier que le précédent. La perspective de le passer une nouvelle fois dans une tente de fortune ne l'emballait pas. Par contre, le passer dans les bons lits douillets des communautés la faisait rêver. Il ne tenait qu'à elle de faire de ce rêve une réalité en continuant son travail de sape sur ses deux amis réfractaires.

Ils n'attendirent pas le départ des camions pour passer le dernier check-point et accéder aux portes d'entrée de Sion. Celles-ci faisaient une dizaine de mètres de haut. Elles étaient épaisses, faites de tôle et d'acier, et elles étaient la fierté de cette communauté. Elles soulignaient le caractère dur et froid de ses fondateurs. Ce n'était pas pour rien que Sion était la

communauté la plus importante de la région derrière celle d'Alpha. Alpha l'intouchable, la prédatrice, qui dictait ses règles aux autres. Anna ne s'y était jamais rendue, pas plus que Léo. Seul Seb avait obtenu le droit de commercer là-bas, mais il ne s'y rendait quasiment jamais. Il leur avait parlé de la mentalité très spéciale de cette communauté. D'après lui, elle était incompatible avec la vie dont rêvait Anna. Là-bas, c'était la loi du plus fort au sens strict du terme. La cruauté, la violence, l'esclavagisme ; le tout, sous le joug de trois tyrans qui se partageaient le pouvoir. Voilà le tableau que leur avait dépeint Seb et qui avait refroidi sa curiosité.

Après un énième contrôle, ils passèrent les portes de Sion avec leur quad. Leur prochain objectif était de sécuriser la remorque remplie de provisions. Pour cela, ils prirent la direction du hangar Loupion qu'ils connaissaient bien, et qui servait de consigne à la communauté. Là-bas, ils étaient sûrs que leurs biens seraient en sécurité. Le bâtiment, situé à l'écart de la zone commerçante, faisait la taille d'un terrain de foot. Il était gardé par la milice de la communauté et une unité spéciale qui patrouillait jour et nuit à l'intérieur. Un niveau de sécurité à la hauteur du trésor qu'il renfermait. Au guichet, le vieil Antonio tenait d'une main de maître les comptes de la consigne. Il se montrait intraitable sur les retards de paiement, les cautions et dates d'échéances. Malheur à ceux qui ne respectaient pas les règles : c'était l'assurance de perdre tout ou partie de ses effets personnels.

Ils passèrent une bonne demi-heure à remplir le formulaire listant tout ce qu'ils avaient l'intention de mettre en consigne. Après avoir entendu le montant exorbitant que réclamait Antonio pour une semaine de stockage, ils décidèrent de retirer du lot un tiers de ce qu'ils avaient listé. Une fois la somme — toujours trop salée au goût de Léo — payée, ils amenèrent le quad au parking protégé de la communauté. Bien sûr, là aussi il fallait payer. Tout était payant pour les non-résidents. Ainsi, ils devaient s'acquitter de droits d'entrée et surcharges pour à peu près tout et n'importe quoi. Le but était clairement de limiter le nombre d'étrangers et le temps

qu'ils désiraient passer au sein de la communauté. Cette politique existait aussi bien à Sion, qu'à Alpha, qu'à Espoir. Elle était ce qui rebutait le plus Seb et Léo à effectuer des séjours trop fréquents au sein des communautés. Il était vrai que voir le résultat de son dur labeur dilapidé dans des taxes arbitraires pour enrichir un peu plus ceux qui n'avaient aucun mal à survivre dans ce monde était dur à avaler.

Il fut ensuite temps de se mettre à la recherche d'un hôtel ou d'une auberge, de préférence bon marché. Chaque communauté disposait d'établissements de ce genre. En général, il y en avait deux ou trois dédiés à accueillir les voyageurs de passage et les commerçants ambulants. Anna avait ses habitudes dans la communauté de l'Espoir mais pas à Sion. Il faut dire qu'elle n'avait pas passé beaucoup de nuits ici, une dizaine tout au plus. À chaque fois qu'ils étaient venus dans le coin, Léo et Seb avaient préféré louer une tente dans un des camps en périphérie car c'était beaucoup moins cher. Ils arrêtaient leur choix sur l'Auberge Mécanique. Un établissement à la façade défraîchie, aux murs par endroits lézardés, qui se situait dans la partie populaire de la communauté. L'auberge offrait les chambres les moins chères de la ville et, en dépit de son état de délabrement général, Seb et Léo n'avaient pas hésité à voter pour dormir là. Tant qu'elle avait un lit dans une chambre chauffée, Anna s'en contenterait, même si elle préférerait monter en gamme.

Les garçons étaient fatigués. Ils estimaient en avoir assez fait pour la journée alors qu'il était à peine midi. Ils n'avaient apparemment aucune intention de quitter la chambre avant ce soir. Léo précisa que ça ne servait à rien de sortir, surtout pour se les peler au-dehors et dépenser un peu plus de sous. Il préférait faire la sieste, et commencer à rentabiliser dès maintenant le prix de la chambre. Anna, elle, se sentait en pleine forme. Elle avait bien l'intention de sortir pour manger et faire le tour des boutiques de la communauté. Sans se faire prier, elle salua les deux paresseux, déjà en position du travailleur couché, puis s'extirpa et

troqua la tiédeur rance de la chambre contre l'air frais revigorant des ruelles de Sion.

On ne pouvait pas dire que la propreté était la qualité première de la communauté. Les ruelles de cette partie de la communauté étaient encombrées de toutes sortes de détritrus, et la seule chose qui les distinguait des allées d'un camp était le bitume ou les pavés sur lesquels elle marchait. La situation s'améliora nettement lorsqu'elle rejoignit le quartier huppé de la communauté. Une certaine atmosphère régnait dans la rue principale. Une effervescence socialement structurée, mais teintée d'anarchie, lui rappelait la vie telle qu'elle l'était avant la fin du monde. Anna revivait. Elle flânait dans les rues, faisait du lèche-vitrine devant les boutiques de vêtements et cosmétiques. La nostalgie de l'insouciance et des plaisirs du passé, dont elle n'avait que trop peu profité, resurgissait.

Anna s'arrêta pour manger dans un yatai sur le carrefour le plus fréquenté par les résidents permanents. Elle se sentait comme chez elle. Elle pouvait presque se persuader qu'elle appartenait à cette communauté et à ce mode de vie. Au stand ambulante, elle commanda une salade, quelques brochettes et un bout de pain. Le tout, accompagné d'un vin chaud. Elle aimait regarder les résidents vaquer à leurs occupations. Un petit groupe de femmes qui traversait le carrefour attira son attention. Elles étaient engoncées dans leurs beaux vêtements et leurs manteaux de fourrure, elles souriaient, gloussaient, vivaient dans une bulle et semblaient étrangères à la dure réalité du monde en dehors de ces murs. Elles étaient loin de se douter des sacrifices qu'Anna et tant d'autres devaient faire, chaque jour, pour survivre sur les routes. Le sentiment d'amusement laissa place à l'amertume et la jalousie. Anna rumina de longues secondes, en leur souhaitant les pires choses de ce monde.

Son repas terminé, Anna décida de se consoler en allant faire un peu de shopping avant de retrouver les garçons dans la chambre. La zone commerçante était un véritable délice pour

ses yeux. Même dans ce monde, post-apocalyptique, les communautés entretenaient la mémoire de la belle époque. Il y avait des commerces en tout genre : des couturiers, des cordonniers, des bijoutiers et des artistes qui animaient les rues. Elle visita chacune des boutiques. Peu importe ce qu'elles vendaient, Anna aimait entendre les discours bien huilés des vendeurs, qui appâtaient le chaland avec assiduité pour le pousser à acheter.

Les bras chargés et le portefeuille siphonné, il était temps pour elle de rentrer. Anna s'attendait à subir les foudres des garçons sur ses « supposées » pulsions dépensières. Elle connaissait le refrain. Léo lui dirait que l'argent lui brûlait les doigts et qu'elle ne pensait pas au lendemain. Elle lui répondrait, qu'il n'y avait aucun intérêt à épargner si c'était pour claquer dans un an ou deux et qu'il valait mieux se faire plaisir tant qu'on le pouvait. Alors la joute verbale démarrerait. Ils se renverraient la balle des reproches en rythme, jusqu'à ce que Seb intervienne et sonne la fin des hostilités. Finalement, tout rentrerait dans l'ordre le lendemain. Cependant, pour atténuer l'orage à venir, Anna décida de leur ramener quelque chose. Elle se dit que quelques bières devraient faire l'affaire et, sans tarder, elle se mit à la recherche d'un bar.

Elle trouva un petit boui-boui qui ressemblait plus à un couloir qu'à autre chose. Le comptoir du bar longeait le mur et on avait peine à passer derrière les tabourets. Lorsqu'elle entra, personne ne la remarqua. Le barman et deux hommes étaient rivés autour d'un talkie-walkie, silencieux et attentifs, tandis qu'un autre homme, au fond du bar, lisait tranquillement un livre devant son café. Anna s'approcha du groupe et s'accouda au comptoir, en attendant que le barman la remarque. Les trois hommes, médusés par les bruits et cris qui s'échappaient de l'appareil, ne prenaient même pas le temps de poser les lèvres sur leurs chopines de bière. Après deux minutes d'un silence gênant, Anna s'éclaircit la gorge. Cela ne capta pas l'attention du barman. Bien qu'elle acceptât le fait d'être une fille plutôt banale, elle n'était quand même

pas invisible ! Cela en devenait vexant.

– Excusez-moi ?! s'exclama-t-elle.

Le barman, sans dire un mot ni même la regarder, leva le doigt pour lui signifier de patienter. Apparemment, l'accueil était à la hauteur de l'état du bar. Déplorable. Anna prit son mal en patience, hésita à partir, puis tendit l'oreille pour écouter ce que ce talkie-walkie pouvait bien raconter pour les passionner autant. Déjà, ils ne l'utilisaient qu'en réception ; les trois hommes étaient connectés sur une fréquence et espionnaient les conversations auxquelles ils n'étaient apparemment pas conviés. Ce qu'elle entendait était troublant. Des voix hystériques, des ordres, des cris, des bruits de pétards. Anna s'approcha un peu plus, puis se retrouva collée à la droite de l'homme le plus proche. Ce ne fut qu'à ce moment-là, que le barman daigna poser un regard sur elle. Il avait l'œil contrarié et suspicieux.

– Qu'est-ce que je peux vous servir ma p'tite dame ? lui demanda-t-il.

– Une menthe à l'eau et quatre bières.

Le barman la dévisagea.

– Les bières c'est pour emporter, la menthe à l'eau c'est pour consommer sur place, ajouta-t-elle.

– Très bien. Vous pouvez retourner vous asseoir.

– Non, je crois que je vais rester ici, répliqua Anna.

Le barman se retourna pour préparer rapidement la commande puis déposa le verre et les bières en face d'Anna.

– Qu'est-ce qui se passe à la radio ? demanda-t-elle.

– C'est le convoi. Il est en train d'être attaqué, lâcha le plus jeune sous le regard réprobateur du barman et de son compère.

– Ah bon ! Mais attaqué par qui ?

- Par toute la racaille de la région apparemment, concéda le barman.
- Et ils n’y sont pas allés de main morte. Ils ont fait exploser un camion et la route avec.
- Il y a beaucoup de blessés ?
- Des blessés ? Des morts plutôt ! Une boucherie d’après le commandement général.

Mais les brigades ripostent et essayent de repousser les brigands.

– L’inconvénient, c’est que ces salopards sont planqués dans la forêt et ils leur tirent dessus des deux côtés..., s’inquiéta l’homme le plus proche d’elle.

Les trois semblaient maintenant disposés à la conversation. Anna se dit que c’était l’occasion d’obtenir quelques précieuses informations sur ce convoi exceptionnel.

- C’était quoi comme convoi ? Vous avez une idée ? demanda-t-elle.
- On ne sait pas trop, répondit le barman.
- Moi ce que j’ai entendu dire c’est que ce sont des camions remplis de bouffe et que ce serait un genre de tribut qu’on devrait payer à la communauté Alpha pour ne pas qu’ils nous cassent la gueule, dit le plus jeune.

– Qu’est-ce qu’il ne faut pas entendre comme connerie ? soupira le barman en levant les yeux au ciel. Ce sont des trucs politiques, ne va pas chercher plus loin.

– Ouais c’est ce que j’ai dit. On est la queue entre les jambes face à Alpha. Faut les prendre au sérieux, ce sont vraiment des fous furieux là-bas.

– Le petit n’a pas tort. C’est bien leur mentalité ça. De toute façon, mieux vaut leur donner ce qu’ils veulent plutôt que de les voir débarquer ici.

– La loi du plus fort.

Tous reprirent en chœur cette dernière remarque.

La radio grésillait et crachait des propos confus, emplis de panique. Il semblerait que les brigades aient réussi à reprendre une des deux lisières de la forêt. Ils s’organisaient maintenant pour lancer une nouvelle contre-offensive de l’autre côté. Ils voudraient renvoyer la menace le

plus loin possible du convoi, dans la forêt de Célian. Au bout d'un moment, Anna et les autres ne comprenaient plus grand-chose aux évènements. Plus personne ne parlait, seuls les explosions et les tirs résonnaient. Finalement, les détonations cessèrent ne laissant plus que des grésillements sur les ondes. Le barman se saisit du talkie-walkie, vérifia les piles, puis chercha un long moment une autre fréquence. Sans succès.

– Bon, j'imagine que c'est la fin du direct, ironisa-t-il.

– On dirait que oui, répondit Anna en souriant.

Elle n'avait pas touché à son verre. Elle regarda sa montre et il était 14 h passé. C'était encore tôt mais elle était un peu fatiguée. Elle avala d'une traite sa menthe à l'eau et salua le barman ainsi que les deux hommes. Anna récupéra les quatre bières puis quitta le bar, pressée de rapporter à Léo et Seb, les nouvelles croustillantes qu'elle venait d'apprendre. En plus des bières, ça lui permettrait peut-être d'échapper au tribunal des reproches.

CHAPITRE 29

- Marina -

À tout moment, le sort de cette bataille pouvait basculer dans un camp comme dans l'autre. Celle-ci durait déjà depuis une demi-heure et personne ne semblait prendre l'avantage. Le spectacle du champ de bataille était aussi grandiose que terrifiant. La forêt reprenait vie à chaque détonation, et la vie quittait les plus malchanceux à chaque fois qu'un tireur touchait sa cible. Les balles fendaient l'air à un rythme effréné, leurs sifflements engourdissaient les tympans des acteurs de cette scène et faisaient douter les plus vaillants d'entre eux. Les mines et bombes artisanales, disséminées un peu partout, se déclenchaient par intermittence et surprenaient ceux qui avaient le malheur d'y marcher dessus. Le crachat des armes automatiques et les explosions déchiraient les mécaniques, les véhicules, les branches, les arbres, les chairs et les hommes sans distinction. Les plus courageux se lançaient à l'assaut des camions éventrés sur la route, mais étaient accueillis par des tirs adverses. Les plus prudents, comme Marina, restaient en retrait et tentaient de nettoyer le terrain des farouches brigades qui défendaient le convoi.

Tout avait pourtant bien commencé. Malgré le retard du convoi, tout le monde était resté à son poste et s'était tenu prêt. Les motos éclaireuses du convoi et un premier camion avaient passé le point d'embuscade aux alentours de midi et demi. Sans faire de bruit, tous les brigands étaient restés tapis dans la forêt pour ne pas alerter le leurre. Marina avait été un peu surprise car elle était persuadée que Carlos et les autres chefs avaient parlé de deux camions leurre ; mais sur le moment, ce n'était qu'un détail. L'autre devait probablement s'être fondu dans la masse des camions du convoi principal qui suivait. Le reste du convoi dont chacun était désireux de vider les entrailles depuis plusieurs semaines approchait inexorablement. Nourriture à profusion, alcools, médicaments, essence, gaz, batteries, armes et munitions ; tout ce qu'ils avaient commandé au père Noël pour passer l'hiver. Dans le silence uniquement troublé par les bourrasques à travers les arbres, un murmure s'était ensuite élevé au sud. L'attention des hommes et femmes cachés dans la forêt de Célian s'était immédiatement réveillée. Le ronronnement sourd se fit de plus en plus sonore à mesure que la horde de véhicules s'approchait de leur position. Le son des moteurs était émaillé par le bruit lointain et rythmé de rafales d'armes automatiques. Marina avait tout de suite pensé au groupe chargé de harceler l'arrière du convoi. Il était sûrement déjà en action, et semait la panique dans les rangs ennemis. La diversion avait été parfaite ; les camions s'étaient regroupés et tous allaient se jeter droit dans la gueule du loup.

Cette dernière minute avait été la plus longue. Marina à plat ventre, au sommet d'une petite butte avec Lin à sa gauche, avait eu le temps d'ajuster une dernière fois son viseur. Elle avait profité des réglages pour observer ses compagnons camouflés de l'autre côté de la route. Son regard s'était ensuite détaché de son fusil pour se poser sur Lin. Cette dernière avait les yeux fermés, les mains jointes, et marmonnait une prière pour que Dieu les protège. Le cœur de

Marina avait alors battu plus fort dans sa poitrine. L'impatience s'était mêlée au stress, à l'appréhension et à une forme d'excitation. Dans un élan d'affection pour sa fidèle amie, Marina lui avait saisi la main et offert un sourire. Dans cette galère, elles étaient ensemble.

Une poignée de secondes après, le premier camion apparut en bout de route. Il avançait à vive allure dans leur direction. Une nuée de véhicules et de motos le précédait, l'entourait et le suivait. Le plan était simple : laisser passer le premier camion et déclencher la charge explosive au passage du second.

Marina avait compté les mètres la séparant de ce moment autant attendu que redouté. Cinq-cents mètres. Trois-cents mètres. Cent mètres. Le premier camion et son escorte avaient franchi le point d'embuscade. Deux-cents mètres. Cent mètres. Alors que le second camion avait dépassé sa position de 50 mètres, une explosion souleva la chaussée et la remorque du 33 t.. Celle-ci s'éleva dans les airs puis s'écrasa aux pieds des arbres de la forêt de Célian. La prodigieuse onde de choc venait de balayer les motos qui entouraient le camion, et les arbres les plus proches et fragiles de la forêt. De la terre, de la poussière et des débris volaient. La route était défigurée et un énorme cratère était creusé au milieu de la chaussée. Rapidement, les camions et véhicules du convoi s'étaient agglutinés à ce niveau. La surprise et la pagaille furent totales. Les brigades de sécurité avaient alors manœuvré maladroitement, pour se positionner entre les camions et la forêt pour faire face à la menace. Bien mal leur en avait pris. Lorsque la fumée s'était un peu dissipée, le silence pesant fut déchiré par les premiers cris et rafales d'armes automatiques. Au son de la corne des chefs, un déluge de feu, de plomb et de métal, s'était alors abattu sur la route. Tout ce qui bougeait à proximité du convoi s'écroulait ou fuyait. Les tirs croisés n'avaient laissé aucune chance à ceux qui étaient à découvert. Pourtant la riposte ne s'était pas fait attendre. Lance-roquettes, grenades et armes automatiques étaient aussi de la partie dans le camp adverse, et la mort avait déferlé sur les brigands cachés dans la forêt. Marina avait ouvert le feu sur tous ceux qu'elle apercevait sur la route. Elle avait vu des

hommes et des femmes crier, tomber, courir, ramper, se cacher sous le déluge. Tous étaient des ennemis à cet instant, et elle ne faisait pas de pitié. C'était la guerre. Et il n'y aurait qu'un vainqueur.

Elle et Lin changeaient de position pour la troisième fois. Rester en mouvement était une nécessité pour ne pas finir comme cet homme, inerte et criblé de balles, dont elles enjambaient le corps. Elles décidèrent de dépasser le troisième camion, celui aux bâches bleues, qui s'était arrêté au bord du cratère. Les brigades de sécurité tentaient de s'organiser autour de lui et se faisaient cordialement allumer par les brigands. Les autres camions étaient arrêtés en travers de la route, juste derrière. Marina slalomait à travers les arbres, afin de prendre position au niveau de l'avant-dernier camion. Le parcours était particulièrement dangereux. Entre les balles qui fusaient, les roquettes et les grenades qui explosaient et les arbres qui tombaient, la mort rôdait à chaque mouvement. Elle savait qu'une large majorité des personnes présentes sur le champ de bataille n'avait jamais vécu de scène de guerre comme celle-ci. Elle-même n'avait jamais rien vu de tel.

Marina repéra un bon spot à une vingtaine de mètres. Tête baissée, presque accroupies, elles continuèrent leur progression sous le feu des balles qui sifflaient au-dessus de leurs têtes. À quelques mètres du but, elles sautèrent par-dessus un tronc d'arbre écroulé au pied d'un second. L'ensemble formait un « V » pointant vers la route, et offrait un pas de tir protégé. En quelques secondes, Marina installa son fusil, ajusta sa lunette et observa le champ de bataille. Celui-ci était aussi désordonné, confus, jonché de débris et de corps que de l'autre côté. La plupart des défenseurs du convoi étaient dos à elle, tournés vers la lisière Est. À ce stade, ils avaient sûrement remarqué que les brigands, postés de l'autre côté de la route, étaient beaucoup moins nombreux. Les forces adverses se scindèrent donc en deux. Une partie

s'employait à reprendre la lisière Est, tandis que l'autre faisait face à Marina et ses collègues pour contenir leurs assauts.

La situation était plus que délicate pour les brigades. De nombreuses brèches apparaissaient dans leur défense et il ne faudrait sans doute pas attendre bien longtemps pour que les chefs sonnent la corne et lancent une nouvelle vague sur les camions de provisions.

Marina respira profondément. Le contexte, les bruits, les odeurs, les scènes d'horreur, à ce moment-là, rien n'avait plus d'emprise sur elle. Toute son attention se concentrait sur ses cibles. Avec son fusil, elle était une chirurgienne quand la majorité de ses collègues étaient des bouchers, rapidement à court de munitions. Depuis ce nouveau spot de tir, elle parvint à tuer un homme et à en blesser deux autres. Lin tentait d'en faire autant, mais force était de constater que ses talents résidaient ailleurs que dans le maniement des armes. Marina avait en ligne de mire le sommet d'un crâne qui dépassait par intermittence à l'arrière d'un capot. La prochaine serait la bonne. Être patiente, rester concentrée, respirer. La fenêtre de tir se présenta. Son doigt caressa la détente, mais avant même de pouvoir la presser, une rafale déchiqueta le tronc sur lequel elle était appuyée et manqua de la tuer. Dans un réflexe elle lâcha son fusil et se plaqua au sol. Les mains sur la tête, elle laissa passer l'orage. Sur ce coup-là, elle n'était pas passée loin de la correctionnelle ou plutôt du game over. Marina jeta un coup d'œil à Lin pour voir si elle n'était pas blessée. Elle constata que, comme elle, Lin s'était jetée au sol au moment des impacts. Marina comprit qu'elles devaient vite se remettre en mouvement. En restant là, elles devenaient des cibles faciles pour une grenade ou une roquette. Rapidement, elle chercha un autre spot, mais les tirs continuaient d'arroser leur position et les empêchaient de se relever. À ce moment-là, le son d'une corne se fit entendre une nouvelle fois. Une salve de fumigènes et de grenades assourdissantes jaillit du bois, pour se répandre sur la route et semer un peu plus le chaos. Marina en profita pour saisir le poignet de Lin et l'entraîner avec elle loin de là.

Alors qu'elles s'enfonçaient dans la forêt pour mieux remonter le convoi, à l'abri des tirs, une rangée d'hommes se précipita sur la route pour s'attaquer directement aux camions de provisions. Le souffle court, elles s'adossèrent à un arbre encore debout, au niveau du camion aux bâches bleues. Marina passa la tête pour voir ce qui se passait. La bataille semblait finalement basculer en leur faveur. Elle voyait des hommes ouvrir les portes des camions, entrer et en ressortir les bras chargés de cartons. C'est alors que tout dérapa.

Un groupe d'hommes s'était jeté à l'assaut du camion aux bâches bleues. Ils tentaient désespérément d'ouvrir les portes du 33 t mais celles-ci ne cédèrent pas. Au lieu de cela, les bâches latérales se levèrent d'un coup. Apparurent une rangée de boucliers en acier renforcé, soudés au plancher du camion. Entre ces boucliers, quatre énormes mitrailleuses pointaient leur nez sur les assaillants et la forêt. Les machines de guerre n'attendirent pas davantage pour cracher leur venin. Marina eut tout juste le temps de se retourner et de se jeter sur Lin pour la plaquer au sol. Les mitrailleuses lourdes balayèrent le bas-côté de la route, la butte et la forêt de Célian. Pendant de longues secondes qui parurent une éternité, les machines de guerre rythmèrent en cadence le champ de bataille, jusqu'à ce que le silence se fit. La cacophonie avait disparu. Seul un silence morbide, un silence au goût de défaite amère et brutale envahissait désormais la forêt de Célian.

Marina releva la tête, soulagée de ne pas être morte ni touchée. Son regard balaya les alentours. La lisière de la forêt était méconnaissable. Les arbres étaient pour la plupart amputés ou couchés sur le sol. Le sol lui-même était jonché de corps inertes et mutilés. Quelques têtes se dressaient, groggy, ne comprenant pas ce qui venait de se passer. La moitié de leurs compagnons étaient morts, et c'était sans compter ceux qui avaient péri en tentant de piller les camions. Marina pensa immédiatement à fuir, battre en retraite, pour sauver ce qui pouvait encore l'être. Mais cette envie fut vite effacée par une voix qui s'éleva soudainement d'entre les

arbres. Elle était reconnaissable entre mille. C'était celle de Carlos. Marina et Lin tournèrent la tête et le virent avancer en poussant un cri de révolte. Celui-ci fut vite repris par les survivants et les autres chefs qui l'accompagnaient. Ils criaient pour l'honneur, pour leur fierté, pour venger leurs compagnons lesquels venaient d'être fauchés. Dans un élan de haine, Marina prit son fusil et se joignit aux survivants. Ensemble, ils se lancèrent sur la route avant que les mitrailleuses ne soient rechargées. Ce mouvement de révolte désorganisé fut rapidement douché par la riposte des brigades qui avaient repris entre temps la lisière Est, à l'opposé. Elles surgirent au même moment, plus nombreuses, tout aussi féroces et bien décidées à mettre un terme une bonne fois pour toutes à cette embuscade. La bataille avait définitivement basculé de l'autre côté et Marina l'avait bien compris.

– Il faut partir ! Maintenant ! cria-t-elle à Lin.

– Quoi ?

Lin ne comprenait pas, et du regard, elle faisait des allers-retours entre Marina, Carlos et les autres devants.

– C'est fini ! On a perdu ! Il faut partir tant qu'on le peut !

Marina n'attendit pas de réponse pour se retourner et courir à grandes enjambées en direction de la forêt. Elle gravit en trois enjambées la petite butte qui dominait la route et délimitait l'entrée de la forêt de Célian. Une fois en haut, elle s'accroupit pour faire face à la route et voir où se trouvait Lin. Celle-ci avait mis quelques secondes à réagir et courait désormais pour la rejoindre à l'abri. Marina aperçut un peu plus loin la silhouette de Carlos, qui vidait son chargeur sur des ennemis, avant qu'il ne s'effondre au sol, déchiqueté par les mitrailleuses lourdes qui venaient de reprendre du service.

– Vite ! hurla-t-elle en tendant sa main à Lin pour l'aider à monter.

À cet instant une balle siffla tout près de son oreille droite. Marina bascula en arrière, la main plaquée sur sa tête, le tympan douloureux. Sans son aide, Lin émergea au sommet de la

butte. Son visage inquiet laissa instantanément la place au soulagement en voyant que Marina n'avait rien.

– Ça va ? lui demanda Lin.

– Oui, je n'ai rien. Faut pas rester là.

Lin, à découvert, tendit sa main à Marina pour l'aider à se relever. Leurs doigts eurent le temps de s'effleurer, lorsqu'une giclée de sang recouvrit son visage et ses vêtements. Lin s'effondra, tête la première sur ses genoux.

Marina s'empressa de retourner son amie. Elle découvrit un visage maculé de sang et des yeux ouverts, vitreux, sans vie. Une balle avait traversé le crâne de Lin, son amie la plus fidèle, celle qui éprouvait pour elle plus que de l'amitié et dont elle avait continuellement repoussé les avances et les espoirs. Marina resta une minute sans bouger, le visage de Lin dans ses mains. Des hommes remontaient à leur tour précipitamment la butte sous le feu ennemi. La défaite était totale. La fuite, tout ce qui leur restait. D'un geste brusque, elle fit rouler le corps sans vie de Lin sur le côté. Et elle se releva ensuite d'un bond pour prendre la fuite avec ce qu'il restait des brigands.

CHAPITRE 30

-Rafaël-

La grande aiguille de l'horloge pointait sur la demie. Un quart d'heure, voilà ce qui séparait les élèves du début des vacances d'été. L'atmosphère de la classe était détendue depuis plusieurs jours déjà. Professeurs et élèves avaient hâte de mettre un terme à l'année scolaire pour profiter d'un repos bien mérité. Rafaël avait le regard fixé sur le cadran de l'horloge. Pensif, il faisait le point sur cette année écoulée et plus largement sur son expérience du collège. Déjà, le point positif était qu'il n'était plus considéré comme le nouveau un peu bizarre. Il s'était bien intégré au microcosme impitoyable du collège, même si ce ne fut pas sans effort. Très tôt, il avait compris que la cour n'était en fait qu'une pièce de théâtre où tout le monde jouait un rôle. La clé pour survivre ? L'adaptation et l'improvisation. À défaut d'avoir un premier rôle, il était satisfait de ne pas faire partie des souffre-douleurs. Il pouvait s'en contenter. Sa stratégie avait été claire depuis le début : être bon en classe et bon en sport afin de se mettre les caïds de sa classe dans la poche. Le sport était un axe important de sa stratégie ; car cela lui permettait de

jouer sur le terrain des caïds, ce qui les incitait à le respecter. Il ne fallait pas se mentir, un intello nul en sport et associable avait de fortes chances de devenir une tête à claques dans la jungle du collège. Et il était hors de question d'en faire partie. Au final, il était devenu l'ami de tout le monde et sans réellement être l'ami de personne. Une situation qui l'arrangeait à défaut de l'épanouir. De toute façon, il ne voyait pas l'intérêt de s'attacher à tous ces gens qu'il ne reverrait probablement plus dans un an, lorsqu'il aurait quitté le collège pour le lycée. Ils n'étaient tous que des variables dans sa vie, éphémères, interchangeables, dont il oublierait un jour les visages puis les prénoms. La seule constante de cette équation restait Estelle. Même s'ils n'étaient plus dans la même classe, Rafaël ne pensait qu'à elle. Estelle était toujours amoureuse du beau gosse de la cour de récré et Rafaël, lui, était toujours dans l'ombre. L'ironie du sort avait voulu qu'ils soient maintenant tous les deux dans la même classe. Désormais, il ne croisait Estelle qu'au moment des récréations, des permanences, de la cantine ou à la sortie des cours. Lorsqu'ils parvenaient à se croiser, Estelle avait toujours un sourire amical pour lui, un petit « coucou », « ça va bien ? » et, les jours de chance, une bise sur la joue en guise de bonjour. Rien n'avait changé, à chaque fois qu'il la voyait, son cœur s'arrêtait et dans un silence religieux il s'évadait dans ses pensées avec elle.

La cloche sonna à 17 h. L'heure de la délivrance. Rafaël eut un léger pincement au cœur en se rappelant qu'il ne la reverrait pas avant deux longs mois. Sa dernière occasion était là. Sur le trajet qui le menait vers le parking des bus scolaires où il tenta de l'apercevoir une dernière fois. La retrouver dans la foule d'élèves surexcités, qui couraient et se pressaient dans les escaliers, était finalement mission impossible. Dépité, il avait rejoint son bus, était monté à bord puis s'était assis au milieu. Le soupir long, le front contre la vitre, il bougonnait de ne pas l'avoir aperçue. Le moteur du bus s'alluma en faisant vibrer la carlingue, les sièges et tous les élèves. Le parking n'était pas grand et les nombreux bus devaient manœuvrer et s'y reprendre à

plusieurs fois avant de pouvoir s'extraire de là. Cela laissait le temps à Rafaël de regarder les élèves turbulents ou assis calmement dans les autres bus. Alors que son regard se baladait sur un bus qui faisait marche arrière il fut happé par l'inattendu. Assise dans le bus d'en face, Estelle faisait des signes de la main dans sa direction. Rafaël tourna instinctivement la tête pour voir si elle s'adressait à quelqu'un d'autre dans son bus. Non, personne. C'était bien pour lui qu'elle agitait ses bras. Un sentiment de bonheur et d'excitation s'empara de lui. Son ventre se serra, et une bouffée de chaleur lui monta à la tête. Estelle mimait avec sa bouche des mots qu'il ne déchiffrait pas. Elle avait un large sourire et le visage d'un ange. Tous deux tentaient de communiquer à travers les vitres teintées de leur bus mais sans se comprendre. C'est alors qu'elle se leva et fit glisser la fenêtre au-dessus d'elle. Rafaël s'empressa d'en faire de même. Les deux bus avançaient côte à côte, tout proches de la sortie. Rapidement ils se perdraient de vue.

– Rafaël ! Coucou, ça va ?

– Ça va et toi ?

– Oui, merci. Passe de bonnes vacances ! À l'année prochaine ! cria-t-elle par la fenêtre en faisant des signes de la main.

En retour il balbutia quelques mots dont il ne se souvenait plus, avant de la perdre de vue. Il se laissa tomber sur son siège avec le palpitant à deux-cents. Non, elle ne l'avait pas oublié. Elle aurait pu l'ignorer ou se contenter d'un signe de la main, mais non. Elle avait attiré son attention, s'était levée, avait crié, simplement pour lui souhaiter de bonnes vacances et lui donner rendez-vous à l'année prochaine. À ce moment-là, Rafaël aurait parié sa console comme il aurait parié son cœur qu'elle était la seule qu'il aimerait toute sa vie. Si son cœur était une boussole, alors Estelle serait son Nord. Si seulement elle savait ce qu'il ressentait pour elle. Peut-être que ces sentiments seraient réciproques. Peut-être pas. Comment pourrait-il alors supporter la douleur si ça n'était pas le cas ? Ces hypothèses le tourmentèrent à mesure qu'il

s'enfonçait à nouveau dans le noir.

Des bruits de pétards résonnaient au loin. Une odeur de poudre et d'essence se faisait de plus en plus présente. Les explosions lointaines se rapprochaient dangereusement, et Rafaël eut la sensation d'être pris au piège. Il ouvrit difficilement un œil. Sa respiration lente s'accéléra pour se faire haletante. Son corps un instant oublié lui revint peu à peu en mémoire. La douleur l'envahit de la pointe des pieds au sommet de son crâne. Il était vivant.

Rafaël resta allongé au sol de longues secondes, le corps meurtri. Il essayait de se rappeler ce qui s'était passé pour qu'il se retrouve dans cet état. L'escorte. Le convoi. La moto et Alice. Puis le trou noir. Quelque chose de grave s'était passé. Rafaël était couvert de terre entre le bitume et le bas-côté de la route. Il vérifia d'abord que tous ses membres répondaient et fut soulagé du résultat. Il roula ensuite sur lui-même pour inspecter son corps sans trop bouger, sans trop faire de bruit, en feignant d'être toujours mort. Il constata que son visage était abîmé. Son casque avait disparu mais avait de toute évidence joué son rôle car sa tête était toujours entière. Toute la partie gauche de son visage, allant de l'arcade au menton, était bien éraflée. Il pouvait sentir son cœur battre dans sa joue ensanglantée et ses deux avant-bras n'étaient pas dans un meilleur état. Eux aussi étaient à vif, et son blouson en cuir était bon pour la poubelle. Miraculeusement, il n'avait rien de cassé. Ses blessures étaient douloureuses mais superficielles.

Rafaël ne savait pas quoi faire. Il était allongé au sol, à découvert. Autour de lui les balles sifflaient. Il entendait des cris et des explosions de tous les côtés. Devait-il continuer à faire le mort ? Trouver un endroit pour se cacher ? Fuir ou rejoindre les autres dans la bataille ? Le temps pressait. S'il devait faire le mort, autant arrêter de gesticuler et de penser. Si un ennemi le voyait ne serait-ce que respirer, il l'achèverait probablement et il n'aurait alors plus à faire semblant. Paniqué à cette idée, il décida qu'il ne pouvait pas rester là à faire le mort. Après avoir

respiré un bon coup il roula sur lui-même comme une crêpe pour s'éloigner au maximum de la route. Estimant être suffisamment à l'abri pour s'autoriser une plus large palette de mouvements, il releva la tête pour essayer de repérer Alice. La connaissant, elle devait sûrement être en première ligne à se battre comme une acharnée. La scène de bataille était confuse. Rafaël avait à sa droite un énorme cratère, au bord duquel le camion aux bâches bleues était arrêté. Toujours sur sa droite, à une trentaine de mètres environ, un camion était éventré et couché sur le bas de la route. Il voyait des hommes armés grimper dessus et courir tout autour. Devant lui et sur sa gauche, le reste du convoi avec les camions, des motos à terre et les pick-up en formation de défense qui faisaient face à une menace qui semblait venir du la forêt. Les brigades de sécurité étaient postées derrière les véhicules ou naviguaient accroupies entre ceux-ci. Certains rechargeaient leurs armes, beaucoup tiraient en direction de la forêt. Celle-ci répondait et parlait le même langage, celui des armes. Rafaël ne voyait pas Alice. Il entendit plusieurs explosions derrière lui et se retourna pour faire face à l'autre partie de la forêt dont il ne s'était pas encore inquiété. Il vit, à la lisière, des membres des brigades foncer entre les arbres pour déloger une menace de ce côté-ci aussi. Rafaël réalisa que le convoi avait été pris en tenaille et que ses compagnons s'efforçaient de reprendre ce côté-ci de la forêt, tandis que le reste des hommes et femmes sur la route contenaient les ennemis qui leur faisaient face.

OK, ok, vas-y penses...

Bon, si je vais aider les gars en face, je serais à l'abri derrière les véhicules, quoi que, vu comment ça canarde, je risque de ne pas faire long feu, surtout si ces salauds se jettent tous sur la route. Qui sait combien sont cachés derrière ces arbres ?... Après, si Alice n'est pas devant, elle est forcément derrière avec ceux qui reprennent ce côté de la forêt. Ça a l'air de pas trop mal se passer pour eux en plus. Allez, c'est décidé. Je vais les aider à récupérer ce côté de la

forêt. Faut que je prenne mon fusil. Mon fusil ! Merde, il est passé où ?

Rafaël avait perdu son fusil. Il ne lui restait qu'un vieux revolver à la ceinture et avec seulement six coups ; il se dit qu'il n'irait pas bien loin avec ça. Il chercha autour de lui son fusil d'assaut sans le trouver. Le terrain n'était qu'un amas de débris, de roches et de terre ; et bien fort était celui qui parvenait à repérer quoi que ce soit dans ce foutoir. Il se mit tout de même à la recherche d'un fusil. Avançant à quatre pattes, Rafaël espérait en trouver un abandonné au sol. Il y avait des cadavres un peu partout. Certains avaient encore leurs armes avec eux, mais les corps étaient à découvert sur le champ de bataille et il ne se sentait pas le courage à ramper sur la route quand les balles ricochaient sans interruption sur le bitume. Son regard se tourna vers le cratère, puis vers le camion renversé sur sa droite. Au milieu du monticule menant à la lisière de la forêt, à une dizaine de mètres du camion renversé, il repéra un corps inerte et un fusil d'assaut juste à côté. Rafaël rampa aussi vite que possible pour rejoindre le bord du cratère, puis se laissa glisser au fond de celui-ci. L'odeur de soufre et de plastic brûlé était encore présente. Il remonta le t-shirt sur son nez et jeta un coup d'œil en direction des brigades qui défendaient la route. En face d'eux, Rafaël voyait des formes se mouvoir entre les arbres et des flashes crépiter par dizaine. Il se tourna et se reconcentra, ne visant que son objectif. Le fusil était à une vingtaine de mètres de là. Il devait encore traverser le cratère, en ressortir, se lancer sur la butte, le récupérer et se réfugier ensuite dans la forêt. Somme toute une mission pas impossible.

Trois, deux, un...

Rafaël se précipita en avant. Courir, baisser la tête, ne pas s'arrêter et rester près du sol. Il atteignit l'autre extrémité du cratère en quatre foulées. Il sauta pour s'extirper du trou, mais

alors qu'il se remettait sur pied, des balles sifflèrent au-dessus de sa tête et ricochèrent près de lui. Il était pris pour cible. Sans réfléchir, il courut comme un dératé pour atteindre la butte et le fusil d'assaut. Il mit finalement la main dessus, mais fut contraint de se jeter au sol lorsqu'une rafale termina sa course sur la butte, à un mètre de lui. Tétanisé, attendant que l'orage passe, son attention se porta sur le cadavre allongé juste à côté. Celui-ci était face contre terre. Il ne savait pas pourquoi mais il lui semblait familier. Le corps — ou plutôt ce qu'il en restait — n'était pas agréable à voir. Les jambes du cadavre s'étaient volatilisées. Seuls le tronc et les bras s'accrochaient à la terre comme pour vouloir ramper. L'arrière du crâne du cadavre était enfoncé et seule une touffe de cheveux bruns avait survécu au feu qui avait en partie brûlé le corps. Le dos du blouson était abîmé, mais les bandes rouges qui en faisaient toute son originalité rappelèrent à Rafaël que celui-ci ne lui était pas inconnu. Il avait été en contact avec ce blouson et le reconnaîtrait entre mille ; c'était celui d'Alice. Rafaël avança à plat ventre pour se rapprocher du corps. À sa hauteur, il le retourna sur le dos et constata que son ange gardien était là, allongé, mutilé, défiguré. Alice était morte. Après un haut-le-cœur, il reposa le corps face contre terre. Si en d'autres temps, il aurait pu certainement pleurer cette mort, aujourd'hui il n'avait plus aucune larme à verser. Sa mère avait emporté les dernières. Face à cette boucherie, il ne ressentait pas de tristesse mais plutôt de la colère. Il n'avait qu'une envie que ce cirque s'arrête. Il n'avait pas signé pour mourir comme ça, comme Alice. Il ne voulait plus de ce métier. Mieux valait survivre sur les routes dans la misère, plutôt que de vivre dans un confort sommaire et assister à des atrocités pareilles. Rafaël se releva et bondit au sommet de la butte pour plonger entre les arbres. Devant lui, il entendait des coups de feu et voyait des silhouettes s'enfoncer plus loin dans la forêt. Il décida de les suivre.

Rafaël avançait prudemment et n'osait pas tirer entre les arbres, de peur de toucher un de ses collègues. Les ennemis eux étaient invisibles, ils se contentaient de reculer et de

s'enfoncer plus profondément dans les bois, aspirant les brigades avec eux. Rafaël se dit que c'était peut-être un piège, un moyen de diviser leurs forces et d'en oublier le convoi au milieu de la route. Il s'arrêta et s'accroupit contre un arbre en attendant que quelque chose se passe. Après cinq minutes, un groupe d'hommes s'avança dans sa direction. Il les mit en joue.

– Du calme ! Baisse ton arme. On est dans le même camp, dit l'un d'entre eux.

– Ah d'accord. Oui désolé, s'excusa Rafaël en abaissant son fusil.

– Faut retourner sur la route pour protéger les camions. Un groupe s'occupe déjà de ceux qui se sont enfuis dans cette saloperie de forêt. Faut pas oublier notre mission première.

La remarque sonnait plus comme un ordre qu'autre chose. Rafaël se contenta d'acquiescer et de suivre le petit groupe vers la route. Arrivés au niveau des derniers arbres les séparant du vrai champ de bataille, l'homme leur ordonna de descendre sur la ligne de front pour épauler le reste des brigades qui étaient à l'agonie.

– Je reste là, dit spontanément Rafaël.

– Quoi ?

– Je... je reste là. Je suis tireur d'élite... J'ai besoin de dominer le terrain, répondit-il instinctivement.

L'homme hésita, le dévisagea quelques secondes puis jeta un œil à son arme. Il se tourna ensuite vers ses hommes.

– OK, lui il reste ici. Les autres avec moi !

Rafaël ressentit à ce moment-là une pointe d'euphorie. Son mensonge était passé crème. Ça devait être aussi cela l'instinct de survie. Pour ne pas mentir sur toute la ligne, il décida tout de même de se mettre en position de tir. Il choisit de s'allonger près d'une souche d'où il avait une bonne vision de la route. Avec le viseur, il suivit du regard les hommes qui rejoignaient les véhicules sur le front pour prendre part à la bataille. Rafaël avait conscience de ses médiocres capacités au tir à distance mais il s'autorisa quand même quelques essais. Il visait un peu trop

haut à chaque fois et ne touchait pas une cible. L'important pour lui n'était pas de tuer impérativement un ennemi, mais surtout d'éviter de tirer sur les gars de son propre camp.

Soudain un son de corne résonna. Cela provenait de la forêt d'en face. Quelques secondes plus tard, des jets de fumigènes et de grenades assourdissantes atterrirent sur la route en semant la confusion dans les rangs des brigades. À travers la fumée, Rafaël distingua des silhouettes émergeant d'entre les arbres pour se jeter sur la route et les camions de provisions. Les brigades semblaient submergées. Elles commençaient à reculer. C'est alors que le camion aux bâches bleues, jusque-là endormi, entra en action et dévoila le contenu de ses entrailles. Véritable arme de destruction massive avec ses quatre énormes mitrailleuses militaires, le camion survitaminé était prêt à rugir. En quelques secondes, il déversa un torrent de feu et de plomb sur la vague ennemie et balaya ensuite la lisière de la forêt de Célian pour en déloger les parasites. Le spectacle était dantesque. Le bruit assourdissant. Après une séquence qui sembla durer une éternité, la fumée se dispersa pour offrir le spectacle d'une boucherie à ciel ouvert. Des dizaines de corps de brigands agonisaient à même le sol, fauchés par la mitraille. Les brigades ne se firent pas prier pour achever tous ceux qui bougeaient encore. Rafaël lui, se contentait d'observer. Il était spectateur de ce drame sanglant. À ce moment-là, il avait autant d'empathie pour ses camarades que pour ses ennemis. Ce massacre était inutile. Un pur gâchis. Et tout cela, pour satisfaire quelques privilégiés à l'abri derrière les murs de leurs communautés. Plus la bataille avançait et moins Rafaël se sentait appartenir à un camp bien précis.

Alors qu'il pensait la bataille terminée, un nouvel assaut inattendu et féroce s'enclencha. Les brigands survivants jaillirent du bois. Piqués au vif, enragés, ils semblaient vouloir jouer le tout pour le tout et jetaient leurs dernières forces dans la bataille. Les mitrailleuses lourdes du

camion reprenaient leur souffle et les hommes à bord se pressaient de les recharger. Rafaël pensa à Alice. Il n'hésita pas un instant et commença à tirer sur la vague d'hommes qui se ruaient sur la route. L'un d'entre eux, robuste et hystérique, ameutait ses compères. Rafaël tenta de l'abattre mais le rata à chacune de ses tentatives. À court de munitions, il prit le temps de recharger le fusil avec le seul chargeur qu'il avait sur lui. Alors qu'il pointait à nouveau son arme sur le champ de bataille, il assista à la mise à mort de cet homme qui fut déchiqueté par les mitrailleuses de nouveau en service. La panique gagna rapidement les téméraires qui s'étaient lancés dans cet ultime assaut. En quelques secondes, les plus sensés d'entre eux battirent en retraite et tentèrent de regagner la forêt. Comme dans un stand de tir de fête foraine, les brigades tirèrent sur ces cibles faciles, qui tombaient les unes après les autres. Les chefs des brigades crièrent ensuite l'ordre de les poursuivre dans la forêt et de les abattre jusqu'au dernier. Dans un élan de rage, tous les hommes et femmes, encore en état de courir, se lancèrent à leur poursuite.

Avant que les derniers brigands n'atteignent la forêt, Rafaël avait voulu tout de même essayer d'atteindre au moins une cible. Tuer n'était pas dans sa nature mais après tout ils avaient tué Alice. Et lui-même était bien abîmé par leur faute. D'une certaine manière, ce n'était que leur rendre symboliquement la monnaie de leur pièce. Avec son fusil, il visa le flot des fuyards qui remontaient la petite butte avant d'atteindre la lisière. Une première salve, une seconde, mais toujours aucune touche. Une dernière chance. Il se concentra et suivit dans son viseur une silhouette qui avait plus de mal que les autres à grimper la pente. Celle-ci glissa puis se releva. Rafaël distingua au sommet de la butte une autre personne qui lui tendait la main pour l'aider. C'était l'occasion. Il appuya sur la gâchette. La personne qui tentait d'aider l'autre tomba en arrière.

Oui ! Touchée !

L'avait-il vraiment touchée ? Il n'en était pas sûr. Pendant ce temps, celle qui montait la butte se hissa jusqu'au sommet. Elle resta là plantée, debout, immobile, à découvert. Elle tendit sa main devant elle vers le sol. Rafaël comprit qu'il avait encore manqué sa cible. Bien décidé cette fois à rectifier le tir, il mit en joue la silhouette la plus facile, celle qui était à découvert. Ce serait là sa dernière tentative. Il retint sa respiration, ferma l'œil gauche pour viser et appuya sur la détente.

Oh putain ! En pleine tête ! Là je suis sûr, je l'ai eue.

Alice aurait été fière. Au loin la silhouette s'effondra tête la première, au pied de la cible qu'il avait manqué quelques secondes plus tôt. Voilà, maintenant ils étaient quittes.

Rafaël rangea son fusil et se décida à rejoindre la route. Il n'y avait plus de menace apparente, les brigands étaient en fuite dans la forêt de Célian, les brigades à leurs trousses. Il ne restait sur la route que les morts, les blessés et les moins courageux comme lui.

Quel intérêt à les poursuivre dans cette horrible forêt ? Tout ce qu'ils vont récolter ce sont des emmerdes en plus. Comme si on n'en avait pas assez. Moi je reste là.

De toute façon, ils font ce qu'ils veulent. Je n'en ai plus rien à carrer. J'en ai fini avec ce job à la con. Se faire tuer pour des connards qui pètent dans la soie à longueur de journée, bien à l'abri dans leurs communautés, pendant que nous on crève de froid et de faim dehors... Très peu pour moi. Qu'ils aillent tous se faire foutre ! Moi je prends ma paie et je me tire.

Fallait-il encore qu'il puisse mettre la main sur son chef Cédric. Il savait que celui-ci

faisait partie du convoi et qu'il était à bord d'un pick-up à l'arrière. Rafaël était persuadé que Cédric n'avait pas rejoint tous ces abrutis dans la forêt. Et il n'avait qu'à redescendre le convoi pour le trouver.

Arrivé en queue de convoi, il ne trouva pas trace de Cédric. Il prit alors des renseignements auprès de deux blessés qui pointèrent du doigt un véhicule carbonisé. C'était bien un pick-up renversé. Malheureusement il ne trouva aucune trace de vie à proximité.

Si Cédric est mort, qui est-ce qui va me payer ? Fallait bien que ça tombe sur moi un truc comme ça. Fais chier !

Dépité, Rafaël s'assit sur un pneu échoué en bordure de route. Sous ses yeux, le théâtre de cette boucherie à ciel ouvert et la perspective de ne pas toucher un kopeck pour la mission.

Alors qu'il se disait qu'il avait peut-être fait tout cela pour rien, une scène improbable se déroula devant lui. Des hommes étaient en train de dévaliser le camion de provisions juste en face. Ce n'était pas des brigands mais bien des hommes des brigades de sécurité. Dans un premier temps il pensa que ceux-ci faisaient l'inventaire de la cargaison. Mais non, ils étaient bien en train de remplir l'arrière d'un pick-up avec des cartons de provisions. Rafaël pouvait lire sur leurs visages qu'ils n'étaient pas rassurés par ce qu'ils faisaient. C'était de la trahison. Ils profitaient de l'absence des autres, partis à la poursuite des brigands en forêt, pour emporter tout ce qu'ils pouvaient et ensuite se faire la malle. Rafaël hésita à donner l'alerte. Il tourna la tête à gauche puis à droite et constata que la même scène se répétait plus loin sur un autre camion. Et si c'était sa porte de sortie ? Prendre tout ce qu'il pourrait emporter et fuir loin d'ici avant que les renforts ne débarquent. Maintenant qu'il n'était plus certain d'être payé, il avait là l'opportunité de multiplier par 10 ou 20 son salaire et disparaître. Il eut immédiatement une

bouffée de chaleur et une montée d'adrénaline. Il devait se décider et agir vite.

Rafaël se leva mécaniquement. Il hésita. Puis il se mit à courir sur la route à la recherche d'un véhicule. Il tomba rapidement sur un side-car encore en état de rouler. Les clés étaient toujours sur le contact. Il démarra la moto et la gara juste à côté du pick-up déjà bien rempli. Les pilleurs le dévisagèrent. Ils anticipaient une confrontation, mais lorsqu'ils comprirent que Rafaël était là aussi pour trahir son honneur, ils le laissèrent volontiers monter à l'intérieur du camion. Rafaël fouilla rapidement les cartons pour savoir ce qu'ils contenaient et lesquels étaient utiles à emporter. Il trouva des conserves, du riz, des pâtes, des médicaments, des piles, des vêtements. Il chargea au maximum la remorque du side-car. Après trois allers-retours, celui-ci commençait à déjà pencher dangereusement.

Il était prêt à faire un dernier passage lorsqu'il entendit les autres s'agiter et crier. Rafaël comprit tout de suite qu'ils avaient été repérés ou que quelqu'un donnait l'alerte. C'était le moment de partir. Vite. Rafaël enfourcha la moto et démarra en même temps que le pick-up à côté. Il se retourna, et vit des hommes armés chasser et attraper des pilleurs sur un autre camion. Il commençait à paniquer et avait du mal à manoeuvrer le side-car pour slalomer entre les obstacles. Derrière lui, il entendait crier « voleurs », « traîtres », « attrapez-les », « on vous retrouvera ». La route était maintenant un peu plus dégagée et il suivait le chemin tracé par le pick-up. Lorsque Rafaël entendit des tirs en provenance de la forêt il tourna sa tête et aperçut des silhouettes émerger des arbres. Il crut reconnaître Cédric et d'autres membres de son équipe. Il crut même entendre hurler son nom, avant qu'une rafale d'arme automatique ne prenne le relais. La route vers le sud était dégagée devant lui. Rafaël baissa la tête et mit les gaz.

CHAPITRE 31

- Irène -

Son corps s'affaissa après quelques secondes. Ses muscles, douloureux et tétanisés, se détendaient peu à peu à mesure que l'héroïne se répandait dans son corps. La sensation de brûlure qui précédait l'injection et ses avant-bras douloureux à cause des piqûres n'étaient qu'un petit tribut à payer pour stopper ses crises. Irène se savait être tombée au plus bas. En seulement quelques jours dans ce bidonville, elle avait troqué l'alcool — plus très efficace — contre les drogues dures. Les médicaments que sa fille lui donnait, eux aussi, ne faisaient presque plus effet. Cloé les rationnait pour ne les utiliser qu'en cas de crise. Mais à mesure que la maladie avançait, Irène en avait besoin plus souvent et en plus grande quantité. Ainsi, l'héroïne, le crack, la méthamphétamine et les puissants opiacés étaient venus en complément des médicaments puis les avaient rapidement remplacés. Désormais, les drogues étaient sa médecine, son réconfort. Plus forts, plus efficaces, plus rapides à agir, ils étaient aussi plus addictifs et dangereux.

Irène avait basculé le lendemain de son arrivée au camp Araf. Elle était allée prospecter le bidonville pour trouver un peu de travail mais elle s'était rapidement retrouvée à faire la manche dans les allées. Elle avait retrouvé Victor, le mendiant, et s'était assise avec lui pour discuter et broyer du noir ensemble. Une crise était alors survenue. Sans médicament sur elle pour la calmer, elle s'était retrouvée désemparée. Victor était alors intervenu et lui avait fait inhaler du crack à l'aide de sa pipe. L'effet avait été immédiat. Et malgré les avertissements de Victor, elle avait fait le choix de soulager ses maux à l'aide de drogues.

Au début, elle s'était persuadée que ce ne serait qu'une consommation occasionnelle, uniquement en cas de crise, mais la cure était rapidement devenue un besoin, et le besoin s'était transformé en manque. Aujourd'hui elle se savait dépendante. Elle s'était aussi rappelée du petit sachet d'héroïne que Cloé avait trouvé il y a des semaines de cela et qu'elle avait jeté — stupide — dans les flammes de leur cheminée. Irène avait alors interrogé sa fille pour savoir si, par hasard, elle n'en avait pas trouvé d'autres. Elle avait prétexté qu'elle pourrait les revendre et gagner un peu d'argent, mais Cloé lui avait répondu que non.

Irène était effarée de voir à quelle vitesse elle était devenue accro. Elle n'était plus qu'une junkie prête à tout pour avoir sa dose. Elle était prête à mentir, à voler et à vendre le peu qu'il leur restait. Malgré tout, elle se cachait pour consommer et ne voulait surtout pas que Cloé découvre jusqu'à quel point elle était tombée. La femme forte et respectable, la mère modèle, l'exemple d'il y a quelques mois avait disparu. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Maigre, faible, blessée, défigurée, dépendante. Sa vie n'était plus qu'un fardeau, un chemin de croix, que même la présence de sa fille ne parvenait plus à soulager. Plus d'une fois elle avait pensé à se suicider pour mettre un terme à ses souffrances. Elle avait même souhaité que sa fille l'accompagne dans son geste, avant d'y renoncer et de regretter cette pensée quelques minutes après.

Cloé avait espéré ne rester que quelques jours dans ce bidonville, deux ou trois jours maximum. Mais contre l'avis de sa fille, Irène en avait décidé autrement. Araf était la meilleure option qu'elles avaient pour l'instant. Ici, elles avaient une tente et seraient à l'abri pour l'hiver. Sur les routes, elles n'auraient rien si ce n'est leurs yeux pour pleurer. Et puis, où trouverait-elle aussi facilement ses doses si ce n'est ici ? Bien sûr, Cloé avait protesté, crié, et elles s'étaient même violemment disputées. Sa fille ne voulait pas passer un jour de plus dans ce taudis. Il est vrai que la situation de Cloé n'était pas idéale. Par crainte des dangers et des mauvaises rencontres, Irène lui avait interdit de sortir de la tente. Cloé était contrainte de rester cachée, confinée, arme à la main, pendant plusieurs heures, lorsqu'elle sortait pour mendier. Cependant, cette situation invivable n'avait pas duré très longtemps. À contrecœur, elle avait cédé et autorisé Cloé à sortir seule dehors, à condition d'avoir le pistolet sur elle et de garder en permanence son talkie-walkie ouvert. Les talkies-walkies avaient été une dépense imprévue mais qu'elle s'était résignée à faire. Elle les avait achetés dans le camp à un homme répugnant, qui lui avait demandé un prix exorbitant et plusieurs faveurs sexuelles. Irène avait dans un premier temps refusé ; elle lui avait même avoué sa maladie. Mais cela n'avait pas refréné les ardeurs de l'homme, et elle s'était une nouvelle fois soumise à cette tâche humiliante.

Ainsi, depuis trois jours, Cloé partait de son côté se dégourdir les jambes, s'occuper l'esprit, tandis qu'elle allait mendier aux quatre coins d'Araf. Ce qu'elle gagnait en journée elle le dépensait dans la foulée. La moitié allait dans sa dose quotidienne et le reste dans la nourriture. Irène préférait jeûner et mourir de faim plutôt que de se passer de sa dose.

Lorsqu'elle reprit ses esprits, il faisait presque nuit. Irène se releva et rentra sous leur tente. Cloé était là qui l'attendait. La jeune fille terminait de préparer à manger, une vieille boîte de conserve périmée qu'elle avait ramenée la veille. Aujourd'hui, Irène avait dépensé tout ce

qu'elle avait gagné dans ses doses. Pour se punir, ce soir elle ne mangerait pas. Elle mentit à Cloé et prétexta que Victor avait partagé son repas avec elle. Bien évidemment, Cloé protesta en lui tendant la boîte mais elle tint bon et n'avalait rien avant de dormir. Sa déchéance était totale et durait depuis cinq jours. Cinq jours pour atteindre le fond de l'abysse.

Le lendemain matin, Irène se réveilla tiraillée par la faim et par le manque. Sa peau la démangeait et elle ne pouvait résister à l'envie de se gratter jusqu'au sang. Celui-ci était visqueux avec des tâches noires et une odeur immonde. Elle ne savait pas si c'étaient les effets de la drogue ou de la maladie, mais les démangeaisons l'avaient empêchée de dormir une bonne partie de la nuit. Prise d'une quinte de toux, elle s'extirpa de son sac de couchage et sortit de la tente pour ne pas réveiller Cloé. Dehors il faisait encore sombre. Le froid glacial était amplifié par le vent qui s'engouffrait dans l'allée que formaient les tentes. Après avoir passé dix minutes à tousser, les démangeaisons reprirent de plus belle. Son crâne la grattait comme jamais. Irène avait l'impression qu'une fourmilière grouillait dans ses cheveux, et que chaque fourmi prenait un malin plaisir à mordre son cuir chevelu. À un moment donné, elle pensa qu'il s'agissait peut-être de poux. Il ne manquait plus que ça. Pour s'en rendre compte, elle ôta son bonnet et passa la main dans ses cheveux. Elle se gratta d'abord avant de les inspecter. Mais au moment où elle ramena sa main devant son visage, une épaisse poignée de cheveux se détacha. Affolée, Irène passa l'autre main dans ses cheveux et constata qu'un trou s'était formé sur son cuir chevelu.

Non, non, non ! Qu'est-ce qui se passe encore ?

Irène paniqua. À chaque passage, des mèches se détachaient pour laisser une partie de son crâne à vif. Des nivellements apparaissaient sur les zones dégarnies, et au toucher, elle reconnut la peau rêche, les veines proéminentes et les plaies qu'elle avait sur d'autres parties du

corps. Irène était à moitié dégarnie lorsqu'elle arrêta de se gratter la tête. Elle enfila de nouveau son bonnet. La Bactoplasia se propageait et bientôt elle serait chauve. Elle perdrait alors tout signe de féminité pour ressembler un peu plus à ces créatures, dont les gens parlaient, qui vivaient dans la forêt de Célian. Les interrogations fusaient dans sa tête. À quel stade de la maladie en était-elle ? Jusqu'où ces traces se répandraient-elles avant de l'achever ? Allait-elle se transformer en monstre ? Et combien de temps lui restait-il ? Toutes ces questions demeuraient sans réponse, et l'angoisse la saisissait aux tripes.

Lorsqu'elle rentra sous la tente, Irène cacha ses nouveaux symptômes à sa fille. Elles déjeunerent ensemble comme tous les jours, se contentant d'un bout de pain rassis et d'un bol de thé chaud. Puis elles présentèrent, chacune leur tour, les plans qu'elles avaient pour la journée. Irène annonça qu'elle continuerait à chercher un petit boulot et à faire la manche si elle ne trouvait rien. Elle n'avait pas trop de doute sur comment elle terminerait sa journée. Cloé, quant à elle, l'informa qu'elle avait peut-être une piste pour gagner de l'argent. Elle lui dit qu'une femme lui avait proposé du travail sur son stand et qu'elle aurait une période d'essai de trois jours. Irène se méfia immédiatement. Elle sentait que quelque chose de louche se cachait derrière ce travail sorti de nulle part. Elle tenta de démêler le vrai du faux en l'interrogeant, mais rapidement elle se sentit prise de nausées. Les effets du manque se faisaient de plus en plus pressants et elle luttait pour les cacher à sa fille. C'est alors qu'elle éprouva une vive douleur dans la poitrine, puis une bouffée de chaleur, suivie d'un frisson. Irène commençait à transpirer et avait un léger tremblement de sa main gauche. Elle avait besoin de son shoot. Et vite. Elle tenta de faire bonne figure devant Cloé et justifia son état par le froid polaire qui régnait sous la tente. L'interrogatoire était terminé, elle n'avait plus la force de continuer. Elle se contenta de mettre en garde, une fois de plus, sa fille sur les dangers du camp Araf. Irène n'en pouvait plus. Elle se leva précipitamment, rassembla ses affaires pour la journée, embrassa de loin sa fille puis s'éclipsa enfin comme une voleuse.

Irène tituba sur une centaine de mètres en se perdant dans le dédale des tentes, loin de sa fille, puis elle s'écroula contre un brasero éteint. Assise par terre, elle plongea sa main dans la poche avant gauche de son pantalon et en sortit un sachet contenant sa pipe à crack et ses doses. Son salut était dans le creux de sa main. Un minuscule caillou beige qu'elle s'empressa de déposer dans sa pipe. Elle alluma son briquet, plaça celui-ci sous la pipe et prit une longue et profonde inspiration. En relâchant la fumée, elle frissonna puis ressentit l'effet intense et euphorisant de la substance lui monter à la tête. Irène resta là plusieurs minutes, immobile. Seule sa tête vacillait de droite à gauche. Elle se sentait happée vers le haut, loin de son corps. La montée fut aussi rapide que la descente brutale. Irène était dégoûtée d'elle-même et de l'image qu'elle renvoyait. Elle détestait le crack, le besoin qu'il créait en elle et la dépression dans laquelle il la plongeait. La seule solution pour en sortir, c'était une nouvelle dose mais elle n'en avait plus. Il lui faudra attendre, mendier et espérer récupérer assez d'argent pour en acheter. En voyant ce qu'était devenue sa vie, elle fondit en larmes et resta prostrée une heure.

La journée était déjà bien avancée. Irène s'était assurée à plusieurs reprises que Cloé allait bien grâce au talkie-walkie. Elle prenait soin de lui parler pendant ses bonnes périodes, quand le manque n'était pas trop fort et qu'elle n'était pas dans les vapes. Elle avait déjà changé deux fois d'emplacement pour faire la manche lorsqu'elle retrouva Victor. Ensemble, ils discutèrent et partagèrent un shoot. Elle sentait qu'elle pouvait tout lui dire. Après tout, ils étaient tous les deux atteints du même mal et avaient connu des souffrances similaires. Irène aborda donc le sujet qui la tracassait depuis le matin.

- C'est quoi les pires symptômes de la maladie que tu as eus ? demanda-t-elle.
- Définitivement les crises. Lorsque je bascule du côté sombre et que je ne suis plus moi-même. C'est durant les crises que la maladie s'étend le plus rapidement.

– Oui, c’est vrai.

– Pourquoi cette question ? Tu as de nouveaux symptômes ?

– Non. Enfin oui je crois. Depuis deux jours, j’ai d’horribles démangeaisons un peu partout et ce matin...

Sa gorge se serra.

– ... j’ai perdu une partie de mes cheveux. Ils sont tombés par poignées et je crois que j’ai des plaies et des traces sur le crâne.

Victor compatit puis il retira la capuche de son manteau et son bonnet pour dévoiler un crâne chauve rongé par la maladie.

– Bienvenue au club, ajouta-t-il.

– Au mon Dieu ! s’exclama-t-elle en cachant sa bouche.

– Je sais. Ce n’est pas beau à voir. Mais c’est le sort qui nous attend tous. Sinon pour les démangeaisons, elles passeront.

– Ce serait indiscret de te demander à quel stade de la maladie tu en es.

– Je ne connais pas les stades précis de la maladie. Tout ce que je sais, c’est que je suis plus près du générique de fin que du début, répondit Victor en souriant.

Victor avait un don pour détendre l’atmosphère et plaisanter même sur les pires sujets. Pendant quelques minutes Irène ne se sentait plus seule dans ce naufrage.

Cependant ses démons ne tardèrent pas à resurgir.

– Bon ce serait peut-être l’heure d’un petit remontant, tu ne crois pas ? suggéra-t-il.

– À quoi tu penses ?

Victor sortit de sa poche deux comprimés.

– Il me reste un peu de fentanyl.

– Super idée, répondit Irène, hypnotisée par le puissant opiacé.

CHAPITRE 32

- Marina -

Marina s'était assoupie quelques heures, deux ou trois tout au plus. Recroquevillée dans la souche d'un arbre mort, la mine fatiguée, elle n'avait plus de notion du temps. Sa montre était brisée, et la pénombre permanente de la forêt de Célian ne lui donnait aucune indication sur l'heure de la journée.

Cela faisait deux jours que l'attaque du convoi s'était terminée. Deux jours qu'ils avaient été mis en déroute, que Lin était morte et qu'elle s'était perdue dans cette maudite forêt après avoir été pourchassée par les brigades. Les survivants, dans les rangs des brigands, s'étaient dispersés en espérant avoir plus de chance de leur échapper. C'est comme ça qu'elle s'était retrouvée en compagnie de deux hommes qu'elle ne connaissait pas. Ensemble, ils avaient marché une nuit et une journée entière au milieu des arbres, en espérant retrouver la route. Une recherche vaine jusque-là. Ils étaient désorientés, perdus, sans eau, sans nourriture et à la merci du froid et des créatures qui hantaient ce lieu. La situation n'avait pas tardé à empirer. La

veille, Marina avait informé ses compagnons d'infortune qu'ils étaient probablement suivis. Des silhouettes rôdaient à distance et les épiaient entre les arbres. Les deux hommes lui avaient ri au nez, puis s'étaient énervés en lui disant que ce n'était pas le moment d'ajouter de la paranoïa à leurs problèmes. Malheureusement, ce qui devait arriver arriva, et le deuxième soir ils avaient été attaqués par un groupe d'infectés. Dans la confusion, ils avaient été séparés et chacun avait fui de son côté. Depuis, Marina était seule et ne pouvait compter que sur elle-même pour s'en sortir.

La journée qui suivit avait été terriblement longue et angoissante. Elle avait continué de marcher sur les terrains accidentés de la forêt sans retrouver le moindre signe de la route ou des balises. Désespérée, elle avait même tenté de grimper en haut des arbres pour se repérer, mais ceux-ci étaient trop haut ou menaçaient tout simplement de tomber. La nuit était alors tombée, la troisième. Le froid, de moins en moins supportable, l'avait contraint à chercher un endroit où se réfugier. Par chance, elle avait trouvé cet énorme arbre mort et creux qui lui avait offert un abri correct pour la nuit.

Marina se sentait épuisée. Les bribes de sommeil qu'elle avait glané n'avaient pas suffi à lui donner la force de se lever. Elle pensait à Lin, aux circonstances de sa mort. Tout ça pour quelques conserves, paquets de riz et bouteilles d'alcool. En voyant ce qu'était devenue la survie, la mort était peut-être préférable. Bientôt, ce serait à son tour de rejoindre le club. Elle allait mourir ici dans la forêt, sans amis, sans témoin, seule sans personne. Au moins, elle n'allait pas mourir de la bactérie, c'était déjà ça de gagné. Celle-ci aura éradiqué l'humanité mais ne sera pas venue à bout d'elle.

À chacune de ses respirations, un nuage de buée se formait devant son visage. Le froid glacial s'immisçait dans chaque interstice de ses vêtements pour la piquer au vif. Si la faim et la soif ne l'emportaient pas, alors le froid s'en chargerait. Ses paupières étaient lourdes et la lutte

contre le sommeil semblait perdue d'avance. Doucement ses paupières se refermèrent. S'ensuivirent le silence, le noir total et le repos.

Marina se réveilla d'un soubresaut. Elle était surprise d'être toujours en vie. Finalement, le repos éternel ce n'était peut-être pas pour tout de suite. Le froid était toujours glacial mais elle sentait qu'elle avait un peu plus de force.

Alors qu'elle frictionnait ses mains pour les réchauffer, un craquement et des gémissements se firent entendre à l'extérieur. Elle eut immédiatement une montée d'adrénaline qui la réveilla définitivement. La main sur son pistolet, elle se déplaça dans la souche pour observer ce qui se passait à travers la brèche par laquelle elle était rentrée. Les bruits étaient un mélange de grognement bestial et de gémissement de douleur. Prudemment elle passa la tête devant la brèche. La scène se déroulait à seulement une dizaine de mètres de là. Elle voyait un homme blessé, gémissant, implorant, traîné au sol par l'une de ces créatures. L'infecté assénait des coups de poing à l'homme à terre pour qu'il se taise. Il tenait dans sa main une machette qu'il brandissait au visage de l'homme dont les supplications ne faisaient que l'exciter. La créature, torse nu, semblait insensible aux températures glaciales. Son dos et toutes les parties visibles de son corps étaient couverts de veines noires et de plaies. L'infecté se tortillait, et était pris de spasmes qui rendaient ses mouvements brusques. L'attention de Marina se porta ensuite sur l'homme à terre. Elle le reconnaissait, c'était Donovan, l'un de ses deux compagnons d'infortune. Il était dans un piteux état. Son visage était couvert d'hématomes, son bras droit était sectionné au niveau de l'épaule et son pied gauche avait disparu. Marina s'empressa de vérifier que son pistolet était bien chargé. Elle était décidée à agir pour ne pas laisser le malheureux dans cette situation. Et alors qu'elle s'apprêtait à sortir de sa cache pour intervenir elle se figea. Devant ses yeux l'infecté était subitement pris de violentes convulsions. Il commença à s'acharner avec sa machette sur le pauvre Donovan, toujours à terre, ne lui laissant aucune chance. Dans un cri strident la créature lâcha son arme, se prit la tête entre les mains et

s'effondra au sol. Les spasmes étaient devenus incontrôlables, il roula comme s'il était possédé, puis tapa frénétiquement sa tête contre tout ce qui lui tombait sous la main. Marina crut qu'il allait se tuer. Elle en profita pour sortir de sa cachette et tint la créature en joue avec son arme. La crise dura une minute. La bête, sur le dos, continua de lutter contre ses démons invisibles une poignée de secondes supplémentaires avant de se figer net en la voyant. La tête à l'envers, son regard plongea dans le sien. Le corps arqué, il bascula mécaniquement sur le côté pour se redresser et se mettre accroupi. Son visage était couvert de sang et Marina pouvait lire la folie dans ses yeux. Avant même qu'elle ne puisse faire un pas de retrait, la créature se jeta sur elle pour l'attaquer. Avec sang-froid, elle tira deux coups et toucha l'infecté au thorax et à la carotide. Ce dernier tomba au sol, roula sur le côté, puis eut une courte série de spasmes, avant de se relever et de pousser un nouveau cri strident. Le sang, qui s'échappait de ses blessures, était plus noir que rouge et semblait coagulé. Il ne perdit pas de temps pour se lancer à nouveau vers elle. Marina tira deux nouveaux coups de feu en pleine poitrine. L'infecté tituba sur quelques mètres, avant de s'effondrer une bonne fois pour toutes dans un dernier râle. Cette fois-ci il était bien mort.

Avec prudence, elle contourna le corps putride pour rejoindre Donovan qui gisait toujours au sol. Celui-ci était aussi sans vie. Son visage, ses vêtements et son ventre étaient lacérés. Alors qu'elle se tenait à côté du corps mutilé de Donovan des cris retentirent dans la forêt. Les coups de feu de Marina et les vociférations de l'infecté avaient dû alerter ses congénères qui traînaient sûrement dans les parages. Il ne leur faudrait pas longtemps pour de la retrouver, elle devait partir et vite. Marina vérifia son chargeur et constata qu'il ne lui restait plus de deux balles ; insuffisant pour repousser ces enragés. Si seulement elle avait son fusil avec elle, mais celui-ci était resté sur les lieux de la première attaque nocturne. Elle s'agenouilla et fouilla rapidement les poches de Donovan mais n'y trouva qu'un briquet. Les cris se

rapprochaient. Sans perdre plus de temps, Marina se releva et courut à grandes enjambées afin de s'éloigner le plus possible. La fatigue avait momentanément disparu, l'adrénaline avait pris le dessus et lui donnait la force nécessaire pour courir et slalomer entre les arbres.

Après deux heures de marche et une bonne dizaine de chutes, Marina estima être hors d'atteinte des infectés pour un moment. Ses pas étaient maintenant plus lourds, sa démarche incertaine, le contrecoup des événements et de sa course la frappait de plein fouet. Elle n'avait plus d'énergie, tout ce qu'elle voulait maintenant c'était abandonner, s'asseoir et se laisser mourir. Le corps endolori, la gorge sèche, la tête embrumée, elle ne remarqua pas qu'elle était sur l'arête d'une pente. Soudain, son pied glissa sur un tapis de feuilles mortes et l'entraîna dans une chute de plus de dix mètres, jusqu'au bas de la pente. Cette énième mésaventure sonna pour elle comme le coup de grâce. Lutter et marcher n'avait plus d'intérêt, si ce n'était de creuser sa tombe un peu plus profondément dans cette maudite forêt de Célian. Allongée, frigorifiée, en position fœtale, son regard se perdit au milieu des arbres. Elle devait avoir des hallucinations, car elle voyait un panneau au milieu de nulle part puis un autre juste à côté.

Qu'est-ce que des panneaux feraient bien là ? En pleine forêt. Apparemment c'est la fin, je deviens folle.

Marina se frotta les yeux, fronça les sourcils pour mieux voir, mais les panneaux étaient toujours là. Elle se redressa lentement. Ses yeux ne lâchaient pas les deux formes rectangulaires à une trentaine de mètres de là. Non, elle n'était pas folle, du moins pas encore. C'était bien deux panneaux, debout, réels. Marina se releva péniblement et parcourut les quelques mètres qui la séparaient de ce mirage.

« Danger de radiation », « Attention, terrain miné, faites demi-tour » ?

La tête de mort était explicite mais Marina resta figée devant les deux panneaux. Elle regarda par-dessus, tourna la tête à droite puis à gauche, sans rien voir. « Radiation », elle n'avait jamais entendu parler de centrale nucléaire dans le coin. La plupart des centrales nucléaires du pays avaient périclité faute d'entretien, ce qui avait rendu une bonne partie du pays inhabitable. Bien que les survivants eussent davantage peur de mourir de la Bactoplasia que d'un cancer, ils faisaient quand même attention à ne pas s'installer n'importe où, comme à côté d'une centrale. Non, elle en était sûre, il n'y avait pas de centrale nucléaire dans la région et encore moins au milieu de la forêt de Célian. Le panneau concernant des mines n'était pas non plus très rassurant. Mais avait-elle encore le choix ?

Marina dépassa les panneaux et s'enfonça un plus loin dans la forêt. Sur les premiers mètres elle faisait particulièrement attention où elle mettait les pieds, mais après trois cents mètres, la fatigue la rattrapa et elle mit de côté toutes ces précautions. Elle se dit que ce qui devait arriver arriverait. Si elle sautait sur une mine, au pire, cela abrégait son calvaire.

Après une demi-heure de marche elle arriva, à sa grande surprise, aux abords d'une clairière. Celle-ci devait faire la taille de deux terrains de football. L'herbe était en grande partie grise et morte, mais des îlots de verdure émergeaient ici et là. Le terrain était particulièrement accidenté et vallonné, comme si un bombardement avait eu lieu il y a des années de cela. Marina prit le temps d'observer la clairière et remarqua un trou plus gros que les autres. Celui-ci laissait apparaître des gravats aux formes géométriques étranges et pas très naturelles. Le trou se trouvait à environ cent cinquante mètres et elle décida d'aller l'inspecter de plus près.

Arrivée au bord du cratère, elle crut que sa mâchoire allait se détacher. C'était irréel. Totalement improbable. Au fond du trou, elle apercevait ce qui ressemblait être un bureau

recouvert de gravats. Une excitation soudaine s'empara de son corps et elle ne se fit pas prier pour descendre à l'intérieur. En bas, elle se retrouva au milieu d'une petite pièce en partie effondrée. Elle distinguait le bureau, une chaise cassée, plusieurs armoires renversées et dans le coin, une porte. Cette dernière était entrouverte. Prudemment elle s'avança, enjamba un gros bloc de béton puis mit la main sur la poignée et la tira. Derrière l'obscurité était totale. Marina fouilla dans sa poche et trouva le briquet de Donovan. Elle l'alluma et avança dans les ténèbres. Elle se trouvait dans un immense couloir. De part et d'autre, il y avait de nombreuses portes dont elle n'avait qu'une envie : les ouvrir toutes, une à une, en espérant y trouver de quoi boire et manger.

Enfin, aujourd'hui n'est peut-être pas le jour de ma mort.

CHAPITRE 33

- Cloé -

Cloé contemplait, étonnée et fière, le contenu de son sac. Jamais elle n'aurait pensé gagner autant en si peu de temps. Elle savait que ce qu'elle faisait n'était pas bien, mais force était de constater que la vente de drogue rapportait beaucoup d'argent. Si sa mère la voyait, elle la tuerait probablement. Quoique... Peut-être qu'avec tout ce qu'elle ramenait lui demanderait-elle de continuer ? De toute façon, sa mère n'était plus vraiment en position de lui faire la morale. Elle avait beau n'avoir que douze ans, Cloé voyait bien qu'elle avait délaissé l'alcool pour d'autres substances. Cela faisait une semaine qu'elles étaient à Araf, et elle avait arrêté de boire presque du jour au lendemain. Même si l'alcool était cher, elle avait toujours trouvé un moyen de s'en procurer, quitte à vendre le peu qu'il leur restait. Mais ce n'était plus le cas. Sa mère avait trouvé une autre addiction, moins onéreuse mais tout aussi dévastatrice, et cela n'était pas rassurant. Cloé la voyait angoissée — plus qu'à l'habitude — parfois avec un regard vitreux et de nombreuses absences ; sans compter les tremblements et les épisodes de

démangeaison. Elle avait aussi vu des symptômes similaires avec certains de ses clients, et elle se doutait que sa mère consommait. Cette situation préoccupante la motivait encore plus pour réussir dans ce travail. Avec de bonnes journées comme celle-ci, elle pourrait économiser assez pour retourner à Sion et acheter d'autres boîtes de médicaments.

Cela faisait trois jours que Cloé travaillait comme dealeuse. Un job qu'elle avait dégoté grâce à sa nouvelle liberté, durement acquise. Après que sa mère lui ait annoncé qu'elles allaient très certainement passer l'hiver dans le bidonville d'Araf, elle s'était mise dans une colère noire. Même si elle comprenait qu'elles n'avaient pas trop le choix, la situation l'avait dégoûtée. Elle s'y était préparée, et s'était même faite à cette idée avant même que sa mère ne le lui confirme. Ce qui la révoltait, c'était l'idée de rester cloîtrée dans leur tente moisie toute la journée, pendant que sa mère allait chercher du travail et se droguer. Pour regagner sa liberté, elle avait alors usé de tous les arguments blessants et culpabilisants auprès de sa mère, pour finalement obtenir le droit de sortir librement entre 10 h et 16 h. Les autres conditions étaient de rester dans le camp, de garder en permanence le pistolet sur elle ainsi que le talkie pour l'avertir immédiatement en cas de problème. Cette liberté encadrée était le minimum vital pour sa santé mentale, car jamais elle n'aurait supporté de rester confinée dans leur misérable tente une journée de plus.

Pour son premier jour de liberté, Cloé avait décidé de ne pas perdre de temps et de chercher elle aussi du travail. Le peu que ramenait sa mère suffisait à peine pour les nourrir toutes deux, et à plusieurs reprises elle avait sauté le repas du soir en prétextant avoir déjà mangé. Cloé s'était alors souvenue du jour où elles étaient arrivées dans ce bidonville et de la conversation que sa mère avait eue avec le clochard malade. Ce dernier avait listé leurs options, lesquelles étaient bien minces. Cloé ne pouvait pas travailler à la scierie car cela impliquait de

sortir de l'enceinte du camp. Elle n'allait pas se prostituer car elle était beaucoup trop jeune, ne savait même pas vraiment comment ça marchait, et la simple idée d'être seules avec des vieux adultes dégoûtants lui faisait peur. Elle ne pouvait pas non plus travailler dans le seul commerce du camp, car sa mère avait déjà postulé, et le propriétaire leur avait ri au nez en leur demandant de dégager si elles n'avaient rien à acheter. Sinon, il y avait la mendicité. Mais bon, si c'était pour rester plantée des heures dans le froid et rapporter, comme sa mère, des brindilles, alors mieux valait rester au chaud sous la tente. Non, elle avait besoin d'un vrai travail qui lui permettrait de gagner assez d'argent pour au moins manger à leur faim. La seule option qui restait était la drogue.

Cloé avait donc passé la matinée de son premier jour de liberté à arpenter le bidonville à la recherche des dealers. Ceux qu'elle avait trouvés l'avaient rembarrée, mis à part le dernier, qui lui avait donné l'adresse de Martha, qui chapeautait tout le trafic du camp. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour dénicher la fameuse Martha ; une femme bien en chair, opulente et à la langue bien pendue. Elle ne se séparait jamais de son énorme manteau de fourrure rose et noir. Le moins que l'on puisse dire, c'était que Martha ne passait pas inaperçue. Mais aussi volubile qu'elle pouvait paraître, elle n'en était pas moins une dame de poigne, qui tenait dans sa main de fer le business des stupéfiants dans le camp. Amusée, la baronne avait écouté le discours de Cloé entre deux rendez-vous, pour finalement lui dire qu'elle ne faisait pas dealer les enfants. La jeune fille n'avait néanmoins pas abandonné la partie si facilement, et avait insisté en réinventant son passé et en balançant tous les mensonges qui lui passaient par la tête pour la convaincre. Ainsi, Cloé avait affirmé qu'elle dealait depuis l'âge de 9 ans, qu'elle était la meilleure vendeuse de son ancien camp, qu'elle avait dû quitter celui-ci à cause de la Bactoplasia, qu'elle s'en était sortie in extremis, qu'elle avait atterri à Araf et qu'elle voulait absolument dealer pour pouvoir manger à sa faim. Martha avait alors émis quelques doutes sur

la véracité de cette histoire. Mais pour finir de la convaincre, Cloé avait tenté le tout pour le tout en lui disant qu'elle connaissait très bien Colin un dealer de la région. À la mention de ce nom Martha avait été surprise. Il s'avérait que Colin était l'un de ses fournisseurs et qu'elle le croisait une à deux fois par mois. Au final, elle avait laissé le bénéfice du doute à Cloé et lui avait donné trois jours pour faire ses preuves. Motivée comme jamais, Cloé avait arpenté les allées du bidonville pour vendre ses échantillons et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle était plutôt douée pour vendre des doses. En seulement quelques heures elle avait vendu tout son stock, et à la fin du deuxième jour, elle avait vendu autant de doses que les trois autres dealers de Martha réunis. Cette dernière en avait profité pour humilier ses hommes et leur dire qu'une gamine de douze ans était plus efficace qu'eux trois.

Deux jours avaient suffi pour convaincre la patronne et placer Cloé dans ses bonnes grâces. La jeune fille admirait le charisme et l'autorité naturelle de cette femme qui lui faisait penser à sa mère dans ses plus belles années. Elle savait se faire respecter des hommes et les mettre au pas. Martha l'avait aussi prise sous son aile, et chaque jour elle lui donnait des conseils pour devenir plus tard « une femme forte », afin de survivre et réussir dans ce monde. Cloé buvait ses paroles et se montrait reconnaissante pour sa bienveillance. Elle était prête à lui montrer qu'elle n'avait pas eu tort de lui faire confiance et de lui avoir donné du travail.

Il était 15 h 30 quand Cloé retrouva Martha devant sa tente pour faire le bilan de la journée. Une nouvelle fois elle était parvenue à écouler toutes ses doses. Son sac était rempli de piles, munitions, quelques pièces et bijoux en or, ainsi que pas mal de bons échangeables à la scierie et dans le seul commerce d'Araf. Sur cette collecte, Cloé avait droit à sa part, qui correspondait à ce que Martha voulait bien lui laisser. En voyant le sac bien rempli de Cloé, Martha avait l'air satisfaite et ne manqua pas de la féliciter.

– Je vois que tu as encore bien travaillé aujourd’hui championne. Si seulement les autres idiots pouvaient en faire autant que toi je serais déjà riche.

– Merci. Je fais de mon mieux, répondit Cloé.

– Et c’est très bien. Continue comme ça et tu pourras rapidement devenir mon bras droit. J’ai de grandes ambitions pour toi.

– Ce serait super ! J’adore ce travail. Et surtout travailler avec toi Martha.

– C’est un plaisir partagé ma grande, répondit Martha en souriant et en dévoilant ses cinq dents en or.

Martha versa le contenu du sac sur la petite table installée devant sa tente. Elle mit d’un côté tout ce qui lui revenait, et d’un autre, ce qu’elle laissait à Cloé. La jeune fille ne s’en sortait pas trop mal avec deux conserves, trois piles et deux bons échangeables. Cloé s’empressa de tout ranger dans son sac. L’heure du couvre-feu établi par sa mère approchait et elle ne voulait vraiment pas que celle-ci s’inquiète en trouvant la tente vide en rentrant. Alors qu’elle allait partir, Martha l’interpella.

– Minute papillon. J’ai un dernier travail pour toi.

– Euh... c’est urgent ? Il est déjà 15 h 30 passé et je dois rentrer, sinon ma mère va s’inquiéter, répondit-elle gênée.

Martha fronça les sourcils. Elle n’aimait pas qu’on lui refuse quoique ce soit.

– Tu n’as même pas attendu que je te dise de quoi il s’agissait.

– Oui mais...

– Écoute si tu veux continuer à travailler avec moi et être la meilleure il faudra bien que tu fasses quelques extras, l’interrompit Martha.

Cloé se sentit piégée. Elle savait que si elle écoutait la suite, elle serait contrainte d’accepter. Mais à ce stade, tout ce qu’elle pouvait espérer c’était que cet extra ne lui prenne pas trop de temps.

– J’espère que ça ne sera pas trop long..., dit-elle timidement.

– Si vous êtes efficaces ce sera rapide.

– Vous ?

Martha se tourna, siffla et appela « Afro Jo » un autre de ses dealers, qui sortit quelques secondes plus tard d’une tente située à une vingtaine de mètres de là.

– Tu seras accompagnée de l’affreux Jo. Je l’ai déjà briefé. Le travail est simple. Je veux que vous vous rendiez chez un ancien client, un mauvais payeur, et que vous lui mettiez la pression pour recouvrer sa créance.

– Qu’il recouvre sa quoi ?

– Le faire payer si tu préfères. Afro Jo sera le chien méchant, mais comme il ne sait pas s’exprimer convenablement, ce sera toi qui te chargeras des pourparlers. Tu me représenteras et seras ma porte-parole.

Cloé ne s’attendait vraiment pas à ça. Elle regarda sa montre, et se dit qu’elle pouvait sans doute le faire et rentrer à l’heure. Elle avait tout au plus trente minutes pour y parvenir. Une fois rejointes par Afro Jo, Martha leur résuma rapidement la situation. L’homme en question était bûcheron. Il s’appelait Josh et n’avait pas payé ses trois dernières doses. Raison pour laquelle ils devaient le trouver, le menacer, lui faire peur et dans le meilleur des cas le contraindre à payer sur le champ ce qu’il devait.

– Mais les bûcherons, ils ne rentrent pas à 18 h au camp ? s’inquiéta Cloé.

– C’est son jour de repos. Un de mes informateurs m’a indiqué qu’il se trouvait en ce moment dans le quartier des prostituées. Il doit certainement encore y être.

– D’accord. Bon ben, on y va tout de suite alors, pressa Cloé en tirant Afro Jo par la manche.

Ensemble ils se rendirent au nord du camp, dans la zone la plus désaffectée, où les

prostituées étaient nombreuses et où les hommes se rendaient pour trouver de la compagnie pour pas cher. Apparemment, le mauvais payeur avait ses habitudes dans le coin. Il était 16 h lorsqu'ils le trouvèrent en train de discuter avec une demoiselle toute débraillée. Le dénommé Josh était un grand gaillard d'un mètre quatre-vingt-dix, barbu, baraqué et vraisemblablement alcoolisé. Il faisait bien une tête de plus qu'Afro Jo ; et Cloé commençait à se demander si c'était vraiment une bonne idée d'avoir accepté cette tâche. Comment allait-elle faire du haut de ses douze ans pour contraindre un géant pareil à payer ses dettes ? Sur le moment elle n'en avait aucune idée. Elle regarda une nouvelle fois sa montre et constata que l'heure du couvre-feu était dépassée. Il n'y avait plus de temps à perdre.

L'homme qui ne les avait pas vus arriver continuait de discuter avec la prostituée. Afro Jo se dirigea vers lui et ne passa pas quatre chemins. Il l'attrapa par le col et l'entraîna de force derrière la tente, contre le mur d'une latrine à ciel ouvert. La prostituée ne broncha pas et s'éloigna nonchalamment. Cloé elle, suivit les deux hommes à l'écart. Josh, adossé au mur, était très alcoolisé. Il repoussa violemment Afro Jo et leur fit face.

– Qu'est-ce que vous me voulez bordel ? beugla-t-il.

Cloé s'avança pour se mettre à la hauteur d'Afro Jo.

– Nous sommes venus pour régler un problème que vous avez avec Martha, répondit-elle.

– T'es qui toi ? C'est qui cette sale mioche ? s'exclama Josh en regardant Afro Jo.

– Écoute ce... ce... ce qu'elle a... a... à te dire, bégaya Afro Jo.

Cloé avait la gorge sèche. Elle hésita une seconde, puis elle prit son courage à deux mains pour lui répondre.

– Alors, la sale mioche, elle est là pour t'expliquer que les doses ne sont pas gratuites. Et que tu ferais mieux de nous payer ce que tu dois si tu ne veux pas qu'on te botte le cul.

Afro Jo regarda Cloé du coin de l'œil. Il était autant étonné que Josh des mots et de l'aplomb de la gamine qu'elle était.

– Et tu crois que tu as les moyens de me faire payer ? Je vais t'apprendre les bonnes manières et m'occuper de toi, tu vas voir, menaça Josh.

Cloé plongea la main dans la poche de son manteau et sortit le pistolet de sa mère. Les bras tendus, elle le pointa en direction de l'homme.

– Ça, ça pourrait aider non ? dit-elle froidement.

Josh éclata de rire. Afro Jo, lui, glissa sa main dans son dos pour atteindre aussi le pistolet qu'il cachait.

– Tu vas faire quoi, me tirer dessus ? Vous ne savez pas à qui vous vous attaquez. J'ai des amis influents dans ce camp et vous ne faites pas le poids.

– On s'occupera d'eux aussi s'il le faut. Vide tes poches et donne-nous tout ce que tu as sur toi, ordonna Cloé.

– Range cette arme, tu vas te blesser. Rentrez dire à l'autre gros flamand rose que si elle veut quelque chose, elle n'a qu'à se déplacer.

L'homme fit un pas en avant les mains tendues vers l'arme de Cloé. Sans hésitation la jeune fille pivota légèrement et appuya sur la détente. Le coup de feu partit et frôla l'abdomen de Josh qui recula brusquement avant de glisser contre le mur de la latrine.

– Je t'ai dit qu'on ne rigolait pas. Vide tes putains de poches ou la prochaine sera dans ta tête. C'est compris ? s'énerva-t-elle.

L'homme se décomposa sous leurs yeux. Ce grand gaillard alcoolisé était acculé et apeuré par la fillette qui semblait prête à tout. Précipitamment, il vida le contenu de ses poches par terre. Il y avait une pièce, un couteau, une dose d'héroïne et un carnet contenant cinq bons échangeables. Cloé tourna la tête vers Afro Jo et lui fit signe de tout ramasser. Avec les seuls bons échangeables il y en avait sûrement assez pour payer les trois doses qu'il devait. Mais

comme il s'agissait d'un mauvais payeur ils allaient tout prendre.

– Prends aussi sa montre, ordonna Cloé.

– Hors de question ! Allez vous faire..., jura Josh.

Avant même qu'il ne termine sa phrase Cloé tira de nouveau. Cette fois-ci la balle passa juste à côté de sa tête. Le coup de feu fit sursauter Afro Jo et arracha des larmes de crocodile à l'homme, apeuré, qui retira sa montre sans qu'on le lui redemande.

– Très bien. Maintenant écoute-moi bien. Cet argent tu nous le devais. Et si on est venu aujourd'hui c'est de ta faute. Alors t'as pas intérêt à venir te venger avec tes copains, sinon on reviendra te chercher et te le faire regretter. Est-ce que je me suis bien fait comprendre ? dit-elle en faisant cliqueter le chien de son pistolet.

– Oui, oui, c'est compris, balbutia-t-il.

Afro Jo avait également sorti son pistolet. Il caressa le visage de Josh avec pour bien lui faire passer le message.

– Considère ta dette payée, conclut Cloé qui désarma son pistolet et le rangea dans son manteau.

Sans perdre de temps elle et Afro Jo reprirent leur chemin en laissant Josh, toujours sous le choc, là où il était. Ils marchèrent un long moment avant qu'Afro Jo ne brise le silence.

– Pu... Putain ! Tu m'as... m'as... impressionné petite. T'es vraiment badass, dit-il admiratif.

– Euh... je ne sais pas trop ce que ça veut dire, mais merci. Bon, je dois vraiment rentrer maintenant. Est-ce que je peux compter sur toi pour ramener tout ça à Martha et lui dire que le problème est réglé ? demanda-t-elle.

– Oui, pas... pas... pas de soucis.

– Merci Jo.

Cloé bifurqua rapidement et laissa son compère continuer seul. Elle se mit ensuite à courir dans les allées boueuses et dégaina son talkie-walkie pour savoir si sa mère était rentrée. Celle-ci répondit qu'elle était en route puis s'inquiéta de savoir où était Cloé. Le souffle court mais la voix posée, cette dernière mentit et lui dit qu'elle préparait le repas. Ce soir, elles auraient assez à manger pour deux.

CHAPITRE 34

- Seb -

Seb était contrarié. Le business du côté de Sion n'était pas aussi florissant qu'il l'avait espéré, et la concurrence chez les pilleurs receleurs était plus féroce que dans le sud. Leurs trois premières expéditions dans le coin s'étaient révélées désastreuses. Toutes les baraques avaient été pillées depuis des lustres et le nombre de cadavres à dépouiller sur les routes était famélique. Il fallait croire que les gens ici ne se laissaient pas mourir au bord des routes, et bénéficiaient de meilleures conditions de survie qu'au sud de la région. En tout cas, cela n'arrangeait pas leurs affaires.

Dans deux jours ils quitteraient leur onéreuse chambre d'hôtel à Sion pour s'installer non loin de là, au camp Canot. Pendant qu'Anna avait profité des plaisirs de Sion et dilapidé une bonne partie de son argent, lui et Léo avaient visité les trois grands camps en périphérie de Sion. Finalement, ils avaient opté pour le camp Canot en pensant avoir plus d'opportunités de travail. Malgré leurs réserves conséquentes, ils avaient impérativement besoin de travailler au risque de passer la fin de l'hiver le ventre vide. En faisant les comptes, Léo avait constaté que

l'hôtel, le parking et la conciergerie de Sion leur coûtaient bien plus que prévu. Et en sachant que leurs premières expéditions sur les routes n'avaient été, jusque-là, que déceptions, leur situation pouvait rapidement se dégrader.

Léo, qui avait rechigné à s'installer du côté de Sion, ne se privait pas pour leur faire remarquer, à lui et Anna, que déménager avait été une très mauvaise idée. Dans le fond, c'était la mauvaise idée de Seb mais ses motivations avaient été impérieuses sur le moment. Il se devait donc de résoudre le problème. Seb s'était dit qu'il suffisait de remettre un peu d'huile de coude et surtout, de trouver les bons filons. C'était la raison pour laquelle il avait abandonné ses deux compères en cette fin d'après-midi pour partir seul à la pêche aux informations.

Seb parcourait les allées boueuses du camp Canot. Ce qu'il recherchait, c'était des gens qui avaient du pouvoir et de l'influence. Les commerçants, les armuriers, les mercenaires, les autres receleurs et les dealers étaient aussi des cibles intéressantes. Ils étaient susceptibles d'avoir une bonne connaissance en expertise des ressources de la zone.

À mesure qu'il déambulait entre les échoppes, Seb pouvait sentir une certaine tension qui continuait de régner depuis l'attaque du convoi sur la route nationale. Il se souvenait du jour de leur arrivée à Sion, quand Anna était rentrée tout excitée de sa balade, les bras chargés de choses inutiles et de quatre bières. Elle n'avait pas laissé le temps à Léo de se mettre en colère, et leur avait déballé tout ce qu'elle avait entendu dans un bar. Ils avaient écouté attentivement tous les détails. Si Anna et Léo n'y avaient vu qu'un fait divers, lui avait tout de suite compris qu'il y avait une opportunité à saisir. Si le convoi avait vraiment été endommagé comme Anna le leur avait expliqué, alors ils pouvaient sûrement profiter de quelques miettes. Seb avait ensuite pressé ses deux amis pour se rendre sur place. Anna avait refusé en prétextant que c'était beaucoup trop dangereux mais Léo, lui, avait accepté. Ensemble, ils avaient récupéré

le quad et s'étaient lancés sur la route nationale en espérant faire quelques heureuses trouvailles. Sur la route, ils avaient croisé en sens inverse, d'autres petits malins qui comme eux avaient eu la même idée. Ces derniers avaient apparemment fait une razzia. Il y avait deux pick-up, un side-car et trois motos chargés à ras bord et cela avait nourri leurs espoirs ; il suffirait d'en faire autant. Malheureusement, une fois arrivées sur place, les brigades avaient déjà sécurisé le convoi et mis en place un barrage afin de boucler le périmètre. Seuls les médecins et les renforts avaient pu passer. Seb et Léo avaient été dégoûtés et frustrés de ne pas avoir été plus réactifs. Mais voilà, dans la survie, le premier arrivé était aussi le premier servi. Ils ne pouvaient pas gagner à tous les coups.

Seb tourna à droite dans une allée particulièrement étroite et boueuse. Tout d'un coup il s'arrêta, net. Il venait de penser à quelqu'un qui pourrait peut-être l'aider à Canot. Une personne qu'il avait croisée dans le bar d'un camp au sud, il y a plusieurs mois de cela. L'homme avait une entreprise de sécurité et d'escorte à Canot. Le problème était qu'il ne se souvenait plus de son nom.

Avec un peu de chance, il a peut-être survécu à l'embuscade. C'était quoi son nom déjà ?

Seb décida de se renseigner sur un stand pour voir si quelqu'un connaissait un type avec une boîte dans la sécurité. Après deux minutes de marche, il arriva à l'entrée du bar « Chez Bébère ». C'était une petite baraque en bois au milieu de tentes de fortune. Il passa la porte bricolée et se dirigea vers le comptoir où le barman blaguait avec trois hommes. En bon communicant, Seb commença par commander une bière et à offrir une tournée de shot d'alcool maison à ses futurs amis. Agréablement surpris, ces derniers lui firent immédiatement

une place dans leur cercle. Leur conversation tournait autour de l'hiver glacial qui arrivait, des femmes et de l'attaque du convoi. Quand ce dernier sujet arriva sur la table, Seb en profita pour se renseigner sur les compagnies de sécurité du coin qui y avaient participé. Les hommes égrenèrent les noms des propriétaires qui leur revenaient en mémoire : Patou, Debra, L'ours, Chris, Cédric...

Bingo ! Je me souviens, c'est lui que je cherche. Cédric.

Seb obtint dans la foulée l'adresse du stand du dénommé Cédric et, sans plus tarder, prit congé de ses nouveaux amis. Le stand se trouvait à l'autre bout du camp. Il lui fallut une bonne demi-heure pour enfin y tomber dessus. Au comptoir, un homme était accoudé en train de nettoyer une arme à feu. Seb le reconnut tout de suite avec sa carrure imposante, son embonpoint, sa barbe fournie. Aucun doute, c'était le Cédric qu'il avait croisé il y a quelques mois de cela. Seb s'avança, décontracté, pour le saluer.

– Cédric, c'est toi ? Ça fait un bail ma parole ! Comment vas-tu ?

Cédric leva un sourcil et le dévisagea. Apparemment, il n'avait pas l'air de s'être levé du bon pied.

– On se connaît ? répondit-il avec méfiance.

– Bien sûr que l'on se connaît. C'est moi Sébastien, l'ami de Vincent. Tu sais un grand maigre, cheveux en bataille, gaulé comme un coton-tige. On s'est croisé il y a quelques mois dans le bar d'un camp près de la communauté de l'Espoir.

Cédric, sans dire un mot et en faisant la moue, l'inspecta de la tête aux pieds.

– Ouais peut-être. Qu'est-ce que tu veux ? dit-il en reniflant.

– Oh pas grand-chose. Juste te saluer et voir si tu n'aurais pas quelques informations et conseils utiles sur le coin. En fait, je viens de m'installer ici. C'est très récent, à peine une

semaine. Et je cherche des opportunités dans le coin. Ma spécialité, c'est le commerce et la revente d'objets abandonnés.

– Des objets abandonnés ? Tu veux plutôt dire du pillage et du dépeçage de cadavres.

Non, je n'ai rien pour toi, répondit sèchement Cédric.

Seb voyait que c'était plutôt mal parti. Cependant, il n'avait pas l'habitude d'abandonner aussi facilement, il fallait bien qu'il arrive à lui arracher quelque chose.

– C'est sûr, ce n'est pas une activité très glorieuse, mais elle me permet de manger à ma faim. La sécurité ça doit rapporter pas mal non plus, hein ?

Cédric ne répondit pas.

– Tu as une belle collection d'armes dis donc. Tu les vends ces fusils d'assaut ? enchaîna

Seb.

– Non. Ça c'est pour mes gars... enfin pour celui qui reste.

– Celui qui reste ?

– Tous les autres sont morts dans l'attaque du convoi. Sauf deux.

– Ah mince, désolé. J'ai entendu que cela avait été un vrai carnage là-bas. Mais vous avez gagné c'est déjà ça.

– Hmm..., grommela Cédric.

– Euh, donc vous n'êtes plus que deux, c'est ça ? Toi et lui ?

– Non. Deux de mes gars ont survécu, mais l'un d'entre eux est un homme mort.

– Ah bon ? Comment ça ? Enfin si ce n'est pas trop indiscret...

– Cette vermine ne le sait pas encore, mais il a creusé sa propre tombe, répondit Cédric en pointant quelque chose du doigt en face de son stand.

Seb se retourna et vit un grand panneau sur lequel étaient inscrits une dizaine de noms, certains accompagnés de photos.

« Recherchés morts ou vifs ! Ces personnes sont accusées de trahison et de vol. Une récompense de 100 pièces de communauté pour tout homme capturé vivant, 25 pièces mort. Pour toucher la récompense, ces personnes devront être conduites au tribunal de la communauté de Sion, de l'Espoir ou d'Alpha. »

Deux des noms sur la liste avaient déjà été barrés.

– Je vois. Lequel était l'un des tiens ?

– Rafaël Librals. Si tu me retrouves cette pourriture et que tu me la ramènes, je t'offrirai le fusil de ton choix.

– C'est bon à savoir. Et il ressemble à quoi ? Parce que je vois qu'il n'y a pas de photo.

– Une saleté de négro. Un peu moins d'un mètre quatre-vingt, plutôt mince, cheveux frisés, la barbe mal rasée. Il s'est enfui avec un side-car rempli de marchandises volées.

– Un side-car ?

– Oui.

– J'en ai croisé un le jour de l'attaque. Il était chargé à ras bord et il se dirigeait vers le sud.

– C'était sûrement lui. En tout cas ses jours sont comptés. À un moment ou à un autre, il se fera pincer tout comme le reste de ces vermines. Comme tu peux le voir, on en a déjà attrapé deux. Et crois-moi, ils ont passé un sale quart d'heure.

– J'imagine..., répondit Seb.

– Ils ont été écorchés vifs et leurs têtes sont maintenant empalées sur les murs d'Alpha. Ils ne rigolent pas là-bas avec les voleurs.

– Ben écoute, je ferai de mon mieux pour garder l'œil ouvert. Si je lui mets la main dessus, je te l'amènerai en personne, c'est promis. Je crois que je choisirai aussi ce fusil-là

comme récompense, dit-il en souriant et en pointant son doigt au hasard sur un des fusils accrochés au mur.

– Occupe-toi d’abord de me ramener ce salopard.

– Oui chef. Et sinon, tu n’aurais pas quelques infos sur les coins où je pourrais faire quelques affaires pour mon activité ? J’ai fait un peu le tour du secteur, mais je n’ai pas trouvé grand-chose pour le moment.

Seb n’avait pas perdu de vue ce pour quoi il était venu. Il était bien décidé à réorienter maintenant la conversation dans ce sens.

– Tu ne perds pas le Nord toi, fit remarquer Cédric.

– Ce n’est pas pour rien que je m’adresse à une personnalité aussi respectée du camp. Je suis persuadé qu’en fin connaisseur de la région que tu es, tu dois bien avoir une idée des endroits qui pourraient m’intéresser.

– C’est bon arrête la pommade. Écoute, dans le coin tu ne trouveras rien. Toutes les baraques qu’il y a ont déjà été pillées et re-pillées X fois. Ensuite pour les cadavres, tu devras faire face à la concurrence. Tu n’as qu’à faire un tour dans la partie Est du camp, pour comprendre qu’il y aura toujours un plus miséreux et affamé que toi pour être le premier sur le gibier. Non, si tu veux continuer ton activité ici, il faudra que tu prennes des risques. Il faudra que tu te rendes dans les endroits où la plupart des gars comme toi ne veulent pas aller.

– Où ça ?

– Dans la forêt. Pas forcément celle de Célian. Les autres bois à côté ont certainement encore quelques trésors cachés.

Pour le coup, Cédric n’avait pas tort. C’était bien en forêt qu’il avait déniché la vieille maison et le quad. Le problème était qu’il ne connaissait pas très bien les zones de recherche de ce côté-ci de la région.

– Et par hasard, tu n’aurais pas une carte de la zone pour me montrer les coins

accessibles ? demanda-t-il.

Cédric le perça de son regard noir pendant de longues secondes puis, sans dire un mot, il ouvrit un de ses tiroirs derrière le comptoir et en sortit une carte qu'il déplia. Pendant un bon quart d'heure il lui montra les coins susceptibles de l'intéresser. Seb prit autant de notes que possible en jubilant intérieurement. Une nouvelle fois il était parvenu à ses fins, dans son style, tout en souplesse.

Avant de repartir, Seb soigna ses relations et acheta deux bières au stand d'à côté puis les offrit à Cédric. Il prit ensuite congé de ce dernier avec le sentiment du devoir accompli. Il pouvait à présent rentrer et planifier les prochaines expéditions avec Léo et Anna.

CHAPITRE 35

-Rafaël-

Enfin la moto avait rendu l'âme. Après ce qu'elle avait reçu dans le bide, cinq jours étaient bien ce qu'il aurait pu espérer de mieux du side-car. Lui, qui ne connaissait rien à la mécanique avait tout de même réussi à colmater rapidement le réservoir de la bécane ; afin d'aller le plus loin possible en direction du Sud et avec l'intention de ne jamais plus revenir dans cette maudite région. Mais après deux jours de cavale, alors qu'il avait atteint les abords de la communauté de l'Espoir, il s'était souvenu que la chose la plus précieuse qu'il possédait n'était plus avec lui. La lettre d'Estelle, son arc et son sac étaient restés à la consigne du Gros Joe, au camp Canot. Il s'était torturé l'esprit pour savoir s'il devait faire demi-tour ou continuer. Mais il ne pouvait pas troquer son passé contre un side-car rempli de provisions ; et il avait finalement décidé de faire demi-tour.

Rafaël était parvenu à entrer dans la forêt de Célian lorsque le side-car montra ses derniers signes de fatigue. Avant qu'il ne lui claque entre les doigts, il avait bifurqué sur un petit sentier au milieu des arbres. Isolé et à l'abri des regards, Rafaël avait détaché le côté passager

du side-car, et toutes les provisions qu'il contenait, pour le cacher dans un fossé. Puis il avait continué la route à pied, en longeant la RN66, à l'ombre des arbres de la forêt de Célian.

Rafaël marchait depuis plus de quatre heures. Cinquante kilomètres le séparaient encore du camp Canot. Il leva la tête en l'air pour distinguer le ciel gris à travers les arbres et estima qu'il lui restait moins d'une heure avant que la nuit ne tombe. À l'horizon, il ne voyait aucun camp ni bivouac. La perspective de dormir en bordure de route ou en lisière de forêt ne l'enchantait pas car il avait entendu parler des infectés qui rôdaient dans ces bois. Mais ce qui le stressait plus particulièrement, c'était de n'avoir aucune arme pour se défendre mis à part son canif. Rafaël avait abandonné son fusil d'assaut le jour de l'embuscade, lorsqu'il avait dû prendre la fuite sur le side-car. Quant à son pistolet, il l'avait perdu, comme un idiot, le jour suivant. Il n'y avait que lui pour faire des erreurs pareilles. Lorsqu'on avait une arme en sa possession, on faisait tout pour ne surtout pas la perdre. Ce n'était pas comme si les armes à feu se trouvaient à chaque coin de rue. On était en France pas aux États-Unis. Durant la pandémie mondiale, la plupart des armes avaient été réquisitionnées par l'armée puis par les Élités. Lorsque ces derniers étaient partis, les milices, les communautés, les malfrats et quelques chanceux avaient mis la main sur les stocks restants.

Bref, pour ce soir, il ne lui restait plus qu'à prier pour ne pas faire de mauvaise rencontre. Il s'installa pour la nuit en lisière de forêt et renonça à allumer un feu pour ne pas attirer l'attention. Ce soir-là, il mangea une boîte de raviolis froide. Cette dernière n'était périmée que depuis 2 ans mais était délicieuse. Il en savoura chacune des bouchées et ne manqua pas de racler le fond de la boîte avec son doigt, pour ne pas en laisser perdre une goutte. Le moins que l'on puisse dire, était que ses menus s'étaient grandement améliorés depuis le début de sa cavale. Les cartons de nourriture qu'il avait emportés étaient variés et Rafaël redécouvrait beaucoup de saveurs oubliées. Rien que pour cela, il ne regrettait pas la

décision radicale qu'il avait prise. Le repas terminé, Rafaël s'enroula de sa couverture de survie puis se glissa dans son sac de couchage. Le bonnet et la capuche vissés sur la tête, il resta de longues minutes à fixer le cœur de l'insondable forêt de Célian avant de sombrer lentement dans un sommeil léger.

La nuit fut glaciale et Rafaël dut se contenter de quelques bribes de sommeil à défaut d'une nuit réparatrice.

Le petit matin dans la forêt de Célian était aussi froid que lugubre et n'incitait guère à la bonne humeur. Autour de lui les trois quarts des arbres étaient morts. Ce n'était pas une mort hivernale, saisonnière ; non, ces arbres-là n'appartenaient plus à ce monde. Eux aussi expérimentaient l'apocalypse. Finalement, tous étaient confrontés à la même pandémie, à la même extinction et au même destin funeste. Face à la mort, les Hommes, les animaux et la nature étaient égaux. Ils faisaient face ensemble et ils étaient les derniers représentants de la vie sur Terre, ceux qui n'avaient pas réussi à s'enfuir, les laissés-pour-compte.

En guise de petit-déjeuner, Rafaël mangea quatre petits beurrés et avala quelques gorgées de thé qu'il conservait dans un thermos. Cela suffirait pour lui caler l'estomac jusqu'à midi. Aujourd'hui, une longue journée de marche l'attendait et il espérait bien rejoindre le camp Canot avant la nuit. Ses affaires empaquetées et chargées sur son dos, il ne tarda pas à se remettre en marche. Comme il était encore loin de sa destination, il décida de marcher en bord de route pour aller plus vite. C'était un luxe qu'il ne pourrait se permettre quand il arriverait à proximité de Sion et du camp Canot. En effet, à ce moment-là il devra se faire le plus discret possible. Rafaël ne savait pas qu'il était activement recherché ni que sa tête et celles des autres avaient été mises à prix. Tout ce qu'il savait était que Cédric l'avait vu s'enfuir et qu'il devait être à sa recherche.

Après deux heures de marche il se demanda s'il n'était pas plus prudent de continuer en marchant en lisière de forêt. Le vent glacial lui avait déjà anesthésié une bonne partie du visage et toutes ses douleurs commençaient à se réveiller. Son visage et ses avant-bras cicatrisaient difficilement, et les quelques antibiotiques qu'il avait pris ne suffisaient pas à lui faire oublier à quel point son corps avait souffert lors de l'embuscade. Mais il se consolait en se disant qu'au moins, il était encore en vie, ce qui n'était pas le cas d'Alice et de la plupart de ses anciens équipiers.

Au-dessus de sa tête le ciel gris sombre était menaçant. Il ne tarda pas à cracher ses premiers flocons de neige, lesquels furent vite remplacés par une pluie verglaçante. Celle-ci contraignit Rafaël à se réfugier au milieu des arbres. Il continua d'avancer malgré tout, avec toujours en tête l'objectif de rejoindre Canot dans la soirée. Après un supplice d'une demi-heure, il fut étonné de tomber sur un camp qu'il n'avait jamais remarqué durant les quelques missions qui l'avaient amené à traverser la forêt de Célian. Celui-ci se situait en contrebas de la RN66. Sur le portail était écrit « Ici le camp Araf ». En y regardant de plus près, Rafaël constata que ce camp était en fait une sorte de bidonville perdu au milieu de nulle part.

Araf... Araf... Ouais, ça me dit quelque chose.

Rafaël connaissait ce lieu de nom. Il n'y avait jamais mis les pieds mais Alice lui en avait parlé. En fait, elle l'avait mentionné en plaisantant et en lui disant qu'elle l'y enverrait s'il ne s'améliorait pas au tir. Lui sur le coup n'avait pas compris l'allusion, et elle lui avait expliqué que ce lieu concentrait toute la misère et la pauvreté de la région ainsi que quelques bûcherons.

Rafaël franchit sans aucun contrôle les portes grandes ouvertes du camp.

Immédiatement une odeur pestilentielle lui fit fermer les yeux et retenir sa respiration. Le sol était dégoûtant, jonché de débris, de seringues et de déjections. Il n'avait jamais vu cela. On aurait dit une décharge à ciel ouvert. Lui qui avait envisagé de s'arrêter ici pour manger se ravisa. En fin de compte, ce n'était peut-être pas une bonne idée ; surtout si c'était pour tomber malade par la suite et se chier sur les mollets durant le reste du trajet. Plus il avançait dans le camp et plus le sordide prenait le pas sur la saleté. Drogues, misère, prostitution et violence animaient les allées boueuses d'Araf. C'en était trop pour Rafaël qui, arrivé à la moitié du camp, décida de faire demi-tour. Sur le chemin, il croisa une mendicante face à laquelle se tenait une jeune fille. Elles avaient une discussion animée. Alors qu'il passait devant elles, la mendicante assise par terre s'adressa à lui.

– Monsieur, une petite pièce ou un peu de nourriture s'il vous plaît. Ayez pitié, implorait-elle.

La femme était maigre à faire peur. Rafaël pouvait deviner ses membres frêles malgré les couches de vêtements dans lesquels elle flottait. Son visage était marqué et déformé. Une bonne partie de ses dents étaient cassées et ses lèvres gercées lui faisaient penser qu'il s'agissait d'une toxicomane. Il fit mine de ne pas l'entendre et continua son chemin mais, inexplicablement, il se figea lorsque la jeune fille se retourna. C'était une enfant d'une dizaine d'années, aux cheveux blonds et aux yeux bleus orageux. Elle le fixait intensément et son regard le mit mal à l'aise. Rafaël n'arrivait pas à se dissimuler de ces yeux perçants, pas plus qu'à déchiffrer l'expression de son visage. Était-ce de la détresse, de l'indifférence ou de la colère ? Il n'en avait aucune idée et il se surprit à chercher dans son sac quelque chose à leur donner. Sa dernière boîte de raviolis ferait l'affaire. Il fit demi-tour et tendit la conserve à la femme qui se répandit immédiatement en remerciements. La jeune fille, elle, continuait à le fixer de ses yeux bleus. Rafaël avait l'impression qu'elle jugeait son âme et cherchait à déceler quelque chose au

fond de lui. Embarrassé, il répondit par un sourire avant de s'éloigner. Rafaël entendit alors la discussion reprendre de plus belle entre elles. Inconsciemment il ralentit son pas pour laisser traîner son oreille.

– Maman il faut que j'y aille ! Tu as besoin de ces médicaments et pas de ces trucs que tu prends en cachette, disait la jeune fille.

– Tu vas arrêter avec ce petit ton ! Je n'ai besoin de rien. Je ne te laisserai pas aller toute seule à Sion ! Et puis, je veux bien que tu m'expliques aussi où tu as trouvé tout cet argent, réprimanda la femme.

– Je te l'ai déjà dit, je revends du bois à l'entrée du camp.

– Cloé ne me prend pas pour une idiote !

– J'y vais quand même. Je serai de retour demain au plus tard.

– NON ! Tu n'iras... nul... nulle... pa..., s'égosilla la mère sans parvenir à terminer sa phrase.

Soudainement un cri éclata. Rafaël qui n'était qu'à une vingtaine de mètres se retourna immédiatement pour voir ce qu'il s'était passé. Il vit la mendicante au sol, prise d'une crise de convulsions. Sa fille, à côté d'elle, tentait de la maîtriser et de lui faire avaler des cachets. L'opération était difficile et semblait mal embarquée. La gamine était seule et il ne voyait pas comment elle y parviendrait.

Rafaël se précipita pour lui donner un coup de main. Cependant quand il arriva à sa hauteur, il hésita à intervenir.

– Qu'est-ce qu'elle a ? Elle est malade ? C'est contagieux ? demanda-t-il à la jeune fille.

– Elle a des convulsions. Elle est... elle est épileptique. Elle a aussi des problèmes aux poumons. Elle doit prendre ses médicaments vite. S'il vous plaît, aidez-moi à la garder au sol le temps que je lui donne ses pilules ! répondit-elle avec empressement.

Rafaël hésita quelques secondes. Après tout, si elle n'était qu'épileptique, il ne craignait rien. Il déposa son sac et se jeta sur la mendicante. Il essaya de lui bloquer les bras, mais malgré la maigreur et la constitution frêle de la femme il lutta pour y parvenir. Il fut impressionné par sa force physique. Mais après quelques secondes de lutte intense il parvint à l'immobiliser. Cela laissa le temps à la jeune fille de lui faire avaler ses cachets. Ceux-ci ne firent effet qu'une dizaine de minutes plus tard et plongèrent lentement la femme dans un état végétatif.

– Merci beaucoup monsieur, dit la jeune fille encore essoufflée.

– De rien. C'est normal. Tu peux m'appeler Rafaël.

– D'accord. Moi c'est Cloé.

– Je ne pensais pas que ta mère avait autant de force que ça. Ça lui arrive souvent ce genre de crise ?

– Oui de temps en temps.

– Ça ne doit pas être facile tous les jours pour toi. S'occuper de sa mère malade, j'ai aussi connu ça. Tu es vraiment courageuse.

Cloé haussa les épaules. La situation de la jeune fille lui rappelait la sienne il y a quelques mois de cela. À la différence que Cloé n'était encore qu'une enfant. Sa situation lui pinçait le cœur.

– C'est comme ça. Ça pourrait être pire...

Un silence s'installa et Rafaël s'interrogeait. Avant qu'il ne dise quoi que ce soit, Cloé brisa le silence.

– Est-ce que je peux vous demander un autre service ?

– Vas-y, dis toujours.

– Vous pourriez m'aider à la porter jusqu'à notre tente ?

– Elle est où votre tente ?

– À environ deux ou trois minutes d'ici.

– Hum, d'accord. Je vais la porter jusque-là.

Rafaël souleva la femme qui n'était pas bien lourde. À travers son épais manteau il pouvait sentir qu'elle n'avait que la peau sur les os. Alors qu'il suivait Cloé dans le dédale des allées du bidonville, Rafaël renifla une odeur nauséabonde. C'était une odeur âcre, persistante, comme de la viande avariée. Il avait déjà senti ce genre d'odeur mais il ne se souvenait plus d'où et de quand. Au début, il pensait que cela venait des lieux couverts de détritux, mais après quelques instants il remarqua que l'odeur provenait de la femme qu'il portait à bout de bras. Il se demanda depuis quand elle ne s'était pas lavée. À l'image de ce camp, la crasse et les microbes recouvraient sûrement son corps. Tandis qu'il cherchait dans sa mémoire où il avait bien pu humer une telle odeur, Cloé se retourna et lui fit signe qu'ils étaient arrivés. La jeune fille pointa du doigt une tente pauvrement rafistolée. Rafaël entra et y déposa le corps endormi qui était pris de légers spasmes laissant croire qu'elle faisait un mauvais rêve. Une fois installée et recouverte de couvertures, Cloé et Rafaël sortirent de la tente.

– Vous n'êtes pas d'ici vous ? Je veux dire que vous n'habitez pas à Araf, n'est-ce pas ?
demanda la petite blonde aux yeux bleus orageux.

– Exact, je ne fais que passer. Je dois me rendre au camp Canot, plus au nord.

– Le camp Canot... Hmm... C'est loin de Sion ? demanda-t-elle en réfléchissant.

– C'est juste à côté. Pourquoi ?

– J'ai besoin d'aller à Sion pour acheter des médicaments pour ma maman. C'est pour ça qu'on se disputait. Elle ne voulait pas que j'y aille seule.

Rafaël pensa au carton de médicaments qu'il avait aussi pris dans le camion. Celui-ci valait sûrement une petite fortune ; rien que la boîte qui contenait une douzaine d'ampoules de morphine lui rapporterait gros. Pour les autres médicaments, il n'avait pas eu le temps d'en étudier les notices. Il se dit que peut-être il avait dans le lot des médicaments contre l'épilepsie.

Ou peut-être pas. En tout cas, ce ne serait pas très prudent de retourner à la remorque pour vérifier. Et puis il avait un autre objectif. La seule chose qui lui importait était de récupérer ses affaires chez le Gros Joe.

– Ta mère n’a pas tort. Les routes sont dangereuses. Et encore plus pour une gamine.

– Je ne suis pas une gamine. Et je sais me défendre, répliqua sèchement Cloé.

– Ça, je n’en doute pas. Mais n’empêche que c’est quand même dangereux. Tu pourrais attendre qu’elle aille mieux et y aller avec elle, suggéra-t-il.

– Elle est trop malade pour marcher jusqu’à Sion et puis les routes ne sont pas plus dangereuses que les allées d’Araf.

– Sur ce point-là je ne peux pas te donner tort. Ce camp est vraiment malsain. J’imagine que si vous avez atterri là, toi et ta mère, c’est que vous n’aviez pas d’autre choix.

– Oui...

Rafaël prit quelques secondes pour réfléchir et se demanda s’il ne regretterait pas ce qu’il s’apprêtait à proposer. Avec un peu de chance elle et sa mère refuseraient son aide et il pourrait reprendre la route l’esprit libre.

– Bon écoute, si tu veux, tu peux m’accompagner jusqu’au camp Canot. J’ai une course à faire là-bas. Et ensuite je pourrai t’emmener à Sion. Si on marche bien on peut arriver à Canot en début de soirée. Et on sera de retour ici demain midi.

– Vous feriez ça ? s’enthousiasma Cloé.

– Oui. Mais je préférerais quand même que ta mère soit d’accord. Elle sera dans les vapes encore combien de temps ? demanda-t-il.

– Une heure ou deux, répondit Cloé.

– Je ne peux pas attendre deux heures. Désolé.

– Oh s’il vous plaît ! implora la jeune fille.

– Je suis vraiment désolé. Je suis pressé. Je ne peux pas attendre qu’elle se réveille et

que vous négociiez ensuite le truc. Dommage. En tout cas, j'espère vraiment que tu vas trouver un moyen d'avoir ces médicaments rapidement.

Rafaël fouilla dans son sac et en sortit une boîte de gâteaux et d'antibiotiques qu'il déposa dans les mains de la jeune fille. Celle-ci était apparemment très déçue. Mais il n'avait plus de temps à perdre dans ce camp. Rafaël dit au revoir à Cloé et lui souhaita bonne chance avant de partir. La parenthèse du bidonville d'Araf était terminée et une longue marche l'attendait.

CHAPITRE 36

- Cloé -

L'attente rongait Cloé comme la maladie rongait le corps de sa mère toujours assommée par les médicaments. Cela faisait vingt minutes que Rafaël était parti seul sur la route en direction de Sion et du camp Canot. Le suivre aurait été la parfaite opportunité pour elle afin de se rendre à Sion en toute sécurité. Peut-être que sa mère aurait accepté de la laisser partir avec lui ; même si c'était à contrecœur. Mais voilà, elle était toujours endormie et Cloé n'avait aucune certitude de l'heure à laquelle elle se réveillerait. Il lui fallait attendre.

Même si maman se réveille maintenant, elle ne me croira jamais si je lui dis que l'homme qui nous a aidés m'a proposé de l'accompagner jusqu'à Sion. Elle va encore dire que je mens et que j'invente tout ça pour lui désobéir. Et comme Rafaël est déjà reparti il ne pourra pas lui dire que c'est vrai. Si j'attends ici, je suis bloquée quoiqu'il arrive. En plus, ce Rafaël il avait l'air de quelqu'un de bien. Il nous a même laissé à manger et une boîte de médicaments avant de partir...

... Au pire, je serai de retour demain midi au camp avec les médicaments...

Sa décision était prise. Cloé se leva d'un bond. Elle attrapa son sac à dos et jeta à l'intérieur son talkie-walkie, un pull et tout ce qu'elle comptait échanger contre les médicaments, puis y arrima son sac de couchage. Elle fouilla ensuite dans le sac de sa mère et y trouva un bout de papier et un stylo. Elle ne pouvait pas partir sans laisser un mot à sa mère, ne serait-ce que pour la prévenir de sa décision. Intérieurement, Cloé savait qu'elle ne serait pas d'accord, qu'elle serait inquiète et surtout en colère à son retour. Elle s'attendait même à être punie. Mais voilà, Cloé faisait tout ça pour elle et ça, elle ne pouvait pas le lui reprocher. Rapidement, Cloé compta le nombre de médicaments qu'il lui restait. Son sachet ne contenait plus que neuf comprimés. Elle en glissa deux dans la poche intérieure du manteau de sa mère puis commença à rédiger sa note.

« Maman,

Je suis partie à Sion. Le monsieur qui nous a aidés aujourd'hui m'a proposé de m'accompagner, comme ça je serai en sécurité. Il s'appelle Rafaël et il est très gentil. Il m'a aidée pendant ta crise et il t'a même portée jusqu'à la tente. Il nous a donné à manger et des médicaments. Alors ne t'inquiète pas trop. On sera de retour demain midi. Je t'appellerai sur le talkie dès que je serai assez proche du camp. Repose-toi bien et ne t'inquiète pas. Je vais bien.

Bisous. Je t'aime.

Cloé. »

Cloé laissa la note sous les couvertures de sa mère avec les conserves de nourriture. Elle prit le risque de l'embrasser sur le front puis elle sortit de la tente. Cela faisait une demi-heure

que Rafaël était parti. Pour rattraper son retard, elle décida de traverser le camp et de sortir par l'entrée Nord. Celle-ci était méconnue de ceux qui ne vivaient pas à Araf, et c'étaient surtout les bûcherons qui l'empruntaient pour se rendre à la scierie. Rafaël, lui, était ressorti par la grande entrée Sud pour longer ensuite la RN66 en direction du Nord. Avec cet itinéraire Cloé se dit que c'était aussi l'occasion de prévenir Martha de son absence. Cette dernière pourrait peut-être aussi garder un œil sur sa mère et la rassurer.

Elle courut et se faufila dans les allées qu'elle connaissait désormais. Elle croisa des visages familiers et même quelques clients qui essayèrent de l'interpeller pour lui acheter des doses. Rapidement elle arriva devant la tente de Martha. Celle-ci, toujours vêtue de sa fourrure rose, était assise à sa table et était occupée à faire les comptes.

– Tiens Cloé ! Je ne m'attendais pas à te voir aussi tôt. Tu as déjà écoulé ton stock de trois jours, tu m'impressionnes là ! s'exclama-t-elle en la voyant.

– Bonjour Martha. Non je n'ai pas encore tout vendu. Je passe juste pour te prévenir que je dois m'absenter. Je serai de retour demain.

– Ah bon ? Et tu vas où comme ça ?

– À Sion. J'ai une course à faire. Je dois acheter des médicaments pour ma maman. C'est urgent.

– Qu'est-ce qui lui arrive ? Rien de grave j'espère ? demanda Martha.

– Ça pourrait aller mieux. Il lui faut juste ces médicaments.

– Bon, j'espère qu'elle ira mieux. Elle a de la chance d'avoir une fille aussi attentionnée. Mais tu sais que Jacob vend quelques médicaments dans sa boutique. Tu n'es peut-être pas obligée d'aller à Sion.

– Oui je sais, mais il n'a pas les médicaments que je recherche. À Sion je suis sûre d'en trouver.

– Je vois. Tant que tu es là, je voudrais te prévenir qu'après-demain ton ami Colin

passera pour ma livraison. Il sera sûrement content de savoir que tu travailles pour moi maintenant.

– Ah...

– Si les médicaments de ta mère peuvent attendre un peu, je pourrais lui demander de te conduire à Sion en voiture.

La dernière chose que Cloé souhaitait était de se retrouver face à face avec celui qu'elle avait dupé et volé lors de sa première visite à Sion. Elle espérait aussi que Martha ne parlerait pas d'elle. Si elle n'était pas aussi pressée, Cloé aurait pu trouver un stratagème ou un mensonge pour éviter cela mais là, tout de suite, elle n'en avait pas le temps. Un seul problème à la fois. En revenant demain midi elle aurait assez de temps pour trouver une parade.

– C'est gentil de ta part mais ce n'est pas la peine de le déranger.

Martha afficha une mine étonnée que Cloé n'avait pas le temps d'analyser. Elle préféra enchaîner.

– Est-ce que tu pourrais aussi garder un œil sur ma mère pendant mon absence ? Elle va sûrement s'inquiéter. Dis-lui juste que je vais bien, s'il te plaît.

– Ne t'inquiète pas. Il ne lui arrivera rien. Je te dis à demain alors. Sois prudente.

– Je le serai, promis. Il faut vraiment que j'y aille Martha. Encore merci ! conclut-elle avant de s'échapper en courant.

Cloé accéléra le pas, mais craignant de pas rattraper son retard, elle se mit rapidement à courir. Elle passa par la petite porte Nord et se retrouva en lisière de forêt. Elle tourna ensuite à gauche pour rejoindre la route. La pluie verglaçante de la matinée avait rendu périlleuse la marche et impossible la course. Le visage couvert par son écharpe elle affronta le vent glacial et les bourrasques qui balayaient la route. Le vent s'engouffrait sous sa capuche et l'obligeait à la tenir fermement avec sa main pour l'empêcher de basculer vers l'arrière.

Après une heure de marche, Cloé aperçut une silhouette à environ cinq cents mètres devant elle. Celle-ci n'avancait pas en bord de route comme elle, mais à travers les arbres. Pour se rapprocher, elle baissa un peu plus la tête pour faire face au vent et augmenta la fréquence de ses pas. Le regard planté dans le sol elle se motiva et se concentra sur sa respiration pour oublier que ses cuisses étaient en feu. Cloé jetait régulièrement des coups d'œil en direction de la forêt. La silhouette ne semblait pas l'avoir remarquée. Elle disparaissait quelques instants, puis réapparaissait quelques mètres plus loin en slalomant entre les arbres. Arrivée à cinquante mètres, elle s'arrêta pour reprendre son souffle et observer plus longuement la silhouette qui venait de réapparaître au milieu des arbres. Sans aucun doute il s'agissait bien de Rafaël, elle le reconnaissait. L'incertitude et l'angoisse qu'elle avait endurées depuis son départ s'évanouirent instantanément. Et elle ressentit une joie presque euphorisante qui lui donna un second souffle pour se remettre à courir et le rattraper. À mi-distance Rafaël la remarqua. Il avait plongé sa main rapidement dans sa poche pour en sortir ce qui s'apparentait à un canif. Cloé s'arrêta de courir. Elle enleva ensuite sa capuche et baissa son écharpe pour qu'il puisse la reconnaître.

– Cloé ? Qu'est-ce que tu fais là ? s'étonna Rafaël.

– Oui c'est moi ! Fiou, je suis contente, j'ai réussi à te rattraper, dit-elle essoufflée.

– Ta mère va mieux ? Elle s'est réveillée ?

– Ta proposition pour que je t'accompagne tient toujours ? demanda-t-elle sans répondre aux interrogations de Rafaël.

– Euh... oui, enfin je veux dire, ta mère t'a donné son accord ? insista-t-il.

– Oui. En fait je lui ai laissé un mot pour tout lui expliquer et lui dire que l'on sera de retour demain midi. J'ai même quelqu'un qui veillera sur elle.

– Demain midi si tout se passe bien... Je n'ai pas envie d'avoir de problèmes, tu es sûre que ça ne me retombera pas dessus après ?

– Oui ne t'inquiète pas. Au pire, maman comprendra si on met un petit peu plus

longtemps que prévu. À moins que tu m'étrangles dans les bois... Je rigole hein, ajouta-t-elle en souriant.

– Non, je ne compte pas te tuer. Mais s'il t'arrive quelque chose je ne veux pas que ça me retombe dessus, c'est tout.

– On fera en sorte que tout se passe bien alors.

Rafaël soupira puis lui sourit.

– Tu as la langue bien pendue et de l'humour toi. J'avoue que tu m'as un peu intimidé au camp Araf mais en fin de compte je pense que l'on va bien s'entendre. Allez, ne perdons plus de temps.

Ensemble, ils reprirent la marche en avançant dans les bois pour être à l'abri du vent. Durant le trajet, ils discutèrent de leurs vies et de leurs parcours. Cloé apprit que Rafaël vivait seul et qu'avant de se retrouver ici, il avait habité non loin de la communauté de l'Espoir. Sa mère était tombée malade et elle était morte d'une pneumonie. Il avait alors tout quitté pour commencer une nouvelle vie près de Sion. Il avait par la suite travaillé dans une compagnie de sécurité pour escorter des convois sur la route. Cependant, il en avait fini avec ce travail et il avait l'intention de quitter la région. Mais avant ça, tout ce qu'il voulait, c'était retrouver les affaires qu'il avait laissées au camp Canot. Apparemment, il y avait une lettre de son amoureuse qu'il voulait absolument récupérer. Cloé trouva ça beau et éprouva un peu plus de sympathie pour lui. Rafaël avait aussi pris soin de l'avertir qu'il devait se faire discret une fois sur place, parce que son patron et lui étaient partis en mauvais termes ; mais il ne s'épancha pas plus sur les raisons du pourquoi.

Cloé aussi avait partagé des tranches de sa vie. Néanmoins elle avait caché le fait d'avoir vécu la quasi-totalité de sa vie dans l'enceinte de la communauté de l'Espoir. Elle avait préféré

dire qu'il s'agissait d'un camp éloigné du sud. Elle avait aussi omis de parler de la cavale avec sa mère. Par contre, elle lui avait raconté l'épisode de la maison en feu et des hommes qui voulaient les tuer. Non pas parce que sa mère était malade — une information qu'elle préférait encore garder secrète pour le moment — mais parce qu'elle avait volé de la nourriture. Rafaël avait été outré du traitement réservé par ces monstres pour un simple vol de nourriture. Essayer de brûler vives une mère et sa fille était « d'une sauvagerie sans nom » avait-il enragé au plus grand plaisir de Cloé. Les sujets de conversation avaient ensuite dérivé sur des sujets plus légers et plus propices à oublier la distance qu'il leur restait à parcourir.

Après de longues heures de marche, Cloé en avait plein les jambes. Elle se retenait afin de ne pas se plaindre. Au bout du tunnel, l'objectif était plus important que ses petites douleurs.

Peu de temps après avoir quitté la RN66 pour bifurquer sur la route menant à Sion l'obscurité les enveloppa. Rafaël annonça qu'il leur restait une grosse heure de marche avant d'arriver au camp Canot. Il suggéra également de contourner le camp et l'entrée principale. Rafaël connaissait un passage moins fréquenté qui leur permettrait d'entrer en toute discrétion. Cloé remarqua que Rafaël se tendait et stressait à l'approche du camp. Il jetait des coups d'œil compulsifs à droite, à gauche, et s'arrêtait au moindre bruit suspect. Pour contourner le camp Canot, ils passèrent par un bosquet isolé depuis lequel ils pouvaient apercevoir les quelques lueurs du camp et en toile de fond les remparts éclairés de la communauté de Sion.

Une fois parvenus à l'arrière du camp Canot, Cloé distingua une multitude de petits cabanons à une centaine de mètres. À l'odeur, elle comprit qu'il s'agissait des toilettes du camp. Rafaël resta immobile de longues minutes, observant les allées et venues des silhouettes qui se dessinaient dans l'obscurité. Cloé, à côté, commençait à se demander ce qu'il pouvait bien attendre. Finalement Rafaël se tourna vers elle, l'air grave.

– Bon Cloé, il faut que je sois honnête avec toi. J’ai fait quelque chose de, comment dire, grave ! Un peu comme ce qu’avait fait ta mère quand ces hommes ont voulu vous tuer. Je vais tout t’expliquer.

CHAPITRE 37

- Marina -

Marina se réveilla toute cotonneuse. Cela faisait des années qu'elle n'avait pas aussi bien dormi. Le lit de la salle de garde était tendrement confortable, à des lustres des lits de camp et du matelas de sa cabane auxquels elle était habituée. Elle commençait même à perdre la notion du temps ; le jour et la nuit étaient vite devenus des notions abstraites dans ce bunker souterrain. Celui-ci était plongé dans l'obscurité mais ses yeux s'y étaient habitués. Elle avait trouvé des lampes torches et même des piles, ce qui lui avait permis de se balader et d'explorer le premier étage de ce complexe. Côté nourriture, elle n'en avait pas manqué. Les tiroirs et les placards des nombreux bureaux qu'elle avait fouillés étaient remplis de snacks périmés depuis plus ou moins longtemps. Ainsi, elle avait redécouvert le goût des Mars, des Kit-Kat, des barres de céréales et des pâtes de fruits. Elle avait même pleuré en découvrant un paquet de ses madeleines préférées. Celles-ci étaient devenues sèches mais elles étaient restées terriblement bonnes.

À défaut d'électricité, le bunker disposait de l'eau courante ce qui était déjà un petit miracle en dehors des communautés. Et les toilettes, propres, avaient été jusque-là sa plus belle découverte. Ne plus avoir à faire ses besoins dans des toilettes à la turque ou dans la nature était une réelle bénédiction. Elle qui s'était vue mourir à plusieurs reprises ces derniers jours, était finalement tombée dans un sanctuaire presque intact. Et celui-ci n'était rien que pour elle. Tout ce qu'il lui manquait, c'était l'électricité et un peu plus de nourriture pour se rapprocher du paradis, non pas sur Terre, mais sous terre.

Ses deux premières journées dans le bunker, elle les avait passées à dormir et à manger tout ce qui lui était tombé sous la main. Ayant repris quelques forces, sa troisième journée s'était résumée à explorer les parties accessibles du bunker et à rassembler tout ce qui pouvait lui être utile. Dans ses recherches, elle avait trouvé un plan du complexe qui lui fit espérer un véritable trésor sous ses pieds. Le bunker, de nature militaire et scientifique, était apparemment composé de trois niveaux. Chaque niveau disposait d'un point central à partir duquel partaient quatre ailes pour le premier et deuxième niveau et cinq pour le dernier. D'après ses premières constatations, deux des quatre ailes du niveau supérieur — celui où elle se trouvait actuellement — s'étaient effondrées. Quant à l'ascenseur, permettant d'accéder aux niveaux inférieurs, il était hors service sans électricité. Marina avait repéré deux escaliers de secours qui auraient pu lui permettre de descendre, mais après vérification, ceux-ci étaient inaccessibles, bloqués par les gravats des éboulements.

Marina avait ensuite étudié en profondeur les plans de l'immense bunker. Ils indiquaient que les générateurs qui devaient alimenter le complexe se trouvaient au niveau 2. Si ces derniers étaient encore en état de fonctionner, Marina réalisa que ce bunker pourrait certainement devenir sa nouvelle maison. De plus, sur les plans, Marina avait repéré des chambres, des dortoirs, quatre salles de bain, six toilettes, une salle de sport, une cantine, une

réserve et une salle d'armes. Les deux niveaux supérieurs semblaient être organisés comme des lieux administratifs et de vie ; tandis que le dernier niveau était apparemment consacré aux activités scientifiques et militaires. Il fallait absolument qu'elle accède aux étages inférieurs. Et elle avait commencé à s'atteler à cette tâche la veille. Motivée comme jamais, Marina s'était mise en tête de creuser un passage à travers les gravats pour accéder à l'un des deux escaliers. Mais la tâche s'était révélée être extrêmement difficile, voire impossible. Les gravats, qui obstruaient le passage n'étaient pas de simples roches mais des blocs de béton armé de plusieurs centaines de kilos. Finalement, agacée et fatiguée, elle avait jeté l'éponge après plus de cinq heures d'efforts, pour retrouver son lit douillet de la salle de garde.

Dans son lit Marina s'étira de tout son long. Elle bailla à s'en décrocher la mâchoire, puis elle resta de longues secondes immobile, le regard fixé au plafond. D'un mouvement paresseux, elle se tourna puis se releva pour s'asseoir. À tâtons, au pied du lit, elle parvint à mettre la main sur une lampe. Elle se leva ensuite de son lit et attrapa une autre lampe, beaucoup plus grosse, qu'elle emporta avec elle jusqu'aux toilettes. Étonnamment, l'atmosphère dans le bunker était agréable. Le bâtiment, isolé sous terre, gardait une température d'une quinzaine de degrés ; cela permettait à Marina de se balader avec un simple pull sur le dos. Seules les parties écroulées et ouvertes au vent rappelaient que l'hiver s'installait au-dehors.

Une fois dans les toilettes, elle déposa la grande lampe au sol et orienta le faisceau vers le plafond. Elle baissa son pantalon, son collant puis sa culotte avant de s'asseoir sur la cuvette. Un léger frisson la traversa au contact de l'abattant froid. Cette sensation désagréable n'était pas grand-chose en comparaison du plaisir d'être dans des toilettes modernes et propres. Elle profita de ce moment pour réfléchir aux solutions qui lui permettraient d'accéder aux escaliers. Au rythme où elle avançait, il lui faudrait bien une éternité pour se frayer un passage. Sans

compter qu'après avoir atteint la porte des escaliers, elle aurait peut-être besoin de creuser encore si ceux-ci étaient en partie effondrés. Définitivement, cette option ne lui garantissait aucun résultat hormis celui de se crever à la tâche ou de mourir à nouveau de faim avant d'en avoir terminé.

Si seulement l'ascenseur fonctionnait... l'ascenseur... mais oui l'ascenseur ! Descendre par l'ascenseur ! Pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt ?

Marina se souvint soudainement de ces films d'action qu'elle aimait regarder à l'époque où la télévision et le streaming existaient encore. Elle se souvenait de ces scènes où les héros s'extirpaient in extremis d'un ascenseur en chute libre pour se retrouver à faire du rappel dans le vide. Ils parvenaient ensuite à ouvrir les portes d'un étage à la force de leurs bras ou à l'aide d'un outil qu'ils glissaient dans l'interstice de la porte palière. Voilà ce qu'il lui restait à faire. Elle avait accès à la porte d'ascenseur. Elle avait des bras, certes pas très musclés, et elle avait même quelques outils à sa disposition comme des tournevis, une clé à molette, un marteau et même une hache trouvée à côté d'un extincteur. Maintenant, il n'y avait plus qu'à. Lorsqu'elle retourna dans la salle de garde, Marina était tout excitée et encore plus motivée que la veille. Le temps de prendre son petit-déjeuner, un copieux grand verre d'eau accompagné de céréales et d'une barre de chocolat, et la voilà partie pour mettre en œuvre son nouveau plan.

Marina arriva devant la porte d'ascenseur chargée comme une mule. Elle déposa tout son attirail au pied d'un des pylônes dans le lobby, près du comptoir d'accueil. Sa main caressa la surface chromée de la porte et ses doigts suivirent l'interstice à la recherche de l'emplacement idéal pour engager le premier outil qui servirait de levier. Son choix d'outil s'était porté sur un tournevis de taille moyenne. Elle plaça la pointe plate dans l'interstice, au centre de la porte, et

avec un effet de levier elle poussa progressivement. Les portes ne bougèrent que légèrement avant que le manche du tournevis ne se désolidarise de la tige et ne lui reste dans les mains. Pas démotivée pour autant, Marina enchaîna avec une scie égoïne dont la lame n'eut aucun mal à s'intercaler entre les deux battants. Malheureusement l'outil n'offrait aucune résistance et rendait l'ouverture de la porte impossible. Pour sa troisième tentative elle décida d'employer les grands moyens. Elle dégaina la hache à incendie. Celle-ci était particulièrement lourde et Marina eut du mal à la manipuler correctement. Optimiste ou un peu trop confiante, elle visa l'interstice et d'un mouvement franc elle lança la hache en avant. Celle-ci rebondit instantanément sur la partie chromée de la porte et manqua de lui crever un œil en retour.

Quelle conne ! T'as failli me crever un œil Einstein !

Elle n'était pas passée loin d'un regrettable accident et elle pesta pendant une minute avant de réessayer plus intelligemment. Elle se repositionna devant la porte et fit une nouvelle tentative avec, cette fois-ci, beaucoup moins d'élan. Elle parvint à son second essai à caler la lame de la hache dans l'interstice de la porte. Avec une pression croissante elle poussa latéralement sur le manche en bois de sa hache et la porte commença à s'ouvrir. Ne relâchant pas son effort, elle continua à pousser jusqu'à ce qu'il y ait assez d'espace pour y intercaler sa chaussure. La porte bloquée, elle reprit rapidement son souffle avant de poursuivre son effort. Marina gagna centimètre par centimètre jusqu'à ce qu'au tiers de l'ouverture la porte n'offre plus de résistance. En s'aidant de son dos, elle poussa entièrement la porte qui donnait à présent sur le vide. Avec sa torche elle éclaira les trois câbles qui descendaient et retenaient la cabine d'ascenseur positionnée une vingtaine de mètres plus bas.

Marina apercevait bien le toit de la cabine. Elle ne savait pas encore si celle-ci s'était arrêtée au deuxième ou troisième niveau. La question était surtout de savoir comment elle allait

pouvoir descendre sans prendre trop de risques. Elle n'avait jamais fait de descente en rappel de sa vie et apparemment, aujourd'hui, ce serait son baptême. Elle repensa aux films où des héros s'étaient retrouvés dans une situation similaire. Cette fois, les premières images qui lui passèrent par la tête furent celles de comédies dans lesquelles elle voyait des gens fabriquer une corde à l'aide de linge. Elle se dit qu'elle pourrait en confectionner une avec les draps et les taies d'oreillers de la salle de garde. Même si la longueur n'était peut-être pas suffisante pour atteindre le toit de la cabine, elle lui assurerait à minima une certaine sécurité au moment de se suspendre aux câbles de l'ascenseur.

De retour de la salle de garde avec le nécessaire, Marina commença à nouer ensemble les deux draps puis les cinq taies d'oreillers qu'elle avait trouvés. La longueur atteinte semblait satisfaisante. Elle attacha ensuite sa corde improvisée au pylône le plus proche de la porte d'ascenseur. Après avoir jeté un dernier coup d'œil à la cage d'ascenseur, pour bien évaluer la distance qui séparait le pas de porte des câbles, elle attacha précautionneusement la corde à sa taille. Marina y tira dessus une bonne dizaine de fois afin de s'assurer de sa solidité, puis elle ajusta son sac à dos avant de retourner sur le pas de la porte. De là, elle compta ses pas d'élan jusqu'au pylône. Elle devait réaliser un saut d'environ cinq mètres pour atteindre les câbles. Elle respira profondément puis elle s'élança les mains en avant. Son pied décolla de l'extrémité de l'encadrement et elle plongea dans le vide.

Ses mains agrippèrent le câble le plus proche et ses jambes s'enroulèrent ensuite autour des deux autres. « Yes ! » s'écria-t-elle. Accrochée comme un lémurien sur sa branche, le visage collé contre les câbles, elle prit quelques secondes pour réajuster sa position et réfléchir à l'étape suivante. Prudemment, elle libéra une de ses mains pour détacher la corde de sa taille. Afin de ne pas la perdre elle la noua à l'un des trois câbles. La manœuvre était périlleuse et ses bras commençaient à devenir douloureux. Marina comprit qu'il était grand temps de se laisser

glisser le long du câble.

La torsade métallique lui abîmait les mains à mesure qu'elle descendait et Marina s'en voulait de ne pas avoir enfilé ses mitaines avant de se lancer. Malgré tout, elle atterrit sans encombre sur le toit de la cabine. La trappe qui donnait à l'intérieur se trouvait juste à ses pieds. Celle-ci s'ouvrit dans un grincement strident qui résonna dans l'obscurité. Avec sa lampe elle inspecta l'intérieur de la cabine ; elle était vide. Marina s'assit ensuite sur le rebord mais hésita avant de sauter à l'intérieur. La hauteur de la cabine devait bien faire deux mètres cinquante et elle se demanda comment elle ferait pour remonter si elle ne parvenait pas à ouvrir les portes de l'ascenseur. Elle pensa qu'il lui faudrait peut-être fabriquer une deuxième corde au cas où. Son regard remonta vers le haut où elle apercevait la lueur de sa grande lampe à travers la porte ouverte du niveau supérieur. Juste à l'idée de devoir remonter les câbles sur vingt mètres à la seule force des bras suffit à la décourager. Dans un soupir, elle jeta son sac et sa lampe torche à l'intérieur de la cabine. Au moins maintenant elle n'avait plus le choix. Et elle sauta à l'intérieur de la cabine.

La cabine était vraiment spacieuse et pouvait contenir facilement dix personnes. Marina ramassa la lampe torche et la hache. Elle ne perdit pas de temps pour se remettre au travail. Après s'être positionnée devant les portes de l'ascenseur, elle répéta la séquence qui lui avait permis d'ouvrir celles de l'étage supérieur. Maintenant elle avait acquis la technique et il ne lui fallut pas plus de trois minutes pour en venir à bout. Lorsque les portes s'ouvrirent, un filet d'air s'engouffra immédiatement dans l'ascenseur qui était finalement resté bloqué au niveau 2. Avec sa lampe elle éclaira le lobby, lequel était plongé dans le noir le plus complet. Il était plus ou moins identique à celui du niveau supérieur. Il y avait pas mal de chambard, des chaises, des feuilles, des dossiers, des pots de fleurs éparpillés un peu partout comme si les anciens occupants avaient quitté les lieux précipitamment.

Marina avançait avec précaution. Elle ressentait une certaine excitation dans l'exploration de ces nouveaux espaces. Au milieu du lobby central, elle tira de sa poche arrière le plan du bunker qu'elle avait emporté avec elle. Avant même de jeter un œil à la salle des machines, Marina mourait d'envie d'inspecter la réserve qui se situait à ce niveau. Elle se faufila entre les casiers renversés et les nombreux obstacles à ses pieds pour rejoindre l'aile Ouest. Dans le couloir elle lisait à voix haute le numéro des portes jusqu'à finalement atteindre le D249. Elle tâtonna et chercha la poignée de la porte jusqu'à se rendre compte qu'il n'y en avait pas. Seul un scanner de badge se trouvait à proximité de la porte. Elle recula d'un pas et fit la lumière sur les autres portes du couloir. Une sur trois possédait ce système de scanner alors qu'au niveau 1 toutes les portes étaient munies d'une simple poignée. Marina trouva cela étrange mais se rappela qu'il s'agissait d'un bunker militaire et que derrière ces portes sécurisées devaient se cacher les choses qui avaient le plus de valeur. Ne pouvant ouvrir la porte pour l'instant, elle se mit sur la pointe des pieds afin de voir à travers le hublot ce qu'il pouvait y avoir à l'intérieur de la réserve. Elle colla sa lampe torche sur la vitre et son visage juste à côté. Ce qu'elle y apercevait était tout simplement renversant. La salle D249 était immense. Elle était organisée en quatre allées avec de grandes étagères et celles-ci n'étaient pas vides. Elle en était sûre, elle voyait de la nourriture ! Toutes les étagères n'étaient pas remplies mais elle pouvait distinguer des conserves, des sacs de riz, des boîtes, des sachets et des sacs à foison. D'un coup d'épaule elle essaya de forcer la porte mais celle-ci était épaisse et ne bougea pas d'un poil. Marina savait désormais que son salut viendrait de sa capacité à remettre du courant au moins sur cet étage. Elle regarda à nouveau le plan pour se rendre dans la salle des générateurs ; celle-ci se situait au bout de l'aile Sud, la plus longue du niveau 2.

Toujours dans le noir, Marina arriva quelques minutes plus tard devant la porte C218. Elle fut soulagée de voir que celle-ci avait une poignée. Par contre elle était fermée à clé.

Heureusement Marina avait une réponse pour cela.

J'ai mieux qu'une clé, j'ai une hache mon pote.

Elle saisit le manche et leva la hache au-dessus de sa tête. D'un coup violent et précis elle explosa la poignée et sa serrure. Elle asséna un second coup pour achever le verrou pendouillant avant de terminer par un coup de pied, lequel ouvrit définitivement la porte.

La salle des générateurs faisait trois fois la taille de la réserve. Elle abritait principalement des ordinateurs et des panneaux électriques. En entrant, Marina réalisa qu'elle n'y connaissait rien dans ce domaine. Elle n'avait aucune idée de comment s'y prendre pour remettre le courant quand bien même cela eut été possible. Elle tapota sur tous les claviers d'ordinateur devant lesquels elle passait, sans que cela ne déclenche quoique ce soit. Puis elle distingua dans un coin de la salle un immense panneau électrique avec une LED rouge qui clignotait. C'était déjà un bon signe car cela signifiait qu'il y avait quand même un minimum de courant qui circulait. Elle fut ensuite tout excitée en voyant que les différents interrupteurs du panneau étaient étiquetés. Frénétiquement, elle se mit à tous les enclencher et les déclencher en espérant que quelque chose se produirait. Cependant elle comprit rapidement que cette méthode ne la mènerait nulle part car après les avoir tous tripotés dans tous les sens, l'électricité n'était toujours pas là. Seul un bouton semblait fonctionner, celui en dessous de la LED. Lorsqu'elle appuyait dessus il passait au vert avant repasser au rouge trente secondes plus tard. Pendant plus d'une heure Marina s'acharna sur ce bouton en essayant toutes les combinaisons possibles avec les autres sans que cela produise d'effet. Elle tenta une dernière combinaison, qui ne fonctionna pas davantage, puis se laissa tomber au sol, découragée. Le dos contre le panneau, elle pesta avant que son regard ne se perde dans l'obscurité de la salle. C'est

là, qu'à travers les rangées d'ordinateurs elle distingua une seconde LED rouge. Elle se leva d'un bond et courut à travers la salle pour voir de quoi il s'agissait mais, le temps d'arriver, la lumière rouge avait disparu. Elle était au milieu des bureaux, uniquement entourée d'ordinateurs et d'écrans noirs. Elle se dit qu'elle commençait peut-être à avoir des hallucinations et retourna pensive jusqu'au panneau.

Je deviens peut-être folle. À moins que... à moins que la LED verte du panneau électrique n'interagisse avec les ordinateurs !

Marina se précipita pour appuyer sur le bouton qui allumait la LED verte puis elle se mit accroupie pour voir si la lumière rouge réapparaissait de l'autre côté de la pièce. Deux secondes plus tard elle vit apparaître le point lumineux rouge. En fin de compte elle n'était pas folle. Elle rejoignit à toute vitesse la zone des ordinateurs et constata que celui situé le plus à gauche avait une LED rouge qui clignotait. Elle s'approcha et examina de plus près l'ordinateur en question mais avant qu'elle n'ait eu le temps de repérer le bouton d'allumage la lumière rouge avait de nouveau disparu.

Marina répéta le scénario et parvint cette fois à allumer l'ordinateur à temps. Un message vert sur l'écran noir apparut :

« Procédure de mise sous tension du générateur d'alimentation. Voulez-vous démarrer la séquence d'allumage ? O/N »

Marina appuya sur la touche « O » du clavier et valida. Une série d'écritures et de codes défila sur l'écran jusqu'à ce qu'un nouveau message s'affiche :

« Choisissez une des options de démarrage suivantes : Automatique/Manuelle ».

Sans grande hésitation Marina sélectionna l'option « Automatique » et valida.

Immédiatement un nouveau message apparut :

« La mise en marche du réacteur peut prendre plusieurs heures. Voulez-vous enclencher le groupe électrogène en attendant la prise de relais du réacteur ? O/N.

Attention ! L'allumage du réacteur nécessite 15 % des réserves du groupe électrogène.

Assurez-vous que celui-ci soit suffisamment alimenté.

État du groupe électrogène : 45 % »

Marina prit le temps de réfléchir.

Bon si j'ai bien compris il me demande si je veux de l'électricité en attendant que le réacteur se mette en marche... À savoir si ce dernier fonctionne encore. Hmm.. Du coup si après le « réacteur » ne s'allume pas, le groupe électrogène me laissera quand même un peu de temps pour trouver un moyen d'ouvrir les portes avec scanner. Donc faudra pas que je lambine.

Marina sélectionna « Oui » et valida.

Une nouvelle série de lignes de codes défila jusqu'à ce qu'une alarme sonore se déclenche. Paniquée, Marina tenta de déchiffrer l'écran et les messages d'alerte qui se succédaient mais elle n'y comprenait rien. Après plusieurs secondes angoissantes un nouveau message s'afficha :

« Pour continuer la procédure d'allumage du groupe électrogène, veuillez actionner les interrupteurs et déverrouiller les sécurités.

Itp6772 - Statut : Locked

Itp5873 - Statut : Unlocked

Itp4880 - Statut : Locked

Vn101 - Statut : Locked

Vn102 - Statut : Locked »

« Mais what the fuck ? Comment je suis censé déverrouiller les sécurités ? Bordel ! » jura Marina en se bouchant les oreilles.

Elle tenta tant bien que mal de faire abstraction du bruit strident des alarmes et se concentra sur l'écran pour essayer de mémoriser les numéros affichés. Elle parcourut ensuite méthodiquement la salle à la recherche des fameux interrupteurs. Les « Vn » correspondaient à deux manettes du coin de la salle qu'elle s'empressa d'abaisser. Quant aux « Ipt » ils se trouvaient eux sur un autre panneau électrique. Elle appuya sur les trois boutons puis se rappela que le 5873 était déjà débloqué donc elle rappuya sur celui-là. L'alarme était toujours en cours et Marina retourna devant l'écran d'ordinateur pour vérifier que maintenant tous les statuts étaient « Unlocked ». Elle fut soulagée de constater que c'était le cas. En dessous un nouveau message lui demandait si elle voulait relancer la procédure. Elle sélectionna « Oui » et, à son grand soulagement, l'alarme s'arrêta. La procédure automatique semblait s'être bien enclenchée et après cinq minutes d'un vrombissement sourd qu'elle ne pouvait situer dans le bunker, la lumière fut.

CHAPITRE 38

- Rafaël -

« La vérité, c'est que comme ta mère, j'ai commis un vol. Et tu vois, dans ce camp, il y a probablement des gens qui sont à ma recherche. Alors s'ils me reconnaissent ils voudront sûrement m'attraper pour me faire subir je ne sais quelles atrocités ou même me tuer. Mais bon, si je reviens ici c'est que, comme je te l'ai dit, les affaires qui sont à la consigne du Gros Joe sont très importantes pour moi. Et je dois absolument les récupérer. », annonça Rafaël.

Cloé acquiesça sans dire un mot. Elle avait l'air satisfaite de sa franchise.

– Je ne veux pas que tu prennes le risque de m'accompagner dans ce traquenard, donc ce que je te propose c'est de rester ici et d'attendre que je revienne te chercher. Ensuite je pourrai t'accompagner jusqu'à Sion. Est-ce que cela te va ? ajouta-t-il.

– Je viens avec toi, répondit Cloé avec conviction.

– Non, tu restes ici. J'insiste, ça pourrait être dangereux. Mais ne t'inquiète pas je ne serai pas long.

La jeune fille sembla réfléchir quelques secondes. Son regard bleu, même dans

l'obscurité de la nuit, le transperçait comme deux lasers.

– D'accord. Tu peux y aller. Je t'attends, répondit-elle soudainement.

Rafaël fut un peu surpris. Il s'attendait à devoir combattre un peu plus ardemment les velléités de la gamine mais elle avait renoncé assez facilement.

– Très bien. Tu as une montre ? Quelle heure est-il ? demanda-t-il.

– Vingt heures quinze, répondit Cloé.

– Ok. Je serai de retour vers 21 h. En tout cas je vais essayer. Si à 22 h je ne suis pas revenu, c'est que quelque chose se sera mal passé et dans ce cas, il faudra que tu continues sans moi. D'accord ? N'oublie pas pourquoi tu es venue. Pense à ta maman, elle t'attend.

– Oui. Il ressemble à quoi ton sac ? lui demanda-t-elle.

Rafaël était si stressé qu'il ne prêta pas attention à sa question.

– En tout cas, quoiqu'il arrive, ce fut un réel plaisir de faire ta connaissance Cloé. Allez, je te dis à tout à l'heure.

– Merci. Sois prudent.

Rafaël se leva mais au moment de partir Cloé lui attrapa la manche.

– Rafaël, il est de quelle couleur ton sac ? insista-t-elle.

– Quoi ?

– Ton sac. Il est de quelle couleur ?

– Rouge et bleu... Pourquoi ?

– Non juste comme ça. Bonne chance, conclut-elle avec un sourire et en relâchant sa manche.

– Euh... ok. Merci.

Rafaël se tourna et avança seul dans l'obscurité en direction des latrines du camp Canot.

Il voyait des silhouettes passer de temps à autre dans les allées. Celles-ci entraient ou sortaient des cabanons individuels et collectifs installés à l'écart du camp. La puanteur des lieux était à peine supportable. Rapidement Rafaël comprit que la boue dans laquelle il peinait à avancer était en fait des excréments et du fumier que les plus miséreux, chargés des corvées de nettoyage, balançaient à l'extérieur du camp. Il réprima une envie de vomir et continua jusqu'à ce que la terre redevienne plus ferme.

Il finit par atteindre l'arrière d'un cabanon où les plus téméraires pouvaient prendre une douche froide en plein hiver. De là, il attendit que la voie soit libre puis il s'élança, tête baissée, vers les premières tentes du camp.

Les allées étaient peu éclairées. Seuls quelques flambeaux disséminés çà et là offraient de la lumière dans la nuit noire et froide. Rafaël en profita pour ajuster sa capuche et couvrir le bas de son visage avec son écharpe pour ne pas être reconnu. Peu de monde était encore dehors à cette heure-ci ; car comme dans tous les camps, mieux valait rester chez soi à la tombée de la nuit pour éviter les problèmes et les mauvaises rencontres. Même dans le noir Rafaël parvenait à se repérer, le chemin de la consigne lui était familier. Il l'avait parcouru tant et tant de fois, seul ou accompagné d'Alice, qu'il ne lui faudrait pas plus d'une dizaine de minutes pour s'y rendre. Rafaël prit soin d'éviter les allées les plus fréquentées la nuit et passa par la partie du camp la plus pauvre où il n'y avait aucun flambeau. L'hiver était une épreuve supplémentaire pour ces gens-là qui vivaient de pas grand-chose. Dans les mois à venir beaucoup allaient mourir de faim ou de froid dans l'indifférence générale. C'était ce qu'était devenu le monde depuis la pandémie. Sur son chemin, il croisa plusieurs personnes qui ne lui prêtèrent aucune attention et finalement il arriva à quelques encablures de la consigne du Gros Joe.

Rafaël redoubla d'attention, avançant lentement et évitant la lumière plus présente ici. Il longea les baraquements jusqu'à apercevoir la fameuse consigne. Elle était ouverte et l'indéboulonnable Joe, derrière son comptoir, épiait du regard les rares passants qui

s'aventuraient à proximité de sa devanture. Le stress gagna Rafaël. À ce moment-là, il ne savait plus s'il tremblait de froid ou de peur. Il fallait dire que le crâne du meilleur ami du Gros Joe, qui trônait toujours sur l'étagère du stand, lui rappelait que ce dernier savait traiter les voleurs comme personne. Mais ce soir, Rafaël n'était pas un voleur, il n'était qu'un simple client souhaitant récupérer ses affaires en consignation. Pendant un instant, il s'autopersuada que ce serait également le point de vue de Joe. Après tout, les affaires étaient les affaires, et celles extérieures à la consigne ne le concernaient pas. Fort de cette supposition Rafaël se lança et se dirigea d'un pas décidé vers le stand.

Le visage toujours caché, il arriva et déposa, sans dire un mot, son ticket de consigne sur le comptoir. Debout de profil, Rafaël fuyait le regard du Gros Joe mais il sentait bien que celui-ci tentait de le dévisager.

– Alors, on est timide ? Ça fait combien de temps que vous avez fait le dépôt ? interrogea Joe.

Rafaël ne répondit pas. Il savait que la date du dépôt était inscrite sur le ticket. Le Gros Joe essayait juste de le faire parler pour entendre le son de sa voix.

– Six jours. Ça vous fera l'équivalent de 3 pièces de communauté. Et si vous préférez le troc est accepté, reprit Joe.

Rafaël sortit sa bourse dans laquelle il piocha le nombre de pièces nécessaires puis les posa sur le comptoir.

– Vous pouvez me donner votre nom ? Ça me permettra de trouver plus rapidement vos affaires.

Qu'est-ce qu'il me raconte celui-là ? Depuis quand faut-il donner son nom ? Il n'a besoin que du numéro sur le ticket pour aller chercher mes affaires dans son foutoir.

– Mon numéro suffit. Faites vite je suis pressé, s’agaça Rafaël en prenant soin de ne pas trop élever la voix.

– Vous êtes du coin ? insista Joe.

Rafaël garda de nouveau le silence. Et en l’absence de réponse le Gros Joe se tourna pour rejoindre la réserve dans laquelle il entreposait la majorité des objets en consignment.

Rafaël sentait son cœur tambouriner dans sa poitrine. Il n’avait qu’une hâte, se tirer d’ici au plus vite et retrouver la petite Cloé qui l’attendait. De longues secondes s’écoulèrent et l’impatience le gagnait. Il entendait le Gros Joe s’affairer à l’arrière. Cela prenait trop de temps, ce n’était pas normal. Au moment où il s’apprêtait à lui demander pourquoi c’était si long, Joe revint de la réserve avec son sac à dos, son arc et son carquois sous le bras. Derrière son écharpe Rafaël ne put réprimer un sourire à la vue de ses effets personnels. Joe les déposa sur le comptoir et récupéra au passage les pièces que Rafaël avait laissées.

Pressé de quitter les lieux rapidement, Rafaël s’avança pour attraper son sac mais lorsqu’il posa la main dessus, le Gros Joe lui saisit la manche d’une main et avec l’autre il attrapa le col de son blouson. Le Gros Joe tira ensuite brusquement pour rapprocher le visage de Rafaël du sien.

– Tu pensais que je ne te reconnaîtrais pas petite vermine ? murmura-t-il à son oreille avant d’enlever l’écharpe de son visage.

– Lâche-moi ! Écoute on peut s’arranger, reprit Rafaël dans un souffle.

– Je ne traite pas avec les voleurs.

D’un mouvement brusque Rafaël parvint à se dégager de l’étreinte du Gros Joe et tomba en arrière, les fesses sur le sol gelé et humide. Ses affaires étaient restées sur le comptoir et il se releva aussi rapidement que possible.

– Surtout n’essaie pas de t’enfuir, menaça le Gros Joe en pointant son revolver dans sa

direction.

– Wow ! On se calme, baisse ton arme s'il te plaît. Je ne vais pas m'enfuir. Je veux juste qu'on discute et qu'on trouve un terrain d'entente.

– Un terrain d'entente ? Laisse-moi rire. Tu n'as pas compris que tu avais signé ton arrêt de mort en volant les communautés.

Le Gros Joe quitta son comptoir et le rejoignit au milieu de l'allée. Il continuait de pointer son arme sur Rafaël qui perdait peu à peu ses moyens.

– Je peux te donner tout ce que j'ai sur moi et aussi davantage. Beaucoup plus.

– Tais-toi voleur ! Je ne veux pas de tes marchandises volées. La seule raison pour laquelle je ne t'ai pas encore tué c'est que tu as plus de valeur vivant que mort.

– Comment ça ? Tu crois vraiment que Cédric peut te donner plus que ce que j'ai à t'offrir ? Tu te trompes, je peux...

Rafaël s'interrompit au milieu de sa phrase en voyant Joe lui faire un signe avec son revolver. Il lui indiquait de regarder quelque chose derrière. Rafaël s'exécuta et se tourna. Derrière lui se trouvait un panneau sur lequel était inscrite une liste de noms dont le sien. Apparemment ceux qui parvenaient à livrer aux communautés ces personnes vivantes empochaient 100 pièces de communauté par tête et 25 si elles étaient livrées mortes. Rafaël comprit qu'il n'était plus l'heure de négocier. Il devait vite trouver un moyen de s'échapper, de fuir pour préserver sa vie.

Mais alors qu'il cherchait désespérément ses mots et une solution pour se sortir de là, il crut voir une silhouette furtive se glisser derrière le comptoir du stand. Le Gros Joe ne s'aperçut de rien. Un instant après Rafaël la vit. Une mèche blonde tombant sur un visage couvert par une écharpe, c'était Cloé. La jeune fille l'avait suivi, faisant fi des risques et dangers, elle regardait Rafaël de ses yeux bleus orageux et lui faisait signe en pointant le sac et l'arc sur le comptoir. Rafaël essayait de ne pas la regarder directement. Son regard était braqué sur Joe et

l'arme qui le menaçait. Il voulait éviter que ce dernier ne se retourne et surprenne la jeune fille. D'un mouvement de tête à peine perceptible il fit signe à Cloé qu'il s'agissait bien de ses affaires. En réponse elle leva le pouce et prit délicatement les effets pour les glisser derrière le comptoir.

– Bon maintenant tu te mets à genoux ! ordonna Joe. Et ne fais pas le con ou je te mets une balle dans la jambe.

Rafaël obéit.

– C'est bien t'es obéissant, dit Joe en rigolant.

Derrière le comptoir, Cloé, monta sur un tabouret et se saisit du célèbre crâne qui trônait sur l'étagère. Elle retourna ensuite sur le comptoir et se tint prête à lancer le squelette.

Bon sang mais qu'est-ce qu'elle fabrique avec ça ? Elle pourrait peut-être trouver autre chose. Une arme par exemple.

Cloé tenait le crâne par la mâchoire avec sa main gauche, et elle commença un décompte avec les doigts de sa main droite. Rafaël se prépara à agir le moment venu. Cinq. Quatre. Trois.

– Tu es bien silencieux tout d'un coup, dit Joe.

Cloé choisit ce moment pour lancer de toutes ses forces le crâne qui heurta de plein fouet la tête du Gros Joe. Dans un réflexe ce dernier porta sa main libre à l'arrière de sa tête douloureuse et se retourna. Il eut juste le temps d'apercevoir la silhouette de Cloé se jeter derrière son comptoir et il tira dans la foulée en manquant de peu sa cible.

– C'est quoi ce bordel ! enragea-t-il.

Mais avant même qu'il puisse se retourner, Rafaël le plaqua au sol à la manière d'un rugbyman. Le Gros Joe était bien plus imposant que lui mais il était aussi beaucoup plus lent. Une fois au sol Rafaël se jeta sur l'arme que Joe tenait toujours dans sa main. Dans une lutte brouillonne et acharnée, deux coups de feu supplémentaires résonnèrent, attirant l'attention

des gens à proximité du stand.

Le Gros Joe ne renonçait pas et commençait même à prendre l'avantage lorsqu'il lâcha prise spontanément en poussant un cri de douleur. Au-dessus d'eux Cloé brandissait l'arc de Rafaël et assénait de grands coups au visage du Gros Joe qui dut se retourner pour se protéger. Elle lui cassa le nez et lui ouvrit une vilaine entaille sur le front. Rafaël en profita pour se relever. Il avait envie de prendre la gamine dans ses bras et se répandre en remerciements mais leur temps dans le camp Canot était compté. Les curieux commençaient à affluer dans l'allée sans savoir à qui ils avaient à faire. Certains semblaient choqués en voyant le Gros Joe se tordre de douleurs à terre.

– Cloé, faut qu'on parte ! Vite ! cria Rafaël.

Cloé acquiesça en lui tendant son sac et son arc. Ensemble ils se mirent à courir à travers les allées du camp, bousculant et renversant ceux qui avaient le malheur de se trouver sur leur chemin. Ils évitèrent les parties éclairées du camp tandis qu'au loin des cris et des exclamations retentissaient. Le Gros Joe venait sûrement de révéler l'identité de Rafaël et la chasse à l'homme était ouverte.

Le pas léger mais le souffle court ils retrouvèrent les latrines du camp et s'échappèrent par l'arrière en direction du bosquet. Cloé et Rafaël ne s'arrêtèrent de courir que lorsqu'ils s'estimèrent être en sécurité, au milieu des arbres, là où personne n'oserait venir s'aventurer en pleine nuit. Les mains sur les genoux ils reprenaient leur respiration en échangeant des regards complices et des sourires francs, conscients que sur ce coup-là, ils n'étaient pas passés loin de la correctionnelle.

– Je ne sais comment je pourrai suffisamment te remercier..., dit-il, essoufflé.

Il n'eut en guise de réponse qu'un large sourire adressé par la jeune fille.

CHAPITRE 39

- Cloé -

À ce moment-là, Cloé pensait qu'ils étaient une bonne fois pour toutes perdus dans la forêt de Célian. Rafaël avait beau lui dire, pour la rassurer, qu'il avait déjà traversé seul cette forêt pour se rendre à Sion, elle ne pouvait s'empêcher de penser que leur idée de retourner à Araf à travers bois n'était pas une bonne idée. Malgré tout, Rafaël était optimiste et répétait qu'ils n'étaient pas perdus mais « momentanément égarés ».

Rien ne s'était passé comme prévu dans leur escapade. Après avoir fui le camp Canot, ils avaient passé la nuit dans la forêt, à un bon kilomètre de tout signe de vie. Ils n'avaient pas pris le risque d'allumer de feu et étaient restés blottis l'un contre l'autre pour ne pas mourir de froid. Rafaël était heureux comme tout d'avoir récupéré ses affaires. Il avait passé toute la soirée à la remercier et lui avait même lu la lettre que sa chérie, Estelle, avait écrite avant son départ. Rafaël lui avait avoué qu'elle était la première avec qui il partageait le contenu de cette lettre et elle en avait été très touchée. Cloé s'était demandé si elle aussi trouverait un jour l'amour, s'il y

avait des garçons de son âge qui voudraient bien d'elle maintenant qu'elle n'était plus qu'une vagabonde, bientôt orpheline et vivant dans un bidonville. Fallait-il encore qu'elle survive un an, cinq ans, dix ans de plus. Une perspective qui restait plus qu'incertaine. C'était une des leçons qu'elle avait apprises de ces mois passés sur les routes : il fallait vivre au jour le jour sans faire de plans sur la comète au risque d'être constamment déçue.

Au lendemain de cette soirée mouvementée ils avaient planifié de se rendre à Sion pour aller chercher les médicaments de sa mère. Mais voilà, entre-temps, une chasse à l'homme s'était organisée tout autour de Sion ; le fugitif Rafaël et une enfant prénommée « Cloé » étaient activement recherchés. Cloé s'était demandé comment ils connaissaient son nom, puis elle se rappela que Rafaël l'avait crié à plusieurs reprises la veille, au moment de prendre la fuite. Les mesures de sécurité s'étaient multipliées et ils avaient compté pas moins de cinq check-points pour atteindre la communauté de Sion. Ils étaient tout de même parvenus à en éviter deux avant de rebrousser chemin. La tâche était bien trop compliquée et dangereuse pour eux deux à ce moment-là.

Cloé avait pourtant insisté pour y retourner seule pendant que Raf garderait leurs affaires. Tout s'était bien passé jusqu'au dernier check-point où les miliciens lui avaient demandé de justifier de son identité avec un document ou en présence d'un parent. Bien évidemment, elle n'avait ni l'un ni l'autre, et avait été contrainte d'abandonner et de revenir auprès de Rafaël les mains vides. Sur le chemin pour le rejoindre, elle avait croisé un groupe d'hommes armés qui se préparaient à une battue sur la route et en lisière de forêt pour débusquer les fugitifs. Après avoir entendu le projet de ces hommes, Cloé avait couru retrouver Rafaël et l'avertir. La première réaction de de ce dernier avait été de lui demander si elle avait trouvé les médicaments de sa mère ce à quoi elle avait répondu que non. Se sentant coupable de cet échec, il lui avait alors avoué qu'il disposait d'un stock de médicaments caché quelque part

en forêt. Comme elle lui avait plus ou moins sauvé la vie, Rafaël lui avait dit qu'il était plus que normal qu'il partage ce butin avec elle et sa mère. Cloé ne savait pas si cette histoire de boîtes de médicaments était vraie mais elle lui laissait le bénéfice du doute. Après tout, si ceux-ci ne correspondaient pas à la liste du docteur Henry, elle pourrait toujours les revendre ou les échanger plus tard contre les bons.

Cette question réglée, il avait alors été temps de partir et de trouver un moyen pour rentrer à Araf sans se faire attraper. Cloé avait proposé de prendre des motos-taxis, mais ces derniers auraient pu les reconnaître et les dénoncer. De plus, la route menant à la RN66 devait très certainement être surveillée avec d'autres check-points. S'ils ne pouvaient pas prendre la route ni marcher en lisière de forêt, Rafaël avait alors conclu qu'il ne leur restait plus qu'à traverser la forêt de Célian. Certes, cela leur permettait d'avancer sans être vus, mais Cloé s'inquiétait de tout ce qui errait dans cette forêt. Sa mère lui avait aussi raconté des histoires à faire peur à propos d'imprudents, qui s'y étaient perdus et qui avaient erré des jours et des jours avant de mourir de soif, de faim, du froid, ou d'attaques d'infectés. Cependant Rafaël avait eu l'air si sûr de lui qu'elle n'avait pas protesté. Et ainsi, ils s'étaient enfoncés dans la forêt, en espérant en ressortir le plus rapidement possible.

Cette traversée, elle aussi, ne se passait pas comme prévu. Alors qu'ils auraient dû rentrer à Araf hier midi, ils étaient toujours dans cette maudite forêt. Cela faisait un jour et demi qu'ils marchaient au milieu des arbres sans en apercevoir la fin. Leur première nuit avait été angoissante. Ils avaient dû quitter leur bivouac à 3 h du matin, à cause de bruits étranges qui s'étaient élevés et rapprochés un peu trop près. Pour s'éloigner du danger ils s'étaient mis à courir et ils s'étaient sûrement perdus un petit peu plus. Sans sommeil et épuisés, ils marchaient depuis l'aube et Cloé suivait Rafaël les jambes lourdes.

Cloé s'inquiétait plus pour sa mère que pour elle. Cette dernière devait être morte

d'inquiétude, inconsolable ; et pleurer toutes les larmes de son corps en pensant peut-être que Rafaël lui avait fait du mal. Mais au contraire, Rafaël était aux petits soins pour elle. Il était gentil, drôle et lui racontait plein d'histoires sur le monde d'avant la pandémie. Cloé aimait parler avec lui mais ce qu'elle aimait surtout, c'était quand il lui faisait écouter de la musique sur son lecteur mp3. Même si les goûts musicaux de Rafaël n'étaient pas les siens, elle profitait des mélodies pour s'évader et oublier qu'ils étaient perdus. Il lui faisait découvrir des chansons qu'elle ne connaissait pas, la plupart étaient des chansons d'amour, un peu mélancoliques, sur lesquelles il chantait faux et remplaçait les noms par celui d'Estelle. Même à son âge, Cloé savait qu'il ne la reverrait jamais. Si cette dernière avait vraiment quitté la Terre avec ceux que Rafaël appelait les Élités, alors il n'y avait aucune chance pour qu'il puisse les rejoindre là-haut. Mais cela, elle se gardait bien de le lui dire. Comme sa mère disait souvent « l'espoir fait vivre ».

Alors que Cloé écoutait une énième chanson mélancolique, Rafaël s'arrêta devant elle. En le voyant faire des signes, elle retira les écouteurs.

– Regarde Cloé ! Je crois qu'on est sauvés. Je me souviens de ce passage accidenté. J'y étais passé lors de ma première traversée, s'exclama-t-il en pointant du doigt une petite crevasse.

– C'est vrai ? Tu en es sûr ?

Ce n'était pas la première fois que Rafaël croyait se souvenir d'un passage. Et après s'être enthousiasmée les deux précédentes fois elle préférait maintenant attendre avant de pouvoir célébrer quoi que ce soit.

– Euh... enfin je pense. Ça y ressemble beaucoup en tout cas. Non mais c'est un bon signe quand même, dit-il en la voyant se décomposer peu à peu sous ses yeux.

– Ouais... si tu le dis.

L'optimisme n'était pas de la partie et, à ce stade, Cloé ne se contenterait plus de « si » ou « peut-être ». Elle voulait du concret et la certitude de revoir un jour sa mère.

– Non mais ne fais pas cette tête Cloé. Je t'ai dit que je nous sortirai d'ici. Je te l'ai promis ou je ne te l'ai pas promis ? insista Rafaël.

– Oui tu l'as dit.

– Alors sache que ce que Rafaël dit, Rafaël fait. D'accord ? On va s'en sortir. Et après ça on pourra faire une fiesta, dit-il en mimant une danse.

Cloé rigola en le voyant se tortiller comme un ver.

– Une fiesta ? demanda-t-elle

– Oui une fiesta... ou une fête si tu préfères. On va se faire péter le bide. Attention, j'annonce : riz, plus pâtes, plus viande et en dessert gâteaux, chocolats !

– Un gâteau au chocolat ! Vraiment ?

– Non, en fait ce sera plus des gâteaux secs et un carré de chocolat. Mais mélangés dans la bouche ça fera quasiment la même chose, non ? dit-il en souriant.

Le moins que l'on puisse dire, c'était que Rafaël avait un don pour la faire rire et détendre l'atmosphère.

– Je veux bien, mais d'abord sors-nous d'ici s'il te plaît. On va de quel côté maintenant ?

– Vos désirs sont des ordres mademoiselle. Alors, on va, on va, plouf, plouf, c'est par là qu'on s'en sortira ! Non je déconne, c'est par là en fait, dit-il en pointant l'autre direction.

Cloé était un peu consternée mais cela la fit quand même sourire.

Sur ce coup-là la mémoire — ou la chance — de Rafaël lui donna raison. Après deux heures de marche supplémentaire, ils aperçurent la RN66 qui se dessinait au loin entre les arbres. Ils étaient sauvés. Avec prudence ils rejoignirent le bord de route pour se repérer et

estimer combien de kilomètres les séparaient encore d'Araf. À leur grande surprise, ils n'étaient plus qu'à trois kilomètres du camp. Cloé ne perdit pas de temps et sortit de son sac le talkie-walkie. À cette distance elle pouvait contacter sa mère. Ses mains tremblaient pendant qu'elle cherchait le bon canal et elle ressentait de la culpabilité dans les décisions qu'elle avait prises ces derniers jours.

– Allô Maman ! C'est Cloé, tu m'entends ? Over.

Aucune réponse.

– Maman j'arrive. Je ne suis qu'à quelques kilomètres du camp. Over.

À l'autre bout, le silence. Cela ne faisait que monter son angoisse.

Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé...

Avec Rafaël ils pressèrent le pas pour avaler ces trois derniers kilomètres le plus vite possible. À mi-parcours, Cloé eut une idée. Contacter Martha qui avait, elle aussi, un talkie-walkie. Celui-ci était habituellement branché sur le canal numéro huit.

– Martha ? Martha ? Tu me reçois ?

Au deuxième appel elle reconnut la voix de Martha à l'autre bout.

– Oui. Qui est-ce ?

– C'est moi, c'est Cloé !

– Ah Cloé ! Où es-tu ? demanda Martha.

– Pas loin. J'arrive dans quelques minutes.

– Très bien. Figure-toi que je te cherchais. On attend avec impatience ton retour.

– Ah bon. D'accord. Tu sais où est ma mère. Tu l'as vue ?

– Oui ne t'inquiète pas. Elle est avec moi.

– C'est vrai ? Elle va bien ? Tu peux me la passer s'il te plaît ?

– Elle n’est pas en état de parler. Mais rassure-toi elle va bien. Elle est aussi impatiente que moi de te revoir.

– Passe-la-moi deux secondes, s’il te plaît.

– Écoute Cloé, je t’ai dit qu’elle va bien ! Rejoins-nous directement devant ma tente.

Over and Out.

– Allô ? Martha ? Allô ?

Cloé s’arrêta de marcher et échangea un regard inquiet avec Rafaël qui n’avait pas perdu une miette de la conversation.

– Si tu veux mon avis, je crois qu’il se passe un truc louche avec cette Martha et ta mère, dit Rafaël.

– Oui, je le crois aussi..., s’inquiéta Cloé.

Intérieurement elle ressentit une peur inexplicable. Pourquoi Martha ne voulait-elle pas lui passer sa mère ? Le ton de sa voix aussi était bizarre. Quelque chose avait dû se passer. Cloé ne savait pas quoi, mais elle allait bientôt le découvrir. Encore un kilomètre.

CHAPITRE 40

- Marina -

En deux jours, Marina avait remis un peu d'ordre au niveau 2 du bunker. Finalement, le réacteur avait pris le relais du groupe électrogène et le bunker était définitivement sous tension. Elle était aussi parvenue à mettre la main sur le badge abandonné d'un haut gradé. Ce dernier lui avait permis d'avoir accès à toutes les portes sécurisées et de découvrir tous les trésors que renfermait ce niveau. La réserve était remplie à moitié et tout ce qui se trouvait sur les étagères : riz, pâtes, conserves, soupes, gâteaux, céréales, sucre, farine, chocolat, nourritures lyophilisées et même alcool, lui permettraient de tenir facilement 5 ou 6 ans sans avoir à se priver. Elle avait tout listé et réorganisé. La simple pensée de tous les repas qu'elle allait se préparer la faisait saliver et lui faisait perdre la tête. Et que dire de l'arsenal de guerre qui se trouvait dans la salle d'armes ? Des dizaines de fusils d'assauts, des armes de poing, des explosifs, des grenades, des gilets pare-balles, deux lance-roquettes et assez de munitions pour tenir tout un siège aux portes d'une communauté. Il y avait aussi la petite pharmacie qui ne contenait plus grand-chose

mais Marina avait vu sur le plan qu'un bloc opératoire et une autre réserve se trouvaient au niveau 3.

Elle n'avait pas encore visité le niveau 3 et n'était remontée qu'une seule fois au niveau 1 depuis le retour de l'électricité. En remontant, elle avait oublié que sa corde improvisée était restée attachée aux câbles de l'ascenseur, et elle avait craint que ce dernier ne se soit abîmé lorsqu'un grincement étrange l'avait surprise en sortant. Heureusement, les draps avaient cédé, mais une partie pendouillait toujours dans l'interstice de la porte. Le moins que l'on puisse dire, c'était qu'elle avait bien galéré pour libérer le reste de la corde et dégager l'ascenseur.

Malheureusement, le niveau 1 n'avait toujours pas de courant. Marina en avait conclu que l'étage était sûrement trop endommagé et, sans regret, elle avait décidé de vivre au niveau 2. Elle s'était installée dans les quartiers du colonel Ilhan, nom qui apparaissait sur l'étiquette de la porte. Il s'agissait d'une superbe suite avec salle de bain privative, la seule du bunker ; le reste étant des dortoirs plus ou moins spacieux.

Après avoir fait le ménage et l'inventaire des ressources disponibles sur le niveau 2, Marina se décida à faire un tour au niveau 3. C'était le plus vaste mais aussi le plus mystérieux. Sur le plan, les salles n'avaient que des numéros, aucun détail, mis à part les noms du bloc opératoire et de la réserve qui apparaissaient. Tout le reste était un mystère. Elle avait fouillé dans les documents du colonel pour savoir ce qui pouvait bien se tramer dans ce bunker et quelles opérations s'y déroulaient, mais ses recherches n'aboutirent à rien. La quasi-totalité des dossiers avait été détruite. Les rares feuilles volantes qui avaient survécu, n'avaient aucun sens et ressemblaient plus à du chinois pour elle qu'à autre chose. À moins d'avoir fait Bac+12 dans une autre vie, elle pensa qu'elle n'avait aucune chance de déchiffrer quoique ce soit à ce charabia. Tout ce que Marina espérait était que ces scientifiques ne se soient pas amusés à

manipuler la bactérie meurtrière ici. Elle craignait qu'une fuite ou un problème du genre puissent être à l'origine de l'évacuation précipitée des anciens occupants du bunker. Au cas où, elle décida de s'équiper avant d'explorer le niveau 3. Elle se contenta des moyens du bord car elle ne trouva aucune combinaison au niveau 2. Elle enfila donc plusieurs couches de vêtements, son manteau, des gants, un foulard plus une écharpe pour son visage ; sans oublier un fusil d'assaut et deux pistolets tout clinquants, au cas où. Et voilà, elle était prête pour explorer le niveau 3.

Marina remarqua que l'ascenseur prenait un peu plus de temps pour descendre. Cela signifiait probablement que le dernier niveau était situé plus en profondeur, et davantage espacé des deux autres. À sa grande surprise lorsque les portes s'ouvrirent, elle se retrouva dans l'obscurité. Tout comme le niveau 1, ce niveau ne semblait pas être alimenté en électricité ou très peu. Seuls les bornes de sécurité rouges et quelques néons clignotaient dans les couloirs.

Marina comprit que quelque chose de grave s'était produit sur ce niveau. En suivant son plan, elle remarqua que deux des cinq ailes étaient effondrées. Les autres étaient en bien mauvais état. On aurait dit que plusieurs explosions avaient été programmées dans le but de condamner le niveau. Peut-être pour enterrer ses secrets. Les craintes de Marina se confirmèrent lorsqu'elle découvrit des explosifs pendouillant aux murs. Mais ce qui était le plus étrange était que ces explosifs semblaient avoir été sabotés. Les fils les reliant aux détonateurs étaient sectionnés et les moniteurs avaient été cassés. Pour ne pas avoir de mauvaise surprise, Marina récolta tous les explosifs et s'assura que ceux-ci étaient bien hors d'état de nuire.

Sa mission d'exploration se concentra sur les trois ailes encore debout. Mais rapidement, un nouveau problème se posa : la totalité des portes du niveau 3 était équipée de scanners, mais aucun des badges qu'elle avait en sa possession ne fonctionnait. Pas même celui

du colonel Ilhan. Les systèmes semblaient avoir été verrouillés pour empêcher toute entrée. Quelqu'un ne voulait sans doute pas que l'on puisse découvrir les travaux qui étaient menés ici. Marina pensa que cela expliquait peut-être la volonté de condamner définitivement ce niveau avec l'aide d'explosifs. Il n'en fallait pas davantage pour aiguïser un peu plus sa curiosité et faire sauter un à un tous ces verrous.

Elle décida de commencer par la salle d'opération et la réserve adjacente. Auparavant, elle remonta niveau 2 pour récupérer tout un tas d'outils qui pourraient bien l'aider pour venir à bout de ces portes. Elle avait avec elle une boîte à outils, la hache à incendie et un chalumeau. Elle s'attaqua à la porte du bloc opératoire avec la hache. Celle-ci se révéla très vite inefficace, elle rebondissait sur la porte blindée ; elle explosa tout de même le scanner, récoltant au passage un coup de jus qui la réveilla. Après la hache, toute la boîte à outils y passa sans plus de résultat. Il ne lui restait plus qu'à employer les grands moyens. Équipée du chalumeau, Marina envisagea de découper la porte blindée mais cela lui prendrait une éternité. Elle pensa ensuite à faire sauter les gonds de la porte, mais celle-ci, comme toutes les autres, n'en disposait pas. Il devait certainement s'agir de portes coulissantes. Marina continua donc de réfléchir plusieurs minutes avant d'opter pour la découpe d'une petite portion de l'embrasure de la porte, juste à proximité du scanner. Cela lui permettrait, peut-être ensuite, d'avoir une prise sur la porte et de pouvoir la pousser et forcer l'ouverture coulissante.

Marina s'attela donc à la découpe. Et après une heure trente d'acharnement en raison de l'épaisseur de la porte, elle parvint à faire tomber un rectangle d'une vingtaine de centimètres de haut. Le trou était suffisamment large pour qu'elle puisse y passer son bras. À l'aveugle elle rechercha une éventuelle poignée mais n'en trouva pas. Comme les portes munies de scanners du niveau 2, ces dernières avaient des façades lisses comme une ardoise. Malheureusement

aucune porte du niveau 3 n'avait de hublot, et Marina se contenta d'éclairer l'intérieur par le trou pour voir ce que la salle contenait. Celle-ci ne ressemblait aucunement aux salles opératoires qu'elle avait connues. Elle était étrangement agencée, futuriste, avec une énorme machine aux bras mécaniques planant au-dessus d'une table équipée de tout un tas d'écrans. Marina se releva et se mit en position pour essayer de faire coulisser la porte. Les deux mains placées dans l'ouverture aménagée, elle commença à pousser de toutes ses forces, les jambes tendues, en pesant de tout son poids. Centimètre par centimètre la porte coulisssa et elle continua jusqu'à ce qu'elle fut à moitié ouverte.

Satisfaite que sa méthode ait fonctionné, Marina s'accorda un moment de réconfort en dégustant une tablette de chocolat avec quelques madeleines. Elle entra ensuite dans la salle. Celle-ci était grande, équipée de nombreuses machines complexes. Sur le côté du bloc opératoire il y avait une grande vitre teintée qui laissait deviner une sorte de salle de contrôle et d'observation. En y entrant, elle découvrit de nombreux ordinateurs alignés face à la vitre dont certains paraissaient être encore sous tension. Marina put constater, au fil de la journée, que l'électricité fonctionnait au niveau 3 mais de manière tout à fait aléatoire. Sur certaines parties, le réseau électrique n'avait pas trop souffert des explosions, tandis que d'autres étaient totalement hors service et plongées dans le noir. C'était au petit bonheur la chance. Finalement, la réserve adjacente à la salle opératoire se trouvait être pleine de médicaments en tout genre, de bandages, de compresses, de seringues et bien d'autres trucs utiles qu'elle laissa sur place.

Motivée à l'idée de faire de nouvelles trouvailles, Marina passa tout l'après-midi, de même que la fin de journée, à ouvrir les portes du niveau 3. Elle comprit vite qu'il lui faudrait plusieurs semaines pour en venir à bout avec sa méthode archaïque. Les trois portes qu'elle avait ouvertes, après celle de la salle opératoire, ne contenaient rien d'intéressant. Il s'agissait soit de bureaux soit de laboratoires bourrés d'ordinateurs sans intérêt. Aux alentours de

18 h 30, Marina décida de s'attaquer à une dernière porte avant de remonter niveau 2 et de profiter d'un repos bien mérité. Elle choisit donc, pour clôturer cette journée, la plus intrigante des salles du plan. C'était la salle B388, la plus grande et la seule à disposer de ce qui ressemblait à un sas de sécurité.

Il ne lui fallut que quarante minutes pour venir à bout de la première porte, laquelle donnait accès au sas. Ce dernier était étroit et long de cinq mètres. Il n'avait rien de spécial ou qui laissait à penser à un niveau de sécurité supérieur. Sans perdre de temps, Marina ralluma son chalumeau et s'attaqua à la seconde et dernière porte du sas. Après deux heures de travail et d'efforts, elle réalisa qu'elle n'était même pas parvenue à traverser ne serait-ce que la porte. Celle-ci devait bien faire une bonne trentaine de centimètres d'épaisseur. Loin de se décourager, bien au contraire, Marina prit ce challenge très à cœur ; elle était bien décidée à ne pas quitter les lieux tant que la porte soit ouverte.

Les aiguilles de sa montre indiquaient 2 h 13. Marina, assise et adossée à la porte, reprenait son souffle après des heures de chalumeau sans parvenir à découper le moindre rectangle dans la porte. Celle-ci était bien trop épaisse. Même si elle parvenait à ses fins, elle se demandait comment elle pourrait bien faire coulisser une telle porte, laquelle devait peser plusieurs centaines de kilos. C'était aussi sans compter sur l'étroitesse du sas qui lui rendrait impossible la tâche. Avec son peu de force, même en profitant de sa meilleure forme, elle devinait qu'elle n'aurait aucune chance d'ouvrir cette maudite porte.

Étrangement, même à cette heure tardive, la fatigue ne l'arrêtait pas. Marina devenait obsédée par cette porte, bien plus que par ce qui pouvait s'y trouver derrière. La folie lui montait à la tête et elle commença sérieusement à envisager d'utiliser les très grands moyens. Le regard fixé sur les entailles creusées sur la surface blindée elle prit une grande inspiration, se leva d'un bond et quitta le sas. Marina traversa les couloirs sombres comme une furie, guidée et

habitée par une seule obsession : la destruction de cette porte. C'était une sensation enivrante et irraisonnable qui la poussait vers ce tas de gravats non loin de l'ascenseur. Elle s'arrêta juste devant, puis ramassa au sol deux paquets de C4. Elle les cala sous son bras et retourna, déterminée, vers la porte blindée.

L'avantage d'avoir côtoyé toute la racaille de la région était que cela lui avait permis d'élargir sa palette de compétences dans le maniement des armes et des engins explosifs. Elle détacha tous les détonateurs et répara le travail du saboteur. Elle confectionna des charges plus petites, quatre en tout, ce qui était l'équivalent d'un paquet et demi de C4 originel. Marina plaça ensuite les charges explosives en plusieurs endroits de la porte. Elle eut cependant un moment d'hésitation. Était-ce trop ou pas assez, elle n'en avait fichtre aucune idée. Tout ce qu'elle voulait, c'était faire sauter cette maudite porte. Elle ramassa tout son barda et le transporta loin de là. Lorsqu'elle revint, elle synchronisa les charges et quitta ensuite le sas avec le détonateur en main. Il était 3 h du matin et son doigt tremblait au-dessus du bouton. Une dernière inspiration. Marina ferma les yeux et appuya à plusieurs reprises jusqu'à ce que les explosifs se déclenchent. Une énorme détonation s'ensuivit, accompagnée de vibrations, puis d'un nuage de poussière qui se répandit dans le couloir.

Marina patienta quelques minutes avant de retourner vers le sas. En arrivant à la première porte elle constata qu'une partie du couloir s'était effondrée. Un tas de gravats obstruait maintenant le corridor jusqu'à sa taille. Marina crapahuta par-dessus pour accéder à la porte blindée. Celle-ci était toujours debout mais éventrée sur tout le bas. Une partie de l'embrasure avait aussi disparu mais l'essentiel était là et le but atteint ; le trou creusé dans la porte lui permettait de se faufiler et de pénétrer à l'intérieur de la salle. Équipée de sa seule lampe torche, Marina rampa et y entra. De l'autre côté, elle découvrit une immense salle qui s'apparentait à un laboratoire rempli d'ordinateurs et d'équipements dont elle était incapable de

dire ce à quoi ils pouvaient bien servir. Un tiers de la salle était écroulée. Marina ne savait pas si les dégâts étaient de son fait ou s'il s'agissait de dégâts antérieurs. Le courant semblait malgré tout alimenter le laboratoire car elle voyait des ordinateurs clignoter et certains écrans afficher un charabia similaire à celui de la salle des machines.

Après autant d'efforts Marina était finalement déçue par le résultat. À première vue il n'y avait rien d'utile ici. Elle se laissa tout de même aller à marcher dans les allées et le long des murs sur lesquels des notes manuscrites étaient épinglées. Elles étaient toutes aussi incompréhensibles que les dossiers du colonel. Par instinct elle jeta un œil du côté de la partie écroulée du laboratoire. Sans grande conviction, elle dégagea quelques gravats pour voir ce qui s'y se cachait au-dessous.

– Au mon Dieu ! s'écria-t-elle.

Sous ses yeux, le visage d'un homme mort ou endormi, prisonnier dans une capsule de verre fêlée et ensevelie sous les gravats. Le visage de l'homme paraissait paisible, mais soudain un rictus presque imperceptible troubla cette quiétude. Sous les paupières, Marina crut distinguer un mouvement rapide de ses yeux. Elle frotta les siens pensant qu'elle hallucinait, mais les réactions de l'homme persistèrent durant une bonne minute avant que son visage ne se fige à nouveau.

Mon Dieu, il est vivant...

CHAPITRE 41

- Irène -

Son monde s'obscurcit en quelques secondes et des spasmes lui parcoururent le corps, la poussant à contracter tous ses muscles pour lutter contre ce mal invisible. Le temps était à l'orage et la chaleur devenait insupportable ; les couleurs et les visages s'effaçaient dans l'obscurité et laissaient place à des ombres menaçantes. Irène se sentait glisser dans cet abysse et elle n'avait plus de dose ni de médicaments sur elle pour empêcher cela. La fièvre commençait à la submerger, sa respiration s'accélérait, ses pensées tournoyaient mais une seule question la tourmentait. Où était Cloé ? Sa fille, sa seule raison de vivre, avait disparu avec un inconnu. Elle n'avait laissé derrière elle qu'un mot. Où était-elle ? Elle aurait dû rentrer hier comme elle l'avait écrit mais elle n'était pas revenue. Irène sombrait une nouvelle fois, peut-être la dernière, sans pouvoir dire adieu à sa fille.

Dans les ténèbres, au loin, des voix résonnèrent. Deux ombres terrifiantes se dressèrent

devant elle.

– Donne-lui une dose maintenant avant qu'elle ne nous fasse une crise, dit l'ombre.

– T'es folle ? Je ne m'approche pas d'elle, manquerait plus qu'elle me refile cette saloperie. De toute façon, je t'ai dit que ce n'est pas elle qui m'intéresse. Moi je veux la gamine.

– Tu l'auras, mais avant ça, elle, on doit de la garder en vie.

– Si ça ne tenait qu'à moi, je lui aurais déjà mis une balle dans la tête à celle-là.

– Avec elle, tu seras sûr d'avoir la fille. Tu comprends ça ? Allez, vite ! Donne-moi une dose !

– Qui est-ce qui va payer la dose ? Moi je ne fais pas crédit aux junkies.

– Espèce d'idiot ! Tu préfères te retrouver avec une infectée en crise sur le dos ? Donne-moi cette fichue dose ! Tout de suite.

– Elle sera déduite de ta prochaine commande.

Une des ombres s'approcha d'elle. Irène percevait les traits d'un visage diabolique, déformé et menaçant. Cette ombre lui voulait du mal. Elle se débattit violemment, réussissant à repousser un premier assaut, puis un second. L'ombre persévéra et replongea sans attendre sur elle. Prête à se défendre à nouveau, Irène ressentit subitement une énorme pression sur son abdomen et sur son flanc. Ses côtes se brisèrent et la masse continua de lui comprimer violemment la cage thoracique. La douleur était si terrible qu'elle prit rapidement le pas sur la fièvre et les spasmes. L'espace d'un instant, Irène quitta le monde des ombres pour la lumière pâle de la réalité. Elle vit les visages de ses agresseurs et laissa échapper un cri sourd de douleur.

L'obscurité et la chaleur caniculaire ne tardèrent pas à reprendre le dessus. Irène était de nouveau au bord de l'abysse. L'ombre la plus proche lui saisit le cou tandis que la deuxième l'écrasait impitoyablement au sol. La douleur n'était plus, seules la rage et l'hystérie

imprégnèrent son corps. L'ombre tenait dans sa main un dard immense qu'elle planta violemment dans son cou. Celui-ci était empoisonné et en quelques secondes l'obscurité laissa place aux ténèbres, les ténèbres au néant ; le silence fut complet et son cauchemar enfin terminé.

Le réveil d'Irène fut douloureux. Elle ne se souvenait pas de grand-chose, ne savait pas où elle se trouvait ni combien de temps s'était écoulé depuis sa perte de connaissance. Il ne lui fallut pourtant pas longtemps pour qu'une douleur indescriptible et persistante sur tout son ventre ne lui tire des larmes des yeux. Chaque respiration était un supplice sans nom, l'air entré et sorti de sa bouche dans un sifflement saccadé ; elle ne pouvait pas bouger au risque de s'évanouir. Irène se sentait brisée de l'intérieur.

Sa mémoire lui revint peu à peu. Elle se rappelait ne pas avoir dormi de la nuit, avoir pleuré et attendu le retour de Cloé, puis être sortie de sa tente au petit matin pour voir Victor. Elle avait retrouvé son ami étendu dans un coin. Il était mort seul dans la rue et dans l'indifférence, la maladie avait eu raison de ses dernières forces. Irène était ensuite retournée dans sa tente espérant que Cloé y soit miraculeusement revenue. Mais la tente était vide, désespérément vide, et elle avait de nouveau fondu en larmes. Les piles de son talkie-walkie étaient mortes après l'avoir utilisé toute la nuit, et elle n'avait plus aucun moyen de la contacter. C'est alors que cette dame était arrivée. Elle disait connaître Cloé. Soudainement Irène avait repris espoir, en pensant qu'elle puisse lui dire où se trouvait sa fille et surtout si elle allait bien. Mais non, tout ce qu'elle lui avait annoncé, c'était qu'elle était aussi à sa recherche. Elle s'était présentée en lui disant qu'elle s'appelait Martha. C'était une femme ronde, bien en chair, qui portait un excentrique manteau rose et tout un tas de bijoux en or aux mains. Elle lui avait dit qu'elle et sa fille travaillaient ensemble depuis quelques jours. Cloé lui avait aussi parlé de sa

santé fragile, mais Martha avait semble-t-il rapidement constaté que la jeune fille ne lui avait pas dit toute la vérité. Dans ses yeux, Irène avait vu qu'elle avait deviné de quel mal elle était atteinte. Elle avait immédiatement eu un mouvement de recul. Après quelques amabilités, Martha était vite revenue au sujet qui l'importait, où était Cloé ? Était-elle rentrée ? Se cachait-elle quelque part ? Autant de questions auxquelles Irène n'avait pas de réponses. C'est alors qu'un jeune homme taiseux était entré en scène. Il se tenait à quatre ou cinq mètres derrière Martha, et il les observait. Irène avait compris que l'homme avait un lien avec Martha lorsque cette dernière s'était retournée pour lui faire un signe négatif de la tête. La conversation jusque-là courtoise s'était transformée en interrogatoire. Le ton de Martha avait changé et s'était fait de plus en plus menaçant ; Irène ne comprenait pas ce qu'elle pouvait bien vouloir à sa fille, mais cela semblait grave. C'est à ce moment-là qu'elle avait ressenti les premiers signes d'une crise. Et ensuite le trou noir.

Toujours agonisante, Irène regarda autour d'elle. Elle se trouvait dans une petite tente qui n'était pas la sienne. La toile était entrouverte et elle pouvait voir qu'il faisait encore jour. Dehors elle entendait des voix, celle de Martha et d'un homme qui avaient une discussion animée. Après quelques minutes, la voix autoritaire de Martha s'exclama :

– Va voir si elle est toujours en vie. Après le coup que tu lui as donné, ça ne m'étonnerait pas qu'elle nous claque entre les doigts.

– Parce que tu pensais pouvoir la maîtriser seule ? Laisse-moi rire.

– Vas-y, ordonna Martha.

– Tu ne me donnes pas d'ordre. Apparemment, t'as oublié la pyramide hiérarchique dans le business.

– C'est bon j'ai compris. Va la voir s'il te plaît, répéta-t-elle agacée.

– Ouais je préfère... Putain, vous êtes vraiment des dégénérés ici. Vivre avec des infectés qui se baladent comme bon leur semble dans le camp, c'est n'importe quoi. Si ça ne tenait qu'à moi, je foudroyais le feu à ce camp pour en exterminer toute la vermine.

– N'oublie pas que c'est toute cette vermine qui achète tes saloperies, répliqua Martha.

L'homme éclata de rire.

– Si tu crois que je compte sur ce trou à rats pour vivre, alors tu te mets le doigt dans l'œil ma pauvre Martha. Que ce soit moi ou les autres dealers, on vous fait une fleur en vous réapprovisionnant. Rentre-toi bien ça dans la tête.

– Bon, tu vas la voir ou il faut que j'y aille ? s'énerva-t-elle.

– Ouais, c'est bon.

Irène entendit les pas de l'homme se rapprocher puis s'arrêter devant la tente. La toile s'écarta, et elle vit apparaître un visage jeune, mince et mal rasé. L'homme qui la dévisageait affichait un air suffisant, hautain et un sourire malsain qui la mit mal à l'aise. Apparemment satisfait de ce qu'il voyait, il ressortit aussitôt sa tête de sous la tente.

– Elle est vivante et réveillée. Contente ? s'exclama-t-il.

– Fais-la sortir de là.

– Là je suis gentil, mais faut vraiment que t'arrêtes de me donner des ordres. Je suis ton boss pas ton larbin, tu comprends ça bordel !

Quelques secondes plus tard la toile s'ouvrit brusquement et Irène, qui s'était recroquevillée, reçut un coup de pied dans les jambes.

– Allez debout feignasse ! On t'attend dehors, lui intima l'homme.

Irène amorça une tentative pour s'extraire de la petite tente, mais la douleur la rappela à l'ordre et la paralysa au sol. Après quelques insultes et coups de pied supplémentaires l'homme à l'extérieur s'énerva.

– J'ai dit dehors ! cria-t-il.

Irène ne bougea pas. Et quelques secondes plus tard une main lui saisit la jambe droite et la traîna de force hors de la tente. Elle laissa échapper un gémissement de douleur sous les regards indifférents de Martha et de la brute qui l'avait gravement blessée.

– Oh Irène, comment allez-vous ? Votre petit somme vous a-t-il redonné des forces ? demanda Martha d'un air enjoué.

– J'ai mal... mal à mon ventre. Qu'est-ce que vous m'avez fait ? Où est Cloé ? sanglota Irène.

– Ah oui, je suis désolée pour ça, mais nous avons dû employer la force pour vous maîtriser. Vous savez, vous étiez en pleine crise et sans notre intervention qui sait ce qui aurait pu vous arriver.

L'homme à côté d'elle ricana.

– Vous devez sûrement avoir quelques cotes froissées. Mais je ne m'inquiète pas, vous vous en remettrez rapidement, ajouta-t-elle avec un grand sourire aux lèvres.

Irène savait qu'elle n'avait pas que quelques cotes froissées ou cassées. Le goût du sang lui imbibait la bouche et les douleurs empiraient. Quoiqu'ils aient bien pu lui faire, elle ressentait qu'elle avait de graves lésions internes.

– Allez, hop hop ! Debout. Venez vous asseoir en face.

Martha pointa du doigt une chaise installée à cinq mètres en face de son bureau.

Irène se traîna sur le sol et rejoignit tant bien que mal la chaise. Elle lutta de toutes ses forces pour se hisser dessus et lâcha une pluie de sanglots une fois assise. Elle essaya d'étouffer la douleur mais celle-ci l'électrisait à chaque mouvement.

– Voilà, voilà. Donc reprenons où nous avons laissé notre discussion avant votre... épisode. Où est Cloé ? demanda Martha.

– Je ne sais pas. Elle est partie à Sion, sans mon autorisation, mais elle n'est pas

revenue. S'il vous plaît dites-moi ce que vous lui voulez, supplia Irène.

En réponse l'homme et Martha échangèrent quelques rires.

– Est-elle rentrée hier ? Elle m'a dit qu'elle rentrerait hier, poursuivit Martha.

– Non elle n'est pas rentrée...

– Où est-elle cachée ?

– Je vous jure, je ne sais pas où elle est. Oh, ma pauvre chérie... Elle n'est pas rentrée.

Pourquoi pensez-vous que je la cache ? se désespéra Irène.

– Disons que votre fille a un contentieux avec ce jeune homme. En plus de ça, elle m'a menti et mise dans une situation délicate vis-à-vis de mon partenaire de travail.

– Quoiqu'elle ait pu faire je suis désolée, sincèrement désolée, mais ne lui faites pas de mal. Je vous en supplie. Je vous donnerai tout ce que j'ai pour ça, implora-t-elle.

– Et qu'est-ce qu'une pouilleuse comme toi a à offrir, si ce n'est cette saloperie de maladie ?

– J'ai... j'ai..., balbutia Irène, prise à d'horribles douleurs au ventre.

– J'ai, j'ai ? T'as rien du tout ma vieille. Je vais te dire ce que je vais faire à ta peste de fille. Je vais lui filer la correction de sa vie, celle qu'elle mérite. Et si elle est encore vivante, tu pourras peut-être récupérer ce qu'il en reste.

– Non, par pitié !

À ce moment-là, le talkie-walkie posé sur la table de Martha s'alluma et la voix de sa fille crépita. Le son de sa voix lui transperça le cœur. Cloé était vivante. Elle avait sûrement essayé de la joindre sur le sien, mais celui-ci était resté dans leur tente et n'avait plus de piles. Martha se saisit de l'appareil mais avant de répondre elle regarda Irène droit dans les yeux.

– Irène, je vous conseille vivement de ne pas l'ouvrir. Est-ce que vous m'avez bien comprise ? menaça-t-elle.

Irène ne répondit pas. Elle était obnubilée par la voix de sa fille. Tandis que Cloé continuait de parler dans le vide, Martha fit un signe à l'homme. Celui-ci sortit de l'arrière de son pantalon un pistolet qu'il arma dans un cliquetis qui la fit trembler. Il plaça l'arme devant sa bouche en la regardant puis il la pointa dans sa direction.

– Je répète. Est-ce que vous m'avez comprise ? répéta Martha d'un ton calme et ferme.

Irène hocha la tête. S'ensuivit une conversation irréaliste entre sa fille et Martha. Cloé voulait absolument lui parler, mais Martha ne lui en laissa pas l'opportunité. Elle se contenta de lui dire de la rejoindre à sa tente. C'était un piège et Cloé allait tomber droit dedans. Malgré le bonheur et la joie d'entendre que sa fille était en bonne santé, Irène éprouva rapidement de l'angoisse et de la peur à l'idée qu'elle tombe entre les mains de ces deux monstres.

De longues minutes défilèrent, interminables, insupportables, angoissantes. Irène cherchait du regard sa fille quand tout à coup elle l'aperçut au bout de l'allée. Sa Cloé chérie qu'elle aimait tant, qui lui avait tant manqué et à qui elle pardonnait tout, était là. Elle aurait voulu hurler, la prévenir, lui dire de faire demi-tour, de s'enfuir mais elle ne le pouvait pas. L'homme armé était toujours là, caché derrière une tente, et la tenait en joue avec son pistolet.

Cloé avançait dans l'allée boueuse, le pas déterminé et le visage fermé. Irène remarqua qu'elle n'avait pas de sac à dos et se demanda si elle était d'abord passée par leur tente avant de venir ici. Irène n'espérait qu'une chose à cet instant, que sa fille ait gardé sur elle son pistolet. Lorsque Cloé reconnut sa mère elle se mit à courir pour la rejoindre. Sans précautions elle l'enlaça et l'embrassa. Irène serra très fort sa fille et ne put contenir un gémissement de douleur lors de l'étreinte.

– Maman je suis désolée. Pardon, pardon, pardon, j'ai fait au plus vite pour revenir, mais avec Rafaël, on s'est égaré dans la forêt. On a fait le plus vite possible.

– Ce n'est rien ma chérie. Le plus important c'est que tu sois saine et sauve. Je t'aime ma

puce. Fais attention..., répondit-elle en grimaçant de douleur.

– Qu'est-ce que tu as maman ? Pourquoi tu te tiens le ventre ? Tu as mal ? Qu'est-ce qui t'est arrivée ? s'inquiéta Cloé.

– Je suis désolée ma chérie..., sanglota Irène.

Cloé se tourna vers Martha et la fusilla du regard.

– Qu'est-ce que tu as fait à ma mère ? s'emporta-t-elle.

– Cloé, je suis heureuse de te revoir. Alors ton expédition s'est bien passée ? reprit Martha.

– Réponds à ma question ! ordonna la jeune fille.

– J'apprécierais que tu prennes un autre ton avec moi, répliqua sèchement Martha.

– Oui ça s'est bien passé. Maintenant réponds.

– Avant cela j'aimerais te présenter un invité spécial qui est pressé de te revoir.

À ce moment-là l'homme sortit de sa cachette et s'avança dans l'allée. Son arme était toujours braquée sur Irène laquelle tenta de se lever de la chaise pour s'interposer, mais la douleur l'obligea à se rasseoir immédiatement.

– Comme on se retrouve..., dit-il.

– Je suppose que tu te souviens de Colin. Celui pour lequel tu m'avais dit avoir travaillé avant que je ne t'embauche. Il m'a raconté comment vous vous étiez rencontrés et surtout comment cela s'était terminé.

– De quoi ils parlent Cloé ? demanda Irène qui n'y comprenait plus rien.

– Je ne le connais pas. Je ne l'ai jamais vu et je n'ai jamais travaillé avec lui.

– Ça je peux le confirmer, on n'a jamais travaillé ensemble. Mais une chose est sûre, c'est qu'on se connaît, répondit-il en s'avançant vers Cloé.

– Mentir c'est mal. Voler c'est grave. Et voler un de mes fournisseurs et me mettre dans l'embarras... Hmm... Cloé, Cloé, tu t'es mise dans de beaux draps ma grande. Tu vas à présent

devoir en payer le prix, renchérit Martha qui se leva de son bureau.

– Tu as entendu la dame ? Tu vas devoir payer pour m’avoir fait passer pour un violeur et avoir volé ma marchandise. Tu m’as vraiment mis dans une situation délicate et maintenant, petite peste, c’est l’heure de passer à la caisse.

– Je suis désolée. Je vais rembourser tout ce que j’ai pris mais ne faites pas de mal à ma maman, demanda Cloé.

– Ce n’est pas à elle que je vais faire du mal, c’est à toi. Viens ici ! ordonna-t-il.

– Nooon ! cria Irène.

Faisant fi de la douleur elle essaya une nouvelle fois de se lever et saisit Cloé par la manche.

– Toi tu la fermes ! menaça Colin.

Irène crut halluciner car derrière Colin elle voyait un homme accroupi avec un arc et une flèche. Il était caché entre deux tentes et elle semblait être la seule à l’apercevoir. Il la regarda droit dans les yeux et posa un doigt sur sa bouche pour qu’elle ne dise mot. Irène tourna la tête vers Cloé qui était étrangement sereine dans cette situation.

Tout à coup, le visage de Martha s’anima.

– Attention ! Derrière toi ! cria-t-elle.

Irène tourna la tête et vit l’homme à l’arc debout dans le dos de Colin. En une fraction de seconde, l’homme décocha sa flèche qui, à bout portant, transperça Colin au thorax. Cloé réagit immédiatement et se jeta sur Irène pour la plaquer au sol et la protéger. Colin, touché et surpris, tituba, tourna et tira plusieurs coups de pistolet au hasard devant lui avant de s’effondrer au sol.

Le plaquage de sa fille lui avait coupé la respiration et la douleur résonnait désormais jusque dans ses oreilles. Cloé se releva la première, puis avec l’aide de Rafaël ils l’aidèrent à se

mettre debout. Sur sa gauche, Irène voyait Colin au sol qui crachait du sang et suppliait Rafaël de ne pas l'achever. Ce dernier se contenta de retirer d'un coup sec la flèche du corps de Colin, lequel se mit à gémir à la vue des effluves de sang qui giclaient du trou sur son torse. Irène se rendit aussi compte que l'on n'entendait plus Martha. Elle tourna sa tête à droite et aperçut une masse rose gigotant sur le sol. C'était Martha. Elle avait été touchée au cou par un des tirs hasardeux de Colin et était en train de se vider de son sang. Les deux mains plaquées sur sa carotide tranchée, elle appelait à l'aide mais aucun son audible ne sortait.

– On ne doit pas s'attarder ici. Il faut qu'on quitte ce camp tout de suite ! urgea Rafaël.

– Oui. On récupère nos affaires et on y va. Ça va maman, tu peux marcher ? s'inquiéta Cloé.

Irène répondit par un signe de la tête et une grimace. Même si la douleur la paralysait elle devait se forcer et avancer. Cloé récupéra son sac à dos et en sortit un comprimé. C'était un antidouleur qu'elle fit avaler à sa mère avec un peu d'eau. Irène eut du mal à déglutir, mais maintenant tout allait bien, sa fille était à ses côtés.

CHAPITRE 42

-Rafaël-

Il était grand temps de s'arrêter. À l'évidence, cette femme ne marcherait pas dix minutes de plus dans son état, et c'était sans compter que Rafaël commençait aussi à fatiguer à force de la soutenir. Bien qu'Irène soit un poids plume, cela faisait quelques kilomètres qu'il devait l'aider à avancer et son dos, devenu douloureux, lui disait stop.

Rafaël aida Irène à s'asseoir sur une souche d'arbre, puis s'éloigna pour pratiquer quelques étirements. Ses os craquèrent les uns après les autres et il multiplia les mouvements tout en observant les alentours. De sa position, il distinguait à travers les arbres le bitume de la route nationale et c'était tout ce qui comptait. Depuis qu'il s'était égaré dans la forêt de Célian avec Cloé, il prenait soin de ne jamais la perdre de vue car il était hors de question de revivre le cauchemar et l'angoisse des derniers jours. Rafaël leva ensuite les yeux au ciel et estima qu'ils leur restaient une grosse demi-heure avant que la nuit ne tombe. Lorsqu'il retourna auprès de Cloé et d'Irène, il leur suggéra donc qu'il serait préférable et sage d'établir leur bivouac en ce lieu.

Rafaël s'occupa de ramasser du bois pour le feu, tandis que Cloé s'occupait de balayer un peu le sol pour installer les duvets et sacs de couchage. Pendant ce temps Irène s'était assoupie. Le bois mort n'était pas ce qu'il manquait, mais ce qui embêtait Rafaël c'était qu'il était très humide. Après avoir échoué plusieurs fois à allumer le feu, il décida de faire une pause et de jeter un œil à sa carte de la région. Rafaël réalisa qu'ils n'avaient couvert que très peu de distance depuis leur fuite du camp d'Araf. Le lieu de sa planque était encore loin, et en voyant l'état d'Irène, il réalisa qu'ils n'étaient pas encore au bout de leurs peines. À ce rythme-là, il leur faudrait encore plusieurs heures de marche pour y arriver, et c'était sans aucune garantie que la mère de Cloé puisse y parvenir. Il fallait voir son visage grimacer et se déformer avec la douleur, pour se rendre aisément compte de ce que la pauvre femme endurait. Apparemment, les deux énergumènes qui l'avaient séquestrée n'y étaient pas allés de main morte, et Irène était maintenant incapable de se tenir droite. Elle avançait, pliée en deux, une main sur son ventre, tremblant et gémissant à chaque pas. À cela, s'ajoutaient d'effroyables quintes de toux qui lui faisaient cracher du sang. Malgré tout Irène répétait que ça allait, que ce n'était pas si terrible que ça, qu'elle s'en remettrait ; mais Rafaël était septique et tous les signes qu'il voyait lui prouvaient le contraire. Même s'il n'avait pas de compétences médicales, il lui avait proposé d'examiner sa blessure au ventre, mais elle et Cloé s'y étaient vigoureusement opposées. Il avait trouvé ça étrange mais n'avait pas insisté.

Le feu était finalement parti après un effort intense et avec l'aide de Cloé. Les flammes crépitaient et leur offraient une chaleur réconfortante dans la pénombre qui recouvrait le bois. Rafaël fouilla dans son sac pour en sortir toutes les provisions qu'il lui restait. Après une journée pareille, qui l'avait vu se sortir du piège de la forêt de Célian, transpercer un homme avec une flèche, fuir encore une fois un camp et marcher des kilomètres, ils méritaient bien de

manger chacun à leur faim. Le menu du soir serait donc copieux : soupe de légumes, raviolis, fruits confits et gâteaux secs pour ceux qui auraient encore faim.

Cloé et Rafaël se régalaient, mais Irène ne mangeait pas grand-chose. Même si elle se forçait à avaler quelques morceaux, on voyait bien que ses douleurs au ventre n'arrangeaient pas les choses. Pour lui changer les idées, Rafaël et Cloé entreprirent de raconter leurs péripéties des trois derniers jours. Au fil du récit, Irène naviguait entre surprise, inquiétude, colère et soulagement. Finalement, l'essentiel pour elle était que sa fille soit rentrée vivante, et peu importe qu'elle n'ait pas réussi à trouver de médicaments.

– Je voudrais vous remercier, Rafaël, d'avoir veillé sur Cloé et de nous avoir aidées au camp Araf. C'est rare de nos jours de trouver des personnes qui se soucient du sort des autres. Merci beaucoup.

– Vous n'avez pas besoin de me remercier. C'est moi qui suis surtout redevable à votre fille. Sans elle, je serais probablement mort à l'heure qu'il est. Comme on vous l'a raconté, elle m'a sauvé la vie à Canot, et elle m'a permis de récupérer mes biens les plus précieux.

Irène esquissa un sourire gêné.

– Et puis à Araf, c'était également le plan de Cloé. Je n'ai fait qu'obéir et suivre ses directives. Et je ne suis intervenu qu'avant que cela ne tourne mal. Vous avez vraiment une fille exceptionnelle, ajouta Rafaël.

– Oui, j'ai de la chance de l'avoir.

– Du coup, quand je vous aurai donné la moitié des réserves de ma planque, je pense qu'on sera quitte. Vous verrez, vous en aurez largement assez pour passer l'hiver, et même suffisamment pour vous payer un abri décent dans un camp du coin. Je vous le garantis.

– Vous allez partir ? s'étonna Irène.

– Euh... oui. C'est ce qui est prévu. En fait je ne suis revenu dans le coin que pour récupérer mes affaires. Et puis vous savez, ma situation dans la région m'oblige aussi à ne pas

trop m'y attarder.

– Mais pour aller où ?

– Je ne sais pas exactement. J'avais prévu d'aller au sud, mais les dernières nouvelles là-bas ne sont pas terribles. Il y a de nombreux cas de Bactoplasia, et puis l'exode se fait surtout dans le sens sud-nord. Donc, je ne sais pas si c'est une bonne idée de jouer au saumon à contre-courant pour risquer d'attraper cette saloperie. Non, du coup je pense que j'irai vers l'ouest en évitant les grands axes. J'avais repéré des chemins et des petites routes de campagne qui permettaient de contourner Célian, puis de se rapprocher des grandes villes de l'ouest. Bon, même si les grandes villes ne sont pas recommandables, j'ai bon espoir de trouver un coin tranquille en périphérie où je pourrai vivre sereinement.

– C'est un bon choix. Je... enfin, est-ce que vous... vous pensez que l'on pourrait vous accompagner ? demanda Irène.

Rafaël ne s'attendait pas à cette requête. À vrai dire, cela ne lui avait même pas traversé l'esprit. Mais rapidement, la perspective de voyager à trois avec une personne dans l'état d'Irène lui était inconcevable. Il ne voulait pas la froisser et il chercha donc un moyen d'écarter cette possibilité.

– Je suis désolé Irène, mais j'ai l'habitude de voyager seul. Et puis, voyager avec moi, c'est prendre le risque d'être associé à un voleur recherché par toutes les milices et brigades de la région. Je ne peux pas vous faire courir ce risque.

Bien joué. Tu t'en es bien sorti sur ce coup-là.

– Nous sommes prêtes à prendre le risque. Vous ne le savez peut-être pas, mais moi aussi je suis recherchée par des hommes au sud, des miliciens de la communauté de l'Espoir.

– Moi aussi, je suis d'accord avec maman. Nous sommes prêtes à prendre le risque de

t'accompagner Rafaël, renchérit Cloé, pleine d'enthousiasme.

Mince.

– Je... euh, non. Écoutez, je suis désolé les filles, mais Irène, tu n'es pas en état de faire ce voyage. Tu as vraiment besoin de te soigner et de te reposer, au moins cet hiver.

– Prends alors Cloé avec toi s'il te plaît ! lança-t-elle.

– Quoi ? s'écrièrent Rafaël et Cloé d'une même voix.

– Emmène-la avec toi. Moi je ne suis pas en état, mais elle, tu peux la prendre avec toi. Je sais que vous vous entendrez bien et que tu veilleras sur elle.

– Non ! s'insurgea Cloé.

– Non je suis désolé Irène. Je ne peux pas faire ça.

– S'il vous plaît, promettez-moi que vous allez y réfléchir..., implora-t-elle les larmes aux yeux.

– Maman arrête s'il te plaît. Je ne te laisserai pas seule !

– Non... je... je ne peux pas. Je pense qu'on a eu un peu trop d'émotions pour cette seule journée. Il vaudrait mieux qu'on se repose et que l'on reprenne nos esprits.

– Regardez-moi Rafaël. Dans mon état, je ne sais pas si je passerai l'hiver, et je ne voudrais pas que Cloé se retrouve toute seule. Promettez-moi d'y réfléchir avant de nous quitter.

Irène semblait au bord de la crise de nerfs et fut à nouveau prise de légers spasmes.

– Ne vous épuisez pas Irène. Allongez-vous, ça va aller.

Rafaël se leva et l'aida à s'allonger tandis que Cloé cherchait frénétiquement quelque chose dans son sac.

– Pro... Promettez... Promettez-moi Rafaël, bégaya Irène.

– Oui, oui, je vous promets d’y réfléchir. Maintenant respirez tranquillement et reposez-vous, d’accord ?

Après quelques secondes étranges durant lesquelles Irène sembla tomber dans les pommes, Cloé écarta Rafaël et fit avaler un comprimé à sa mère avec un peu d’eau. Irène toussota avant de fermer les yeux. Elle était toujours aux prises avec des spasmes.

– Qu’est-ce que tu lui as donné ? demanda-t-il.

– Un sédatif pour calmer ses convulsions et pour qu’elle dorme.

– D’accord. J’espère que ça va faire effet.

– Oui ne t’inquiète pas. C’est bon je m’occupe d’elle, répondit Cloé en lui tournant le dos. Rafaël se leva et retourna près du feu. Il ne les quitta plus des yeux une minute.

Cette atmosphère étrange dura toute la soirée. Sans un mot, Rafaël et Cloé rentrèrent dans leur sac de couchage respectif et s’allongèrent pour se reposer au coin du feu. Rafaël mit du temps à trouver le sommeil. Il essayait de se refaire le film de la conversation, et de trouver les raisons pour lesquelles une mère était prête à abandonner son enfant à un inconnu. Alors bien sûr, il avait déjà vu des scènes du genre se produire durant la panique de l’Effondrement, lorsque les villes et les camps de réfugiés avaient été balayés en quelques heures par la Bactoplasia. Mais là, il manquait une pièce au puzzle ; Irène semblait convaincue qu’elle allait mourir. Ses blessures étaient-elles aussi graves que ça ? Ou avait-elle tout simplement perdu espoir ? Rafaël ne savait qu’en penser, mais il ressentait une immense tristesse et de la compassion pour Cloé. Elle n’était qu’une enfant, et entendre de tels propos de la bouche d’une mère était tout sauf rassurant.

Rafaël s’imagina ensuite sur les routes avec la gamine. Ce serait une grande responsabilité pour lui, et une variable non négligeable à ajouter dans l’équation de sa survie.

Celle-ci était déjà assez compliquée comme ça pour ne pas y rajouter d'autres soucis. Non, il ne pouvait pas l'emmener avec lui. C'était la décision et la réponse la plus sage pour lui. Lentement Rafaël abandonna les tiraillements de sa conscience pour plonger dans un sommeil profond et réparateur.

Lorsqu'il se réveilla le lendemain matin, il vit Cloé assise près du feu. La jeune fille avait le regard perdu dans les flammes ; elle était pensive, fatiguée, et avait l'air triste. Rafaël se dit qu'elle n'avait pas dû très bien dormir après les événements de la veille.

– Bonjour. Ça va ? Tu as réussi à te reposer un peu ? demanda-t-il en se redressant.

– Salut. Oui, oui, ça va. J'ai dû veiller un peu sur maman pour voir si elle dormait bien.

– Ah je vois. Elle a de la chance de t'avoir Cloé. Elle a besoin de toi.

Cloé regarda Rafaël du coin de l'œil et sourit timidement.

– Je voulais te dire que je comprends que tu ne puisses pas nous emmener avec toi. Tu préfères être seul et je ne t'en veux pas, dit-elle en plongeant son bâton dans les braises.

Rafaël ne s'attendait pas à ce qu'elle lui reparle de ça. Il éprouva un élan de sympathie pour cette enfant qui avait grandi un peu trop vite pour son âge. Les enfants devaient être de plus en plus rare dans ce monde, mais il était ravi de constater qu'une jeune fille comme Cloé puisse lui redonner espoir dans les temps présents.

– Merci. Ça n'a rien contre vous tu sais. C'est juste que les choses doivent être ainsi.

– Je comprends, marmonna-t-elle.

– Après l'hiver, lorsque ta mère se sera remise, vous pourrez venir me retrouver dans l'ouest si vous le souhaitez.

– Si elle passe l'hiver..., dit-elle la gorge nouée.

Rafaël ressentit la peur et la tristesse de Cloé. Il ne savait plus que dire pour la reconforter. Il n'était pas médecin, ne savait pas de quoi souffrait sa mère et il ne voulait pas lui

mentir. Pour lui montrer son soutien, il posa sa main sur son épaule et se hasarda à quelques mots génériques.

– Ne t’inquiète pas. Elle s’en sortira tu verras, dit-il maladroitement.

– Non elle ne s’en sortira pas !

Cloé s’énerva brutalement et Rafaël la vit avec des larmes dans les yeux.

– Pourquoi tu dis ça ? Elle est juste..., commença-t-il.

– Toi tu ne sais pas. Et après je serai toute seule, l’interrompit Cloé, les larmes perlant sur ses joues.

– Je ne sais pas quoi ?

– Rien. Elle est blessée et malade. On est dehors et c’est l’hiver, se reprit-elle en essuyant d’un revers de manche son visage rosi par le froid et la colère.

Rafaël était désemparé devant la détresse de la jeune fille. Sa peine et sa colère étaient sans doute bien légitimes mais lui n’y était pour rien. Il n’était qu’un étranger qui avait fait irruption dans leurs vies trois jours plus tôt.

– Avant de vous quitter, je vais vous aider à trouver un toit pour l’hiver. Je te le promets.

C’est tout ce que Rafaël trouva à dire et c’était le maximum qu’il puisse faire.

– Non. On n’a pas besoin de ton aide. Tu en as fait assez. On se débrouillera toutes seules et toi, tu pourras partir comme prévu de ton côté. Seul.

– Cloé ne le prend pas comme ça, s’il te plaît.

Mais la jeune fille se leva et tourna les talons pour s’éloigner du bivouac. Elle prétextait aller chercher du bois, mais Rafaël voyait que la détresse et la colère s’étaient emparées d’elle. Elle se sentait piégée par cette situation difficile et Rafaël ne pouvait rien y faire.

Irène se réveilla une heure plus tard et ils prirent leur petit-déjeuner tous ensemble avant de plier les gaules et reprendre la route. L’état de santé d’Irène ne s’était pas amélioré et

Cloé dut la shooter à coup de médicaments pour l'aider à supporter la douleur et avancer.

Au bout de quatre heures de marche et de nombreuses pauses, ils atteignirent enfin la fameuse planque de Rafaël. La bâche et les branches qui cachaient son trésor étaient toujours en place. Avec l'aide de Cloé, il dégagea la remorque du fossé puis en dévoila le contenu. Excitées à la vue du butin, mère et fille éclatèrent de joie. Rafaël déballa tout et, ensemble, ils répartirent équitablement toutes les provisions que contenait la remorque. Irène était ravie et ne cessait de le remercier. Cloé, elle, était moins démonstrative et se contenta d'un inaudible merci. Cependant Rafaël ne lui en voulait pas. Après tout, la part de Cloé était justifiée et amplement méritée.

Une fois le partage terminé, Rafaël s'adressa à Irène.

– Bon Irène j'ai réfléchi. Comme j'en ai discuté avec Cloé ce matin, je vais vous accompagner jusqu'au prochain camp et vous aider à trouver un toit pour l'hiver. Après ça, je pourrai reprendre la route l'esprit tranquille, annonça-t-il.

– Non merci. Tu peux partir maintenant. On ne va pas te retarder plus longtemps, répliqua sèchement Cloé.

– Cloé ! Qu'est-ce qui te prend ? s'écria Irène, prise dans la foulée d'une quinte de toux.

– Ce n'est pas grave, s'empressa-t-il de dire.

– Ce sera avec plaisir. Merci mille fois Rafaël. Je sais que tu prends des risques en restant plus de temps que nécessaire dans la région, mais je te remercie de tout mon cœur de rester encore un peu avec nous.

Irène jeta un regard noir à Cloé qui apparut tout d'un coup comme une petite fille ayant fait une bêtise et se faisant réprimander en public. Cloé baissa les yeux, puis fixa Rafaël en faisant la moue.

– Merci, grommela-t-elle.

Irène semblait satisfaite. Rafaël lui se sentait un peu mal à l'aise.

Pour couper court à cette scène embarrassante pour tout le monde, il s'employa à remettre dans la remorque du side-car toutes les provisions. Il attacha ensuite une corde afin de pouvoir la tirer. Cloé lui donna un coup de main mais ne lui adressa plus la parole.

Rafaël était mitigé quant à sa décision. À défaut d'être idéale pour lui, elle semblait équitable pour tout le monde.

CHAPITRE 43

- Irène -

Irène s'éloigna une nouvelle fois de Rafaël pour aller vomir à l'abri des regards. Cloé, toujours inquiète, la suivit à l'écart. Le spectacle n'était pas beau à voir, Irène régurgitait le petit-déjeuner avalé deux heures plus tôt et crachait en même temps de longs filets de sang rouge et noir. Les contractions de son estomac ravivaient un peu plus ses douleurs abdominales et lui faisaient vivre un véritable supplice. Elle essayait pourtant de retenir ses larmes devant sa fille, mais la souffrance était telle que ça allait au-delà de ses forces. Elle savait qu'elle souffrait de quelque chose de grave. Au-delà de la douleur, son corps était meurtri et ses organes piétinés ne tarderaient pas à lâcher les uns après les autres. Elle devait être victime d'une hémorragie interne ; le goût métallique du sang imbibait sa bouche, sa respiration se faisait de plus en plus difficile et la marche même à faible allure l'épuisait. À chaque pas, des vertiges la saisissaient et l'évanouissement la guettait. Mais Irène s'accrochait. Elle avançait lentement, très lentement même, avec l'aide de Rafaël qui soutenait une partie de son poids. Ce dernier était courageux,

car en en plus de l'aider à marcher, il était arrimé à une corde et tirait la remorque tandis que Cloé, derrière eux, la poussait. Elle voyait qu'il avait mal au dos, mais il ne disait rien et lui souriait régulièrement pour qu'elle continue d'avancer. À un moment donné, Rafaël avait proposé, qu'ensemble, elles fassent du stop pour rejoindre le camp le plus proche afin de leur éviter de pénibles efforts. Lui ne pouvait pas les accompagner car il avait peur d'être reconnu. Mais elles avaient catégoriquement refusé. Tout d'abord parce que les conducteurs n'étaient pas dupes, et vu son état ils auraient sûrement voulu vérifier qu'elle ne soit pas contaminée. Le mensonge aurait alors éclaté et Rafaël les aurait peut-être abandonnées. Et puis, même si elles partaient en voiture, il faudrait bien un jour ou deux à Rafaël pour les rejoindre ; et Irène ne savait pas combien de temps elle pourrait encore tenir. Elle ne voulait pas prendre le risque de mourir dans les bras de sa fille et de la laisser seule dans un camp qu'elle ne connaissait pas. Alors, il était hors de question de lâcher le jeune homme à ce stade. Rafaël était la seule bouée de sauvetage qu'elle voyait pour sa fille. Elle était presque convaincue qu'il prendrait Cloé sous son aile quand elle ne serait plus là. Mais pour en être sûre, elle devait s'accrocher encore un peu pour lui en parler et l'en convaincre.

« Quelle ironie » pensait-elle en reprenant la marche. Elle qui s'était imaginé mourir de la maladie, elle qui avait compté ses jours, qui avait vu l'épée de Damoclès se rapprocher inexorablement d'elle, succomberait finalement d'un autre mal. Son agonie serait peut-être moins longue, mais elle était tout aussi douloureuse et pénible à supporter. Des centaines de questions traversaient son esprit à chaque pas. Est-ce qu'il y avait une vie après la mort ? Irait-elle au paradis ? Reverrait-elle ses parents, sa sœur et tous ses amis disparus pendant la pandémie ? Que deviendra aussi cette pauvre Terre sans vie ? Où étaient passés ceux qui avaient eu la chance de la quitter ? Autant de questions auxquelles elle n'avait pas de réponses.

Mais celles qui lui revenaient sans cesse et qui l'angoissaient le plus concernaient sa fille. Qu'advient-il de son bébé ? Elle n'avait pas réussi à lui préparer une situation convenable. Pas de place dans une autre communauté, aucun abri, aucun travail, aucune certitude. Tout ce qu'elle lui avait apporté c'était du malheur et de la tristesse. Et chaque jour lui faisait un peu plus regretter le choix de l'avoir emmenée avec elle sur les routes loin de la seule maison qu'elles aient connue : la Communauté de l'Espoir. Cloé aurait été malheureuse sans elle, quelques mois, quelques années, mais le temps aurait fait son travail et ses conditions de vie auraient été bonnes.

Irène eut de nouveau un haut-le-cœur. Cloé eut juste le temps de réagir et de l'emmener derrière un arbre. Cette fois, elle tomba au sol. Elle n'arrivait plus à respirer, elle était épuisée et prête à abandonner. Soudain elle entendit des pas s'approcher.

– Tout va bien ? Tu as besoin d'aide Cloé ? demanda Rafaël en se rapprochant de l'arbre.

Irène, tremblante, saisit la manche de sa fille pour lui faire signe de la tête.

– Non, non, ça va ! Ne t'inquiète pas on arrive, répondit Cloé dans la précipitation.

– Vous en êtes sûres ? insista-t-il.

– Oui, oui !

– Ok. Si c'est trop difficile pour elle j'ai peut-être une idée. On pourrait dégager la remorque en mettant quelques provisions dans nos sacs, comme ça, elle pourrait s'y asseoir dedans. Et toi et moi on tirera la remorque.

– C'est une super idée ! dit Cloé qui guettait son demi-tour.

– D'accord on va faire ça. Je vais commencer à décharger la remorque. Par contre, je crois qu'il va falloir abandonner la forêt et continuer en bord de route, sinon on n'avancera pas. Ce sera moins accidenté mais il faudra vraiment faire gaffe aux voitures qu'on croisera et se

tenir prêts à revenir en lisière de bois au cas où.

– On te fait confiance Rafaël, ajouta Cloé.

Irène reprenait peu à peu ses esprits et observait sa fille du coin de l'œil. Celle-ci avait l'air exaspérée par l'attitude de Rafaël. Elle ne comprenait pas ce revirement de comportement de la part de Cloé. Les deux s'entendaient à merveille la veille, mais depuis ce matin et la proposition de Rafaël de les aider un peu plus longtemps, Cloé semblait en colère. Il fallait qu'elle en ait le cœur net, qu'elle lui demande ce qu'il s'était passé entre eux pour que cette complicité ne soit plus réciproque.

– Cloé ? Est-ce que tu es en colère après Rafaël ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Il a fait quelque chose qu'il n'aurait pas dû ? demanda Irène.

– Mais non, s'énerma Cloé.

– Alors dis-moi ce qui se passe ? Pourquoi tu agis comme ça ?

– Parce qu'il s'en fout de nous ! Il ne nous aide que parce qu'il se sent coupable de ce qui t'est arrivé. Je préfère qu'il parte de son côté, plutôt que de continuer à faire semblant de s'inquiéter de notre sort et de ta santé. J'aurais dû le laisser se faire attraper là-bas, et rien de tout ça ne serait arrivé. Je serais rentrée à temps et personne ne t'aurait fait de mal, répondit Cloé.

Irène était rassurée. Sa fille tenait Rafaël pour responsable de son état alors qu'il ne l'était pas. Cloé oubliait que c'était elle qui l'avait rejoint sans sa permission, mais Irène se garda bien de lui faire la remarque. Sa fille était têtue, parfois impulsive, et il n'y avait aucune raison pour la braquer maintenant. Elle devait avant tout essayer d'apaiser les états d'âme de sa fille. Rafaël ne lui faisait aucun grief et il ne fallait pas que cela change.

– Ne dis pas ça Cloé. Il nous aide maintenant et c'est ce qui compte.

– Ça ne change rien !

– Au contraire ça change tout, ma chérie. Combien de gens nous ont aidées jusqu'ici ?

Dis-moi. Personne. Lui, il fait au moins cet effort. Peu importe ses raisons, il nous aide et c'est ce qui compte. Alors promets-moi que tu vas faire un effort.

– Un effort pour quoi ?

– Un effort pour être plus gentille, pour que tout se passe bien. Promets-le-moi.

Cloé se renfrogna quelques secondes puis sous le regard insistant d'Irène elle céda.

– Promis. Allez, on y va maintenant.

Irène se releva en grimaçant. Avec Cloé, elles rejoignirent Rafaël qui avait déjà vidé la moitié de la remorque et réorganisé cette dernière pour faire une petite place afin qu'elle puisse s'asseoir. Le reste des provisions était étalé par terre et attendait d'être réparti dans les sacs à dos. Cela fait, Rafaël et Cloé entreprirent de redescendre la remorque en bord de route avant qu'elle ne puisse s'y installer. Rafaël avait eu là une excellente idée et Irène le remercia une énième fois pour son dévouement. Pendant qu'il tirait à l'avant, Cloé était derrière la remorque et la poussait de temps à autre quand elle en avait l'énergie. Tous deux étaient chargés comme des mules et Irène se sentait coupable en les voyant transpirer et tirer la langue. Cependant, il était clair qu'ils avançaient plus vite ainsi et ce, même en multipliant les pauses pour boire et reprendre leur souffle.

Aux alentours de 13 h ils s'arrêtèrent pour manger. Irène n'avait pas d'appétit et elle préféra fermer les yeux pour se reposer. Cloé insista pour qu'elle mange un peu mais elle n'en avait pas la force.

Ils reprirent la route une heure plus tard. Ils avançaient sur le bas-côté de la route nationale, toujours au cœur de la forêt de Célian. À chaque fois qu'ils entendaient ou voyaient un véhicule débouler sur la route, Rafaël et Cloé manœuvraient la remorque pour se rapprocher au plus près de la lisière de forêt. Heureusement la route n'était que peu fréquentée aujourd'hui.

Lorsqu'ils arrivèrent sur une longue ligne droite, face au vent glacial, leur progression se fit plus difficile. Et après une dizaine de minutes de lutte Rafaël s'arrêta net.

– Qu'est-ce qui se passe ? On fait une pause ? interrogea Cloé à l'arrière.

– Non, non. Vous voyez le véhicule au fond là-bas ? Il n'a pas l'air bizarre ? demanda Rafaël en sortant sa jumelle de sa poche.

Irène, à bord de la remorque, se sentait de plus en plus mal. Elle était prise de vertiges, de nausées et luttait pour ne pas sombrer. Du sang s'écoulait régulièrement de son nez et elle ne put s'empêcher de se faire dessus. Elle jeta un œil à son pantalon et vit deux énormes tâches sur ses jambes. C'était de l'urine mêlée à du sang.

– Attends laisse-moi regarder, dit Cloé en prenant la jumelle des mains de Rafaël.

– Alors ? dit-il après quelques secondes.

– Euh, je crois qu'il faut qu'on se cache dans la forêt ! C'est une voiture avec des hommes armés.

– Vite ! On se bouge. Allez, allez, allez ! pressa Rafaël.

Irène était dans les vapes et ne prêtait plus attention à la situation. Elle se laissait balloter de droite à gauche pendant que Rafaël et Cloé s'employaient à traîner la remorque loin de la route, à travers les arbres. Brutalement Irène perdit l'équilibre et bascula hors de la remorque. Elle chuta dans un petit fossé, un mètre plus bas que l'arête sur laquelle la remorque était en équilibre.

Cloé laissa échapper un cri en la voyant et Rafaël se retourna immédiatement pour constater l'accident. Il rejoignit Cloé en bas pour voir si elle allait bien et pour l'aider à remonter. Irène était consciente mais quelque chose était différent. Elle sentait le vent lui caresser le cou, le visage, les cheveux, le crâne... Dans sa chute, sa capuche et son bonnet étaient

tombés, laissant à l'air libre le peu de cheveux qui lui restaient sur son crâne couvert de plaies et de veines noires.

– Putain de merde ! C'est quoi ça ? Qu'est-ce qu'elle a sur la tête ? s'écria Rafaël en reculant puis en tombant sur les fesses.

Irène eut instantanément une montée d'adrénaline et elle reprit ses esprits. Elle tâtonna le sol et parvint à mettre la main sur le bonnet qu'elle replaça maladroitement sur son crâne dégarni.

– Ce n'est rien Rafaël ! N'ayez pas peur s'il vous plaît, balbutia-t-elle.

Cloé, elle, était paralysée devant cette scène.

– C'est ça, mon cul ouais ! C'est quoi ces traces sur votre tête et aussi sur votre cou. C'est la Bactoplasia, c'est ça ? Putain ne me mentez pas !

Rafaël était complètement paniqué et il sortit instinctivement son canif comme pour se protéger d'agresseurs.

– Je vais tout vous expliquer. Calmez-vous s'il vous plaît ? implora-t-elle.

– Y'a rien à expliquer. Vous êtes infectée. Répondez !

– Oui mais...

– Oh putain, non ! Non, non, non ! Je vous ai touché bordel ! s'exclama Rafaël, hystérique.

Il se releva pour sortir du fossé. Mais alors qu'il était revenu à hauteur de la remorque, un bruit de moteur de voiture se fit entendre. Le véhicule qu'ils avaient aperçu au loin était là, sur le bord de route, à une vingtaine de mètres. Rafaël se figea. De longues secondes s'écoulèrent puis, subitement, Rafaël se jeta au sol. Il leur fit signe de ne pas faire de bruit. Apparemment, les passagers du pick-up les avaient entendus et s'étaient arrêtés pour inspecter la lisière. Irène aussi pouvait entendre les voix de ces hommes qui s'organisaient pour fouiller la

zone. Tous trois paniquèrent. Seul Rafaël, allongé plus haut, avait une vue de la situation et les « non, non, non » qu'il répétait n'annonçaient rien de bon. Irène le vit tendre la main pour récupérer son arc, ses flèches et des boîtes dans la remorque. Puis, alors que les bruits se rapprochaient, Rafaël se laissa glisser dans la pente pour les rejoindre. Il gardait une distance de sécurité avec elles et les fixait intensément du regard.

– Ils arrivent. Il ne faut pas rester là, chuchota-t-il.

– On va où ? lui demanda Cloé.

– Moi je vais par là.

Rafaël se releva avec toutes ses affaires sous les bras et avança tête baissée le long du boyau.

– On fait quoi maman ?

– On le suit, répondit Irène d'un ton calme.

Dans un effort dont elle ne se pensait plus être capable Irène se leva. Faisant fi des atroces douleurs, et avec l'aide de Cloé, elle se mit à courir aussi vite que possible en tentant de ne pas perdre de vue Rafaël.

Elles le retrouvèrent plus loin dans une petite crevasse, et ne lui laissèrent pas le choix de leur faire une place ou non. Situé à 3 mètres de distance, Rafaël les fuyait maintenant du regard. Quelques instants plus tard, des exclamations lointaines troublèrent le silence. Les individus venaient de faire main basse sur plus de la moitié du butin resté dans la remorque. Seuls Rafaël et Cloé avaient pu sauver leurs sacs à dos. Irène n'avait plus rien, si ce n'est les vêtements qu'elle portait sur le dos.

Ils restèrent là, planqués, une demi-heure. Les visages étaient fermés, tendus ; tous avaient la peur au ventre en attendant que quelque chose se passe. Finalement, le bruit lointain

du moteur se fit à nouveau entendre puis se dissipa quelques secondes plus tard.

– Rafaël ? interpella Irène.

Ce dernier leva la tête pour la fixer dans les yeux. Elle pouvait lire la colère, la haine et la déception sur son visage. Il venait de perdre presque tous les biens qui avaient fait de lui un hors-la-loi. Et à cela, s'ajoutait la trahison de la mère et de la fille qu'il avait accepté d'aider.

– Comment avez-vous pu me faire ça ? Hein ? Je vous ai aidé. Je vous ai donné la moitié de ce que j'avais. Et vous, vous me remerciez comment, en me mentant ? Putain Irène ! Je vous ai portée sur des kilomètres, j'étais en contact avec vous ! Vous m'avez peut-être refile cette saloperie de maladie. Merde !

– Je suis désolée. Je suis certaine que vous n'êtes pas contaminé..., tenta-t-elle de rassurer.

– Qu'est-ce que vous en savez ? Vous êtes médecin ? Vous êtes devin ? Vous n'en savez rien ! Si tout le monde sur Terre est mort à cause de cette bactérie c'est qu'elle est contagieuse bordel ! Comment ai-je pu être aussi con et vous faire confiance... ?

– Pardon, pardon. C'est entièrement de ma faute. J'ai forcé Cloé à ne rien dire. Elle n'y est pour rien, implora-t-elle.

– Nos chemins se séparent ici. Bonne chance pour la suite. Adieu.

Rafaël se leva et sortit de la crevasse.

Irène sentait que tout s'effondrait encore une fois autour elle, à cause d'elle. Abandonner ou lutter, il lui fallait choisir. Son regard se posa sur Cloé qui n'avait pas dit un mot et qui s'était repliée sur elle-même. Il fallait qu'elle agisse pour elle, pour ne pas qu'elle se retrouve seule. C'est l'unique chose qu'elle pouvait encore lui offrir maintenant. Ses souffrances avaient repris de plus belle ; douleurs abdominales, nausées et vertiges l'assaillaient de concert mais Irène devait surmonter tout cela et rattraper Rafaël.

– Aide-moi à monter ma chérie. Vite.

Cloé se leva et l’aida à monter la pente. Rapidement Irène sortit de la crevasse et aperçut le jeune homme à une trentaine de mètres de là.

– Attends-moi ici. Je reviens tout de suite, dit-elle à Cloé.

Sans attendre de réponse, elle se lança à la poursuite de Rafaël. À mesure qu’elle avançait sa respiration se faisait de plus en plus difficile. Tout tournoyait autour d’elle. Du sang coulait abondamment de son nez et sa vision se troublait. Néanmoins elle voyait qu’elle le rattrapait, mètre par mètre. Elle ne sentait plus ses jambes mais celles-ci continuaient à fonctionner. Finalement elle le vit se retourner. Dans sa poitrine son cœur tambourinait plus fort, toujours plus fort, et chaque battement résonnait dans son corps et dans sa tête.

– RAFAËL ! cria-t-elle.

Il était là, immobile et stoïque, à seulement quelques mètres.

– Cl... Clo... Cloé..., balbutia-t-elle avant de s’effondrer au sol.

Irène n’arrivait plus à respirer. L’air ne passait plus, elle étouffait. Sa vision se troubla et elle ne distinguait plus que les contours des arbres. Elle aurait voulu appeler à l’aide, mais aucun son ne sortait de sa bouche ; seul le clapotis du sang dans sa gorge bruissait. Elle lutta avec les maigres forces qui lui restaient mais la bataille semblait perdue d’avance. Le flou laissa la place à l’obscurité, et le bruit au silence. Elle le savait, c’était la fin, c’était sa fin.

CHAPITRE 44

- Cloé -

Cloé avait entendu sa mère crier. Elle était restée à l'abri en attendant qu'elle revienne comme elle le lui avait demandé. Mais au son de sa voix elle lâcha son sac et se précipita hors de la crevasse. Cloé courut tout droit en direction de la silhouette qu'elle apercevait entre les arbres, à une centaine de mètres. Lorsqu'elle découvrit sa mère au sol elle se figea. Irène était prise de convulsions et un liquide sombre et visqueux s'échappait de sa bouche et de son nez. Une dizaine de mètres plus loin, Rafaël se tenait debout, immobile ; il la regardait en train d'agoniser au sol sans intervenir. Puis il lança un regard inquiet à Cloé, mais ne bougea pas d'un pouce quand elle se jeta au chevet de sa mère pour lui porter secours.

Cloé était complètement paniquée. Elle n'avait jamais vu sa mère comme ça et ne savait que faire. Elle pensa aux médicaments mais elle n'en avait pas sur elle. Pendant une seconde, elle pensa à retourner dans la crevasse pour en chercher dans son sac, mais rapidement elle comprit que le problème était autre. Sa mère ne faisait pas une crise, elle était en train de s'étouffer dans son sang et luttait pour respirer. Cloé regarda désespérément Rafaël pour un

signe, un geste de sa part, mais il ne bougea pas.

– Qu’est-ce que je dois faire ? Aide-moi, s’il te plaît ! implora-t-elle.

La seule réponse qu’elle reçut fût un signe, à peine perceptible de la tête, lui faisant comprendre qu’il ne s’approcherait pas et n’interviendrait pas.

– NOOON ! hurla-t-elle en prenant la tête de sa mère entre ses mains.

Sans réfléchir, Cloé inséra ses doigts gantés dans la bouche d’Irène pour tenter de dégager sa trachée. L’aspect et la texture du liquide qui l’empêchait de respirer ressemblaient à ce qu’elle vomissait depuis deux jours. Le liquide était épais et dégageait une odeur immonde de putréfaction. Après de longues secondes à s’acharner pour la sauver, les convulsions de sa mère cessèrent. Elle avait arrêté de se débattre et son corps s’était brusquement détendu. Ses yeux ouverts et injectés de sang continuaient de la fixer, mais Cloé voyait bien qu’elle n’était plus là. C’était fini.

De chaudes larmes coulaient sur ses joues et le corps inerte de sa mère était toujours dans ses bras. Le chagrin la ravageait telle une tornade, et son monde s’écroulait. La vie était injuste, elle n’avait que douze ans. Même si elle savait que ce jour arriverait, elle ne s’était pas préparée à ce que cela arrive aujourd’hui. Comment Dieu pouvait-il lui prendre sa maman, maintenant, alors qu’elle en avait encore besoin. S’il existait, Dieu n’était finalement qu’un cruel individu qui prenait un malin plaisir à torturer et tuer tout le monde. À partir d’aujourd’hui il était mort à ses yeux, car il les avait abandonnées, elle et sa mère, depuis trop longtemps déjà. Cloé continua de pleurer et de sangloter de longues minutes. Sans précautions, elle embrassait et serrait sa mère dans ses bras. Peu importe le risque de contagion, peu importe la bactérie car c’était la dernière fois qu’elle pouvait la prendre et l’avoir près d’elle.

Rafaël, lui, n’avait pas bougé. Il observait la scène en silence et n’osait pas se rapprocher d’elle. Après plus d’une demi-heure, figé dans le froid et l’humidité, il s’activa et ramassa tout un

tas de pierres de toutes tailles. Cloé ne lui prêta pas attention jusqu'à ce qu'il se rapproche d'elle.

– Cloé ?

Elle ne répondit pas. Elle n'avait aucune envie de lui parler mais Rafaël insista.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu veux ? T'es pas encore parti toi ? Va-t'en ! Laisse-moi seule.

– Je ne te laisserai pas seule ici. Je comprends ta douleur, j'ai aussi perdu ma maman. Je te laisserai le temps qu'il faudra, mais on ne peut pas rester là trop longtemps. On doit se rapprocher de la route avant la tombée de la nuit. Et avant ça, il faudra s'occuper du corps de ta maman.

– On, on, on ! Depuis quand c'est toi qui commandes. On n'est pas ensemble ! J'ai bien compris que toi tu étais tout seul, et je te rassure, je n'ai plus aucune envie de continuer avec toi.

– Tu as raison. Je n'ai pas à te donner des ordres mais je suis l'adulte et tu devras me supporter encore un peu. Au moins jusqu'au prochain camp. Ensuite on verra.

Cloé repensa à ce que lui avait demandé sa mère. Celle-ci s'était sûrement imaginé qu'elle allait accompagner Rafaël dans son périple à l'ouest mais désormais, rien n'était moins sûr. Pour Cloé, rien de tout cela ne serait arrivé si Rafaël n'était entré dans leur vie ; et compte tenu de la réaction qu'il avait eue quand il avait découvert la maladie de sa mère, Cloé n'avait plus aucune envie de le voir.

Cloé prit quelques minutes pour se calmer. En voyant sa maman, elle se demandait où et comment elle allait l'enterrer. À côté d'elle Rafaël continuait de ramasser des cailloux et cela l'énervait autant que cela l'intriguait.

– Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle sèchement.

– J'ai pensé à ramasser des pierres pour recouvrir le corps de ta maman.

– Pas question ! Je ne la laisserai pas comme ça dehors. Les animaux vont la manger !

s'énerva-t-elle.

– Elle ne sera pas à l'air libre, elle sera recouverte de pierres. Ils font ça avec les morts en montagne, je crois. Enfin, je sais que cela se fait. De toute façon le sol est gelé, et même avec une pelle ce serait compliqué. Donc à mains nues, ce n'est même pas la peine d'y penser.

– Parle pour toi, moi je vais enterrer ma maman même si je dois creuser avec mes mains.

Rafaël ne répondit pas et se contenta de la regarder se lever, déposer délicatement la tête de sa mère au sol, puis chercher un emplacement. Cloé arracha les herbes et les mousses grises qui se trouvaient au pied d'un arbre encore en vie. À défaut d'être parfait, l'endroit était correct. Elle traça ensuite un rectangle à peu près droit sur le sol et commença à creuser.

– Tu devrais peut-être t'éloigner de cet arbre, avec les racines ce sera trop difficile pour creuser, fit remarquer Rafaël.

– Tais-toi ! Je n'ai pas besoin de tes conseils.

– Ok.

Cloé s'acharna plus d'une heure à creuser le sol. Elle se rendit compte au fur et à mesure que Rafaël avait raison ; le sol était gelé et toutes ces racines rendaient la tâche impossible. Mais Cloé ne voulait pas lui donner raison et elle continua malgré tout à gratter le sol au point de trouer son gant droit et d'y perdre un ongle. Bien qu'il n'eût pas ouvert la bouche depuis sa précédente remarque, Cloé sentait le regard de Rafaël sur elle. Il était assis sur un tronc renversé et n'avait pas même bougé le petit doigt pour l'aider. Cela ne faisait que faire monter en elle la colère et le chagrin. Elle était parvenue à retenir ses larmes pendant qu'elle creusait, mais le constat de son échec la fit craquer. En pleurs et allongée sur le sol, Cloé réalisa une nouvelle fois que sa mère n'était plus là pour l'aider et qu'elle se retrouvait désormais toute

seule.

– Je n’y arriverai jamais..., marmonna-t-elle.

– Tu en as déjà fait assez Cloé, dit Rafaël.

Cloé se résigna à utiliser les pierres pour recouvrir le corps de sa mère. Elle la mettrait donc dans le modeste trou qu’elle venait de creuser et recouvrirait tout ce qui dépasserait avec les pierres. Elle essuya ses larmes et se releva.

– Est-ce que tu peux m’aider à transporter maman jusqu’ici ? demanda-t-elle les larmes aux yeux.

– Je... euh... je suis désolé Cloé, mais je ne m’approcherai pas de son corps.

– S’il te plaît Rafaël ! implora-t-elle en sanglot.

– Désolé je ne peux pas. Je vais te rapprocher les pierres, c’est tout ce que je peux faire.

Comment peut-il être aussi méchant ? Il l’a portée sur des kilomètres et il refuse de m’aider à la porter sur dix mètres... Je te hais Rafaël !

Cloé retourna auprès du corps de sa mère. Elle la prit délicatement par les épaules et la traîna péniblement jusqu’au trou. Pendant ce temps, Rafaël avait entrepris de déplacer toutes les pierres qu’il avait ramassées pour les déposer à côté du trou. Cloé commença par placer les pierres au niveau des pieds puis remonta ainsi jusqu’au cou. Rafaël ramenait régulièrement de nouvelles pierres mais gardait toujours ses distances avec elles.

Après un quart d’heure, Cloé embrassa une dernière fois le front de sa maman avant de placer les dernières pierres sur son visage. C’était terminé et pourtant elle n’avait qu’une envie : défaire le monticule de pierres pour serrer encore une fois sa mère dans ses bras. La sépulture était finalement assez esthétique et Cloé dut reconnaître que la solution de Rafaël était la bonne. De plus, sa mère n’aurait sûrement pas été contre avoir une tombe comme celle-là.

Finalement Rafaël se rapprocha et lui présenta une croix qu'il venait de bricoler avec deux bouts de bois. Il y avait écrit au couteau le prénom de sa mère et cela déchira un peu plus le cœur de Cloé.

Ils restèrent ensuite debout, en silence, devant la tombe. Cloé ne se sentait pas le courage de prononcer un discours ou de réciter des prières. Elle se contenta de fermer les yeux et de s'adresser à sa mère comme si cette dernière pouvait encore l'entendre. Elle lui répéta qu'elle l'aimait, qu'elle ne savait pas si elle aurait la force de continuer sans elle, mais qu'elle essaierait de se battre comme elle le lui avait toujours appris. La forêt commençait à être plongée dans l'obscurité et Rafaël avait allumé sa lampe torche.

– Cloé, je sais que c'est dur mais il est temps d'y aller.

Elle n'avait plus la force de s'opposer à lui et se contenta de le suivre.

– On va d'abord récupérer ton sac dans la crevasse et ensuite on retournera plus près de la route si ça te va, ajouta-t-il.

Arrivés à la crevasse, Cloé retrouva son sac lequel lui parut énorme et beaucoup trop lourd pour elle. La marche nocturne qui s'ensuivit fut silencieuse et exténuante. Elle n'avait plus aucune force, plus d'appétit, tout ce qu'elle souhaitait : c'était s'allonger, fermer les yeux et ne plus jamais se réveiller.

CHAPITRE 45

- Marina -

Trois jours. C'était le temps qu'il avait fallu à Marina pour dégager les gravats, en prenant soin que rien d'autre ne s'écroule dans le laboratoire B388. L'homme à l'intérieur du caisson n'avait plus donné de signe de vie depuis l'instant qui avait suivi sa découverte. Marina avait travaillé sans relâche pour le sortir de là mais la tâche s'était révélée plus compliquée que prévu. Finalement, elle était parvenue à dégager le caisson et quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle put observer son occupant de plus près à travers le plexiglas. Il s'agissait d'un homme entièrement nu à la carrure imposante, au moins 1m95, de type caucasien, imberbe, avec une musculature d'Apollon. Mais la surprise pour Marina avait été de découvrir qu'il n'avait pas de nombril et qu'il lui manquait quelque chose d'important, de très important même, surtout pour un homme. Le bas-ventre de l'individu était lisse et ses parties génitales inexistantes.

Plus Marina le regardait et moins il lui apparaissait humain. Son corps était relié au

caisson par des câbles situés à l'arrière de son crâne, le long de sa colonne vertébrale ainsi que derrière ses bras et ses jambes. Elle n'avait jamais entendu parler ou vu d'individu comme lui et elle commença à penser qu'il s'agissait d'une sorte de robot futuriste ou d'un truc du genre. Marina avait compté cinq caissons comme celui-là mais tous les autres étaient vides.

Et maintenant quoi ?

Le caisson qu'elle venait de dégager était définitivement hors service. Même s'il n'y avait que peu d'espoir pour que cela fonctionne, Marina voulait tenter de réveiller ce truc pour voir ce dont il était capable.

Qui ne tente rien n'a rien. Après tout je n'ai rien de plus intéressant à faire.

– OK, ok, ok ! C'est parti, on y go ! Je vais commencer par débrancher notre grand gaillard, après je vais le tirer de là et le mettre dans l'autre pod. Et après... et après on verra, se dit-elle à voix haute.

Marina commença par tenter d'ouvrir le caisson mais celui-ci était verrouillé et refusait de s'ouvrir. La vitre quant à elle était fêlée en plusieurs endroits et n'avait miraculeusement pas cédé sous le poids des gravats. Marina décida de la briser avec sa hache mais la tâche se révéla plus difficile que prévu. Au bout du dixième coup elle finit par comprendre pourquoi la vitre avait résisté à l'éboulement. C'est enfin au dix-huitième coup que la partie haute du plexiglas céda à son grand soulagement. Elle prit la précaution de bien casser tous les bouts de plexiglas sur les arêtes du caisson afin de ne pas abîmer le corps au moment de l'en sortir.

L'étape suivante lui demanda de la souplesse et de l'agilité. Il s'agissait de déconnecter

les câbles reliés au corps. Marina dut se contorsionner pour tout débrancher. Autant le haut du corps avait été facile à déconnecter, car la vitre était grande ouverte, autant la déconnexion de la partie inférieure se révéla être un tout autre challenge. Marina n'hésita pas à grimper dans le caisson, piétiner un peu son occupant pour atteindre ses jambes toujours protégées par la vitre. Elle fut impressionnée par la texture du corps, celle-ci se rapprochait de celle d'un être humain normal à la différence près, qu'en dessous de la peau en silicone, elle pouvait sentir d'énormes plaques métalliques qui remplaçaient les muscles pectoraux et abdominaux. L'autre particularité de ce corps résidait dans le fait qu'il était incroyablement léger malgré sa corpulence. Si ce robot était vraiment fait de métal, alors c'était avec un métal dont elle ne connaissait pas l'existence. Après plusieurs minutes de lutte et de grands écarts, elle parvint finalement à débrancher l'ensemble des câbles.

C'était à présent le moment d'extirper le corps du caisson pour l'installer dans un autre. Marina avait choisi de le placer dans le « Pod DOM N°2 » comme il était écrit sur le caisson. C'était le plus éloigné du tas de gravats et donc celui susceptible de pouvoir fonctionner mieux que les autres. Avant de déplacer le corps, Marina vérifia que l'ordinateur relié au Pod DOM N° 2 fonctionnait. Lorsqu'elle le mit sous tension, tout un tas de voyants s'alluma sur le caisson tandis que sur l'écran défilaient des centaines de lignes de codes. Elle essaya d'ouvrir le caisson manuellement mais sans succès. Elle appuya ensuite au hasard sur tous les boutons du caisson pour trouver finalement le bon. La moitié de la vitre du pod coulissa sur la partie inférieure puis l'ensemble s'ouvrit latéralement. Elle retourna ensuite auprès de la cendrillon qui l'attendait sans broncher. Elle monta sur le caisson, un pied de chaque côté de la tête du robot, se baissa et l'attrapa par les épaules pour le soulever. Sa précédente impression de légèreté du bougre fut balayée par l'effort qu'elle dut fournir pour le soulever. Il devait bien peser entre 90 et 100 kilos alors qu'elle n'en faisait qu'à peine cinquante. Autant les bras et les jambes du robot semblaient

plus légers que la normale, autant le tronc pesait un âne mort. Marina transpira à grosses gouttes pour le faire glisser à l'extérieur du caisson et le traîner ensuite jusqu'au Pod DOM N° 2.

Elle s'accorda ensuite une petite pause avant de poursuivre son entreprise. Après avoir retrouvé un second souffle, elle plaça l'un des bras du robot à l'intérieur du caisson, y grimpa ensuite dessus et le tira de toutes ses forces afin de hisser le colosse dans sa nouvelle demeure. L'opération lui prit dix bonnes minutes. Et une fois le robot installé, Marina l'observa pensive.

Mince. Y'a pas de câbles dans ce caisson...

Elle fit le tour des cinq caissons en terminant par celui qu'elle avait dégagé des gravats, et se rendit compte que ce dernier était en fait le seul à posséder des câbles de connexion. Les autres caissons disposaient de trous mais pas la moindre trace de câble. Dégoûtée d'avoir entrepris tant d'efforts pour rien, elle voulut abandonner mais décida tout de même d'aligner le robot avec les trous du caisson avant de refermer ce dernier. Un message apparut alors instantanément sur l'écran du pod. Celui-ci venait de détecter la présence d'un corps représenté par des points caractéristiques, lesquels correspondaient exactement aux encoches du robot. Sur l'écran, un message d'erreur demandait à ce que tous les connecteurs soient alignés. Effectivement deux des connecteurs de la jambe gauche n'étaient pas alignés. Marina s'empressa d'ouvrir le caisson pour corriger cela et remarqua par la même occasion que le corps du robot était comme aimanté à la structure. Une fois la jambe gauche correctement placée elle referma le caisson. L'écran afficha un message confirmant que « l'androïde » était parfaitement aligné. Marina cliqua ensuite sur le bouton vert « Start Process ». Toute une série de codes défila rapidement sur l'écran de l'ordinateur jusqu'à ce qu'une nouvelle fenêtre de dialogue apparaisse.

Marina alla s'asseoir au poste de travail à quelques mètres du pod. Il lui était demandé si elle souhaitait démarrer tout un tas de procédures liées au pod. Elle fit l'effort de lire les trois premières fenêtres de dialogue, n'y comprenait rien, et se concentra finalement sur les choix qui lui étaient proposés. Elle disposait à chaque fois de deux ou trois options. Elle écarta l'option « Annuler » et, sans la moindre idée de ce qu'elle faisait, elle décida de cliquer systématiquement sur l'option la plus à gauche, en espérant qu'il se passerait finalement quelque chose d'intéressant. Après son onzième choix, Marina sursauta. Des cliquetis suivis d'un bruit de machine à laver provenaient du pod. Celui-ci était en train de se remplir d'eau. Le niveau d'eau montait dans le caisson et le corps de Dom s'élevait, c'est à cet instant que Marina remarqua que des câbles sortant des trous étaient désormais reliés à l'androïde.

Le robot était maintenant entièrement immergé et son corps flottait gracieusement dans le caisson. L'eau avait pris une teinte bleutée et le spectacle ressemblait de plus en plus à une scène de science-fiction. Marina ressentait de l'excitation et se sentait un peu dépassée par les événements. Elle reprit place sur la chaise afin de voir ce que l'ordinateur avait encore à lui demander. À sa grande surprise, les codes incompréhensibles avaient laissé place à une interface plus esthétique, plus lisible et surtout davantage compréhensible. Le programme était appelé « Orion Automated Human », il permettait apparemment d'activer et de paramétrer les androïdes de la firme « Last Hope Company » dont elle n'avait jamais entendu parler. Depuis l'ordinateur elle pouvait transférer des programmes, des connaissances et des aptitudes à l'androïde en plus d'un package de bases paramétrables. Au hasard, elle ajouta des programmes dans des domaines variés tels la diplomatie, l'humour, la survie, la médecine et le maniement des armes ; sans trop savoir ce que ces choix impliquaient vraiment. Elle valida toutes les étapes qui suivirent et arriva sur une dernière fenêtre, laquelle validait l'activation de l'androïde. Le

système d'exploitation à lui seul prenait 35 % des capacités de mémoire du robot et l'installation totale durait environ 3 h 47. Marina cliqua une dernière fois sur « Valider », l'écran redevint noir pendant quelques secondes puis les lignes de codes défilèrent à toute vitesse. En haut de l'écran était affichée une barre de chargement qui indiquait 0,02 % et 3 h 46 restantes.

En se levant de la chaise, Marina fut émerveillée par le spectacle qu'offrait le pod. L'androïde flottait au milieu d'une eau turquoise. Sous sa peau elle distinguait les circuits imprimés qui s'illuminaient pareils à des tatouages ou des scarifications, lesquels donnaient l'apparence d'une œuvre d'art à son corps. Les yeux du robot étaient clos, il paraissait dormir paisiblement. Pourtant lorsque Marina s'approcha, elle remarqua que derrière ses paupières, les yeux du robot s'agitaient frénétiquement à mesure que les programmes et informations lui parvenaient.

La sonnerie aiguë de l'horloge numérique la fit sursauter. Cette sieste dans ses quartiers du niveau 2 lui avait fait le plus grand bien et, comme si Noël existait encore, Marina se leva tout excitée pour prendre connaissance du résultat de l'activation du robot. Elle courut comme un enfant à travers les couloirs jusqu'à l'ascenseur. Une fois au niveau 3 elle rejoignit le laboratoire et fut presque déçue de découvrir le robot endormi. Dans son imaginaire, elle avait pensé qu'il serait debout au garde-à-vous à côté du caisson et à l'attendre comme le messie. Mais il n'en était rien. Le robot qu'elle avait baptisé Dom dans ses rêves était toujours immergé dans sa capsule, et l'écran de l'ordinateur affichait que l'opération s'était parfaitement déroulée.

Après avoir fermé toutes les fenêtres de dialogue Marina se tourna vers l'écran du pod. C'est là qu'elle remarqua un message lui demandant si elle souhaitait procéder à la déconnexion de l'androïde. Sans hésitation elle valida. L'eau commença à s'évacuer du caisson et en moins d'une minute ce dernier se vida ; puis dans un bruit de cliquetis les câbles reliés à l'androïde se

détachèrent. Marina se pencha alors sur le caisson pour y épier le moindre signe de vie. Une poignée de secondes plus tard l'androïde ouvrait les yeux.

– Ça a marché ! s'exclama-t-elle en sautillant sur place.

Au son de sa voix, le regard de l'androïde se posa sur elle ce qui eut pour effet de la stopper net dans sa célébration. Le regard noir intense de Dom la mit mal à l'aise et elle fut, l'espace d'un instant, traversée par un doute. Vu la taille du bonhomme, elle avait tout intérêt à ce qu'il ne soit pas une menace pour elle. Elle se demanda même si elle avait bien fait de le réveiller sans avoir au préalable fouillé avec davantage de soin le laboratoire pour se renseigner.

Marina chassa rapidement ses craintes, car après tout, elle avait tant espéré le voir s'animer qu'il aurait été dommage de tout gâcher par des suppositions alarmistes. Au pire, elle avait toujours un pistolet sur elle et, quand bien même elle avait affaire à un robot, une balle entre les deux yeux devrait sûrement avoir le même effet que sur n'importe qui. Marina appuya ensuite sur le bouton pour ouvrir le pod. Le visage impassible, l'androïde observa l'ouverture puis il tourna sa tête vers Marina comme s'il s'attendait à recevoir des ordres.

– Euh... Bonjour ? dit-elle.

– Bonjour, répondit l'androïde.

Oh punaise ! Il parle vraiment... c'est génial.

– Donc enchantée... Moi c'est Marina. Et toi ?

– Heureux de faire votre connaissance Marina. Je me présente, je suis Orion
Modèle 377984.

– Euh... ouais. C'est un peu long. Moi j'avais prévu de t'appeler Dom mais c'est comme tu veux. Par contre, je ne te garantis pas de retenir tous les chiffres que tu viens de me donner.

– Dom me convient également. Si vous le souhaitez, je pourrai répondre à ce nom. Est-

ce ce que vous le souhaitez Marina ?

– On va dire, oui.

– Confirmation du paramètre « nom » modifié.

– Super. Tu ne voudrais pas te mettre debout ? Ce sera plus simple pour discuter et faire connaissance.

Dom se redressa sur la table, pivota pour s'asseoir sur le rebord du caisson puis se leva. Marina ne remarqua aucun son perceptible de mécanisme lors de ses mouvements. Debout il faisait bien deux têtes de plus qu'elle, et sa carrure imposante l'intimida tout autant que la perfection de sa musculature.

– T'es grand quand même.

– Je mesure très exactement 1m96.

– J'aurais dit pareil. En tout cas tu es super costaud, lui dit-elle.

– Les heures d'entraînement à la salle de sport ont porté leurs fruits.

– Quoi ? Du sport ? T'es sérieux ? s'écria Marina.

– La bogossitude n'a pas de prix.

– Euh... si tu le dis...

Marina était décontenancée par le ton et les réponses improbables du robot, mais n'osait cependant rien dire.

– Je décèle de l'incompréhension sur votre visage. Je vous rassure il s'agissait d'humour.

Si cela ne vous plaît pas, je peux désactiver le programme « Répartie et Humour ». Voulez-vous que je désactive ce programme ?

– Ah mais oui ! J'avais coché cette option. Mais non, c'est bon ne désactive rien, c'est cool. Je sens qu'on va bien s'entendre toi et moi.

– Cette intention est partagée.

– Bien, bien, bien. On va déjà essayer de te trouver des vêtements. Qu'est-ce que tu en penses ?

– C'est une excellente idée, je commence à me les pelier.

– Ah tu ressens le froid ? demanda-t-elle curieuse.

– Je détecte le froid, la chaleur, l'humidité... mais je ne ressens pas le froid. C'était de l'humour.

– Bon, va falloir que je m'y fasse à ton humour mais ça va, on va y arriver.

Même dans ses rêves les plus fous, jamais elle n'aurait pu s'imaginer de se trouver dans pareille situation. La découverte de ce bunker était définitivement la meilleure chose qui lui soit arrivée depuis le début de la fin du monde ; les jours à venir s'annonçaient particulièrement excitants.

CHAPITRE 46

-Rafaël-

Pour Rafaël la coupe était pleine.

Beaucoup de choses s'étaient passées depuis le décès d'Irène, et il avait fait de son mieux pour faire preuve d'empathie envers Cloé. Mais la jeune fille avait dépassé les bornes de ce qu'il pouvait supporter. Au cours d'une énième dispute, elle s'était emparée de son sac, avait trouvé la lettre d'Estelle et l'avait déchirée en deux devant lui. Rafaël n'avait jamais ressenti de colère pareille, aussi intense et irrationnelle. Il perdit son sang-froid avant d'atteindre le point de non-retour ; soulevant la gamine par le col, la plaquant contre un arbre et la menaçant avec son canif. Figé dans cette posture d'agresseur qui ne lui ressemblait guère, Rafaël reprit ses esprits, puis réalisa la gravité de son geste lorsque Cloé se mit à pleurer en l'implorant de la tuer. C'est à cet instant qu'il comprit la profonde détresse de la jeune fille. Elle cherchait à le pousser dans ses derniers retranchements pour qu'il commette l'irréparable et la tue. Rafaël réalisa et la laissa brusquement retomber au sol. Il se détourna de la gamine et rejoignit le coin du feu sans

dire un mot.

Deux heures après cette altercation, Cloé s'était endormie. Elle était emmitouflée dans son sac de couchage et Rafaël la fixait intensément du regard. Sa décision était prise, il l'abandonnerait dès ce soir. Le camp le plus proche n'était qu'à deux kilomètres, il l'avait visité dans la journée sans pouvoir trouver quiconque pour veiller sur la jeune fille. Mais là n'était plus son problème, désormais Cloé devrait se débrouiller seule. Il l'avait accompagnée jusqu'ici, s'était suffisamment mis en danger, l'avait soutenue ; tout ça, pour au final, se faire insulter et accuser de tous les malheurs du monde à longueur de journée. Rafaël en avait assez. Ce soir il repartirait seul, l'esprit libre.

Un peu plus d'une semaine s'était écoulée depuis la mort d'Irène et la suite de leur périple avait été pour le moins mouvementée. Les événements les avaient amenés à rester ensemble plus longtemps que prévu. Ils avaient repris la route le surlendemain de l'enterrement. Rafaël avait finalement proposé à Cloé de rester une journée de plus, pour qu'elle puisse se recueillir sur la tombe de sa mère et débiter son deuil. Ils avaient ensuite repris la route avec pour même objectif : rallier le camp le plus proche et trouver un point de chute stable et sécuriser pour Cloé.

Le premier jour, Cloé était restée silencieuse et n'avait manifesté aucune animosité à son égard. Il lui avait promis que dans le meilleur des cas, ils rejoindraient le camp le plus proche à pied en deux jours. Rafaël avait alors ressenti que la jeune fille ne semblait pas plus emballée que ça à l'idée de se retrouver seule dans un camp, et de devoir y survivre par ses propres moyens. Durant cette journée, il avait même envisagé de la garder auprès de lui pour qu'elle l'accompagne vers l'Ouest. Il aurait souhaité se laisser un peu de temps pour y réfléchir, mais la suite des événements lui avait ôté jour après jour cette éventualité de l'esprit.

Leur relation froide, entretenue par le mutisme de Cloé, avait rapidement pris une mauvaise tournure. Rafaël avait eu le malheur d'évoquer Irène ; il n'en avait pas fallu davantage pour faire dégoupiller la jeune fille et la faire sortir de son silence. Cloé avait démarré au quart de tour et lui avait ordonné de ne plus jamais prononcer le nom de sa mère, car elle le tenait pour responsable de sa mort. Rafaël n'avait pas réagi, il comprenait sa colère et son besoin de trouver un bouc émissaire. Il avait donc fait le dos rond et avait refusé la confrontation. Cependant, la même scène s'était répétée plusieurs fois par jour les jours qui suivirent et l'atmosphère était vite devenue irrespirable.

Lorsqu'ils étaient sortis de la forêt de Célian et avaient atteint un premier camp, ils avaient été contraints de faire demi-tour puis de le contourner. Rafaël avait reconnu des visages familiers de membres de brigades de sécurité qu'il avait côtoyés. Cloé avait râlé, lui rappelant qu'il n'était que source à problèmes ; qu'il ferait mieux de la laisser seule dans ce camp, de sortir de sa vie et de partir le plus loin possible pour qu'elle ne le recroise jamais. Rafaël avait fait la sourde oreille, il avait promis à Irène d'aider Cloé. Même si elles lui avaient menti, il tenait à respecter la dernière volonté de la défunte afin d'avoir la conscience tranquille.

Après un long détour à travers les champs, ils étaient parvenus près du camp Ochoa. Cloé s'était subitement montrée réticente pour le visiter. Rafaël avait eu beau insister pour qu'elle l'accompagne, cela n'avait que provoqué une nouvelle altercation et il avait finalement dû se résoudre à visiter le camp seul. Le moins que l'on puisse dire, était que cette visite lui avait donné des sueurs froides dans le dos. Il était entré dans le camp le visage dissimulé par une écharpe, des lunettes aux verres teintés, un bonnet et une capuche. Il avait ensuite déambulé dans les allées jusqu'à ce qu'une cohue attire son attention. Discrètement il s'était approché de l'attroupement et avait découvert que trois des voleurs du convoi venaient de se faire attraper. Leurs visages tuméfiés témoignaient d'un passage à tabac en règle et les hommes autour d'eux

se disputaient l'attribution de leur capture pour le partage de la récompense. Leurs éclats de voix avaient attiré de nombreux passants qui giflaient et crachaient sur les voleurs, lesquels pouvaient entrevoir leur fin proche. Rafaël ne resta pas longtemps sur place de peur d'être reconnu et rejoignit Cloé à l'extérieur du camp pour lui dire qu'il était préférable pour eux de trouver un autre camp.

Ils avaient donc parcouru les campagnes à la recherche d'autres camps, mais les deux qui avaient suivi n'avaient pas été au goût de la jeune fille. Rafaël avait commencé par perdre patience ; il était convaincu que chaque jour supplémentaire passé dans le coin augmentait ses chances de finir comme les trois lascars à Ochoa. Finalement, tout ce long périple les avait menés à cet après-midi fatal et à la dispute de trop. Cloé avait une nouvelle fois refusé d'aller visiter un camp avec lui, et elle finissait par prendre un malin plaisir à le contrarier en toutes circonstances. Il était donc parti pour le visiter seul mais était revenu une heure plus tard, pas vraiment convaincu par l'hospitalité de l'endroit. Néanmoins le temps pressait et un choix devait être fait. C'est pour cela qu'il avait passé l'après-midi à tenter de convaincre Cloé de l'accompagner le lendemain. Une fois de plus la discussion s'était envenimée, les reproches avaient fusé ; et la haine avait atteint son paroxysme en début de soirée, lorsque la jeune fille s'était aventurée à fouiller dans ses affaires. Elle avait tapé juste, là où cela faisait mal et n'aurait pas pu trouver meilleure cible que la lettre d'Estelle pour le faire sortir une bonne fois pour toutes de ses gonds.

Le mal était fait et la situation paraissait irréconciliable. La nuit était glaciale et le bois dans lequel ils avaient établi leur bivouac était plongé dans les ténèbres. Seules les flammes du foyer offraient un peu de réconfort et de chaleur dans cette nuit qui le verrait bientôt abandonner Cloé à son triste sort. Pour motiver sa décision, Rafaël se répétait qu'elle l'avait

bien cherché et que finalement elle le méritait. Si c'est la solitude et la tranquillité qu'elle recherchait, alors elle serait servie à son réveil.

Rafaël la regardait allongée et paisiblement endormie dans son sac de couchage. Il avait presque envie de lui pardonner une nouvelle fois ses incartades, après tout ce n'était qu'une enfant, mais il balaya aussitôt cette pensée en voyant les deux lambeaux de la lettre d'Estelle dans ses mains.

Rafaël se leva discrètement pour rassembler toutes ses affaires et préparer son sac. Il essaya de faire le moins de bruit possible pour ne pas la réveiller. Ses préparatifs achevés, il remit une bûche au feu afin que celui-ci tienne encore quelques heures. Lorsque la bûche s'écrasa dans les flammes, il retint son souffle de peur que le bruit ne réveille Cloé. Mais à part un léger mouvement, la jeune fille était toujours endormie. Il la regarda une dernière fois, prit son sac et s'évanouit dans l'obscurité du bois. Toutes ses pensées culpabilisantes disparurent à mesure qu'il s'éloignait du bivouac. Il était enfin libre. Libre de ne penser qu'à lui, qu'à sa survie, qu'à son futur sans se préoccuper de qui que ce soit.

Il avançait lentement dans le noir et espérait rejoindre le champ le plus proche dans l'heure pour y passer le reste de la nuit, lorsque soudain un cri déchira le silence. Rafaël se retourna. Il n'apercevait plus le bivouac entre les arbres et il se demanda si ce n'était pas Cloé qui avait crié.

Peut-être qu'elle est attaquée par des brigands ? Ou peut-être par des infectés ? Fais chier ! Je continue comme si de rien n'était ou je fais demi-tour ?

Un nouveau cri retentit. Rafaël n'hésita pas un seul instant et fit demi-tour. Il courut à toute vitesse, s'écorchant sur les branches, trébuchant par moment, jusqu'à apercevoir entre les arbres la lueur du feu du bivouac.

Mon Dieu, faites qu'il ne lui soit rien arrivé. Encore quelques mètres, tiens bon Cloé, j'arrive.

Arrivé au bivouac Rafaël découvrit Cloé à genou devant le feu. Elle était en larmes, inconsolable, et cherchait du regard le fantôme qui l'avait abandonné en pleine nuit. Lorsqu'elle l'aperçut Cloé se leva d'un bond et se précipita dans ses bras.

– Oh Rafaël ! Je suis désolée. Je ne recommencerai plus. Pardon, pardon, pardon. Pitié ne m'abandonne pas, ne me laisse pas toute seule, l'implora-t-elle en pleurs.

Rafaël pouvait lire la terreur sur le visage de la gamine et ses excuses sincères lui transpercèrent le cœur. Comment avait-il pu partir comme cela, au milieu de la nuit, en laissant seule derrière lui une enfant ? Était-il devenu un monstre ? Ce monde l'avait-il changé au point de lui faire perdre toutes ses valeurs ?

– Je ne t'ai pas abandonnée ma grande. Moi aussi je suis désolé.

– Mais tu es parti. Tes affaires avaient disparu. J'ai eu tellement peur. Pardonne-moi pour la lettre, je n'aurais jamais dû faire ça. S'il te plaît je ne veux pas que tu m'abandonnes, je ne connais personne. Je ne veux pas rester toute seule.

– J'étais juste parti faire un tour pour me changer les idées. Je ne t'abandonnerai pas Cloé, d'accord ? Allez calme-toi, tout va bien.

Ils retournèrent ensemble auprès du feu et prirent le temps d'essuyer quelques larmes, d'effacer les rancœurs, les tensions et les reproches des derniers jours dans l'espoir de repartir sur de nouvelles bases.

CHAPITRE 47

- Anna -

L'hiver était définitivement installé. Au ciel constamment gris, s'ajoutaient désormais de la neige et du vent. Rapidement, tout deviendrait plus difficile comme se chauffer, se déplacer, travailler, se nourrir, bref survivre. Les plus faibles et les malades seraient comme chaque année les premiers à périr, viendrait ensuite le tour des imprudents et pour finir, celui des pauvres et des concurrents qui se disputeraient au point de s'entre-tuer pour ce que la mort aurait laissé derrière elle. Anna n'avait aucune intention de faire partie de ces catégories. Pour y arriver, elle et ses deux compères ratissaient depuis plusieurs jours les bois et les campagnes à la recherche de biens de valeur qu'ils pourraient ensuite revendre. C'était leur quatrième expédition en trois semaines. Les informations qu'avait ramenées Seb les avaient orientés sur diverses zones peu ou pas encore explorées par les pilleurs du coin. Les meilleures pioches avaient été dans les bois où ils étaient tombés sur des caches, appartenant à d'autres, et ils ne s'étaient pas fait prier pour ramasser tout ce qu'il y restait. Chaque expédition avait donné un résultat aléatoire, certains jours ils avaient été chanceux et d'autres beaucoup moins.

Aujourd'hui serait leur dernier jour avant de retourner au camp Canot. À défaut d'enchanter Anna, le retour au camp lui offrirait au moins un peu plus de confort que sur les routes. Même si cela n'avait rien à voir avec la communauté de Sion, elle s'en contenterait pour le moment.

Anna repensait aux rues pavées de Sion, à ses magasins, ses étals et ses restaurants ; toutes ces choses qui lui rappelaient sa vie avant la pandémie. Elle s'était renseignée sur les conditions d'admission pour devenir résident permanent de Sion et le seul prix d'examen du dossier, sans garantie de résultat, avait fini par doucher ses espoirs pour cette fin d'année. Malgré tout, elle se fit la promesse de tenter une nouvelle fois sa chance l'année prochaine.

Anna marchait seule au milieu des arbres. Le brouillard hivernal persistait en ce début d'après-midi et donnait un côté mystique au lieu. Cela aurait pu effrayer beaucoup de monde, mais Anna avait connu la forêt de Célian dans des conditions similaires, et cette dernière était autrement plus angoissante. Non, elle savait qu'elle n'avait pas grand-chose à craindre ici car elle n'était pas perdue. À trois-cents mètres sur sa droite se trouvait l'immense champ en friche par lequel ils étaient arrivés ensemble. Puis ils s'étaient séparés pour couvrir plus de terrain mais elle avait pris soin de le garder toujours à portée de vue.

À son habitude, elle allait probablement être la première au point de rendez-vous fixé. Celui-ci ne devait plus être très loin, une centaine de mètres tout au plus. Cependant, à sa grande surprise, Anna retrouva Léo et Seb déjà sur place. Les garçons étaient aux aguets, armes aux poings.

– Ah t'es enfin là ! On commençait à s'inquiéter pour toi, s'écria Léo.

– Enfin là, enfin là, d'habitude c'est toujours moi qui arrive la première. C'est plutôt moi qui suis surprise de vous retrouver là. Le rendez-vous n'était que dans trente minutes, non ?

– Le principal c’est que tu sois là, dit Seb.

– Pourquoi vous faites cette tête-là ? Qu’est-ce qui s’est passé ?

– Léo a été attaqué par des infectés, lâcha Seb.

– Oh mon Dieu ! Ça va mon cœur ? dit-elle.

– Oui, oui, c’est bon, rien de grave. Ils ne m’ont pas attaqué « attaqué », disons plutôt qu’ils m’avaient repéré et qu’ils me suivaient. Seb n’était pas trop loin et il est venu m’aider, donc ça va.

– On a réussi à les dissuader de tenter quoique ce soit. Quand ils ont vu comment on était armés, je pense qu’ils se sont sentis moins vaillants. Du coup, on n’a pas eu à tirer un seul coup de feu mais avec ces cons-là il ne faut pas qu’on baisse notre garde, ajouta Seb.

– Pourquoi vous ne m’avez pas prévenue avec la radio ? demanda Anna.

– Comment crois-tu que j’ai alerté Seb ? s’agaça Léo.

– Grâce à la radio, mais toi tu étais injoignable. Et ce n’est pas faute d’avoir essayé pendant plus d’une heure ! On commençait vraiment à s’inquiéter. Faut que t’arrêtes de nous faire des coups comme ça, sermonna Seb.

– Comment ça ? Vous ne m’avez pas contactée, je n’ai rien entendu...

Anna sortit sa radio et l’examina. Elle était éteinte. Anna ne se laissa pas démonter pour autant, car elle savait déjà, qu’ils lui ressortiraient cette histoire à la moindre occasion.

– Ah ben oui elle était éteinte. Si j’avais eu des piles neuves, je n’aurais pas eu besoin de l’éteindre à chaque fois, donc voilà. Bref, vous n’avez pas eu besoin de moi de toute façon, vous vous êtes débrouillés comme des grands garçons.

– Ah mais on ne s’inquiétait pas pour nous, mais pour toi ! ironisa Léo.

– Oh c’est bon ! Je vais très bien. Je n’ai été attaquée par personne. On ne va pas y passer cent cinq ans non plus. Tout le monde va bien et ma radio fonctionne, voilà. Bon et

maintenant qu'est-ce qu'on fait ? enchaîna-t-elle.

– On mange. Je ne sais pas vous, mais moi je crève la dalle, répondit Seb en se frottant le ventre.

– Bonne idée ! s'exclama Anna.

Léo se contenta de hausser les épaules. Il ne la quittait pas du regard, et elle le savait, il n'aurait pas été contre la réprimander un peu plus vertement. Anna pensait toujours que Léo prenait un malin plaisir à la rabaisser et à pointer du doigt la moindre de ses erreurs. Parfois, l'homme qu'elle aimait laissait place à un personnage qui n'avait plus rien de galant ou d'attirant à ses yeux. Mais Léo n'en restait pas moins sa bouée de sauvetage, son phare dans la nuit et elle lui pardonnait comme à chaque fois.

Au menu du midi, ils se contenteraient de galettes de blé et de haricots verts accompagnés d'un peu de rhum artisanal pour les réchauffer. Anna soupira, elle en avait marre de manger la même chose depuis trois jours. Mais avec l'hiver, elle ne pouvait pas se permettre de faire la fine bouche et elle savait qu'il faudrait se contenter de ce qu'il y avait. Cela valait mieux que de mourir de faim.

– Alors le bilan de cette expédition ? demanda-t-elle.

– Nul, dit Seb.

– Archi nul, surenchérit Léo.

– Mais encore ? insista-t-elle.

– Ben, sur nos quatre dernières sorties, c'est la plus mauvaise. On ne rentre pas les poches vides, mais vu la distance parcourue c'est comme si.

– Allez, on fera mieux la prochaine fois ! s'exclama-t-elle pour les remotiver.

– Oui on tâchera de faire mieux. En rentrant, il faudra que je reparte à la pêche aux infos pour dénicher de nouvelles zones à explorer.

– Oui, ce serait bien. Sinon, on est à combien du camp Canot ? demanda-t-elle.

– Hmm, je ne sais pas trop, tu dirais quoi toi ? dit Seb à Léo.

– Deux jours de marche je pense.

– Donc en comptant les repas de deux journées et en échangeant le peu récolté, on n'est pas sûrs d'être rentables sur cette expédition..., dit-elle en réfléchissant à haute voix.

– Ah ben ça, je te le confirme. On ne sera pas rentable du tout, ironisa Seb.

– Ce serait peut-être intéressant au retour de passer par le bois qu'on a évité à l'aller.

Avec de la chance, on pourrait peut-être dénicher une cache concurrente, suggéra-t-elle.

– Oui pourquoi pas, approuva Seb.

– Et toi doudou, t'en penses quoi ? dit-elle enjouée.

Anna savait que Léo n'aimait pas les sobriquets et encore moins en public, mais elle était d'humeur taquine. Léo se contenta de lever les yeux au ciel comme il savait si bien le faire, puis il soupira.

– Moi je vous suis. De toute façon, la décision a déjà été prise, bougonna-t-il.

– Merci pour ton enthousiasme, conclut Anna en pouffant de rire avec Seb.

Le repas terminé, ils rassemblèrent leurs affaires et reprirent la marche. Celle-ci démarra à l'abri des arbres mais cela ne dura pas bien longtemps. Pour gagner du temps, Léo proposa de passer par les champs en friche, gelés et battus par les vents ; ce qui s'avéra être un vrai supplice pour leurs corps fatigués. Vu les conditions climatiques, Anna se demanda si une tempête ne pointait pas le bout de son nez.

Après trois heures pénible de marche, ils aperçurent la lisière du bois qu'ils avaient évoquée durant le repas. Tous furent enfin soulagés de pouvoir s'abriter des violentes bourrasques. Ils étaient épuisés et votèrent à l'unanimité pour se reposer et passer la nuit dans le bois, quitte à rallonger d'une journée le trajet pour retourner à Canot. Il était 16 h 30 et ils

avaient encore un peu de temps pour explorer le bois avant que la nuit ne tombe.

Anna passa devant ; pour changer, c'était elle qui mènerait le groupe à travers le bois. Elle avançait au hasard entre les arbres mais assurait à ses compagnons qu'elle suivait son instinct. Tant qu'il faisait jour, elle pouvait bien se permettre de mener la danse et imposer ses choix aux garçons sans contestation.

Ils marchèrent ainsi une heure sans rien trouver jusqu'à ce que l'intuition féminine d'Anna ne paye. Au détour d'un ruisseau, elle aperçut au loin, entre les arbres, des taches bleues et vertes foncées. Léo et Seb n'avaient de leur côté rien remarqué et elle en profita pour leur jouer un petit tour. Sans les prévenir, elle s'éloigna intentionnellement de la cible afin de trouver un angle où les taches colorées étaient invisibles.

– Je sens qu'on est sur une piste..., dit-elle.

– Ouais c'est ça, bougonna Léo.

– Mon intuition me dit qu'on va trouver quelque chose dans pas longtemps, ajouta-t-elle.

– Si c'est la même intuition qui nous balade depuis une heure, je passe mon tour, plaisanta Seb.

– Exactement ! T'as eu ton moment de gloire, t'as fait ta petite cheffe, tu nous as donné des ordres, t'as même réussi à nous perdre ; alors c'est bon maintenant. En plus, il commence à faire nuit. Donc merci madame, on va reprendre les choses en main, s'exclama Léo sous le regard amusé de Seb.

– Croyez-moi, on va trouver quelque chose dans pas longtemps. Genre dans vraiment pas longtemps ! insista-t-elle.

– Je ne sais pas trop Anna. Il commence à se faire tard, dit Seb en cherchant à la raisonner.

– Allez, s’il vous plaît ! Encore dix minutes !

– Et par quel miracle tu vas nous dénicher quelque chose en dix minutes, alors que ça fait une heure qu’on fait du tourisme sans rien trouver, hein ? s’agaça Léo.

– Intuition féminine.

– Allez, c’est reparti ! s’exclama Léo.

– Bon allez on te suit encore un quart d’heure et après on retourne à la lisière, soupira Seb.

– Super ! s’exclama-t-elle.

Anna reprit la tête du groupe. Elle avait pris soin de garder sa cible sur sa droite et de la contourner. Après quelques mètres, elle changea brutalement de direction et cette manœuvre improbable lui valut des soupirs d’exaspération de Léo et Seb. Ils se dirigeaient maintenant droit vers l’endroit où elle pensait avoir aperçu les taches colorées. Moins de dix minutes plus tard, sous les regards et les bouches ébahis de ses compagnons, ils tombèrent sur un petit camp individuel. Celui-ci était composé d’une cabane en bois recouverte de bâches vert kaki ; il y avait aussi une commode et une large structure recouverte d’une bâche bleue. Armes aux poings ils s’avancèrent avec prudence pour en faire le tour. L’endroit était inoccupé ; cependant la personne qui devait y habiter était partie en cadenassant la porte de la cabane ainsi que la commode extérieure.

– On fait quoi ? demanda Anna.

– On prend tout ce qui a de la valeur et on se barre, lança Léo.

– Quoi ? Mais il y a sûrement quelqu’un qui vit là. On ne peut pas tout lui prendre, dit-elle.

– Euh... si, si, on peut. Regarde-moi.

Léo abattit la crosse de son fusil sur le cadenas de la commode et le fit sauter. Il s'accroupit, plonge la main à l'intérieur et en sortit une boîte de haricots verts qu'il brandit fièrement avant de la mettre dans son sac. Seb n'hésita pas une seconde de plus et en fit de même avec le cadenas de la cabane. Apparemment, il n'y aurait pas de vote sur le sujet, le pillage en règle s'imposait à elle. Anna se joignit aux garçons pour faire l'inventaire des ressources du camp. Ils trouvèrent de nombreux outils, des vêtements féminins, quelques conserves, des munitions, du gasoil et une quantité gigantesque de livres. D'ailleurs, la large structure extérieure recouverte par la bâche bleue était en fait une étagère remplie de livres.

Ils rassemblèrent leurs trouvailles à l'entrée de la cabane et firent un point. Il était 18 h passé et l'obscurité s'était déjà bien installée. Les trois amis se devaient de prendre une décision : partir tout de suite ou passer la nuit sur place et repartir au petit matin en espérant que le propriétaire des lieux ne se pointe pas en pleine nuit. À l'examen de l'état du poêle à bois installé à l'intérieur de la cabane, personne n'avait fait de feu ici depuis plusieurs jours, voire plusieurs semaines.

– Donc on passe la nuit ici ? Vous êtes vraiment certains que personne ne va débarquer en pleine nuit et nous prendre pour des voleurs ? s'inquiéta-t-elle.

– Techniquement on est des voleurs sur ce coup-là, fit remarquer Seb.

– Mais oui, ne t'inquiète pas Anna. Tu vois bien que personne n'est venu ici depuis lustres. Il n'y a aucune raison pour que quelqu'un arrive cette nuit, comme ça.

– T'es sûr ? insista-t-elle

– Certain. En plus on sera au chaud et à l'abri ici. De toute façon si quelqu'un se pointe, on a de quoi se défendre.

– Il a raison. Ne te prends pas la tête et profite de ta victoire du jour, félicita Seb.

– J'avoue, sur ce coup-là, tu nous as bluffé Anna, ajouta Léo en l'embrassant sur le front.

– La prochaine fois vous me ferez peut-être un peu plus confiance j’espère.

– Ah bah, si tu nous sors des coups comme celui-là à chacune de nos sorties, moi je te laisse les clés du camion, rigola Seb.

Ils prirent leurs aises et s’installèrent dans la cabane pour la nuit. L’ambiance était festive, ils blaguèrent, chantèrent et fêtèrent cette dernière expédition qui s’avérait finalement rentable. Anna réalisa que de rester une nuit sur place n’était pas une si mauvaise idée compte tenu des conditions climatiques du dehors. Au moins ce soir, elle n’aurait pas à se plaindre du froid.

Au fil de la soirée et l’alcool aidant, Léo et Seb se mirent en tête de la cuisiner pour savoir comment elle avait pu avoir autant d’intuition et de certitude avant de faire pareille découverte. Anna en rigolait intérieurement et elle n’avait aucune intention de leur dire la vérité.

– Allez dis-nous. Comment tu savais qu’on tomberait sur un camp ? insista Léo.

– Tu veux savoir mon secret ? demanda-t-elle.

– Oui, répondit Léo.

– Vous voulez vraiment connaître mon secret ? insista-t-elle.

– Oui, répondirent en chœur Seb et Léo.

– L’intuition féminine, dit-elle en souriant.

CHAPITRE 48

- Henry -

Henry était médecin, enfin pas vraiment ; il n'était pas diplômé mais avait suivi tout le cursus de médecine jusqu'à ce que la pandémie se déclenche et vienne mettre un terme à son parcours universitaire. Six mois, voilà ce qui l'avait séparé de l'obtention de son diplôme. Toutes ses années d'études avaient été réduites à néant en l'espace de quelques mois à cause d'une bactérie. Un vrai cataclysme, digne des plus grands blockbusters hollywoodiens, qui avait vu l'échec de l'humanité face à la Bactoplasia, l'effondrement des sociétés et la mort de milliards d'êtres vivants. Henry avait consacré ses plus belles années à ses études, sans pouvoir réellement profiter de la vie, au contraire de la plupart de ses amis. Aujourd'hui il faisait partie des survivants, mais il regrettait toutes ces journées et ces nuits passées à bâcher et réviser seul chez lui. Les expérimentations et les plaisirs de la jeunesse n'avaient finalement fait qu'effleurer ses lèvres ; désormais il ne lui restait que le goût des cendres. Malgré tout, Henry ne reniait rien de son passé et de ses acquis ; d'une certaine manière, cela l'avait aidé à passer entre les mailles

du filet et à se retrouver parmi les derniers survivants. Les médecins étaient en voie d'extinction et les communautés s'arrachaient leurs services. Pendant plus d'une décennie Henry avait surfé sur cette réalité et s'était fait une place au soleil, à l'écart de la misère qu'une très large majorité de survivants connaissait.

Henry se sentait parfois héros, souvent escroc, mais la vérité était que lui et ses confrères médecins n'avaient plus les moyens d'exercer leur métier. Les usines pharmaceutiques n'existaient plus depuis longtemps, toutes les compétences avaient été perdues et les survivants se contentaient de vivre sur les stocks épuisables et souvent périmés de médicaments. Le manque de moyens et l'impuissance devant des patients en souffrance, voilà ce qu'était devenu son quotidien. Beaucoup d'entre eux n'avaient pas les ressources pour se payer les bons traitements et il ne pouvait que compatir. Désormais, seuls les privilégiés et les nouveaux riches de ce monde pouvaient encore se soigner correctement.

Mais Henry voulait quand même lutter. À la différence de ses trois confrères qui exerçaient dans la région, il était le seul à parcourir les routes pour offrir des consultations gratuites aux marginaux et aux plus démunis. Lorsqu'il le pouvait, il apportait des médicaments avec lui pour les distribuer ; mais cela était devenu de plus en plus rare. C'était en quelque sorte sa contribution à une fin du monde un peu plus humaine, un point de vue que ne partageaient pas ses confrères. Ces derniers se cantonnaient à exercer dans l'enceinte des communautés et ils traitaient Henry de fou. Ils lui promettaient qu'un jour prochain il contracterait la maladie au contact de tous ces « pouilleux » ; mais lui n'en avait que faire parce que tous finiraient un jour ou l'autre par en mourir. La Bactoplasia ne faisait pas de discrimination et frappait toutes les formes de vie sur Terre. Elle n'offrait qu'une seule issue : la mort, à plus ou moins brève échéance.

Henry était arrivé la veille à Sion pour une halte de quelques jours. Au programme, quelques consultations payantes et des cours théoriques pour une classe d'aspirants médecins. Il suivait une dizaine d'élèves entre Alpha, Sion et Espoir ; et demain, il donnerait cours à trois d'entre eux. Ils étaient tous très gentils et bien intentionnés, mais il était clair qu'aucun d'eux n'avait une vraie vocation pour la médecine. Leurs ambitions se portaient plus sur le titre de médecin et les privilèges qu'offrait ce statut. Henry ne leur en voulait pas, chacun faisait ce qu'il avait à faire pour survivre et améliorer ses conditions de vie ; ce qui l'embêtait un peu plus, c'était qu'aucun de ses élèves n'envisageait d'exercer auprès des plus démunis. Tous craignaient la Bactoplasia de manière irrationnelle. Ils pensaient que les routes et les camps éloignés en étaient infestés, ce qui était évidemment faux. Pour cette raison, Henry avait prévu d'approfondir le sujet de la Bactoplasia lors de son prochain cours, en espérant gommer cette peur et peut-être les rendre plus tolérants.

Henry venait d'en terminer avec ses consultations de la matinée ; gripes, gastros et maladies bénignes s'étaient enchaînées. Il avait également reçu en consultation deux patients atteints d'un cancer. Malheureusement, sans traitements à sa disposition, Henry n'avait pu que constater la dégradation de leur état... et leur conseiller de profiter de leurs entourages pour les semaines ou les mois à venir. L'impuissance quotidienne face à ces cas l'irritait toujours autant. Douze ans plus tôt, ces malades auraient eu une chance de s'en sortir, mais aujourd'hui, ils étaient condamnés au même titre que les personnes contaminées par la bactérie. Leur situation était triste mais Henry avait cessé de se rendre malade pour ça. Le temps et les épreuves l'avaient endurci, au même titre que toutes les horreurs qu'il avait vues durant l'Effondrement et qui lui avaient appris à se détacher de ses sentiments. Son métier était devenu ainsi et il devait faire avec.

Il était l'heure de manger. Henry sortit de la salle de consultation, qu'il louait à la journée à un résident de la communauté, et qui était située sur une artère fréquentée de Sion. Il se rendit ensuite dans un petit restaurant où il avait ses habitudes et où l'on trouvait les meilleurs bouillons de toute la communauté. Assis à côté d'une fenêtre, il observait le ciel orageux et la rue balayée par les bourrasques. Le temps se dégradait et les gens s'inquiétaient qu'une tempête ne survienne bientôt. Les tempêtes dans la région étaient toujours mortelles et celles d'hiver, encore davantage. Les gens y perdaient leurs maisons, leurs récoltes et certains même leur travail. Des gens mouraient de froid, noyés ou écrasés par les chutes d'arbres. Autant de raisons de craindre ce type d'évènement.

Henri regarda sa montre alors qu'il terminait son bouillon ; il lui restait encore une demi-heure avant la reprise de ses consultations. En se pressant un peu, il aurait le temps de passer par la pharmacie pour saluer le vieux Jacques. Ce dernier avait peut-être quelques médicaments périmés à lui céder pour les plus pauvres. Il avala rapidement son café, paya la note et sortit du restaurant. Une fois dehors, une rafale lui fit presque perdre l'équilibre. Les habitants évitaient de sortir et les passants avançaient tête baissée ou zigzaguaient au gré du vent ; heureusement, la pharmacie n'était qu'à 200 mètres de là. Le bâtiment qui hébergeait l'officine était vieux, abîmé et ne payait pas de mine ; seule la grande pancarte indiquait le commerce auquel on avait à faire.

Henry poussa la vieille porte et la clochette tinta. À l'intérieur de la pharmacie la tiédeur moite et l'odeur du bois rance lui remémorèrent que cela faisait déjà un petit moment qu'il n'y était pas venu. La boutique était toujours dans un désordre pas possible, une anarchie dans laquelle seul le vieux Jacques arrivait à s'y retrouver. Selon ce dernier, tout était à sa place et rien n'était perdu, si ce n'est momentanément égaré. Henry s'avança vers le comptoir vide et vit

débarquer de la réserve, non pas le vieux Jacques, mais Ollerg, son patron. Ce dernier vivait d'habitude à Alpha mais possédait tout un tas d'affaires, ici et là dans la région, qu'il visitait occasionnellement.

– Tiens Ollerg, comment ça va ? salua-t-il.

– Ah Henry ! Bonjour.

– Jacques ne travaille pas aujourd'hui ? s'étonna Henry.

En quatre ans il n'avait jamais vu Jacques absent. Le vieux, comme un fantôme, hantait ce lieu chaque jour de son humeur bougonne et ne prenait que très rarement des congés. Même s'il était toujours en train de râler Henry l'appréciait beaucoup.

– M'en parle pas. Ce vieux débris a claqué ce weekend, répondit affectueusement Ollerg.

– Oh mince. Désolé, toutes mes condoléances. Il ne me semblait pourtant pas malade.

De quoi est-il mort ?

– Je ne sais pas trop... de vieillesse probablement, plaisanta Ollerg.

Henry esquissa un sourire. Il est vrai que le vieux Jacques avait presque 80 ans, un miracle par les temps qui couraient. En y repensant, Henry fit le constat que Jacques était de loin l'homme le plus âgé qu'il connaissait dans la région. La plupart des survivants n'avaient guère plus de 45-50 ans, et les vieux comme les enfants, étaient devenus des espèces en voie de disparition.

– Une chose que l'on ne connaîtra jamais, hein doc ?

– La vieillesse ? Oui c'est plus que probable en effet.

– Non plus sérieusement, les voisins m'ont dit qu'il avait choppé une saloperie ces derniers jours et qu'il crachait ses poumons. Une pneumonie ou un truc du genre. Et pourtant ce ne sont pas les médicaments qui manquent ici pour se soigner. Mais non, monsieur a préféré mourir cette semaine pour me mettre dans le caca. Ah, il m'aura enquiné jusqu'au bout ce

vieux con ! s'exclama Ollerg.

Henry sourit. C'était tout Ollerg ça, un ton acerbe pour plaisanter de tout, même des évènements les plus graves.

– Il t'appréciait beaucoup tu sais ? dit Henry.

– C'était la moindre des choses, je le logeais et le nourrissais. Mais oui, je l'aimais beaucoup aussi. Il était droit et au moins je pouvais lui faire confiance pour tenir la boutique.

– Oui c'est sûr. Du coup tu vas reprendre l'affaire en main et t'installer à Sion ? taquina Henry.

– Et puis quoi encore ! Tu crois que je n'ai que ça à faire ? Non, non, il faut que je trouve un gars de confiance pour prendre la relève. C'est pour ça que je suis là. D'ailleurs doc, tu ne serais pas intéressé par l'affaire à tout hasard ? Tu connais déjà les médocs et en plus je sens que tu as la fibre commerciale.

– Non sans façon, mais merci de penser à moi, répondit Henry en rigolant.

– Ah oui, j'avais oublié, ton truc à toi, c'est de sauver le monde et voler au secours de la veuve et de l'orphelin, se moqua Ollerg.

– Oh, je n'ai pas cette prétention mais je fais ce que je peux pour aider ceux qui en ont besoin. D'ailleurs tu pourrais également y participer...

– Et comment je ferais ça ?

– En acceptant de faire don de quelques médicaments pour les plus pauvres que je consulte sur les routes.

– Moi et la charité ça fait deux. En tout cas, ce n'est pas ce qui m'a permis de m'en sortir dans ce monde, ça je te le garantis. Et puis j'ai des bouches à nourrir, tu ne vas quand même pas m'obliger à enlever le pain de la bouche de mes gosses.

– Depuis quand tu as des enfants ? s'étonna Henry.

– Je n'en ai pas... mais je pourrais très bien en avoir ou même adopter un de tes pouilleux, qui sait ?

– Adopter ce serait un bon début, surtout pour toi.

– Non, c'est idée de merde. Je vais plutôt me contenter de te filer quelques boîtes de médocs pour avoir bonne conscience, ajouta Ollerg en souriant.

– Deal !

– Par contre ne te fais pas trop de films, tu ne vas pas dévaliser la boutique.

– Ne t'inquiète pas, l'important c'est de participer. Bon après, c'est vrai que plus grande sera la quantité et mieux ce sera pour moi.

– N'oublie pas que le mieux pour toi ça s'appelle la ruine pour moi. Je te donnerai ce que je peux.

– Très bien.

– T'es sûr de ne pas vouloir tenir la boutique ? T'as les qualités pour en tout cas. Regarde, tu es en train de me braquer et je dis oui. Tu passes à côté de ta vocation Henry !

– J'y penserai. Pas longtemps mais j'y penserai. En tout cas, c'est bien triste pour le vieux Jacques.

– Ouais, ouais. Il est mieux où il est maintenant, crois-moi.

– C'est sûr. Bon moi, je ne vais pas tarder, j'ai des consultations cet après-midi. Je te dis à bientôt. Je repasserai dans deux ou trois jours avant de repartir sur les routes, d'ici là, vois ce que tu peux mettre de côté pour moi.

– Tu ne perds pas le nord, doc. OK, on fait comme ça. Par contre, tu risques de devoir allonger la durée de ton séjour à Sion. Il y a une tempête qui arrive et on sera sûrement sous le déluge d'ici là.

– Ah oui ? Tu as des infos sur cette tempête ?

– Ouais, ça devrait péter demain ou après-demain. Et ensuite on en aura pour plusieurs

jours. C'est ce que l'on m'a dit, et l'info vient d'Alpha.

– D'accord. Je m'en doutais un peu, mais c'est toujours bon d'en avoir confirmation. Bon, je ne t'embête pas plus longtemps, je vais être en retard. Bonne chance dans tes recherches Ollerg.

– À plus, doc.

Henry quitta la pharmacie pour affronter de nouveau les éléments déchaînés qui n'annonçaient rien de bon. Sur le trajet, il tentait de se souvenir de la dernière fois où il avait vu le vieux Jacques. Il se souvint surtout de son humeur massacrant mais également du sachet de médicaments qu'il lui avait cédé avant son départ. Le vieux Jacques se vantait toujours qu'il serait le dernier survivant dans ce monde, et qu'il danserait sur leurs tombes. En définitive, il n'aura pas eu ce privilège.

CHAPITRE 49

-Rafaël-

L'orage grondait et l'inquiétude gagnait Rafaël. Ces dernières années il avait vécu plusieurs tempêtes, et s'il avait appris une chose, c'était que chacune d'entre elles était plus dangereuse et dévastatrice que la précédente. Il avait vu des gens se noyer dans des inondations, se faire faucher par des débris portés par le vent ou être écrasés par des arbres. Lui et sa mère avaient même échappé de peu au passage d'une tornade. Les conditions climatiques s'étaient tellement dégradées au fil des ans, qu'il se demandait si cette planète ne s'était pas coordonnée avec la pandémie pour éradiquer aussi rapidement que possible toute forme de vie.

Si le temps était exécrable, ses rapports avec Cloé étaient, eux, au beau fixe. Honnêteté et complicité, voilà ce qui pouvait le mieux définir les piliers de leur nouvelle entente. Depuis dix jours et l'épisode nocturne qui l'avait poussé à abandonner la jeune fille dans les bois, tout semblait être rentré dans l'ordre. Cloé avait mis de côté ses rancœurs envers lui et Rafaël avait enterré l'idée de l'abandonner. Maintenant, ils marchaient ensemble en direction de l'Ouest où

ils prendraient un nouveau départ.

Sur les routes, la chasse à l'homme avait repris de plus belle. Il faut dire que l'arrestation des trois hommes du camp Ochoa avait fait des émules dans la population, et les chasseurs de primes s'étaient multipliés pour attraper les fugitifs restants et décrocher le pactole. Cela les avait obligés à redoubler de vigilance, à éviter autant que possible les routes et à leur préférer les sentiers et chemins de campagne. Rafaël avait malencontreusement brûlé sa vieille carte et son seul pantalon de rechange en voulant le faire sécher une nuit au-dessus du feu ; ils avançaient désormais sans repères. À cause de cela, le temps perdu était considérable. Entre les itinéraires bis, les erreurs d'orientation et les culs-de-sac, ils s'étaient retrouvés plus d'une fois au milieu de nulle part. Et tout ça, c'était sans compter le climat hivernal qui les ralentissait.

Un autre problème d'envergure était l'épuisement de leurs provisions et les difficultés de ravitaillement. Rafaël ruminait encore après ce jour où ils avaient abandonné la remorque du side-car en forêt car celle-ci contenait la majorité de leurs denrées alimentaires. Et comme ils évitaient les camps en ce moment, ils n'avaient pas pu échanger les objets inutiles qu'ils transportaient. Leur seule solution pour s'en sortir : rationner le peu de nourriture qu'ils avaient, jusqu'à ce qu'ils trouvent des camps plus isolés dans lesquels ils pourraient marchander en toute sécurité.

Il faisait à peine jour et ils étaient encore fatigués. La nuit avait été pénible à cause du vent qui avait sifflé sans discontinuer sur leur petite tente Quechua. Pour éviter qu'elle ne se renverse, ils s'étaient relayés toute la nuit et n'avaient donc pas beaucoup dormi.

Alors que le tonnerre grondait à l'Ouest, Rafaël ralluma le feu qui s'était éteint. Cloé dormait encore et, après une nuit pareille, elle méritait bien une petite grasse matinée. En attendant, Rafaël fouilla dans son sac pour en sortir le seul repas dont ils disposeraient pour la

journée. C'était une boîte de lentilles. Et ce soir, ils grignoteraient quelques biscuits pour ne pas dormir le ventre vide. Rafaël ouvrit la boîte de conserve avec son canif. Au fil du temps, il avait développé sa propre technique ; celle-ci ne valait pas un bon vieil ouvre-boîte mais était tout aussi efficace. Il plaça ensuite la boîte au-dessus du feu en s'aidant de bouts de bois verts et humides en équilibre sur deux pierres. En face du feu, dos au vent, il veilla ensuite à ce qu'elle ne se renverse pas.

Si seulement j'avais une idée de l'endroit où on se trouve. C'est de ma faute, je suis trop con. Brûler son pantalon et la carte dedans, y'a qu'à moi que ça arrive. C'est à se demander comment je suis resté encore en vie jusque-là...

Avec un bâton, il traça approximativement la carte de la région sur le sol. Il y avait le fleuve qui la traversait, les trois communautés, la forêt de Célian, les bois et les camps qu'il connaissait, et puis sur les extérieurs la direction des grandes villes. Ces dernières avaient été vidées de leurs habitants par la pandémie et il n'imaginait personne pour y vivre désormais. Il en connaissait trois de nom, au nord Saint-Paul, à l'ouest Roselin et au sud-Ouest Sarranlet. Rafaël ne connaissait pas ce coin paumé de France ; lui comme les autres survivants, étaient arrivés là par la force des choses, pour échapper à la forme la plus virulente de la Bactoplasia qui avait ravagé les régions du sud et les plus grandes villes du pays. Ici ils étaient isolés, raison pour laquelle la bactérie prenait plus de temps à se propager. Mais jusqu'à quand ? Rafaël ne le savait pas, mais une chose était sûre, un jour ou l'autre tous seraient contraints de fuir à nouveau, et ce, jusqu'à ce qu'aucun endroit ne soit épargné.

Cloé émergea de la tente. Emmitouflée dans son manteau elle s'étira et baya aux corneilles.

– Bonjour la marmotte. Bien dormi ?

– Arf. Cette nuit a été horrible. Je la mets dans mon top 10 des nuits pourries, répondit Cloé.

– T'en verras des pires, crois-moi.

– Merci de me redonner le moral...

– Lève la tête et regarde ce qui nous attend par là-bas, dit-il en pointant du doigt le ciel derrière lui.

– Ah oui, c'est sombre. Il y a même des éclairs ! C'est juste un orage tu crois ?

– Je dirais plutôt que c'est une tempête en approche. Et que ce que tu vois là ce n'est qu'un avant-goût. Donc pour demain, il va falloir trouver un abri à peu près solide afin de passer cette tempête. Il faudra également essayer de s'éloigner des cours d'eau.

– Pourquoi ?

– À cause des crues et des inondations. D'ailleurs tu sais nager ?

– Non. Et toi ?

– Vite fait. Disons que j'arrive à faire 100 mètres et qu'ensuite je coule, plaisanta Rafaël.

– C'est déjà ça. Au moins tu survivras 100 mètres de plus que moi, répondit Cloé en pouffant de rire.

– Allez, assieds-toi, on va manger.

Cloé, enjouée, s'assit à côté de lui pour être dos au vent. Rafaël retira la boîte de lentille du feu puis remplit les deux auges à parts égales.

– Je meurs de faim. On mange quoi ? demanda Cloé.

– Alors, au menu du jour, lentilles en boîte, un biscuit chacun et un peu de thé. Un festin de rois !

Cloé ne put réprimer son dégoût. Il est vrai que sur leurs quatre derniers repas ils avaient mangé trois fois des lentilles sans aucun assaisonnement. À ce stade, ils ne mangeaient

plus par plaisir mais uniquement pour avoir quelque chose dans l'estomac afin de passer la journée.

– J'espère vraiment qu'on va réussir à échanger quelques trucs pour acheter à manger, dit-elle en triturant dans son assiette.

– Oui, il va falloir acheter à manger rapidement et se débarrasser de tous les trucs inutiles qu'on trimbale. Je ne connais pas trop le coin, donc je ne peux pas te dire quand est-ce qu'on tombera sur un camp. Mais dès qu'on en trouvera un, peu importe le risque, on fera un peu de troc.

– D'accord. Bon ben... bon appétit.

– Merci, bon appétit !

Leur petit-déjeuner avalé et leurs affaires rangées, Rafaël et Cloé reprirent la marche en direction de l'ouest... et de l'orage lointain qui menaçait lentement mais sûrement de les engloutir. Un vent à décorner des bœufs venait de face, et la marche était d'autant plus difficile qu'ils avançaient à découvert. Les vastes plaines, grises et désertiques, ne ressemblaient à aucun paysage qu'il connaissait en France. Et pourtant, ces panoramas se multipliaient à mesure que la vie disparaissait. Rafaël en était persuadé, s'il avait une vue globale de la Terre, celle-ci devait être plus grise que colorée, telle une pomme rongée par la moisissure.

La pluie ne tarda pas à assombrir le tableau, et les flocons de neige fondue rendirent rapidement leur avancée douloureuse. Pour ne pas se retrouver détremés et risquer d'attraper un mauvais rhume, ils furent contraints de s'arrêter au milieu d'un champ, de déplier la tente et se réfugier à l'intérieur en espérant une accalmie. Assis en face l'un de l'autre, Rafaël et Cloé tendaient leurs bras tels des épouvantails pour lutter contre le vent qui lessivait les toiles et menaçait de les renverser. Cette position inhabituelle provoqua chez eux un fou rire irrépressible. Sans avoir à se parler, ils se demandaient bien dans quel pétrin ils s'étaient encore

mis.

Le jeu d'équilibriste dura près d'une heure. La pluie avait cessé mais le vent continuait de souffler. Rafaël jeta un œil dehors et constata l'état pitoyable du champ, transformé en vrai borbier. Une fois la tente repliée ils reprirent la marche. Leurs chaussures ruisselaient, et chaque pas dans la gadoue semblait être une mélodie cocasse de pets et sifflements qui accompagnait la traversée du champ. Poursuivre sur ce terrain ne pouvait que leur apporter des ampoules avant la fin de journée. Rafaël sentait ses chaussettes imbibées d'eau et ses pieds moites frotter contre le cuir de ses chaussures. Alors qu'ils pensaient devoir être condamnés à marcher éternellement dans ce borbier, ils aperçurent à 800 mètres les contours d'une petite route bitumée.

– Rafaël ! Regarde là-bas, une route ! s'exclama Cloé.

– Alléluia ! J'y croyais plus. Allez encore un effort.

La simple résistance du bitume sous leurs pieds suffit à leur redonner le sourire. La petite route était humide mais ils prirent le temps de s'asseoir par terre pour enlever leurs chaussures et essorer leurs chaussettes avant de continuer. Tous deux étaient d'accord pour suivre la route, peu importe si celle-ci déviait de l'Ouest vers le Nord. L'essentiel était d'économiser leurs forces et de trouver un camp ou un abri pour les jours à venir. Rafaël ne connaissait pas cette route et n'avait aucune idée de jusqu'où elle les mènerait. L'asphalte était vraiment très abîmé et des nids-de-poule, gorgés d'eau, se succédaient tous les dix mètres. Au moins ils avaient peu de chance de croiser des véhicules sur cette route.

Les paysages étaient les mêmes après chaque virage ; ils étaient plats, gris et monotones, jusqu'à atteindre les premiers bosquets bordant la route. Des arbres sans âme peuplaient seulement quelques tronçons et les paysages alternaient à présent entre champs stériles et

bosquets morbides. Par la suite le dénivelé de la route changea. Les premières pentes douces firent leur apparition laissant ensuite la place à des morceaux plus pentus, de quoi épuiser des organismes en manque d'énergie. Pour adoucir leur calvaire, ils partagèrent les écouteurs du lecteur mp3 et écoutèrent de la musique. Cloé choisissait les chansons mais elle avait la gâchette trop facile au goût de Rafaël. La jeune fille zappait la plupart des morceaux en plein milieu, ce qui était particulièrement frustrant et désagréable. Malgré ça Rafaël ne bronchait pas, au moins la musique couvrait un peu le bruit harassant du vent et leur faisait oublier momentanément la faim et l'épuisement.

Alors qu'ils venaient de dépasser les derniers arbres d'un bosquet, ils aperçurent au loin une femme courir sur la route. Immédiatement ils stoppèrent la musique et reculèrent pour se coller aux derniers arbres en bord de route. Il y avait quelque chose d'étrange dans l'attitude de cette femme, elle boitait dans sa course et jetait régulièrement des coups d'œil en arrière. Elle devait fuir quelque chose. Rafaël regarda Cloé, cette dernière avait aussi remarqué que quelque chose clochait et qu'ils feraient mieux de faire profil bas. Rafaël plaça un doigt sur sa bouche pour lui dire de ne pas faire de bruit, ce à quoi elle répondit par un signe de tête.

La femme ne les avait pas aperçus et elle poursuivait sa course dans leur direction. Rapidement la situation dégénéra. Un grondement lointain se fit entendre et quelques secondes plus tard un quad déboulait dans le virage, zigzaguant sur la route pour éviter les nids-de-poule. La femme se retourna brusquement et, apercevant le quad à ses trousses, poussa un cri et appela à l'aide. Rafaël et Cloé n'esquissèrent aucun mouvement, au contraire, ils s'enfoncèrent un peu plus à l'abri des arbres et se tapirent pour observer la suite des événements. Le quad rattrapa la femme en un rien de temps. Deux personnes étaient à bord de l'engin. Le conducteur nez dans le guidon devait être un homme car sa longue barbe le trahissait, quant au passager, debout à l'arrière, ce devait être une femme. Les deux individus sur le quad criaient pour

effrayer la femme. Ils semblaient s'amuser d'elle en la talonnant et en faisant vrombir le moteur. Brusquement, la femme en fuite tenta de quitter la route pour leur échapper mais la passagère du quad, ne lui en laissa pas l'opportunité. En un éclair cette dernière décrocha un lasso de sa taille, le fit tourner quatre fois autour de sa tête avant de le lancer sur sa proie. Rafaël vit le lasso voler dans les airs, replonger et encercler gracieusement la fuyarde. C'est alors que le quad pila net et que la cowgirl tira sèchement sur la corde en penchant son corps en arrière. L'anneau du lasso glissa sur les épaules menues de la femme en fuite et se resserra sur son cou, ce qui lui fit perdre l'équilibre et la fit tomber en arrière. Cloé laissa échapper une exclamation d'horreur en voyant la chute brutale de la fugitive. Rafaël crût même un instant que ce coup du lapin avait brisé le cou de la malheureuse. Mais cette dernière était bien en vie et continuait de se débattre au sol malgré la corde qui l'étranglait. Les deux individus sautèrent alors du quad pour se saisir de leur proie et n'hésitèrent pas à utiliser ce qui ressemblait à un taser pour la calmer.

Une fois maîtrisée et ligotée ils la portèrent et l'installèrent à l'arrière du quad comme un vulgaire sac de patates. La pauvre femme ne bougeait plus, les chocs électriques l'avaient probablement mise K.O.

Terrorisés par ce qu'ils venaient de voir, Rafaël et Cloé restèrent tapis au sol jusqu'à ce que le quad redémarre et que les individus retournent d'où ils étaient venus.

Une fois sûrs qu'ils étaient bien partis, Rafaël et Cloé se relevèrent afin de reprendre leurs esprits. Le moins que l'on puisse dire, était que la scène à laquelle ils venaient d'assister avait été choquante. Elle sonna pour eux comme un avertissement des dangers qui guettaient sur les routes de cette région. Quoi qu'il ait pu faire cette femme, elle ne méritait sûrement pas d'être traitée de la sorte. Ces deux monstres l'avaient poursuivie comme un animal en fuite et ligotée comme un vulgaire gibier.

– C’était qui cette dame ? Pourquoi ils lui ont fait ça ? s’inquiéta Cloé.

– Aucune idée.

– Elle faisait partie des fugitifs comme toi ?

La question méritait d’être posée, mais Rafaël était presque certain qu’aucune femme n’avait été impliquée dans le vol du convoi. De plus il n’avait entrevu que des noms d’hommes sur les panneaux de recherche des fugitifs.

– Non, il n’y avait aucune femme parmi les voleurs. Elle a peut-être commis un autre délit... je ne sais pas, répondit-il.

– Et tu crois que c’étaient des chasseurs de prime ?

– Je ne sais pas, mais ça m’en avait tout l’air. Va falloir qu’on redouble d’attention.

– Oui c’est sûr. Qu’est-ce qu’on fait maintenant ? Perso, je suis fatiguée et je n’ai plus trop envie de continuer dans cette direction, dit-elle en pointant le virage où les individus avaient disparu.

– Je pense aussi qu’on a eu notre dose d’adrénaline pour la journée. On peut passer la nuit dans ce bosquet, en s’installant le plus loin possible de la route. Qu’est-ce que tu en penses ?

– Ça me va. Et pour demain ? interrogea Cloé.

– Demain on continuera en évitant au maximum de marcher sur la route. On tentera de passer à travers les bois et les champs, en espérant qu’ils soient un peu plus praticables qu’aujourd’hui.

CHAPITRE 50

-Léo-

L'étanchéité du toit, la chaleur du poêle à bois, le confort du lit qu'il partageait avec Anna... non pas de doute, passer la nuit dans cette cabane avait clairement été la meilleure solution pour eux. D'autant que dehors le vent, la pluie et l'orage s'étaient déchaînés durant toute la nuit.

Ils n'avaient pas reçu la visite impromptue du propriétaire de la cabane comme s'en était inquiétée Anna. Léo en était persuadé, celui-ci devait être mort ou parti passer l'hiver dans un lieu plus hospitalier. Il était évident qu'une personne saine d'esprit ne pouvait pas vivre à longueur d'année ici, au milieu d'une forêt morte. Leur débat d'hier soir avait même tourné autour de cet inconnu. Anna était persuadée qu'il s'agissait d'une femme alors que Léo et Seb penchaient davantage pour un couple. Comment une femme pouvait-elle survivre seule au milieu de nulle part avec tous les dangers de ce bois, ressemblant étrangement à la forêt de Célian ? Pour Léo, ce n'était pas crédible mais Anna n'en avait pas démordu ; et finalement le

débat s'était clos sur un point d'interrogation qui ne serait certainement jamais résolu.

Toujours au chaud sous les couvertures, Léo dégagea son bras pour regarder l'heure. Il était 7 h 22 au cadran de sa montre, et huit heures de sommeil avaient été plus que suffisantes pour lui. Il s'extirpa du lit et s'étira longuement avant d'aller remettre quelques livres au feu. C'était son idée ; malgré le stock de bois à l'arrière de la cabane il avait pris l'initiative, la veille, de se servir dans la bibliothèque extérieure qui était bien plus proche. Après tout, ce n'est pas comme si ces bouquins avaient encore une quelconque valeur ; à défaut, ils faisaient office de très bons combustibles.

Dans les réserves de la cabane Léo avait mis la main sur du café, du bon, un pur bonheur pour ses papilles. Sans tarder, il prépara le café matinal pour Anna et Seb encore endormis. L'odeur ne tarda pas à faire son effet et tira doucement les deux loirs de leur sommeil. Autour du poêle, ils déjeunèrent en évoquant la bonne nuit qu'ils venaient de passer et le chemin qu'il leur restait à parcourir jusqu'au camp Canot.

Après une courte toilette, ils rassemblèrent toutes leurs affaires ainsi que les biens de valeur qu'ils avaient récupérés sur le camp. Tandis qu'Anna et lui empaquetaient le butin, Seb en profita pour faire un dernier tour du site et vérifier qu'ils n'étaient pas passés à côté d'une cache secrète. Mais alors qu'ils s'apprêtaient à sortir le retrouver, Seb rentra précipitamment à l'intérieur de la cabane et leur fit signe de prendre leurs armes et de ne pas faire de bruit.

- Qu'est-ce qui se passe Seb ? chuchota Anna.
- J'ai vu deux personnes en approche. Ils sont à 400 mètres environ.
- Ce sont des infectés ? demanda Léo.
- Non je ne crois pas. Enfin j'en suis sûr, ils sont armés de fusils. Il y a un homme et une

femme.

– Ça doit être les gens qui habitent ici ! Oh mon Dieu, on est en train de les voler, ils vont nous tuer ! Qu'est-ce qu'on fait ? paniqua Anna.

– Nous aussi on est armés et on est trois, donc on a l'avantage, annonça Léo.

– Personnellement je privilégierai le dialogue. On peut aussi dire qu'on était perdus, qu'on est tombé sur leur camp et, comme il n'y avait personne, on a décidé d'y passer la nuit, proposa Seb.

– Moi, je propose qu'on se tire de là en laissant leurs affaires avant qu'ils n'arrivent, pressa Anna.

– Et pour leurs affaires, comment tu veux justifier ça ? fit remarquer Léo.

– Ah oui c'est vrai. Je ne sais pas, on improvisera. Prenez vos armes en attendant et tenez-vous prêts.

Seb retourna près de la porte pour surveiller l'extérieur pendant qu'Anna et lui chargeaient leurs fusils.

– On peut toujours s'enfuir, répéta Anna.

– Trop tard, annonça Seb.

– Tu les vois ?

– Oui, ils sont juste en face, à 150 mètres. Je crois qu'ils ont compris que quelque chose clochait.

– Ah merde, le poêle ! s'écria Léo.

Le poêle avait une petite cheminée qui montait et passait par le toit de la cabane. Les deux individus avaient sûrement vu la fumée s'en échapper et s'étaient rendu compte que des gens occupaient les lieux. Anna se précipita pour éteindre le feu du poêle ce qui provoqua encore plus de fumée.

– Bon, maintenant c'est sûr qu'ils nous ont repérés, s'agaça Léo.

Ils attendaient en silence que quelque chose se passe. Seb les avait perdus de vue et ils étaient maintenant aux aguets du moindre bruit. Soudain deux coups de feu retentirent. Dans un réflexe, tous trois s'accroupirent.

– Dehors ! cria une voix à l'extérieur.

C'était une voix féminine, et tous les trois se regardèrent sans trop savoir que faire. D'un commun accord aucun d'eux ne répondit.

– Je sais que vous êtes cachés dans ma maison. Sortez immédiatement ! somma la femme.

– Nous aussi on est armés ! On veut bien sortir, mais on veut être sûrs que ça ne dégènera pas en fusillade, répondit Seb.

– D'accord ! On ne vous tirera pas dessus, c'est promis. Maintenant sortez !

Léo, Anna et Seb se regroupèrent près de la porte pour se mettre d'accord sur la marche à suivre.

– Qu'est-ce qu'on fait ? On sort ? chuchota Anna, inquiète.

– On n'a pas trop le choix j'imagine, faut qu'on sorte, répondit Seb.

– Sinon, je propose que Seb et moi on sorte. Toi Anna, tu restes cachée à l'intérieur et, pendant qu'on négocie dehors, tu prends une partie du butin et tu le caches dans nos sacs. On ne va pas partir sans rien quand même ! Vous en pensez quoi ?

– Super plan. Moi ça me va. Anna ? dit Seb.

– Je ne sais pas si c'est une bonne idée de prendre leurs affaires. Ils vont s'en apercevoir, non ?

– Mais non t'inquiète. Prends ce qui nous sera le plus utile et laisse le reste dans un coin bien en évidence, insista Léo.

Anna accepta à contrecœur et commença à déballer le butin.

– Allez ! On n'a pas de temps à perdre ! s'impatienta la femme.

– Très bien, on sort ! lança Léo.

Fusils à la main, Seb et Léo ouvrirent la porte et sortirent à la rencontre des deux inconnus. Ceux-ci se tenaient en face de la cabane, juste à côté de la bibliothèque. La voix qui leur avait parlé était celle d'une jeune femme qui devait avoir l'âge d'Anna. Elle était fine et élancée avec de longs cheveux noirs, un visage mince, harmonieux et portait des lunettes. À côté d'elle, son compagnon était pour le moins impressionnant. Il devait mesurer pas loin de deux mètres, avait une carrure d'armoire à glace, un visage saillant et impassible. Tous deux étaient vêtus de parkas et sacs militaires, mais seule la femme était armée d'un fusil d'assaut. L'homme lui, n'avait pas d'arme et se tenait droit comme un piquet.

Le vent soufflait en rafale et sifflait dans leurs oreilles, au loin l'orage grondait et offrait un côté dramatique à ce face-à-face. Après s'être jaugé quelques secondes du regard, Seb brisa le silence.

– Bonjour. Je crois que l'on vous doit quelques explications.

– Vous êtes chez moi. Qu'est-ce que vous foutez là ? lança sèchement la jeune femme.

– On ne cherche pas de problèmes. On est tombé sur votre camp hier soir. Il n'y avait personne et avec l'orage, la pluie, on avait besoin de s'abriter. On s'est donc permis d'entrer pour se réfugier dans votre maison. Nous sommes vraiment désolés pour le désagrément, expliqua Seb.

– Si vous ne cherchiez qu'un abri, expliquez-moi pourquoi mon garde-manger extérieur est vide.

La jeune femme pointa la petite commode avec son fusil. Celle-ci était éventrée et avait été vidée de tout son contenu la veille.

– Quand on est arrivé sur votre camp, c'était déjà comme ça. Toutes les portes étaient ouvertes et la plupart de vos affaires avaient disparu, improvisa Léo sous le regard oblique et consterné de Seb.

– Ne me prenez pas pour une idiote. Vous vous êtes servis plutôt ! s'énerva-t-elle.

– On ne ment pas, répondit Seb.

– Je ne vous crois pas. Vous n'êtes que deux ? demanda-t-elle.

– Oui, répondit instinctivement Léo.

– Cette information est incorrecte. Une troisième personne, armée, se trouve à l'intérieur de ce bâtiment. Il s'agit d'une femme ! avertit le colosse de deux mètres au visage impassible.

À ce moment-là, la jeune femme leva son fusil d'assaut pour les mettre en joue. Léo et Seb en firent de même. Le colosse lui, fit un pas en avant pour protéger la jeune femme.

– Wow, wow, wow, on se calme ! On a dit qu'on ne voulait pas que ça dégénère, s'écria Seb.

– Pour ça, il ne fallait pas me mentir ! Dites à votre amie de sortir tout de suite de ma cabane.

– OK, ok. Anna, tu peux sortir s'il te plaît ? demanda Seb.

Quelques secondes plus tard Anna émergea timidement de la cabane.

– Voilà. Tout le monde est là, on n'a plus rien à cacher. On ne veut pas de problèmes avec vous, tout ce qu'on veut c'est récupérer nos affaires et reprendre notre route. Est-ce que c'est possible ? demanda Seb.

– Rendez-moi d'abord tout ce que vous m'avez volé.

– On n'a rien vo..., commença Léo avant d'être interrompu par Seb.

– Tais-toi Léo ! Pas de problème, on a rassemblé tout ce qu'on voulait prendre dans un

coin de votre cabane. On va juste récupérer nos sacs à l'intérieur et reprendre notre route. Ça vous va ?

La jeune femme semblait réfléchir.

– D'accord mais je vous préviens, ne faites pas les cons. Tiens, prend ça Dom.

Elle tendit un pistolet semi-automatique à l'homme en les gardant toujours en joue avec son fusil.

– S'ils tentent quelque chose, tu les neutralises. À votre place, je ne tenterais rien de stupide, ajouta-t-elle.

L'homme tendit son bras et les pointa avec l'arme. Léo trouva un peu prétentieux de croire que cet énergumène et son pistolet pouvaient leur faire face, à lui seul. Mais bon, le but était de ne pas déclencher une fusillade inutile ; avec un peu de chance, Anna avait réussi à remplir leurs sacs un maximum.

La jeune femme s'avança, déterminée, dans leur direction. Elle passa à côté d'eux sans un regard puis s'engouffra dans la cabane. Avec Anna et Seb, tous restèrent plantés là à attendre. Derrière eux, ils entendaient le remue-ménage que la jeune femme faisait à l'intérieur.

– Qu'est-ce que... Putain ! Bande de salopards ! Vous avez brûlé mes livres ?! hurla-t-elle de l'intérieur.

– On est désolé madame ! s'excusa Anna qui n'osait pas se retourner.

– Bande d'abrutis ! Il y a des bûches dehors pour le poêle à bois ! Non, non, non !

Un instant plus tard, leurs sacs volèrent par la porte de la cabane et s'écrasèrent au sol.

– Non mais oh ! On se calme là-dedans, s'emporta Léo.

Sa remarque sembla attiser un peu plus la colère de la jeune femme et le boucan reprit de plus belle à l'intérieur. Elle ressortit finalement avec deux sacs sous les bras, un vide et

l'autre rempli d'objets qu'Anna n'avait pas trouvé bon d'emporter. Il s'agissait principalement de vêtements, photos et autres babioles sans intérêt. Léo tourna la tête pour regarder ce qu'il restait dans la cabane. À sa grande surprise, la jeune femme avait laissé tout un tas d'objets beaucoup plus utiles comme des conserves, de l'alcool et des piles. Léo se demanda comment ils n'avaient pas trouvé tout ça. Il devait sûrement y avoir une cache à l'intérieur même de la cabane qu'ils n'avaient pas trouvée. Silencieusement, Léo pesta et jeta un regard dépité à Seb. La jeune femme passa devant eux et déposa ensuite le sac rempli au pied du colosse qui les pointait toujours avec son pistolet. Elle prit ensuite le sac vide, se tourna vers la bibliothèque et commença à choisir des livres pour les mettre dans le sac. De temps à autre, ils l'entendaient jurer lorsqu'elle découvrait qu'un livre manquait sur l'étagère et ils se figeaient lorsqu'elle se tournait pour leur jeter un regard assassin. Une fois le sac plein, elle le déposa à côté de son ami puis, toujours en silence, elle repassa devant eux pour se rendre dans la cabane. Au moment où elle passa, Seb tenta de prendre la parole.

– La ferme ! coupa-t-elle sèchement avant qu'il n'ait pu dire un mot.

Seb n'insista pas. Tout comme lui, Léo attendait juste que la mascarade se termine pour ficher le camp de là. Cependant, ils sortirent tous de leur silence lorsque la jeune femme revint avec un jerrican d'essence, entra dans la cabane et aspergea toutes les affaires restées à l'intérieur.

– Mais qu'est-ce que vous faites ? s'exclama Léo.

– Vous n'allez quand même pas brûler toutes ces provisions ? demanda Seb.

– D'abord ce sont MES provisions et j'ai le droit d'en disposer comme je l'entends, répliqua-t-elle.

– Si vous n'en voulez pas, nous on veut bien les récupérer.

– Et c'est pour cette raison que je les brûle, répondit-elle.

– Mais pourquoi ? s'insurgea Léo.

– Parce que si vous êtes capables de brûler mes livres pour faire du feu alors qu’il y a un stock de bois derrière la cabane, je ne vois pas pourquoi je vous ferais cadeau de toutes ces provisions.

– Vous êtes folle. Nous on s’en fiche mais vous, vous en aurez sûrement besoin pour cet hiver. Vous êtes bête au point de vous saborder pour rien, s’emporta Anna.

– Si j’ai besoin de tes conseils ma belle je te sonnerai. En attendant, occupe-toi de tes oignons. Ne vous inquiétez pas pour moi bande de pilleurs.

– On se calme. Faites ce que vous avez à faire, comme ça chacun pourra repartir de son côté, calma Seb.

La jeune femme fit ensuite le tour de la cabane pour l’arroser, puis elle s’attaqua à la commode vide mais épargna l’étagère sur laquelle il restait quelques livres. Elle sortit ensuite de sa poche un paquet de cigarettes et un briquet.

– Maintenant prenez vos affaires et dégagez, dit-elle en allumant une cigarette.

– D’accord. Allez les amis on y va, dit Seb.

– Sale peste..., glissa Anna en récupérant son sac.

Tous les trois récupérèrent leurs sacs puis s’éloignèrent de ce qui allait bientôt devenir un immense brasier. Léo avait été impressionné par l’aplomb, le caractère et la confiance de la jeune femme. À deux-cents mètres du camp, Seb leur fit signe de ralentir puis il les emmena à l’abri derrière une haie de ronces.

– Qu’est-ce qui t’arrive ? demanda Léo.

– Il y a quelque chose qui cloche dans cette histoire. Vous voulez bien qu’on attende un peu ici pour voir ce qu’il se passe.

Léo et Anna échangèrent un regard dubitatif. Ils connaissaient bien Seb et lorsqu’il faisait cette grimace, c’est qu’il avait une idée derrière la tête.

– D'accord, répondirent-ils en chœur.

Seb et Léo sortirent leur moitié de jumelle pour épier les mouvements des deux individus restés dans le camp. Quelques minutes après, un épais panache de fumée noire s'éleva dans les airs. Léo repensa instantanément à leur débat de la veille sur l'identité des propriétaires. Il posa deux secondes sa lunette et se tourna vers Anna.

– Finalement j'avais raison. C'était bien un couple, dit-il d'un air satisfait.

– Oui, oui, t'avais raison. T'es content ? Allez, donne-moi ça, répondit-elle en se saisissant de sa jumelle pour observer à son tour ce qu'il se passait là-bas.

C'est toujours bon d'avoir raison.

CHAPITRE 51

- Marina -

L'incendie volontaire de sa cabane dégagait une chaleur qui caressait et réchauffait son visage. Les flammes intenses sortaient de l'encadrement de la porte et léchaient les bâches en plastique de la cabane, ce qui provoquait un épais panache noir battu par le vent et s'élevant vers la cime des arbres. Le bûcher était grandiose, symbolique, un hommage à ses années de tranquillité mais aussi de galère au milieu du bois. C'était une tranche de vie qu'elle abandonnait sans regret pour le confort du providentiel bunker militaire.

Marina repensa au jour où elle avait choisi de s'installer là, à l'écart du monde. C'était quelques mois après la mort de son dernier frère. Tous les deux avaient fui la secte du Soleil Extravagant après deux ans d'endoctrinement. Cette secte, gérée par des gourous malfrats et des violeurs, avait profité de la fin du monde pour mettre en pratique ses plus sombres perversités. Marina et son plus jeune frère avaient été entraînés dans cet enfer par leurs parents, lorsque la pandémie était devenue hors de contrôle. C'était la mort du cadet de ses frères qui avait poussé ses parents dans cette religion à la mode. Cette horrible expérience avait

duré longtemps, trop longtemps, jusqu'au jour où les gourous avaient convaincu les membres de se jeter du haut d'une falaise, pour accéder au Paradis. Si elle n'avait pas réussi à raisonner ses parents, Marina était parvenue à sauver son plus jeune frère et à l'amener avec elle loin de la secte. Malheureusement, ce dernier était mort six mois plus tard de la forme la plus virulente de la Bactoplasia. Sa disparition avait marqué la fin de sa famille dont elle était la dernière survivante.

Marina avait alors erré sur les routes, inconsolable, allant de camp en camp jusqu'à atterrir dans cette région reculée de France. Bien décidée à ne plus s'attacher aux gens, elle s'était retirée dans cette petite forêt pour soigner ses plaies et enterrer définitivement tous ses rêves. Vivre au jour le jour, profiter du silence, lire, devenir une vraie survivante ; voilà comment elle s'en était sortie pendant des mois et des années. Elle avait ensuite repris progressivement contact avec autrui, à travers les groupes de brigands, et c'est là qu'elle avait rencontré Lin. Une nouvelle routine s'était installée pendant quelques années, jusqu'à ce que tout soit de nouveau chamboulé par l'embuscade suicidaire sur le prétendu convoi de la décennie. Son monde était devenu comme ça, une succession de malheurs qui ne l'atteignaient plus maintenant. Marina s'en accommodait et se contentait de regarder devant. C'était un nouveau chapitre de sa vie qui commençait, et celui-ci s'annonçait des plus excitants en compagnie du grand Dom.

La cabane s'écroula en cinq minutes, tandis que la commode en flammes faisait de la résistance. Marina aurait voulu assister à la fin du spectacle, mais l'odeur nauséabonde du plastique brûlé la poussa à abrégé ces adieux. Elle se tourna vers Dom toujours imperturbable, qui contemplait le bûcher pensif, essayant sûrement de décrypter le comportement et la décision de celle qui l'avait réveillé.

Plus de quinze jours s'étaient écoulés depuis qu'elle avait réactivé l'androïde. Dom avait depuis fait étalage de tous ses talents pour l'aider à réparer le bunker, en comprendre son but, son fonctionnement, mais aussi pour lui tenir compagnie. Le moins que l'on puisse dire, c'était que le robot savait se montrer divertissant ; il tenait parfaitement les conversations et se révélait être intarissable sur de nombreux sujets. Ajouté à cela, il était apaisant, obéissant, pédagogue et drôle. Marina n'aurait pas pu demander meilleure compagnie. Les programmes qu'elle lui avait installés avaient été très bien conçus par les ingénieurs, mais au-delà de ça, Marina avait compris qu'il apprenait aussi de manière autonome et interagissait avec son environnement pour établir ses propres raisonnements. En le voyant, Marina se disait qu'il était à des années-lumière de ce qu'elle pensait réalisable dans le domaine de l'intelligence artificielle. Et en vivant avec, elle se demandait comment tous ces scientifiques avaient bien pu bricoler un tel engin et ne pas avoir été foutus de trouver un remède à la Bactoplasia.

Au-delà de ces considérations, Marina avait hésité ces derniers jours à reconnecter l'androïde à son caisson pour lui ajouter de nouvelles capacités. Elle se disait qu'elle avait eu de la chance la première fois. Maintenant, elle avait peur de faire n'importe quoi et de perdre le brave Dom. Pourtant ce dernier lui avait indiqué toutes les procédures à suivre pour la connexion, l'optimisation de son logiciel et l'ajout de tout un tas de fonctionnalités utiles ; mais elle avait repoussé l'échéance pour finalement lui dire qu'ils tenteraient le coup, après qu'ils aient récupéré ses affaires dans sa cabane. Marina n'avait pas mis un pied dehors depuis qu'elle était entrée dans le bunker. Elle s'était souvenue des pancartes prévenant que la zone était minée et, vu tous les explosifs trouvés dans le bunker, elle s'était dit que le minage de la zone n'était pas une sornette. Fort heureusement, Dom avait la capacité de détecter plein de trucs à travers le sol, les bâtiments et les murs ; elle n'avait pas très bien compris ses explications

barbantes, mais elle avait retenu l'essentiel : Dom pouvait les faire sortir du bunker sain et sauf. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était suivre ses pas. Et effectivement, ils étaient sortis du bunker et avaient traversé la clairière puis la forêt comme si de rien n'était. Marina avait alors montré à Dom, sur une carte, où se situait à peu près sa cabane et il avait déterminé le trajet le plus court pour s'y rendre.

Ils avaient marché un peu plus d'une journée pour retrouver sa cabane, comme prévu, enfin pas tout à fait. C'était sans compter la présence de trois parasites qui avaient profité de son absence pour dormir et piller sa demeure. C'était la première fois que des personnes, autres que Lin ou Carlos, mettaient les pieds chez elle. Cela aurait dû la faire sortir de ses gonds mais, au contraire, elle avait tout d'abord éprouvé une certaine forme d'indifférence ; comme si cette cabane ne faisait déjà plus partie de sa vie maintenant qu'elle avait à sa disposition un gigantesque bunker. Alors bien sûr, elle avait haussé le ton, avait joué la colère et usé des menaces pour effrayer les intrus, mais la vérité était qu'elle s'en fichait. Tout ce qui avait de la valeur ici tenait dans un petit sac dissimulé dans une cache à l'intérieur de la cabane, et elle était certaine de remettre la main dessus. Sur le moment, elle était même prête à leur laisser tout le reste, mais ça, c'était avant de découvrir le crime de lèse-majesté qu'ils avaient commis en brûlant ses livres, alors qu'un énorme stock de bois se situait derrière la cabane. La clémence n'avait alors plus été à l'ordre du jour, et sa colère précédemment feinte était devenue bien réelle. Sans regret, elle avait pris la décision de réduire en cendre sa cabane avec tout un tas de provisions à l'intérieur, pour une fin théâtrale, ayant pour but d'impressionner et surtout de dégoûter les trois parasites.

Marina ferma les deux sacs contenant ses effets personnels et ses livres, puis elle les tendit à Dom qui n'aurait aucun mal à les porter. Un jour de marche et un peu de rabs les

attendaient, le tout avec un temps exécrable où vent, orage et pluie seraient de la partie. Heureusement pour eux, ils étaient bien équipés. Dans les réserves du bunker, Marina avait trouvé toute une panoplie d'habits et d'équipements militaires pour affronter les pires conditions climatiques. D'ailleurs, la tente et les sacs de couchage qu'ils avaient pris étaient aussi d'une qualité inégalable et Marina était certaine que la tente seule vaudrait une petite fortune dans les camps et les communautés. C'était drôle, car avec toute cette opulence d'équipements et de nourriture, elle ne pouvait s'empêcher d'estimer l'équivalent de chaque objet au troc, comme si elle jouait au Juste Prix. Désormais, tout ça lui appartenait à elle et à personne d'autre. Et avec toutes ses réserves, les prochaines années s'annonçaient douces et calmes ; elle serait à l'abri, aurait à manger et serait isolée, loin des autres et de toute l'agitation de ce monde à l'agonie. Que demander de mieux de nos jours ?

Alors qu'ils marchaient en silence depuis plus d'une heure, Marina jeta un coup d'œil complice à Dom qui était chargé comme une mule. L'androïde balayait du regard les paysages monotones et tristes qui l'entouraient. Il semblait curieux et émerveillé par ce qu'il voyait.

– Pourquoi tu souris comme ça toi ? demanda-t-elle.

– Le monde est beau et plein de surprises, répondit Dom.

– Beau ? Je ne suis pas sûre que ce soit le bon adjectif pour qualifier le monde d'aujourd'hui.

– Il est beau dans son genre. Je n'avais jamais quitté le bunker avant ce jour. Le monde tel qu'il est reste merveilleux aux yeux d'un novice comme moi.

– Tes constructeurs, je veux dire les ingénieurs ne t'ont jamais emmené à l'extérieur du bunker ?

– Tu ne m'avais jamais emmené à l'extérieur du bunker avant hier.

– Non mais je veux dire avant moi.

– Je n’ai pas de souvenir avant toi. J’ai pu exister antérieurement mais ma mémoire a été réinitialisée. Pour faire simple, en âge humain j’ai exactement 18 jours, 6 heures et 22 minutes.

– Tu ne te souviens de rien avant le jour où je t’ai réveillé, vraiment ?

– Croix de bois, croix de fer, si je mens on verra ce qu’on peut faire.

Marina pouffa de rire en entendant cette réplique improbable.

– Tu t’es trompé je crois mon cher Dom. Ce n’est pas comme ça qu’on dit.

– Je sais. C’était de l’improvisation. L’objectif de te faire rire a été atteint.

– Super. Heureusement que t’es là, hein, je m’ennuierais sans toi. Non mais plus sérieusement, elle date de quand ta dernière mise en marche avant moi ? Tu le sais ?

– En examinant les logs de mon système d’exploitation, je peux dire que cela fait trois ans, deux mois, cinq jours, huit heures et cinquante et une minutes.

– Ah ouais, donc il y avait encore des militaires dans ce bunker il y a trois ans. Et ils sont partis où après ?

– L’information est classée secrète. Sécurité défense Orion. Vous devez disposer des droits de niveau S4 ou plus pour avoir accès à ces informations, répondit-il mécaniquement.

– Eh ben ! Écoute, on va travailler sur ça aussi en rentrant si t’es d’accord...

– Très bien.

Ils continuèrent de marcher toute la journée à travers les bois et les champs pour finalement retrouver la lugubre forêt de Célian. Leur périple se poursuivit jusqu’à ce qu’ils soient épuisés, ou plutôt que Marina en ait plein les bottes. Elle le savait, Dom aurait continué sans broncher et il serait peut-être même déjà rentré au bunker si elle n’était pas là pour le ralentir. Marina, elle, en avait assez fait pour la journée, et comme la nuit n’allait pas tarder à

tomber, il était temps d'installer le campement au milieu de la forêt de Célian.

Marina jeta son sac à terre et s'assit sur une vielle souche morte en attendant que Dom monte la tente, installe leurs sacs de couchage, allume le feu et fasse à manger. Voilà un autre avantage non négligeable que d'être accompagnée par un robot infatigable. Elle, de son côté, se contenta d'entamer la lecture d'un nouveau livre et de jouer ensuite, à l'inspectrice des travaux finis.

Ce soir, comme la veille, elle dormira sur ses deux oreilles. Dom montera la garde et la protégera des dangers de la forêt en bon gentleman qu'il est. Et demain, ils rentreront enfin chez eux retrouver le confort et la chaleur de leur ruche souterraine.

CHAPITRE 52

- Henry -

Henry regardait le ciel sombre par la fenêtre de sa modeste chambre d'hôtel. Le prélude de cette nouvelle tempête qui allait frapper la région ne lui inspirait rien de bon. Ollerg ne s'était pas trompé, il devrait demeurer quelques jours de plus à Sion avant de reprendre la route. L'idée de rester enfermé dans cette petite chambre exigüe et hors de prix ne lui remontait pas non plus le moral. Des trois communautés qu'il fréquentait, Sion était de loin la plus onéreuse pour tout : dormir, manger, boire ou acheter quoique ce soit. Beaucoup auraient pu penser qu'un médecin comme lui bénéficiait de tarifs avantageux, mais que nenni ; comme il ne s'était pas fixé dans une communauté, à l'instar de ses confrères, il n'avait pas de carte de résident permanent et payait donc plein pot. À défaut, Henry disposait de trois cartes de commerçant, une pour chaque communauté, qui lui permettaient de faire des allées et venues dans chacune d'entre elles, avec une limite de quinze jours d'affilée et une semaine de latence entre chaque séjour. Il avait fait le choix d'être un médecin nomade, une décision qu'il ne

regrettait pas. Et il ne disposait que de peu d'effets personnels consignés un peu partout dans la région.

Henry se leva et alla chercher son sac dans le coin de la pièce. Il regarda à l'intérieur les vêtements qu'il lui restait. Aucun n'était propre ; il y avait deux pantalons, trois chemises, deux t-shirts, deux pulls, des chaussettes sales, une écharpe et ses gants. Entre les consultations et ses diverses obligations, il n'avait pas eu le temps de faire une lessive ou de déposer le tout au pressing. Son cours allait débuter dans moins d'une heure et il opta finalement pour le pantalon le moins sale qu'il portait déjà depuis trois jours, le t-shirt le moins odorant et son pull sans trou.

Ses élèves payaient une fortune pour ses cours de médecine et Henry les savait pointilleux sur les retards. Une fois habillé, il termina son café d'une traite et se mit en route pour rejoindre sa salle de classe. Celle-ci était en fait un salon qu'il louait dans un appartement privé de la communauté. Il appartenait à un notable de Sion, qui arrondissait ses fins de mois en mettant à sa disposition l'un des deux appartements qu'il possédait.

Henry quitta sa petite chambre d'hôtel. Il déposa sa clé à l'accueil puis affronta pendant une bonne demi-heure les conditions climatiques dantesques qui régnaient à l'extérieur. Un peu partout, les commerçants s'affairaient à barricader leurs façades et fenêtres, avant que la tempête ne les frappe de plein fouet. Pour Henry, les résidents de Sion n'avaient pas grand-chose à craindre et surtout, ils n'étaient pas à plaindre. Le plus grand danger se situait à l'extérieur de l'enceinte de Sion, à une poignée de kilomètres, c'était le fleuve qui bordait la communauté. Celui-ci provoquait des ravages terribles dans les camps périphériques qui étaient exposés à ses crues. Et comme toujours, les malheurs et les fléaux s'abattaient d'abord sur les

plus pauvres et les plus vulnérables, avant de taper à la porte des privilégiés.

Une fois arrivée au pied du petit immeuble de trois étages Henry tambourina sur la porte blindée. Quelques secondes après, la meurtrière de la porte s'ouvrit, et le gardien au regard froid l'inspecta de la tête au pied avant de le reconnaître et de lui ouvrir la porte. La sécurité était la priorité des nouveaux riches de ce monde. Ils étaient terrifiés à l'idée de perdre leurs privilèges et retourner vivre comme le reste des survivants, sur les routes. Il faut dire qu'avant que les Élités ne disparaissent, ils étaient comme les autres, des parias exclus du confort et de l'espoir que suscitaient les cités bunkers. À l'époque, celles-ci n'avaient accepté en leur sein que des scientifiques, des militaires, les plus riches et les hommes de pouvoir. Aujourd'hui, les Élités avaient disparu on ne sait où, et les borgnes d'hier étaient devenus les nouveaux rois au pays des aveugles. Tous ceux qui vivaient déjà dans les communautés et qui pleuraient à l'époque aux portes des cités, étaient devenus les nouveaux maîtres du jeu. Trop heureux d'avoir récupéré les miettes laissées derrière, ils en avaient oublié peu à peu leur humanité, et avaient fini par appliquer la même politique que leurs anciens maîtres. Triste nature humaine se disait souvent Henry. Pourtant, l'espoir avait été de mise au début, quand la pandémie s'était déclarée aux quatre coins du monde. L'humanité avait fait front pour trouver une solution. Mais la bactérie avait été trop virulente, trop dangereuse et trop rapide pour être endiguée. Le front commun s'était fissuré et la stratégie d'entraide avait viré au chacun pour soi, pour se terminer en sauve qui peut. L'humanité n'avait pas été à la hauteur, la réalité était que cette pandémie était en fait une extinction de la vie sur la planète ; et cela, personne n'aurait pu le prévoir.

Henry monta les escaliers deux par deux jusqu'au troisième étage. Devant la porte de

l'appartement ses trois élèves l'attendaient déjà. Il y avait Serge, 51 ans, cheveux gris hirsutes, barbe foisonnante, toujours le sourire. Il était l'élève le plus assidu, et voulait à tout prix devenir médecin pour obtenir une carte de résident permanent dans n'importe quelle communauté afin d'offrir de meilleures conditions de vie à son petit-fils, le dernier rescapé de sa famille dont il avait la charge. Ensuite il y avait Séverine, la plus jeune des trois, la vingtaine ; elle était résidente permanente de Sion et cherchait un nouveau sens à sa vie. Sa joie de vivre avait disparu en même temps que tous ses amis et tous les membres de sa famille. Même si la médecine n'était pas une vocation, elle avait choisi d'étudier pour s'occuper l'esprit et avoir un but. Pour finir il y avait Frédéric, alias Frédo, la trentaine, un grand maigrichon avec une grande capacité de nuisance. C'était le plus mauvais élève, enfin si on pouvait le considérer comme tel ; il assistait aux cours sans prendre de notes, et prenait un malin plaisir à perturber ses camarades et à contredire les professeurs. Mais voilà, il payait comme les autres une somme astronomique pour suivre les cours, et Henry devait faire avec.

Le propriétaire de l'appartement leur ouvrit la porte et les laissa entrer. Tous les quatre allèrent s'installer dans le salon où une table ovale faisait face à un tableau noir mobile ; tableau sur lequel Henry allait faire crier sa craie blanche, au bon souvenir de ses années passées sur les bancs de l'école. Les trois élèves assis à table faisaient face à Henry, debout, dos au tableau. Avant de commencer leur hôte leur apporta du café, une prestation offerte avec la location du salon. Ce sera bien la seule chose qu'il ne leur soit pas facturé, car tout le reste était en supplément : le repas, les boissons, les lampes à huile ou les craies. Henry avait pris ses précautions en achetant ses propres craies dans un camp en périphérie de Sion où, bien sûr, tout était moins cher. Il regarda sa montre, il était 8 h 30 et sept longues heures de cours les attendaient. Alors que les deux tiers de son audience étaient prêts à gratter le papier, Henry jeta

un œil par la fenêtre avant de débiter. La pluie s'était mise à tomber et le vent martelait les gouttes sur la vitre. Au moins, il serait au sec pour la journée. Il prit sa craie, écrivit le sujet du jour au tableau, puis se tourna vers ses élèves.

– Bien, bien, bien. J'espère que vous êtes en forme parce qu'on a une longue journée devant nous. Au programme du jour, comme vous pouvez le lire, nous parlerons de la Bactoplasia aussi appelée S.H.B.

– Super, vous nous vendez du rêve aujourd'hui doc. Je ne sais pas si vous êtes au courant mais cette merde ça ne se soigne pas. Donc, à moins que vous nous annonciez avoir trouvé le remède miracle, tout ce que vous pourrez bien nous raconter ne nous servira à rien, s'exclama Frédo.

Henry soutint le regard provocateur de Frédéric. Apparemment, le turbulent de la classe était en grande forme aujourd'hui, et il était prêt à lui mener la vie dure.

– Eh bien détrompe-toi. Tout ce dont on parlera aujourd'hui vous sera très utile dans l'exercice de votre future profession. On discutera de ce que l'on sait de l'origine de la bactérie, de ses variantes connues, de ses modes de propagation, des symptômes, des découvertes et des mesures de sécurité pour se prémunir d'une contamination.

– Si vous le dites..., ironisa Frédo.

– Très bien. Tout d'abord, est-ce que l'un de vous sait ce que le sigle S.H.B. signifie ?

– C'est un truc anglais, lança Frédo.

– Oui mais encore...

– Ce n'est pas « Sévère quelque chose Bactérie » ? répondit Séverine.

– Oui c'est presque ça, dit Henry en détaillant l'abréviation sur le tableau. Alors il s'agit en fait de « Severe Host-failure Bacteria » en anglais. Est-ce que vous comprenez ces mots séparément ? poursuivit-il.

- Alors « Severe » c'est grave, « Host » ben c'est l'hôte, et « Failures » je crois que ça veut dire problèmes. Et « Bacteria » tout le monde a compris.

- Parfait Serge. Bon pour reprendre, on peut traduire « Severe Host failures » par « Graves défaillances de l'hôte ». Parlons tout d'abord du « Host » qui signifie « Hôte ». Les scientifiques auraient très bien pu dire « humain » au lieu de « hôte » ; mais le terme hôte a été choisi car la bactérie ne s'attaque pas qu'aux humains, mais à tous les organismes vivants. Cela concerne les êtres humains, les animaux et les végétaux. Ensuite si vous rapprochez les termes « Severe » et « failures » cela donne « Graves défaillances », en lien avec la réponse immunitaire impuissante des organismes face à la bactérie. La Bactoplasia est donc à l'heure actuelle incurable et tue 100 % des contaminés. À la différence d'un virus, la bactérie n'est constituée que d'une seule cellule dotée d'un matériel génétique propre qui lui permet d'assumer seules certaines fonctions : comme se reproduire, transmettre l'information génétique, mais aussi tirer matière et énergie de son environnement. On peut dire qu'elle possède une certaine autonomie et un métabolisme propre. Le virus à lui forcément besoin d'un hôte pour se multiplier. D'où la dangerosité de la bactérie. Bref, vous avez là la définition d'une arme biologique impitoyable.

- Est-ce que l'on sait d'où elle vient ? demanda Séverine.

- Bonne question. Il y a eu plusieurs hypothèses mais celle autour de laquelle les scientifiques se sont accordés est celle de là-haut.

- De là-haut ? Genre Dieu nous a punis parce qu'on n'a pas été sages ? l'interrompt Frédo.

- Non je parle de l'espace. Est-ce que vous vous souvenez de la grande nuit d'étoiles filantes qui s'est produite il y a douze ans de cela ? demanda Henry.

- Oui je m'en souviens. Avec ma famille nous avons observé le phénomène, c'était magnifique, répondit Serge.

- Moi aussi. Ça avait même duré plusieurs jours je crois, dit Séverine.
- Si ça intéresse quelqu'un, moi j'étais sûrement bourré quelque part ou en train de faire la fête, ajouta Frédo.
- C'est une bonne remarque Séverine. Le phénomène s'était étalé sur trois jours avec des observations aux quatre coins du globe. Et que s'est-il passé deux à trois mois plus tard ?
- Les premiers cas de la Bactoplasia, répondit Serge.
- Exactement. La maladie ne s'est pas déclarée dans une région précise, mais un peu partout dans le monde en même temps. C'est ce qui a fait penser aux scientifiques que ces météorites étaient probablement à l'origine de ce fléau.
- Donc le virus est d'origine extraterrestre ?
- Oui dans le sens qu'il n'a pas d'origine sur Terre. C'est une des nombreuses hypothèses, mais c'est celle qui me semble la plus probable, confirma Henry.

À ce moment-là, Frédéric lança tout un tas de blagues et bêtises à propos de petits hommes verts qui seraient à l'origine de tout ça. Il suggéra que les aliens voulaient raser la Terre pour en faire ensuite un gigantesque parking spatial ou une station-service. Henry ne rentra pas dans son manège et poursuivit ses explications sous les regards attentifs de Serge et Séverine.

- Si cette hypothèse est correcte, alors nous avons quand même affaire à un organisme qui aurait survécu au froid sidéral et à l'entrée brûlante dans l'atmosphère terrestre. Il s'agit de la bactérie la plus résistante et adaptative jamais rencontrée ; et celle-ci est à l'origine de la plus grande extinction sur notre planète.
- C'est horrible..., lâcha Séverine.
- Au cours de la pandémie, il a été distingué deux mutations de la bactérie que vous

connaissez sous la classification de Type 1 et Type 2. Comme vous le savez, la Bactoplasia de type 1 est la forme la plus virulente. C'est cette mutation qui a décimé les plus grandes villes du monde en quelques jours. Vous vous souvenez sûrement de la tombée de Paris ?

– Mon Dieu oui, c'était horrible. Ils avaient fini par bombarder la ville et la banlieue pour contenir la propagation. Mon plus jeune fils faisait partie des victimes, il était étudiant à l'époque, se souvint Serge.

– Effectivement, c'est ce qui s'est passé, et on ne peut pas dire que le résultat ait été très efficace. Bref, le type 1 a réussi à ravager les deux tiers de Paris en une semaine. C'est aussi lui qui a fait subir un sort similaire aux villes de Londres, Tokyo, Rio, Séoul, Shanghai et à toutes les grandes mégaloilles du monde. À lui seul, on estime que le SHB-T1 a tué 80 % des êtres vivants en l'espace de quelques années.

– Vous croyez vraiment que 80 % de tout ce qui vit sur Terre a disparu docteur ? s'inquiéta Séverine.

– C'est même pire que ça. Aujourd'hui je pense que 90 % à 95 % des êtres humains et des animaux ont succombé. Même si nous n'avons aucun moyen de vérifier ces chiffres, c'est une hypothèse tout à fait probable...

Cette précision plongea la tablée dans le silence. Les trois élèves prirent conscience de l'état du monde et du fléau qui l'avait frappé. Même Frédéric fit une moue de dépit devant ce constat.

– La Bactoplasia de type 1 se transmet au toucher, via les sécrétions, mais on pense aussi qu'elle se transmet dans l'air. Elle peut vous tuer en quelques heures, quelques jours ou tout au plus une semaine. Si cela peut vous rassurer, le type 1 est de nos jours la forme la plus rare de la bactérie que l'on rencontre ; et c'est celle qu'il faut absolument éviter, poursuivit Henry.

– C'était quand la fois qu'on a entendu parler de la SHB-T1 ? Vous en avez une idée

Doc ? demanda Serge.

– Il y a environ trois ou quatre mois. Elle a ravagé le camp Sinoa en quelques jours.

– Sinoa ? Mais c'est dans la région ça, non ? s'exclama Séverine.

– Ouais j'en ai entendu parler. Alpha a même envoyé des miliciens pour empêcher les gens de quitter le camp en quarantaine. Les mecs tiraient à vue sur quiconque tentait de s'enfuir. Il paraît qu'après deux semaines il n'y avait plus personne qui bougeait à l'intérieur, révéla Frédo.

– Oui c'est possible, confirma Henry.

– Et comment on fait pour savoir si quelqu'un est atteint du type 1 ou du type 2 ? demanda Séverine.

– Eh bien, parlons d'abord de la mutation de type 2 de la bactérie. La principale différence avec le type 1 est la durée de vie du patient contaminé. En moyenne la Bactoplasia de type 2 tue son porteur sur une période allant de quelques semaines à plusieurs mois, en sachant que certains cas observés ont tenu un peu plus de 18 mois avant de mourir. L'autre grande différence entre ces deux mutations est la fin de vie du patient. Les porteurs de la SHB-T1 meurent relativement rapidement à cause d'hémorragies internes ou simplement de folie. Vous vous souvenez peut-être des premiers mois de la pandémie ? Quand les reporters retransmettaient des images des villes en proie à la SHB-T1. La plupart des contaminés basculaient dans la folie, se mutilaient, attaquaient des gens ou se suicidaient durant leur crise. Au contraire, chez les porteurs de la SHB-T2 les symptômes se développent plus lentement, après plusieurs semaines ou mois d'incubation. Mais la fin de certains de ces malheureux n'est pas plus enviable que ceux touchés par le SHB-T1. Comme vous le savez, quelques-uns d'entre eux, ceux qui survivent assez longtemps aux symptômes, basculent dans un état de folie permanent, et finissent par errer dans des lieux isolés comme la forêt de Célian... jusqu'à ce que

la mort les rattrape à leur tour.

– Mais vous n’avez pas vraiment répondu à ma question..., dit Séverine.

– Oui, donc pour faire la distinction entre le Bactoplasia T1 et T2, il vous faudra distinguer les symptômes les plus sévères. Pour faire simple, un patient atteint du SHB-T1 a les symptômes d’un patient en phase terminale du SHB-T2 avec forte propension à la démence. Plus concrètement, la progression des traces et plaies sur le corps d’un infecté T1 sera beaucoup plus rapide, et pourra même être constatée à l’œil nu en quelques minutes. Mais dans les deux cas, SHB-T1 ou phase terminale de la SHB-T2, il est conseillé de ne pas s’approcher du patient. Donc, c’est à vous de prendre toutes les précautions nécessaires pour vous protéger, et déterminer si le patient est atteint de la Bactoplasia ou pas ; et si oui de quelle forme.

– La SHB-T1 a l’air très contagieuse mais je crois savoir que la SHB-T2 l’est beaucoup moins. Il y a cinq ans, j’ai accompagné ma femme contaminée pendant les trois mois de sa maladie, et pourtant je n’ai pas été contaminé...

– C’est une excellente remarque, Serge. Effectivement, il a été démontré que la Bactoplasia de type 2 était moins contagieuse que le type 1. Cependant, une exposition prolongée et des contacts physiques non protégés avec un infecté, augmentera de manière significative les risques de contagion. Tout dépend réellement des précautions que vous prendrez et de la mutation de la bactérie. Outre les types 1 et 2, il existe sûrement une multitude de variantes auxquelles chacun de nous est plus ou moins sensible. N’oubliez pas que cette bactérie s’attaque à tout organisme vivant, et donc elle doit s’adapter à chacun de ses hôtes. Même si nos corps n’ont pas la parade ils se battent quand même.

– On a compris doc, on est foutus. Quel intérêt de parler de tout ça ? On connaît tous la fin de l’histoire. On fait juste partie des derniers blaireaux qui vont souffrir jusqu’au bout, en attendant d’attraper cette saloperie. Donc passez-nous les détails ! Si on est là, ce n’est pas pour

venir en aide à la veuve et l'orphelin, c'est juste pour le statut de médecin et en profiter avant d'être infectés à notre tour. Donc moi, j'aimerais qu'on arrête de parler de ces conneries, et qu'on apprenne de vrais trucs qui nous seront utiles. Si ce n'est pas le cas, moi je me tire ! s'emporta Frédo.

Serge et Séverine paraissaient gênés devant Henry. Apparemment Frédéric venait de dire tout haut ce qu'ils pensaient réellement tout bas.

– Alors qu'est-ce qu'on fait ? On continue sur cette thématique pourrie ou on apprend vraiment quelque chose d'utile pour nous ? Si je paye une fortune ce n'est pas pour ça, ajouta Frédo.

Il commençait à ranger ses affaires et était prêt à se lever de table, lorsque Henry leva la main pour lui signifier de rester assis.

– Je... euh... Je n'avais pas prévu d'autres sujets pour la journée, balbutia-t-il en cherchant le regard de Serge et de Séverine.

– Ok super. Moi je me tire, enchaîna Frédo en se levant.

– Attends, attends. On peut peut-être demander leur avis à Séverine et Serge ? S'ils sont d'accord avec toi, je n'ai aucune raison de continuer sur le sujet.

Il appuya un peu plus son regard vers les deux élèves studieux et après quelques secondes Serge prit la parole.

– Écoutez Henry, le sujet est très intéressant mais dans le fond Frédéric n'a pas forcément tort. Vous êtes de loin notre professeur le plus pédagogue et, personnellement, c'est un plaisir de suivre vos cours ; mais disons que nous n'avons pas la même ambition que vous ! Notre intention n'est pas d'exercer à l'extérieur des communautés, et donc de prendre des risques inconsidérés avec les malades de la bactérie non plus. Donc, il serait tout aussi

intéressant pour nous d'aborder d'autres thèmes, vous voyez. Mais c'est vous le professeur, et si la Bactoplasia est le seul sujet du jour alors soit.

– Séverine ? interrogea Henry.

La seule réponse qu'il eut de la jeune femme fut un sourire gêné. Derrière son apparente indécision, il voyait bien qu'elle se rangeait entièrement derrière le discours de Serge.

– Très bien. Frédéric tu peux te rasseoir. Après tout, vous payez assez cher ces cours pour avoir votre mot à dire.

Un peu dépité Henry se retourna, saisit l'éponge et effaça le tableau avec de grands mouvements de bras. Dehors, l'orage grondait et la pluie avait redoublé d'intensité. Il n'y avait maintenant plus que le bourdonnement de l'eau sur le toit qui faisait face au silence et au malaise installés dans le salon de l'appartement.

CHAPITRE 53

- Seb -

Seb frottait vigoureusement ses mains l'une contre l'autre et soufflait par intermittence dans ses poings pour se réchauffer. La nuit, tombée depuis deux heures, était glaciale et le vent, déjà mordant en journée, devenait insupportable après le coucher du soleil.

Seb, Anna et Léo n'avaient pas allumé de feu par crainte d'être repérés ; mais quatre-cents mètres plus loin, ils pouvaient distinguer entre les arbres, les flammes tremblotantes du foyer entretenu par le couple qu'ils avaient suivi toute la journée. Seb ne voulait pas perdre une miette de leurs faits et gestes. C'était lui qui avait convaincu Anna et Léo de l'accompagner dans cette filature, sur sa simple intuition. Il flairait le bon coup, et ce couple atypique avait certainement des choses à cacher et susceptibles de les intéresser. Seb voyait un puzzle qu'il était pressé de résoudre. Ils n'avaient pas pu mettre le feu à leur cabane et à la moitié de leurs affaires comme ça, sans raison. Sur un simple coup de tête ? Non, il devait forcément y avoir un secret derrière tout ça. Intérieurement, Seb espérait qu'il s'agisse d'une cache qu'ils pourraient

pillier au départ du couple. Par contre, s'il s'agissait d'une autre résidence, ils ne pourraient pas faire grand-chose si ce n'est rentrer au camp Canot une bonne fois pour toute. Cette opération était un pari qui pouvait leur rapporter gros, mais qui pouvait aussi mal tourner s'ils se faisaient repérer. Et c'était sans compter le risque d'être pris dans la tempête qui grondait de plus en plus fort et qui était sur leurs talons. D'ici un ou deux jours, ils seraient contraints de trouver un abri pour passer le gros des orages et, avec de la chance, ils seraient de retour à Canot avant que cela ne dégénère trop.

Seb était satisfait que la filature se soit bien passée jusque-là. Tous les trois étaient parvenus, sans trop de difficultés, à les suivre à distance sans éveiller leurs soupçons. La principale difficulté avait été les passages à travers champs qui pouvaient les exposer. Pour éviter cela, ils avaient suivi leurs cibles en longeant la lisière des bois quand ces derniers traversaient un champ, puis ils couraient à grandes enjambées lorsque les deux lièvres repassaient en milieu boisé. Cela avait été du sport et avait bien pimenté leur journée.

D'après ce qu'il avait observé, Seb en était arrivé à la conclusion que les deux individus formaient un binôme atypique. La jeune femme était sans conteste celle qui portait la culotte dans le couple, au point de pousser sa domination à l'extrême. En effet Anna, Léo et lui avaient été estomaqués en voyant le grand gaillard de presque deux mètres de haut obéir au doigt et à l'œil à sa compagne. Durant toute la journée, le colosse avait porté trois énormes sacs tandis que sa femme n'en avait qu'un léger sur le dos. L'homme, qui s'appelait Dom, avait une force herculéenne et un cardio sans commune mesure pour porter cette charge, sans faiblir ni broncher, durant des kilomètres et des kilomètres. Il paraissait même en pleine forme quand sa partenaire, elle, tirait la langue et multipliait les pauses.

Finalement, le couple s'était arrêté dans la forêt de Célian pour la nuit. Ils ne semblaient pas avoir peur de la réputation et des dangers de cette forêt. Ils paraissaient détendus et joyeux

quand eux, tapis dans l'ombre, sursautaient à chaque craquement de branche et bruissement du vent dans les arbres. Dom avait monté leur tente militaire et fait tout le reste pendant que la princesse, elle, s'était plongée dans un livre. Eux aussi passeraient la nuit dans cette angoissante forêt, mais pas dans les mêmes conditions. Anna était celle qui en souffrait le plus, et elle n'avait pas manqué de protester en disant que s'ils ne mouraient pas de froid cette nuit, ils se feraient probablement attaquer par les infectés. Pour elle, ils s'étaient tous bien amusés à jouer à cache-cache toute la journée mais là, ça devenait trop. L'obstination de Seb et de Léo était maintenant de la pure folie.

Au loin, le couple venait tout juste de terminer leur repas. Seb n'avait pas perdu une miette du spectacle à travers sa jumelle, et le constat qu'il en faisait attisait encore un peu plus sa curiosité. Il se tourna pour partager ses observations avec ses deux compagnons. Anna était déjà endormie dans les bras de Léo, bien emmitouflée dans sa couverture de survie. Léo, lui, ne dormait pas. Il le fixait de son regard noir et semblait deviner que son meilleur ami avait quelque chose d'intéressant à lui dire.

– Alors ? demanda Léo.

– Il n'a pas mangé, répondit Seb.

– Qui ça ?

– Le gars, Dom. Il n'a pas mangé.

– Et alors ? Nous non plus on n'a presque rien mangé.

– Mais lui n'a pas mangé du tout. Tu ne trouves pas ça bizarre ?

– Je ne sais pas.

– Attends, le mec vient de faire je ne sais combien de bornes avec trois gros sacs sur le dos, sans montrer le moindre signe de fatigue, il a monté leur camp tout seul et fait à manger, il est 21 h, et tu veux me faire croire que ce grand gaillard de 2 mètres n'a pas faim ?

– Mouais, il a peut-être mangé avant, répondit Léo.

– Impossible. Ça fait 2 heures que je ne les quitte pas des yeux et je peux t’assurer qu’il n’a rien mangé. Il n’avait même pas d’assiette !

– Je ne sais pas quoi te dire...

– Il y a un truc qui cloche avec ce mec. Tu te souviens de son attitude sur leur camp ? Il était bizarre non ? Il ne montrait aucune émotion, il ne parlait pas, il était presque indifférent à ce qu’il se passait. Et en plus, c’était elle qui avait les armes.

– Quoi, tu crois que c’est un robot ? plaisanta Léo.

– Ne dis pas de conneries, je suis sérieux. Je pense que ça doit être un simplet, ou peut-être qu’elle le drogue. Enfin, je ne sais pas. Mais il y a un truc qui cloche avec ce mec, c’est sûr.

– Si tu le dis. Et sinon, tu crois que ça va durer encore longtemps cette filature ? Je veux dire, t’es sûr que ça va nous mener quelque part cette histoire ? Parce qu’Anna va passer l’éponge sur cette nuit de galère, mais je peux t’assurer qu’elle n’en passera pas une deuxième comme ça. Moi, je te fais confiance.

– Hmm... De toute façon, on est sûrs de rien.

Seb se doutait que cette plainte de Léo ne concernait pas que sa tendre moitié.

– Qu’est-ce qu’on fait pour ce soir alors ? demanda Léo.

– Vous pouvez dormir, je monterai la garde cette nuit.

– On se relaye à quelle heure ?

– T’inquiète, je te réveillerai. Je vais continuer d’observer ce qui se passe là-bas.

– Ok. Moi je vais pioncer un peu. À tout.

– Ouais.

Léo s’assoupit en quelques secondes en tenant toujours Anna serrée dans ses bras. Seb lui, retourna sur son poste d’observation d’où il avait une vue suffisamment dégagée pour

distinguer le camp entre les arbres de la forêt de Célian.

Anna et Léo se levèrent en même temps, au petit matin. Bonne nouvelle, ils n'étaient pas morts de froid et n'avaient pas non plus été attaqués ; de là à dire qu'ils avaient passé une bonne nuit, il ne faut pas abuser. Léo et Anna s'étaient réveillés trois ou quatre fois dans la nuit, transis de froid, pour changer de position ou frictionner leurs membres pour se réchauffer. Cependant, Léo s'étonna de ne pas avoir été réveillé par Seb pour son tour de garde ; et la mine fatiguée de ce dernier confirma qu'il avait passé une nuit blanche.

– Pas trop mal dormi ? lança Seb.

– Ça va, dit Léo.

– Horrible, grommela Anna.

– Et toi ? Tu ne m'as pas réveillé hier soir, fit remarquer Léo.

– Moi ? Non, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Mais je ne suis pas le seul.

– Comment ça ? l'interrogea Anna.

– Le gars là-bas a monté la garde toute la nuit. Et quand je dis qu'il a monté la garde, ce n'est pas une façon de parler. Croyez-moi, croyez-moi pas, mais il est resté debout, pas assis, debout, comme un piquet toute la nuit devant la tente. Un truc de fou, je n'ai jamais vu ça. Il a dû bouger deux fois en huit heures ! dit-il d'un ton presque hystérique.

– T'es sûr de toi ? questionna Anna.

– Puisque je vous le dis ! Je l'ai observé toute la nuit ! s'exclama-t-il.

– Chuuuut ! Ils vont nous entendre, murmura Léo.

Seb réalisa sa maladresse et se plaqua immédiatement au sol en tendant l'oreille. Il rampa ensuite jusqu'à son point de vue pour jeter un œil au camp. Dom, toujours debout devant la tente, avait la tête tournée dans leur direction comme s'il cherchait quelque chose ; mais

quelques secondes après il tourna la tête ailleurs. Seb qui était resté immobile durant ce laps de temps, souffla un grand coup, puis retourna auprès de ses deux compères.

– Ouf. C'est bon, il ne nous a pas repérés, annonça-t-il.

– Tu es sûr que tu ne veux pas te reposer une petite heure ou deux avant qu'ils ne lèvent le camp ? suggéra Léo.

– Non, non, c'est bon, ça va. Par contre je vais reprendre un peu de café, il vous en reste ? Moi, mon thermos est vide.

– Moi j'en ai mais il est froid, répondit Anna.

– Pas grave, je prends.

Seb vida le fond de la bouteille dans sa tasse et but le tout cul sec. Il savait que la journée risquait d'être longue, néanmoins après cette nuit, il était encore plus motivé à l'idée de découvrir ce que ces deux-là cachaient.

Il leur fallut attendre deux heures avant que le couple ne s'active. Et sur les coups de 8 h 30 ils reprirent la route. Toujours aux aguets, Anna, Léo et Seb reprirent leur filature pour voir jusqu'où les deux inconnus les conduiraient. Plus ils avançaient, et plus ils se rendaient compte qu'il serait difficile de retrouver leur chemin jusqu'à la route. Ils s'enfonçaient toujours plus au cœur de la forêt de Célian ; et désormais il était clair qu'il n'y avait plus de demi-tour possible. Leur meilleure chance d'en sortir était de suivre leurs cibles qui semblaient savoir où elles allaient.

Après trois heures de marche, leur destination semblait se préciser, même s'ils n'avaient aucune idée du lieu où ils se trouvaient. Une chose était sûre, c'était qu'ils n'avaient pas quitté la forêt de Célian. Par contre, ils furent confrontés à une décision difficile à prendre. C'était Anna

qui avait aperçu le panneau allongé à terre, et en y regardant de plus près ils découvrirent des mots qui leur glacèrent le sang. Une angoisse palpable monta au sein du groupe, et les mots « Danger terrain miné » les figèrent sur place.

– Oh mon Dieu ! Qu'est-ce qu'on va faire ? On ne peut pas continuer à les suivre et risquer de marcher sur une mine, paniqua Anna.

– Sur ce coup-là, je suis d'accord avec Anna. On ne peut pas prendre ce risque, ajouta Léo.

– La seule chose qui est sûre, c'est qu'on ne peut plus faire demi-tour maintenant ! On s'est trop enfoncés dans la forêt. On doit les suivre jusqu'au bout. Ils doivent sûrement connaître un chemin sûr. On va arrêter de marcher en parallèle et plutôt marcher dans leurs pas, répondit Seb.

– Mais..., commença Anna.

– Il n'y a pas de « mais » Anna. On n'a pas le choix. Il faut longer ce côté pour se positionner derrière eux. Allez vite, sinon on va les perdre de vue, ordonna-t-il.

Sans attendre de réponse, Seb se mit en marche et ses deux amis le suivirent malgré eux. Il leur fallut un quart d'heure pour trouver la bonne trace et la bonne distance afin de poursuivre leur filature en toute discrétion. Leurs regards étaient aspirés par le sol, et la peur de marcher sur une mine à chaque pas les avait plongés dans un silence de cathédrale. Seb, devant, était suivi de Léo puis d'Anna. Ils gardaient une distance de sécurité de dix pas, au cas où l'un d'entre eux aurait le malheur de mettre un pied au mauvais endroit. Seb était concentré comme rarement il l'avait été pour garder la trace de leurs cibles. Et ce niveau de concentration se révéla bien plus épuisant pour lui, que toutes les heures de marche qu'il avait accumulées depuis leur départ du camp Canot. Finalement, après trente minutes d'angoisse, ils arrivèrent à

la lisière d'une clairière vallonnée. Enfin regroupé, Léo prit la parole.

– Ils sont passés où ?

– Je ne sais pas, je ne les vois plus..., répondit Seb en cherchant désespérément du regard les traces du couple.

À vrai dire, cela faisait cinq bonnes minutes que Seb les avait perdus de vue, et il n'était même pas sûr qu'ils aient atteint cette clairière. Les traces au sol étaient effacées et celles qu'il voyait semblaient dater de plusieurs jours déjà.

– Bordel, on ne les a quand même pas perdus après tout ce temps. Si c'est le cas, on est foutus ! s'énerva Léo.

Seb sentit une bouffée de chaleur lui monter à la tête. Comment avait-il pu perdre leur trace ? Il les avait vu de loin passer entre les arbres et puis plus rien. Ils avaient disparu. Ce n'était pas possible. Ce n'était pas logique. On ne pouvait pas disparaître comme ça, en quelques secondes, et ils étaient bien passés quelque part. Peut-être qu'ils les avaient repérées et s'étaient joués d'eux ? Ils étaient peut-être retournés en forêt par un autre chemin. Mais comment en être sûr ? S'aventurer au hasard sur ce terrain paraissait extrêmement dangereux. Il regarda Léo et Anna, inquiets. C'est lui qui les avait emmenés dans ce traquenard et c'était à lui de les en sortir.

– C'est quoi ça là-bas ? s'exclama Anna.

– De quoi ? demanda Seb.

– Là-bas ! On dirait qu'il y a un trou dans le sol.

Anna pointa du doigt une tranchée à 150 mètres de leur position.

– Je ne sais pas. Il faut aller voir, ils sont peut-être passés par là. Je passe devant, dit-il en priant pour atteindre ce trou sain et sauf.

CHAPITRE 54

- Cloé -

Cloé marchait aussi vite que possible pour se réchauffer, en terminer avec cette commission et rejoindre Rafaël qui l'attendait à l'extérieur de ce petit camp sans nom. Les trois allées qui le traversaient étaient aussi boueuses que sales et, à l'image du camp Araf, la misère y régnait en maître. Sur son passage, les têtes se tournaient et les tentes s'entrouvraient pour l'épier ; apparemment les gens qui vivaient ici n'avaient pas l'habitude d'avoir des visiteurs. Cloé ne prêtait pas attention à tous ces regards, elle fonçait tête baissée vers sa cible située à la jonction des allées. Il s'agissait de la seule boutique du camp, une maison à étage, qui devait autrefois être une jolie petite ferme de campagne. Autour de celle-ci s'étaient installées des dizaines de tentes et baraquements de fortune. Sur la devanture était écrit « La boutique du cheval gris ». Lorsque Cloé arriva sous le porche, une dizaine de personnes étaient là, assises contre le mur de la maison, pour s'abriter tant bien que mal de la pluie battante. La majorité était alcoolisée, et Cloé évita soigneusement de croiser leurs regards avant de passer la porte

d'entrée de la maison.

Une fois à l'intérieur une douce tiédeur l'enveloppa. Cette agréable sensation était seulement troublée par de fins courants d'air liés à la mauvaise isolation des portes et fenêtres. Tout le rez-de-chaussée de la maison avait été transformé en boutique. Les murs avaient été grossièrement abattus pour offrir un vaste espace, où de nombreuses étagères étaient alignées et vides pour la plupart. Cloé fit le tour des rangées pour voir ce qu'elle pouvait bien acheter. La nourriture était la priorité, et à la simple vue des quelques conserves, sacs de riz, de sucre et de pâtes sur les étagères, son estomac se mit à crier et lui réclamer à manger sur le champ. Elle et Rafaël arrivaient au bout de ce que leurs corps pouvaient supporter, et s'ils n'achetaient rien aujourd'hui, ils mourraient probablement de faim ou de fatigue dans les prochains jours. L'autre mission de Cloé était de trouver une bâche et, si possible, deux couvertures de survie pour leur permettre de passer la tempête au sec et au chaud ; car jusque-là, ils n'avaient que leur petite tente pour s'abriter.

Cloé se dirigea ensuite vers le comptoir pour demander si elle pouvait se servir sur les étagères ou s'il fallait qu'elle soit accompagnée, une politique répandue pour éviter les vols. Derrière le comptoir, elle vit un homme grand et maigre, le crâne dégarni, avec un visage mince, des yeux creusés et un nez aquili qui lui donnait des airs de vautour. L'homme était penché sur une grille de mots croisés. Dans sa main droite il tenait un crayon, qu'il tapotait en cadence sur le papier tandis que sa main gauche caressait un fusil à canon scié posé sur le comptoir.

Lorsqu'elle s'arrêta devant lui, l'homme leva les yeux de son jeu pour l'examiner de haut en bas. La tête de Cloé dépassait à peine du comptoir et elle aurait pu poser son menton sur celui-ci sans aucun effort. L'homme la dévisageait et semblait vouloir la jauger. Cloé connaissait ce genre de regard, c'était celui d'un homme qui se demandait par quel moyen il allait bien pouvoir la pigeonner. En réponse, elle n'hésita pas à soutenir son regard pour lui annoncer la

couleur : elle ne faisait pas partie de ceux qui se laissaient arnaquer facilement. Sans qu'il ait à prononcer un mot, elle savait que les négociations allaient être difficiles. Sa posture, son regard, son attitude suffisante, tout trahissait chez cet homme un rapace. Et il n'y avait qu'à voir cette maison qui dominait les tentes des miséreux pour comprendre sur le dos de qui, il faisait son beurre.

– Oui, je peux vous aider, dit l'homme d'une voix nasillarde.

– J'ai besoin d'acheter des trucs.

– Des trucs ? Hmm... Tu as de quoi payer ? demanda-t-il en glissant légèrement sur le côté pour jeter un œil au sac à dos de Cloé.

– Oui.

– Ketty ! appela-t-il d'une voix lancinante en ne la quittant pas du regard.

Des pas se firent alors entendre dans les escaliers et quelques secondes plus tard une femme, bien en chair et maquillée comme un camion volé, apparut à la porte située derrière le comptoir. La femme faisait la moue et jeta un coup d'œil méprisant à Cloé. Sans même adresser la parole à celui qui devait être son mari, Ketty fit le tour du comptoir pour se planter devant elle. D'un geste désinvolte, presque insultant, elle agita ses mains et grimaça pour lui signifier d'y aller, car apparemment elle n'avait pas que ça à faire. Cloé tourna les talons et se lança dans les rangées de la boutique pour faire ses emplettes. La jeune fille prit un malin plaisir à traîner et faire plusieurs fois le tour des rangées pour l'agacer. Elle remplit le panier que lui avait tendu Ketty avec un sac de riz de 2 kg, un paquet de pâtes, une dizaine de boîtes de conserve et des lentilles, même si elle n'aimait pas ça. Le panier de Cloé devenait un peu trop lourd et elle se tourna vers la femme qui la regardait les bras croisés, avec dédain.

– Et puis quoi encore ? Tu m'as pris pour ta boniche ? lui dit Ketty.

Cloé se rendit rapidement compte qu'elle serait incapable de transporter tous ses achats

jusqu'à la sortie du camp. Il lui fallait trouver un moyen pour transporter tout ça, et c'est là qu'elle se rappela avoir vu devant une tente un cadi à moitié vide.

Je peux peut-être le racheter à son propriétaire. Ça vaut le coup d'essayer.

Péniblement Cloé traîna le panier jusqu'au comptoir et déposa toutes les provisions dessus.

– Attendez-moi. Je reviens dans un instant, dit-elle.

Le vautour derrière son comptoir souffla bruyamment pour manifester son mécontentement. Quant à sa femme, elle ne manqua pas de rouspéter et d'invectiver Cloé qui avait déjà atteint l'entrée de la boutique. Lorsqu'elle ouvrit la porte une bourrasque lui projeta une bruine au visage. Elle regarda à droite, puis à gauche pour voir dans quelle allée se trouvait le fameux caddie. Toujours adossés au mur de la maison la brochette de miséreux et d'alcooliques observait Cloé. Elle ne se laissa pas distraire et repéra finalement le chariot dans l'allée de gauche. Après avoir remis sa capuche et ajusté son manteau, elle fonça tête baissée à travers le déluge. La pluie battante avait rendu le terrain glissant et la boue collante au centre de l'allée s'accrochait aux semelles de ses bottes. Tant bien que mal Cloé arriva à destination. Le fameux caddie était à l'air libre et toutes les affaires qu'il contenait : vêtements, couverture et morceaux de bois étaient trempés. Le propriétaire était allongé dans sa tente et seuls ses pieds dépassaient. L'eau qui ruisselait sur la toile arrosait copieusement ses chaussettes, mais l'homme ne réagissait pas.

Il est peut-être mort...

Cloé l'appela pour le réveiller, sans succès. Puis elle écarta doucement la toile et vit cet homme étalé sur le ventre sur ce qui ressemblait à un futon sale. Après être entrée dans la petite tente elle s'agenouilla près de lui.

– Monsieur ! Vous m'entendez ? Réveillez-vous s'il vous plaît ! dit-elle en le secouant.

Cloé insista jusqu'à ce qu'il fasse un mouvement et roule sur le dos. À la vue de son visage elle comprit à qui elle avait à faire. Ses traits marqués, ses lèvres gercées, ses dents pourries, c'était sûrement un drogué. Il devait être encore sous l'effet de son shoot. À moitié dans les vapes l'homme agita ses bras dans le vide puis sursauta en voyant Cloé à côté de lui.

– Putain mais t'es qui toi ? Un fantôme ? Merde, est-ce que je suis mort ? baragouina l'homme.

– Non, non, monsieur. Ne paniquez pas. Je ne vais pas vous faire de mal. Je veux juste vous acheter votre caddie.

– Quoi ? Quel caddie ? Qu'est-ce qui se passe bordel ? Je fais un bad trip.

– Non ! Écoutez-moi. C'est bien votre caddie devant la tente, oui ou non ?

– Mon caddie... oui, mon caddie. Qu'est-ce qu'il a mon caddie ?

– Rien. Je veux juste vous l'acheter.

– Mon caddie... non il n'est pas à vendre. Maintenant dégage !

Cloé n'avait pas de temps à perdre. Cela ne servait à rien de discuter trop longtemps avec quelqu'un dans son état. Elle décida donc d'utiliser le seul argument qui ferait mouche auprès d'un junkie. Dans son sac elle dénicha deux capsules de morphine pour le convaincre. Celles-ci faisaient partie d'une boîte qu'avait réussi à récupérer Rafaël avant d'abandonner la remorque du side-car, et qu'ils avaient l'intention d'échanger contre de la nourriture.

– Je vous donne ça en échange, dit-elle en agitant les capsules devant le nez de l'homme.

Ce dernier, intrigué, tenta de les attraper maladroitement mais ses gestes lents et imprécis n'atteignirent pas leur cible. Cloé en profita pour continuer de l'appâter.

– C’est quoi ? demanda-t-il.

L’homme avait la bouche ouverte et le regard fixé sur les capsules que Cloé faisait mine de ranger dans sa poche.

– C’est de la morphine, vous allez apprécier j’en suis sûre. Je vous les donne en échange de votre caddie. Ça vous va ?

– Laisse-moi essayer, dit-il en tendant la main.

Cloé hésita puis lui donna une des deux capsules. L’homme semblait avoir retrouvé son énergie, et la perspective d’un nouveau shoot y était pour beaucoup. Il s’empressa de récupérer une seringue usagée pour extraire le liquide translucide de la capsule. Méthodiquement il remplit la seringue, tapota dessus pour en faire sortir les bulles d’air puis s’injecta le produit dans une veine de son cou déjà bien abîmée. Il cligna des yeux rapidement puis les ferma en expirant longuement ; son corps se détendit avant de basculer en arrière pour s’allonger de nouveau sur son futon. En voyant qu’elle le perdait Cloé le saisit par les épaules et le secoua pour obtenir son accord avant qu’il ne sombre.

– C’est bon ? On avait un deal. Je prends le caddie, d’accord ?

L’homme bougeait les lèvres mais aucun son ne sortait de sa bouche. Cloé lui mit quelques claques au visage pour essayer de le garder éveillé et après quelques secondes elle parvint comprendre certains mots.

– Oui... encore... plus, plus... et c’est bon..., balbutia l’homme à moitié dans le coma.

Cloé avait entendu « oui » et c’était tout ce qui comptait. Elle reposa délicatement la tête de l’homme puis, sans tarder, elle ressortit de la tente pour prendre possession de son bien. Sous les trombes d’eau, elle enleva toutes les affaires détremées que contenait le caddie et les déposa à l’intérieur de la tente ; puis elle se dirigea avec son nouveau chariot jusqu’à la maison où l’attendaient les deux vautours.

Lorsqu'elle débarqua dans la maison avec son caddie, Cloé provoqua la surprise et les regards médusés des propriétaires. Avant de les rejoindre au comptoir, elle repassa par l'étagère sur laquelle elle avait repéré une bâche. Au passage, elle ajouta dans son chariot quelques conserves supplémentaires et une petite bouteille d'essence. Une fois ses nouvelles trouvailles déposées sur le comptoir avec le reste, Cloé était enfin prête à entamer les négociations qui s'annonçaient difficiles. Ketty était retournée à l'étage, pressé de vaquer à ses occupations, et avait laissé son mari s'occuper de ce qu'il savait faire de mieux, arnaquer les clients.

La négociation démarra avec l'annonce d'un prix indécent pour l'ensemble ; ce à quoi Cloé répondit qu'il était hors de question qu'elle paye un tel montant, qui était le quadruple de ce que cela coûterait dans d'autres camps. Elle fit ensuite une contre-proposition qui fut refusée immédiatement par le vautour. L'homme prétextait qu'il n'avait pas de temps à perdre avec une gamine et, que si elle n'avait pas de quoi payer, elle ferait mieux de repartir d'où elle venait avec son caddie. Mais Cloé ne se laissa pas démonter et augmenta légèrement son offre. Une partie de ping-pong s'engagea mais l'homme semblait presque inflexible et elle avait l'impression de se heurter à un mur. En voyant qu'elle était dans une impasse, elle joua le tout pour le tout en déballant sur le comptoir plusieurs boîtes de médicaments particulièrement difficiles à trouver dans la région, ainsi que quelques-unes des capsules de morphine. L'homme resta impassible à la vue de son butin mais Cloé vit dans son œil une étincelle s'allumer. Elle en était convaincue, il ne pouvait pas passer à côté de cette opportunité de mettre la main sur cette marchandise rare. Progressivement, il accepta de baisser légèrement son prix mais cela n'était toujours pas suffisant. À ce moment-là, Cloé savait qu'elle avait attisé la convoitise du rapace et il était temps de passer à la deuxième phase de son plan. Elle feint d'hésiter, voire d'accepter, puis brusquement elle annonça qu'elle n'était plus intéressée et qu'elle trouverait un meilleur prix

dans un autre camp. Cette annonce provoqua la colère de l'homme mais elle n'en avait que faire. Elle rangea ses médicaments dans son sac en prenant tout son temps pour bien lui montrer ce à côté de quoi il passait, puis elle se tourna et, sans un mot, attrapa son caddie vide pour se diriger vers la sortie. Les quelques mètres qui la séparaient de la porte lui parurent une éternité et elle pria intérieurement pour qu'il se passe quelque chose. Soudainement, au bout du suspense, elle entendit l'homme s'éclaircir la voix.

– Toi, reviens ici ! ordonna-t-il.

Bingo !

– Qu'est-ce qui se passe ? Un souci ? répondit-elle en s'arrêtant au pas de la porte

– Je suis prêt à faire un geste commercial, annonça le vautour.

– Et moi je ne veux plus négocier. Si vous voulez mes médicaments ce sera contre toutes les provisions sur le comptoir. C'est ça ou rien.

L'homme avait l'air plus qu'agacé par l'attitude de Cloé. Comme elle, il savait qu'elle avait repris la main dans cette négociation, mais l'idée de devoir céder face à une fillette de douze ans semblait lui rendre la chose encore plus difficile à accepter.

– Viens ici, on va discuter.

Cloé s'exécuta. De nouveau au comptoir, l'homme tenta malgré tout de négocier et de diminuer la part des provisions que Cloé voulait emporter en échange des médicaments. Mais cette fois, c'était elle le roc et elle refusa toutes ses nouvelles propositions.

Après quelques minutes elle feignit une nouvelle fois de partir, ce qui provoqua l'arrêt des velléités de négociation du vautour. Et après quelques jurons il accepta le deal. Cloé s'empressa de remplir son chariot avec les provisions durement négociées ; elle recouvrit

ensuite le tout avec sa nouvelle bâche puis, sans dire au revoir, elle poussa son caddie jusqu'à la sortie.

Quand elle poussa la porte Cloé retrouva la brochette d'hommes adossés au mur. Ces derniers ne manquèrent pas de chuchoter entre eux en ayant les yeux rivés sur son caddie. Elle se dit qu'il ne serait pas très prudent de s'éterniser dans le coin alors que Rafaël l'attendait toujours en dehors du camp. Il aurait probablement pu l'accompagner car elle n'avait pas vu d'avis de recherche ici mais, dans le doute, elle s'était portée volontaire et l'avait convaincu de rester à l'écart.

Cloé se lança sous les trombes d'eau manœuvrant tant bien que mal son chariot dans les allées boueuses. Le centre des allées était impraticable, elle devait rouler sur les bords et le caddie penchait dangereusement sur le côté. L'exercice se révéla être un véritable parcours d'équilibriste. Après avoir parcouru une cinquantaine de mètres, l'intuition de Cloé la poussa à se retourner pour jeter un œil à la boutique. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant le vautour sous le porche en train de discuter avec la bande d'alcooliques de sa devanture. Il semblait avoir une conversation animée avec eux, mais le plus inquiétant, était qu'il jetait compulsivement des coups d'œil dans sa direction. Quelque chose de louche se tramait et elle sentait qu'il fallait accélérer le pas pour sortir du camp au plus vite.

Cloé poussa de toutes ses forces le caddie jusqu'à apercevoir la petite route goudronnée devant elle. Cependant, les choses s'étaient accélérées dans son dos, et lorsqu'elle jeta un œil par-dessus son épaule elle vit trois silhouettes à une quinzaine de mètres derrière elle. Ils n'étaient là que pour une seule raison : lui dérober tous ses biens et peut-être lui faire du mal. Ils avaient certainement été enrôlés par l'autre vautour qui était bien décidé à récupérer le beurre et l'argent du beurre. Cloé s'arrêta net et passa de l'autre côté du caddie. Elle enleva à toute vitesse son sac à dos et y plongea la main. Ses doigts se heurtèrent à des piles, des tissus,

des boîtes, pour finalement effleurer la crosse métallique de son pistolet. Elle l'empoigna fermement et le sortit du sac. Les trois hommes n'étaient plus qu'à cinq mètres et le cœur de Cloé battait la chamade. Elle pointa l'arme dans leur direction et, instantanément, les trois silhouettes se figèrent.

– Partez ou je vous tire dessus ! cria-t-elle.

Les hommes levèrent les bras en l'air en lui faisant signe de ne pas tirer.

– Partez ! Maintenant ! répéta-t-elle.

Les trois hommes reculèrent lentement puis disparurent à toute vitesse sous la pluie. Le visage trempé et le souffle court, Cloé resta quelques secondes sur place sans bouger. Elle était encore sous le choc, la montée d'adrénaline était toujours là, et elle réalisa qu'elle avait eu de la chance car cela aurait pu très mal tourner. Le chargeur de son pistolet ne contenait plus que trois balles et c'était la dernière protection que lui avait offerte sa mère. C'était aussi son secret. Rafaël ne savait pas qu'elle avait cette arme à feu et, même si aujourd'hui ils partageaient tout, elle préférait ne pas lui en parler de peur qu'il ne la lui confisque.

Après avoir retrouvé ses esprits, Cloé rangea le pistolet, cette fois-ci dans son manteau pour le garder à portée de main. Puis elle reprit le chemin de la sortie du camp.

Lorsque Cloé aperçut Rafaël, assis dans leur petite tente Quechua, toile ouverte, elle fut soulagée. Il observait la route et l'attendait avec impatience. Dès qu'il la vit il sortit de la tente, la plia et embarqua tous leurs sacs pour la rejoindre sur la route. Arrivé à sa hauteur, il la serra dans ses bras en lui disant qu'il s'était inquiété de ne pas l'avoir vu revenir plus tôt. Il se mit ensuite accroupi et souleva un peu la bâche pour voir à travers les grilles du caddie ce qu'elle avait pu acheter. Son sourire franc révélait à quel point il était fier et content du travail qu'elle avait accompli, et cela donna du baume au cœur à la jeune fille.

– Whaou ! Au moins on ne va pas mourir de faim pendant la tempête. Bien joué, ma

grande !

– Merci, répondit Cloé fière d'elle.

– Le caddie aussi c'est une super idée. On va pouvoir tout transporter sans se casser le dos. À présent, faut qu'on trouve un abri avant ce soir. On a encore trois quatre heures pour trouver un endroit au sec parce qu'après, on sera bloqué pour plusieurs jours. La tempête est là ! s'exclama Rafaël pour couvrir le bruit du vent et de la pluie.

– Oui ce serait une bonne idée !

Cloé et Rafaël parcoururent quelques kilomètres sur la petite route goudronnée avant de la quitter pour couper à travers champ et gagner du temps. Mais ce qui paraissait être une bonne idée se révéla être en fin de compte un véritable calvaire. Le champ abîmé et boueux n'était absolument pas adapté pour le caddie qui s'embourbait tous les cinq mètres ; et le trajet qui aurait dû prendre une petite demi-heure leur coûta près d'une heure trente d'efforts intenses. Rafaël poussait le caddie tandis qu'elle le tirait ; ils avaient en ligne de mire une forêt et la petite route qui disparaissait au milieu des arbres. Ils se rapprochaient aussi d'une zone où, la veille, ils avaient observé un groupe de gens suspects avec des tatouages sur le visage. Cloé était persuadée qu'ils faisaient partie du même groupe que ceux qui avaient attrapé une femme au lasso deux jours plus tôt. Malgré le risque, ils ne pouvaient pas se permettre de poursuivre à travers champ et ils retournèrent sur le bitume.

De retour sur la route ils avancèrent bien plus facilement et atteignirent rapidement la forêt. De part et d'autre, Cloé regardait ces arbres lugubres et menaçants qui n'incitaient pas à sortir de la route au bitume abîmé. Ils marchèrent pendant une heure sans rencontrer âme qui vive et sans savoir où cette route les mènerait. Ils avaient tout de même l'espoir de tomber sur

un camp rapidement ou n'importe quel endroit qui leur permettrait de s'abriter. Mais leur chance semblait avoir tourné, et Cloé commençait sérieusement à s'inquiéter de la suite des évènements. S'ils ne trouvaient rien, ils seraient obligés de camper dans cette forêt inhospitalière et, en pleine tempête, cela était presque suicidaire.

Après une autre demi-heure de marche ils arrivèrent sur une longue ligne droite déprimante. C'est là que Cloé aperçut sur le bas-côté de la route un petit sentier de terre qui se perdait dans la forêt. Elle se tourna vers Rafaël en pointant du doigt le chemin.

– Là y'a un chemin, regarde. Tu crois qu'il pourrait nous mener quelque part, dit-elle.

– Nous mener quelque part peut-être, mais où, ça je n'en ai aucune idée, répondit Rafaël.

– On essaie ou on continue sur la route ?

– Avec le chariot ça va être compliqué. Je suis plus d'avis de continuer sur la route. On va bien finir par tomber sur quelque chose, répondit Rafaël.

– D'accord.

Ils continuèrent d'avancer sur une centaine de mètres quand le fameux « quelque chose » se présenta en bout de ligne droite. Ils s'arrêtèrent et essayèrent de distinguer à travers le mauvais temps ce dont il s'agissait.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle à Rafaël qui avait sorti sa lunette.

– Oh merde... merde, merde, c'est des quads ! Y'en a trois ! s'écria Rafaël.

– Oh non, tu crois que c'est eux ? Qu'est-ce qu'on fait ? paniqua Cloé.

– Faut qu'on se barre, ils nous ont probablement vus. La forêt, vite ! Faut laisser le chariot et partir avec tout ce qu'on peut emporter, s'exclama Rafaël.

Après tous les efforts fournis, Cloé n'avait aucunement l'intention d'abandonner le

caddie et une partie de ce qu'elle avait durement négocié.

– Non ! Le sentier là-bas ! On ne va pas abandonner nos affaires, pas encore. Allez, vite ! dit-elle en tournant le caddie et en se mettant à courir.

Rafaël arrêta de réfléchir et la suivit. Le caddie tremblait de tout son châssis alors que les roues tournaient frénétiquement sur l'asphalte fissuré et jonché de nids-de-poule. Derrière eux, les véhicules avaient accéléré pour rattraper leurs proies mais Cloé et Rafaël étaient déjà sur le sentier, poussant et tirant le caddie malgré les obstacles pour s'éloigner aussi vite que possible de la route. Cloé ouvrait la voie et à plusieurs reprises le sentier se scindait en deux et elle prenait au hasard à droite ou à gauche en fonction de l'état du terrain. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'ils s'enfonçaient de plus en plus profondément dans cette forêt sombre avec la peur de s'arrêter, et de voir derrière eux les quads enragés.

Après de longues minutes ils finirent par s'arrêter pour reprendre leur souffle. Il n'y avait personne derrière eux et au loin les moteurs des quads rugissaient mais ne semblaient pas se rapprocher. Rafaël rangea le caddie derrière un buisson de ronces, puis il déploya la bâche kaki sur eux pour s'abriter de la pluie et se camoufler. S'ensuivirent trois-quarts d'heure d'attente et d'angoisse avant de ne plus rien entendre et de conclure que la chasse était terminée.

La pluie leur accorda un bref moment de répit, cependant la luminosité, elle, commençait à fortement diminuer. Cloé regarda sa montre, il était 17 h 45 et dans une petite demi-heure il ferait nuit noire. Ils devaient impérativement retrouver la route. Malgré ses efforts, Cloé ne parvenait pas à se rappeler du chemin qu'ils avaient emprunté et Rafaël en était tout aussi incapable. Ils étaient une nouvelle fois perdus en pleine forêt.

La nuit tomba et ils continuèrent d'errer sur les sentiers à la lueur de leurs lampes avec l'espoir de retrouver la route. Cet espoir s'amenuisait à chaque intersection qu'ils ne reconnaissaient pas, et peu à peu le désespoir les gagna. Cloé se sentait coupable, c'était elle qui

avait choisi le chemin et les bifurcations sans la moindre idée d'où cela les conduirait, et maintenant ils étaient égarés. Elle balayait les arbres de sa lampe torche quand, l'espace d'une seconde, elle crut remarquer un effet de réverbération de son faisceau lumineux. Elle réessaya plusieurs fois et le phénomène se répéta.

C'est peut-être la route. Par pitié faites que ce soit la route !

Cloé se tourna vers Rafaël qui poussait le caddie tête baissée pour le lui faire voir. L'espoir réapparut comme une lumière au bout de la nuit, et celui-ci fut confirmé par la bifurcation du sentier vers ce qui semblait être un miroir ou une vitre. Peut-être s'agissait-il d'un objet abandonné sur un vieux camp ou, encore mieux, d'une cabane. Le sentier qui y menait était particulièrement encombré et ils durent soulever à plusieurs reprises le caddie pour passer au-dessus de troncs et d'énormes rochers qui semblaient avoir délibérément été placés là. Après ces derniers efforts, elle et Rafaël ne furent pas déçus de leur trouvaille, il ne s'agissait pas d'un camp ni d'une cabane, mais bien d'une maison perdue au milieu de la forêt. Celle-ci n'était pas bien grande mais avait un étage. Elle semblait abandonnée.

Aussi excités que soulagés par cette découverte providentielle, Rafaël et Cloé n'en restèrent pas moins prudents. Rafaël lui demanda de l'attendre à l'écart, le temps qu'il fasse le tour et s'assure que la maison soit bien inoccupée. Armé de son arc et de ses trois flèches il inspecta les alentours de la propriété envahie par la végétation puis revint rapidement vers elle.

– Alors ? demanda-t-elle avec impatience.

– Je n'ai vu personne, ça à l'air vide.

– Génial ! s'enthousiasma-t-elle.

– C'est un vrai miracle qu'on soit tombé sur cette baraque, je n'y crois pas. Il y a la maison et aussi un petit cabanon par-derrière. Allez viens, on va voir comment on peut y

rentrer.

Ils avancèrent avec le caddie jusqu'à la porte d'entrée et essayèrent de l'ouvrir. Celle-ci était fermée, et malgré de nombreuses tentatives Rafaël ne parvint pas à l'ouvrir.

– T'inquiète pas avec un peu d'élan et quelques coups d'épaules ça devrait le faire.

– Si tu le dis. Sinon sur le côté, j'ai vu qu'il y avait une fenêtre cassée. C'est un peu haut mais on pourrait aussi rentrer par là, suggéra-t-elle.

– C'est bon à savoir. Je te propose qu'on ramasse un peu de bois tant qu'il ne pleut pas pour se faire un bon feu une fois à l'intérieur. Tu en penses quoi ?

– OK c'est parti. Et on mangera un festin ce soir ! dit-elle enjouée.

– Ça c'est sûr. Après une journée comme ça, on l'a bien mérité. On pourra même passer la tempête ici. On sera à l'abri et à l'écart de tout danger.

Ils laissèrent le caddie à côté de la porte d'entrée puis partirent à la recherche de bois à la lueur des torches. Ils s'éloignèrent d'une bonne centaine de mètres de la maison pour trouver les meilleures bûches ainsi que du petit bois à brûler. Chacun de leur côté, ils ratissèrent les alentours. Étrangement, Cloé trouvait cette forêt beaucoup moins terrifiante maintenant qu'elle savait qu'ils auraient un toit au-dessus de la tête pour les jours à venir.

Les bras chargés de petits bouts de bois Cloé gardaient un œil sur Rafaël, et elle l'éclairait de temps en temps pour être sûre qu'il soit toujours là. Même si elle savait qu'il ne l'abandonnerait pas et qu'il le lui avait promis, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver cette crainte. Mais soudain, alors qu'elle distinguait sa silhouette entre les arbres, elle le vit disparaître brusquement et son faisceau lumineux s'éteignit juste après. Inquiète, Cloé avança rapidement dans sa direction. Il ne devrait être qu'à une trentaine de mètres devant.

– Rafaël ? T'es où ? appela-t-elle.

Sentant la panique monter, Cloé continua d'avancer jusqu'à atteindre ce qui ressemblait

à l'arête d'une crevasse. Sa lampe pointait vers le sol, elle avançait prudemment quand une ombre surgit de nulle part, la saisit et lui plaqua une main sur la bouche. Elle se débattit violemment, mordant à pleines dents la main qui l'empêchait de crier, avant de comprendre qu'il s'agissait de Rafaël. Sans qu'elle l'ait remarqué, il avait éteint sa lampe torche. Ils étaient plongés dans l'obscurité mais étrangement une lueur pâle et rougeoyante éclairait le menton de Rafaël. Ce dernier grimaçait de douleur à cause de la morsure qu'elle venait de lui infliger, mais il semblait aussi apeuré. Il retira délicatement sa main de sa bouche et lui fit signe de ne pas faire de bruit. Puis il pointa quelque chose qui se trouvait de l'autre côté de l'arête.

Cloé s'accroupit et avança lentement sur le bord. En contrebas, elle aperçut un feu autour duquel quatre personnes étaient accroupies. Ces gens étaient étrangement habillés ; deux d'entre eux étaient torse nu et les autres n'étaient que très légèrement vêtus. La respiration de Cloé s'accéléra et elle fut prise d'une terreur panique lorsqu'elle réalisa qu'il s'agissait de quatre infectés. Ils étaient tous chauves, et leurs peaux étaient couvertes de veines noires et de plaies caractéristiques de la maladie. C'était des infectés en phase terminale, ceux dont sa mère lui avait parlé et qui rôdaient dans les forêts. Cloé recula précipitamment et au moment de se retourner vers Rafaël elle trébucha sur les morceaux de bois qu'elle avait laissé tomber. Dans sa chute un bout de bois roula sur le sol puis rebondit sur l'arête avant de disparaître dans la crevasse. Avec Rafaël ils échangèrent un regard d'effroi et au même moment les quatre infectés levèrent leurs têtes dans leur direction. En se relevant Cloé aperçut leurs yeux entièrement noirs et leurs visages déformés par la douleur et la démence. Ils la fixaient avec avidité quand soudain ils poussèrent des cris stridents et se jetèrent sur la pente qui les séparait.

– COURS CLOÉ ! hurla Rafaël en lui prenant la main et en l'entraînant avec lui.

CHAPITRE 55

- Rafaël -

« À LA MAISON, VITE ! » cria-t-il en entraînant la gamine dans sa course.

Rafaël et Cloé se trouvaient à cent-cinquante mètres de la maison. Ils couraient dans l'obscurité à grandes enjambées en tentant d'éviter les racines, les trous, les rochers et les troncs d'arbres couchés sur la ligne la plus droite menant à leur seul refuge. Ses foulées étaient plus grandes que celles de la jeune fille et il décida de lui lâcher la main pour prendre de l'avance et venir à bout de la porte d'entrée de la maison. Celle-ci s'était refusée à lui un peu plus tôt, mais avec ce qu'il allait lui mettre elle ne résisterait pas.

– Je ne t'abandonne pas. Je vais défoncer la porte ! Ne ralentis pas ! cria-t-il en distançant Cloé.

Au vu de leur passif commun, il se sentit obligé de faire cette précision pour ne pas qu'elle croie qu'il l'abandonne, une nouvelle fois. Rafaël courut comme cela ne lui était arrivé que peu de fois ces dernières années. Il la voyait en ligne de mire, à une trentaine de mètres, la porte d'entrée qui n'avait aucune chance de résister au bélier qui fonçait à toute vitesse sur elle.

Comme il avait son arc sur le dos et son carquois à droite il choisit d'y aller avec l'épaule gauche pour ne pas se blesser. Plus que dix mètres, il se pencha en avant ; cinq mètres, il se prépara à l'impact ; deux pas et il ferma les yeux. Le temps sembla s'arrêter lorsqu'il projeta son corps et tout son poids vers l'avant. L'envol était parfait, puissant, presque esthétique, mais le résultat fut lui pathétique. Rafaël s'écrasa sur la porte, qui bougea à peine sur sa partie supérieure, et il rebondit dessus avant de retomber pitoyablement sur le sol.

*Oh putain mon bras ! Je me suis éclaté comme une merde. Qu'est-ce qui s'est passé ?
Pourquoi elle n'a pas cédé ?*

Alors qu'il reprenait péniblement ses esprits et se relevait aussi rapidement que possible il entendit Cloé qui l'appelait.

– RAFAËL ! hurla-t-elle.

Il se retourna mais ne trouva pas la jeune fille derrière lui. Il la chercha désespérément du regard et tout ce qu'il distingua c'étaient, au loin, des silhouettes déchaînées qui se mouvaient rapidement entre les arbres.

– Rafaël ! Par là ! La fenêtre de la maison, vite ! s'époumona-t-elle.

Cloé était déjà sur le côté de la maison devant la fenêtre cassée qu'elle avait repéré en arrivant. Rafaël ne l'avait pas entendue crier lorsqu'elle l'avait dépassé. La jeune fille avait sûrement assisté à sa pitoyable tentative de bélier mais elle avait continué pour trouver une autre solution. Sans tarder Rafaël s'élança à sa rencontre. Ils n'avaient plus de temps à perdre, dans quelques secondes les infectés les rejoindraient et les réduiraient en pièces. Ils devaient absolument rentrer dans maison. Il vit Cloé en dessous la fenêtre qui tentait d'escalader la façade, sans succès. Elle était un peu haute pour elle et le poids de son sac à dos ne l'aidait

clairement pas dans sa traction.

– Pousse-toi ! lança-t-il.

Cloé s'écarta juste à temps et avec l'élan Rafaël parvint du premier coup à grimper sur le rebord de la fenêtre. La pointe de son arc, qui dépassait de son dos, se heurta à l'embrasure de la fenêtre mais il se contorsionna rapidement pour glisser tête la première à l'intérieur de la maison. Rafaël passa au-dessus d'un évier et termina au sol. Sans aucun doute il se trouvait dans une cuisine ; la pièce était plongée dans le noir mais il pouvait distinguer de la vaisselle cassée et les placards ouverts. Il n'eut cependant pas le temps d'observer plus longuement la pièce, dehors, les cris de détresse de Cloé se faisaient plus pressants. Rafaël bondit sur ses jambes, remonta sur l'évier et passa la tête par la fenêtre pour l'aider à monter à son tour. Cloé était terrifiée et il y avait de quoi ; à trente mètres seulement, lancés à pleine vitesse, deux infectés aux yeux entièrement noirs et enragés allaient fondre sur elle. Il attrapa la main de la jeune fille, la hissa et la fit passer par la fenêtre. Mais alors qu'il pensait avoir réussi à la sortir de là, Rafaël vit le visage de Cloé se décomposer. Brusquement quelque chose tira le corps de la jeune fille en arrière pour l'arracher à ses bras.

– Ma jambe ! Il a attrapé ma jambe ! hurla-t-elle en se débattant frénétiquement avec ses pieds.

Rafaël aperçut dans l'embrasure de la fenêtre un avant-bras couvert de veines noires et de plaies suintantes agripper le pantalon de la jeune fille. Cloé luttait de toutes ses forces pour faire lâcher prise à l'infecté, mais celui-ci n'avait aucune intention de lâcher sa proie. Rafaël serra Cloé un peu plus fort dans ses bras et la tira à son tour de toutes ses forces. Une bataille acharnée était engagée, rythmée par les cris de la jeune fille et les beuglements des infectés à l'extérieur. Du bruit venait également du salon et Rafaël réalisa qu'un ou plusieurs d'entre eux

s'attaquaient à la porte d'entrée. La simple pensée d'être pris en tenaille donna à Rafaël un supplément d'énergie. Il s'employa à faire passer le corps de Cloé par la fenêtre dans son entièreté. La conséquence de cet effort fut que l'infecté passa également le bras droit et la tête par la fenêtre. Rafaël pouvait voir la folie dans ses yeux qui n'avaient plus rien d'humain. Il essayait de mordre la jambe de Cloé mais la gamine l'en empêchait en le frappant sans discontinuer à la tête avec son pied libre. Avec un énième coup de pied Cloé réussit à lui briser la mâchoire. Malgré ça, celle-ci continuait de claquer dans le vide en manquant sa cible mais en se rapprochant un peu plus à chaque tentative.

Rafaël devait agir, il était clair que l'infecté ne lâcherait pas Cloé comme ça. Il libéra son bras droit et tâtonna l'évier, puis le plan de travail de travail sans rien trouver. Sa main tomba ensuite sur la poignée d'un tiroir qu'il ouvrit de volée. À l'intérieur tout un tas d'ustensiles, au toucher il devina des fourchettes, des cuillères, une louche puis un manche en bois plus épais que les autres, dont il se saisit sans savoir ce que c'était. Lorsqu'il leva le bras, Rafaël vit qu'il s'agissait d'un hachoir de boucher. Sans trop réfléchir il frappa le bras de l'infecté et le toucha juste en dessous du coude. Il frappa encore et encore jusqu'à atteindre l'os. À ce moment-là l'infecté relâcha Cloé une seconde mais la rattrapa in extremis à la cheville. Rafaël n'avait aucune idée de comment il pouvait encore s'accrocher de la sorte avec son bras en charpie. L'hystérie et l'adrénaline avaient sûrement pris le dessus sur la douleur. Rafaël lâcha momentanément Cloé et utilisa sa main gauche pour tenter de desserrer les doigts rugueux de l'infecté sur la cheville. Celui-ci essaya de le mordre mais Rafaël lui asséna un coup de hachoir au visage. Il retira ensuite l'ustensile dans un bruit d'os cassé ; la joue de la créature était fendue en deux et sa bouche pendouillait tristement, pourtant il ne lâchait pas prise. Alors Rafaël leva une nouvelle fois le hachoir et frappa sèchement son bras au même endroit pour le couper définitivement. Cloé glissa sur l'évier et tomba au sol. L'avant-bras de l'infecté termina sa

course dans l'évier, son propriétaire poussa de stridents cris de rage et de douleur puis disparut de la fenêtre.

– Ça va ? Tu n'as rien ? s'inquiéta Rafaël en aidant Cloé à se relever.

– Euh... non... non. Il ne m'a pas mordu. Maintenant on fait quoi ? s'inquiéta-t-elle.

L'infecté blessé avait disparu mais un autre tentait maintenant à son tour de grimper. Il était plus court, plus menu et avait des difficultés à monter mais sans nul doute il y parviendrait rapidement. Du côté du salon, la porte d'entrée était toujours assaillie de coups. Rafaël comprit pourquoi il n'en était pas venu à bout, celle-ci était barricadée et des parpaings étaient même alignés jusqu'à hauteur de la poignée. Malgré ça le bois du haut de la porte se déchira subitement et la tête d'une de ces créatures enragées passa à travers. Elle faisait preuve d'une hystérie incontrôlable et s'excitait un peu plus en apercevant Rafaël et Cloé dans la cuisine.

– À l'étage ! Y'a un escalier là-bas, vite ! urgea-t-il.

Rafaël n'avait aucune idée de comment se sortir de cette situation. Ils étaient momentanément à l'abri mais ils étaient surtout piégés dans cette maison. Rafaël avait compté quatre infectés au moment où il les avait surpris. Il en avait, a priori, mis un hors d'état de nuire ce qui signifiait qu'il en restait encore trois dehors. Rafaël disposait simplement d'un arc, de trois flèches et d'un hachoir. Il ne pensait pas que Cloé soit en mesure de se défendre contre eux, elle était toujours en état de choc. Il devait donc trouver un moyen de s'occuper des trois infectés seul, mais pour cela il devait gagner du temps pour s'organiser.

Tous deux montèrent les escaliers à toute vitesse ; à l'étage ils découvrirent un long couloir qui desservait trois portes, deux à droite et une en bout de couloir. En haut des escaliers il y avait une fenêtre donnait sur l'extérieur. Rafaël en profita pour regarder s'il y avait d'autres mouvements autour de la maison mais il ne vit rien.

- La porte au bout du couloir. Vas-y tout de suite, pressa-t-il à voix basse.
- Tu viens avec moi ? s’inquiéta Cloé.
- J’arrive. Je vais bloquer l’escalier avec cette armoire.

Cloé obéit et alla se réfugier dans la pièce située au bout du couloir. Rafaël, lui, se chargea de faire basculer l’énorme armoire dans l’escalier, celle-ci dévala les marches avec fracas avant de se coincer plus bas entre les murs étroits. Une fois fait, il s’empressa de jeter un rapide coup d’œil dans les deux premières pièces du couloir pour y trouver une arme. Malheureusement, que ce soit dans la salle d’eau et la chambre il ne trouva rien, les pièces avaient déjà été retournées et pillées par d’autres. En bas l’agitation continuait, les bruits de bois fracassé s’intensifiaient et il ne faisait aucun doute que d’ici peu, les créatures s’introduiraient à l’intérieur. Rafaël rejoignit Cloé derrière la dernière porte. Il s’agissait d’une autre chambre, encombrée et remplie de papiers journaux, magazines et autres objets sans intérêt. Rafaël referma la porte derrière lui, puis s’accroupit à côté de Cloé qui avait une main sur son sac et l’autre plongée dans son manteau. Elle paraissait plus perdue qu’effrayée et son regard toujours aussi bleu se perdait sur le parquet.

– Ne t’inquiète pas ma grande on va s’en sortir. Ok ? Comme toujours, hein ! dit-il pour la rassurer.

En réponse Cloé se contenta de hocher la tête. Le vacarme au rez-de-chaussée se poursuivit quelques secondes, puis s’arrêta net. Ça y est, ils étaient entrés. Un silence pesant et angoissant s’installa. Postés derrière la porte, Rafaël et Cloé étaient aux aguets attentifs au moindre bruit. Chaque craquement de plancher trahissait les déplacements des créatures, et celles-ci étaient en train de les chercher en bas. Cloé et Rafaël n’avaient pas besoin de se parler ou de se regarder pour savoir qu’ils devaient rester silencieux. Rafaël enleva l’arc de son dos pour le poser au sol, il ne voyait pas comment il pouvait utiliser cette arme dans une telle

situation. Sa main droite, elle, serrait le hachoir qui restait son option la plus efficace dans un corps à corps. Pour s'en sortir il devait les neutraliser un par un, le problème était qu'il n'avait encore aucune idée de comment il allait faire pour les isoler.

Rafaël eut une montée d'adrénaline lorsqu'il entendit des pas lourds dans l'escalier. Il y eut un saut puis le lent craquement des marches ; une de ces créatures avait passé l'obstacle de l'armoire sans grande difficulté. Rafaël se colla à la porte et plaça son œil à hauteur de la serrure. Il avait une vue étriquée du couloir au bout duquel il voyait la grande fenêtre surplombant l'escalier. Son ventre se tordait à chaque bruit de pas qui se rapprochait, son cœur tambourinait dans sa poitrine et la peur s'emparait progressivement de lui. Le souffle court et hésitant il se sentait piégé. C'était probablement la fin et il allait mourir dans cette maison avec Cloé. Alors que ses pensées fusaient dans tous les sens tout s'arrêta brusquement. L'infecté était là. Sa silhouette imposante et voûtée se figea devant la fenêtre. Rafaël le voyait de profil, sa musculature et son torse se gonflaient puis s'affaissaient au rythme de sa respiration saccadée. Les spasmes et les grognements sourds de la créature effaçaient en lui le peu d'humanité qui lui restait ; ce n'était plus un homme mais une bête.

Bordel mais qu'est-ce qu'il fait ?

La créature resta plantée là de longues secondes, toujours de profil et le regard fixé sur le mur. Du mouvement et d'autres grognements se firent entendre en bas de l'escalier, ses compères étaient sur le point de le rejoindre.

Une main se posa sur l'épaule de Rafaël et il sursauta.

– Qu'est-ce qui se passe ? chuchota Cloé.

Rafaël n'eut pas le temps de répondre. Au bout du couloir, l'infecté avait été rejoint par une autre créature, une femme plus mince et plus agitée. Rafaël eut du mal à déglutir et son souffle se coupa lorsque le premier infecté, immobile jusque-là, tourna lentement sa tête sur le côté. Ses yeux noirs fixaient la porte de la chambre et il semblait deviner leur présence.

Soudainement, l'infecté ouvrit la bouche à s'en démonter la mâchoire et beugla dans leur direction. Il se jeta ensuite dans le couloir, vers leur porte, vers leur dernier abri. Rafaël eut instinctivement un mouvement de recul.

– Attention ! cria-t-il en se relevant et en se plaquant contre la porte.

L'impact arriva une demie seconde plus tard et la vieille porte ne résista pas. L'infecté, véloce comme un taureau, la traversa comme une vulgaire feuille de papier. Rafaël tomba en arrière en lâchant du même coup le hachoir. La créature ne lui laissa pas le temps de se relever et se jeta sur lui au sol. Rafaël cria et se débattit pour ne pas se faire mordre. L'infecté lui asséna des violents coups de poing et ses mâchoires claquèrent plusieurs fois à quelques centimètres de sa jugulaire à nu. Une deuxième menace se précisait à son tour. Rafaël pouvait l'entendre se rapprocher, et il devinait que l'autre créature, qu'il avait aperçue, se joindrait à la mêlée. Malgré ses efforts la bataille était perdue. Il allait mourir ici et ensuite ce serait au tour de Cloé. Rafaël ferma les yeux. Son esprit avait abandonné même si son corps continuait de lutter pour sa survie. C'était la fin.

Un coup de feu retentit et le poids de l'infecté lui tomba dessus. Rafaël ouvrit les yeux. Un second coup de feu résonna et un cri strident se fit entendre à la porte de la chambre. C'est là que Rafaël réalisa que l'infecté qui était sur lui était mort. Il avait un trou sur le front et l'arrière de la tête ouverte. Rafaël le bascula sur le côté et chercha du regard Cloé.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? se demanda-t-il, groggy.

Il n'eut pas de réponse et se redressa pour s'asseoir. C'est là qu'il la vit sur le pas de la porte, sa silhouette menue enjambant le corps inerte de l'infecté qu'elle venait de tuer. Cloé tenait un pistolet entre les mains et était en train de mettre en fuite la seconde créature qu'elle avait apparemment blessée à la jambe.

Mais d'où elle sort cette arme ? Elle l'a trouvé dans la chambre ?

Peu importe. Elle venait de lui sauver la vie, pour la deuxième fois.

CHAPITRE 56

Lire la suite

Félicitations ! Je vous rassure, cela ne se termine pas ainsi.

Vous venez de lire environ 57% du livre "Depuis que la Fin du Monde nous sépare -
Tome 1 : Les laissés-pour-compte"

55 chapitres / 97

Vous pouvez télécharger l'intégralité de l'ebook GRATUITEMENT (epub & mobi) sur
mon site : <https://librals-edition.com/>

OU

N'hésitez pas à me faire savoir en commentaires si vous souhaitez que j'importe
l'intégralité du livre sur Mon Best Seller.

J'espère sincèrement que cet extrait vous a plu. "Depuis que la Fin du Monde nous sépare" est une grande saga de plusieurs tomes (7) que je vais partager avec plaisir. N'hésitez pas à faire tourner le livre et le partager.